



**Cyrille LAPLACE**

# **VOYAGES**

autour du monde  
sur *la Favorite*

(1830, 1831 et 1832)

et sur *l'Artémise*

(1837, 1838, 1839 et 1840)

\*

# **LA CHINE**

à partir des chapitres concernant la Chine de :

**Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832, sous le commandement de Cyrille Laplace.**

Imprimerie royale, Paris, 1833, tome II, chapitres 11-12-13, pages 1-276 et 445-454.

et de :

**Campagne de circumnavigation de la frégate *l'Artémise*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840, sous le commandement de Cyrille Laplace.**

Arthus Bertrand, éditeur, Paris, 1848, tome IV, chapitre 18, pages 164-273 et 458-462.

par Cyrille LAPLACE (1793-1875)

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
janvier 2014

## TABLE DES MATIÈRES

### Voyage autour du monde sur *la Favorite* (1830-1832)

[Préface.](#)

**1830 :**

[Chapitre XI](#) : Considérations générales sur la Chine, son gouvernement, ses relations avec les Européens.

[Chapitre XII](#) : Description de Canton. Mœurs et usages de ses habitants.

[Chapitre XIII](#) : Macao. Description de cet établissement portugais. Départ pour la Cochinchine. Arrivée dans la baie de Tourane.

\*

### Campagne de circumnavigation sur *l'Artémise* (1837-1840)

**1838 :**

[Chapitre XVIII](#) : Séjour à Canton. Considérations générales sur les relations politiques et commerciales actuelles de la Chine avec l'Angleterre et les autres grandes puissances du monde. Départ pour Batavia.

\*

[Notes.](#)

Voyages autour du monde sur *la Favorite* et sur *l'Artémise*  
**La Chine**

Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832, sous le commandement de Cyrille Laplace.



***La Favorite.***

[Gravure extraite de l'Album historique du Voyage.]

## PRÉFACE

@

Cette relation de voyage, rédigée et publiée par ordre du gouvernement, est l'ouvrage d'un officier de marine qui, presque toujours à la mer depuis sa première jeunesse, a dû se trouver un peu étranger au nouveau genre de travail qui lui était imposé ; mais si le langage de la vérité, le désir de faire connaître aux lecteurs l'état présent des nombreux et lointains pays visités par *la Favorite*, peuvent faire excuser les défauts de style, à ces deux titres, j'espère avoir réussi. Je dirai ce que j'ai vu. Je n'ai cherché dans aucune bibliothèque ni consulté aucun ouvrage ; la conversation des personnes instruites et d'un rang élevé est l'unique source où mes renseignements ont été puisés : mon intention n'est donc pas de combattre l'opinion de qui que ce soit, et encore moins de chercher à faire prévaloir la mienne. Je le répète, mon seul but a été sinon d'instruire, du moins d'intéresser en disant la vérité. Les personnes qui voudront bien lire cette relation jugeront si j'y suis parvenu ; elles trouveront la narration dégagée des détails de marine ou des observations scientifiques, qui, mêlés à des sujets plus intéressants pour les lecteurs étrangers à notre métier, ne pouvaient que perdre de leur prix ; et sans doute les savants ainsi que les marins qui suivront les traces de *la Favorite*, aimeront mieux aussi voir tous ces documents réunis à la fin du second volume, que disséminés dans l'ouvrage.

J'ai voulu élever un monument au souvenir des travaux de mes compagnons. Cette tâche aurait exigé une main plus habile que la mienne ; mais en retraçant les nombreuses preuves de dévouement que pendant une longue et difficile campagne les officiers et les marins de *la Favorite* ont données à l'État, en cédant parfois à l'émotion que m'ont fait souvent éprouver tant de témoignages de leur attachement au milieu des circonstances les plus critiques, j'ai senti que personne n'était, plus que leur commandant, capable de les aimer et de parler d'eux à leurs concitoyens.

@

[Extrait de l'avant-propos]

Le ministre de la marine, en destinant la corvette *la Favorite* à une campagne de circumnavigation, voulait que le pavillon protecteur du commerce français se montrât de nouveau dans des parages où il était à regretter qu'on le vît trop rarement. Il désirait aussi que les travaux hydrographiques exécutés pendant la campagne de *la Thétis* et de *l'Espérance* fussent continués.

[Extrait des instructions de campagne]

À l'époque où *la Favorite* entrera dans les mers de la Chine, la mousson du sud-ouest sera dans toute sa force : ainsi M. Laplace pourra choisir ou de se rendre à Manille d'abord, et de là à Macao, ou de se rendre directement à ce dernier point, pour de là aller à Manille. Au reste, les points dont il est à désirer qu'il puisse prendre connaissance se trouvent presque tous sur l'une et l'autre des deux routes. Ce sera sur les lieux seulement que M. Laplace pourra juger celle qu'il conviendra le mieux de suivre.

@

.....

## CHAPITRE XI

### Considérations générales sur la Chine, son gouvernement, ses relations avec les Européens

@

p.001 *La Favorite* était parvenue au terme le plus éloigné de son long voyage : les côtes d'Afrique, celles de l'Indostan, la presque île malaise et une partie du grand archipel d'Asie avaient successivement passé sous nos yeux. Tant de pays, tant de peuples différents n'avaient point épuisé notre curiosité ; toujours, à travers les mers immenses que nous parcourions, nos regards s'étaient tournés vers la Chine, et enfin les ancres de la corvette avaient pris fond sur le sol de cette contrée, plus curieuse que connue.

p.002 Jusqu'alors, dans presque tous les lieux que nous avons visités, j'avais trouvé la civilisation européenne aux prises tantôt, comme dans l'Inde, avec une religion et des institutions aussi cruelles qu'absurdes, mais consacrées déjà par une longue suite de siècles ; tantôt, comme chez les indigènes des détroits et de Luçon, avec l'ignorance et la férocité des sociétés primitives. Ces derniers cependant m'avaient offert un spectacle bien doux pour le voyageur qui étudie l'espèce humaine et s'intéresse à son bonheur : celui de la barbarie cédant peu à peu à l'influence admirable des sciences, des arts et de l'industrie.

La Chine au contraire devait me présenter un sujet d'observations bien différent : j'allais voir une civilisation dont les traces se perdent dans la nuit des temps, et qui depuis six cents ans lutte contre le joug tartare, deux fois changé et deux fois rétabli.

On ne peut douter que sous le règne de ses souverains nationaux, la Chine n'ait joui, dans les temps passés, d'une prospérité bien supérieure à celle que nous admirons encore maintenant ; du moins tout semble l'annoncer. En effet, ces travaux gigantesques, ces ouvrages admirables par leur grandeur et leur utilité ; les ponts de la

province de Nankin, dont l'architecture hardie, quoique défigurée par leurs ruines, étonne encore les Européens ; les canaux navigables pendant plusieurs centaines de lieues pour d'innombrables bateaux, sur lesquels sont transportées les productions variées d'un empire immense dont les frontières, d'un côté voisines de l'équateur, touchent de l'autre aux déserts <sup>p.003</sup> glacés de la Sibérie, semblent les magnifiques restes d'une grandeur qui a résisté en partie à deux invasions, et que les premiers voyageurs génois et vénitiens, dont chaque jour vient maintenant constater la véracité, n'avaient pas trop vantée à leurs ignorants et incrédules contemporains.

Mais si l'on fait encore attention que la Chine, policée dès les temps les plus reculés, était alors, comme aujourd'hui, entourée partout de peuples féroces et menant une vie nomade au milieu de plaines sauvages où ne se voit aucun vestige d'un état social plus avancé, on admettra facilement l'opinion soutenue par beaucoup de savants que la civilisation de la Chine n'a pu lui venir du dehors, et que cet empire doit être considéré comme un des plus anciens foyers des sciences et des arts. Seulement il est vrai de dire que chercher à soulever le voile presque impénétrable qui couvre l'histoire de ces contrées, est une entreprise où ont échoué les plus illustres voyageurs : tous les systèmes que l'on a bâtis pour aider à la solution du problème, se sont pour ainsi dire écroulés devant la réalité, à mesure que ces contrées ont été mieux étudiées, et l'obscurité est restée aussi profonde qu'auparavant. Cependant les annales chinoises depuis la première invasion des Tartares sont assez connues pour permettre de décider qu'à cette époque le céleste empire était bien moins étendu que maintenant : beaucoup de provinces du Nord et du Nord-Est et entre autres la Corée, étaient indépendantes et fournirent même les troupes guerrières qui, franchissant la Grande muraille, renversèrent le trône des empereurs <sup>p.004</sup> du sang chinois. À l'est, la belle île Formose n'est conquise que depuis deux siècles ; au sud, celle d'Haynan séparée de la terre ferme par un canal très étroit, est tombée plus récemment sous le joug de fer des mandarins ; enfin le vaste empire des Birmans, celui du

## La Chine

Pégu, au sud-ouest, reconnaissent la suprématie de l'empereur de la Chine, dont ils dépendent cependant moins que le royaume du Thibet, lequel forme la frontière chinoise du côté du Nord-Ouest. Mais toutes ces conquêtes ne furent jamais, vraisemblablement, l'ouvrage du peuple chinois, incapable en tout temps de défendre son indépendance nationale par les armes, et plus encore d'aller troubler des voisins redoutables qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner, et qui, franchissant plusieurs fois tous les obstacles qu'une timide prudence leur avait opposés, soumirent à leur joug ces vastes contrées et une population presque égale à celle qui couvre aujourd'hui l'Europe civilisée. Ces hordes de Tartares, avant de perdre leur caractère belliqueux au sein de délices inconnues pour eux jusqu'alors, firent sentir également la supériorité de leurs armes aux peuples voisins de l'empire dont ils s'étaient emparés ; ils offrirent des conquêtes aux Chinois vaincus comme un dédommagement du grand nombre de sages et paternelles institutions qu'ils abolirent, ou dont ils ne conservèrent que les dehors.

Si nous adoptons l'opinion de beaucoup de savants anciens et modernes, que le nord de l'Europe et de l'Asie a été la source d'où les torrents de barbares se précipitèrent sur l'empire romain, ravagèrent pendant p.005 plusieurs siècles et replongèrent dans l'ignorance les parties de l'Europe alors civilisées, il nous faudra nécessairement admettre que la Chine, plus exposée par sa position aux mêmes malheurs que l'Occident, a dû subir le même sort : cette Grande muraille, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, semble venir à l'appui de notre assertion et prouver également que les immenses plaines de la Tartarie, que Montesquieu appelle *la fabrique du genre humain*, inspiraient des inquiétudes à la Chine, bien des siècles avant que Byzance eût vu pour la première fois les Huns, et tant d'autres tribus conquérantes plus terribles encore, venir ébranler le trône des derniers Césars. Mais dans les deux parties du monde, les mêmes causes n'ont pas amené des résultats également heureux. En Europe, ces essaims de barbares mêlés aux peuples vaincus ont formé, après

## **La Chine**

quinze siècles, des nations parvenues à une admirable civilisation. La Chine offre un tout autre spectacle : celui des vainqueurs et des vaincus aussi distincts entre eux qu'ils l'étaient le jour de la conquête ; celui des arts et de l'industrie luttant contre un gouvernement toujours mal assuré et toujours oppresseur, et obligé pourtant de ménager une immense population : tel est le sujet sur lequel j'exposerai quelques considérations, trop générales peut-être, mais qui me serviront, ainsi qu'au lecteur, comme d'une espèce d'introduction au récit de ce que j'ai vu, observé ou entendu dire à des personnes dignes de foi, dans le seul coin du vaste empire de la Chine qu'il soit permis aux Européens de visiter. Les jésuites et les autres <sup>p.006</sup> missionnaires, plus portés, pour se faire valoir auprès de leurs concitoyens, à parler de la cour et des grands que des classes inférieures, ont fait des rapports trop favorables d'un pays que, d'un autre côté, beaucoup d'Européens, plus marchands qu'observateurs et plus occupés de leurs affaires que des mœurs des habitants qui les entouraient, ont jugé trop sévèrement.

Tous les renseignements de l'histoire autorisent à croire que l'invasion de la Chine en 1209 par les Tartares mongols, avant à leur tête le fameux Gengis-Kan, est la première qui ait fait tomber du trône les empereurs chinois pour y placer une race étrangère. Trois siècles suffirent pour user cette nouvelle dynastie et faire perdre aux conquérants leur caractère guerrier : aussi cédèrent-ils presque sans combattre aux Tartares manchous, que la soif du pillage fit descendre à leur tour des plaines de l'Asie septentrionale ; mais ces tribus guerrières ne comptaient pas, à beaucoup près, autant de soldats que celles qui avaient accompagné Gengis-Kan dont elles venaient attaquer les descendants dégénérés : aussi les nouveaux souverains adoptèrent-ils, pour affermir leur empire, une politique différente de celle qu'avaient suivie leurs prédécesseurs : les massacres, les dévastations, ces moyens de domination employés en Asie, n'eurent qu'une très courte durée et firent place à l'ordre et à la tranquillité ; le siège de l'empire, établi auparavant à Nankin, la plus belle ville des provinces du Sud, fut transporté dans celles du Nord à Pékin, qui servit également de

centre à la réunion des troupes conquérantes. De ce point, il leur fut plus facile de <sup>p.007</sup> surveiller les ennemis que les plaines de la Tartane pouvaient vomir encore, et d'étouffer promptement les révoltes formidables, mais toujours inutiles, que tentèrent des chefs puissants dépossédés par les dernières révolutions. De nouveaux mandarins prirent la place des anciens, enveloppés, avec leurs maîtres détrônés, dans une commune ruine ; les impôts ne furent pas augmentés ; et la multitude qui avait vu tomber sans regrets et sans lui donner secours le gouvernement des Mongols, reçut avec indifférence un joug nouveau, mais qui n'avait rien de plus lourd que celui qu'elle portait auparavant.

En apparence rien ne fut changé : même culte religieux, même organisation intérieure, même respect pour les anciens usages qui plaisent à la multitude trompée, et ne sont entre les mains des conquérants tartares qu'un moyen de plus d'asservissement : encore aujourd'hui, chaque année, l'empereur daigne toucher pendant quelques minutes, à l'exemple des anciens souverains chinois, une charrue d'or enrichie de pierreries ; et cependant, malgré cette vaine cérémonie, les magasins d'abondance qu'un gouvernement national et prévoyant avait jadis élevés au milieu de chaque ville, de chaque village, pour recevoir dans les années d'abondance le riz, si nécessaire à la nourriture des classes pauvres, restent vides et sont presque tous abandonnés ; les habitants des campagnes, exposés à mille vexations, voient la plus grande partie du prix de leurs sueurs passer aux mains des mêmes fonctionnaires qui les protégeaient autrefois. Il existe, à la vérité, des lois <sup>p.008</sup> très sages pour défendre le faible contre le puissant, pour encourager l'industrie ; mais elles ne sont pas exécutées, ou sont rendues muettes en faveur de l'autorité.

Tous ces vices du gouvernement chinois sont inhérents à la position où l'a placé la nécessité de ménager la masse de la population, qui, si elle se soulevait, étoufferait pour ainsi dire le petit nombre de ses conquérants. En effet, les impôts étant très faibles, le revenu ne peut suffire à entretenir l'armée tartare qui, toujours sous les armes, réprime les fréquentes révoltes, garde l'empereur et veille aux

## **La Chine**

frontières du Nord ; la même pénurie dans le trésor, force de n'accorder aux mandarins que des émoluments trop modiques relativement aux obligations qui leur sont imposées : ainsi s'est établi, comme par un accord tacite entre le gouvernement et les dépositaires de son pouvoir, un droit de concussion ; chaque gouverneur de province, ayant acheté sa dignité à la cour, est obligé d'imposer aux peuples des taxes illicites pour venir à bout de remplir des engagements aussi onéreux que blâmables, dont le fruit ne lui est même assuré qu'au prix de nouveaux sacrifices, renouvelés sans faute chaque année. Les grands mandarins pressurent la multitude de mandarins inférieurs, qui eux-mêmes pressurent la population par les plus iniques moyens : cette foule de petites autorités forment une espèce de réseau couvrant pour ainsi dire la surface du pays, et extrêmement lourd pour les classes riches, qui n'obtiennent pas toujours la tranquillité et la jouissance paisible de leurs biens par des tributs que la p.009 protection intéressée des mandarins exige impérieusement ; mais, d'un autre côté, comme les exactions ne pèsent que sur la fortune, que les impôts personnels sont légers ou même inconnus, la masse immense de prolétaires vivant du travail journalier de leurs mains est plus libre, plus heureuse à la Chine que dans tout autre pays du monde : le gouvernement la traite avec modération, assure même sa subsistance, et éloigne avec soin tout ce qui pourrait mécontenter et mettre en mouvement cette foule innombrable ; la crainte qu'elle inspire est la seule barrière contre l'esprit de concussion dont les autorités de tout rang semblent animées. Chaque mandarin répond de la tranquillité des habitants soumis à sa surveillance et de l'exécution apparente des anciennes lois. On conçoit combien il est difficile à la voix de l'opprimé d'arriver jusqu'au souverain à travers les obstacles sans nombre que tant d'intérêts particuliers lui opposent de toutes parts. Les premiers officiers de la cour sont pour ainsi dire engagés à soutenir les gouverneurs des provinces et à cacher des méfaits dont ils partagent les indignes fruits ; mais si les réclamations parviennent jusqu'au pied du trône, si une révolte ou un mouvement vient annoncer le mécontentement d'une

province, la punition du fonctionnaire coupable ou maladroit est d'autant plus terrible que le souverain y trouve encore un moyen légal de remplir son trésor : les têtes accusées par la voix publique tombent à l'ordre d'un haut tribunal de la capitale, chargé de faire exécuter des lois sévères et anciennes, mais dont malheureusement la seule justice p.010 n'a pas réclamé l'application. Les coupables, condamnés à la mort ou à finir leurs jours dans l'exil sur les frontières de la Tartarie, voient leurs biens réunis au domaine de l'empereur et leur famille réduite en esclavage ; cette mesure, quelquefois inique, poursuit les accusés de rang en rang, jusqu'à ce que le fisc ne trouve plus rien à récolter...

Ne croit-on pas entendre l'histoire des gouvernements de l'Europe au XIII<sup>e</sup> siècle ? Ces châtiments intéressés n'empêchent pas, quoiqu'ils soient fréquents, le mal de subsister dans toutes les provinces, la justice d'être vendue au plus offrant, la contrebande de se faire publiquement sous les yeux et même avec l'assentiment tacite de l'autorité locale, toujours occupée à étouffer les cris des opprimés et ne conservant qu'à prix d'or, auprès du trône, des protecteurs qui peut-être n'ont pas mis ses prédécesseurs à l'abri d'un supplice mérité.

Cependant le soin que le gouvernement prend des dernières classes, dont se compose la majorité de la population, l'espèce de repos et pour ainsi dire d'apathie où il les maintient, ne le garantiraient pas des attaques d'un aussi nombreux ennemi, si plusieurs causes qui tiennent aux localités et à la position respective des diverses classes du peuple, ne l'en défendaient encore plus efficacement. En effet, que pourraient contre près de deux cents millions d'habitants qui couvrent, dit-on, l'immense surface de l'empire chinois, une poignée de Tartares, dès longtemps amollis par le luxe, par une longue paix, et concentrés autour du trône d'un empereur invisible pour ses sujets ? Mais les p.011 distances énormes qui séparent les différentes parties de l'empire, l'aversion constante des provinces les unes envers les autres, et plus encore la crainte qu'inspirent aux rangs élevés de la population les classes inférieures, toujours prêtes dans cette partie de l'Asie, comme en Europe, à profiter des troubles et des désordres pour piller et se

livrer à tous les excès, isolent en quelque sorte les soulèvements partiels qui ont lieu fréquemment dans les provinces, et les forcent ainsi à s'éteindre d'eux-mêmes sur les points où ils étaient nés sans avoir fait de grands progrès, et souvent même après avoir duré plusieurs années.

Quelquefois cependant ces révoltes devinrent inquiétantes, surtout avant que la dynastie aujourd'hui régnante se fût affermie sur le trône ; mais l'ordre fut toujours rétabli, soit par les armes des troupes tartares, soit par la trahison, qui faisait succomber les chefs livrés ou séduits, soit enfin par des transactions passées entre le gouvernement et les rebelles. C'est ainsi que pendant le siècle dernier, un fameux pirate, après avoir ravagé, à la tête de trente mille hommes, les côtes de la Chine, battu plusieurs fois les armées envoyées contre lui, menacé Canton et exercé sur les peuples les plus horribles cruautés, fut fait grand mandarin, obtint des terres pour ses adhérents, et rendit enfin à ce prix la tranquillité à sa patrie ; et, chose bien rare en Chine, le traité fut observé des deux cotés. En 1661, Coseng, fils d'un prince chinois du sang impérial, auquel la nouvelle usurpation avait coûté la vie, fut moins heureux que le pirate : vaincu par les troupes p.012 conquérantes à peine maîtresses de l'empire, il se vit obligé de quitter sa patrie, et à la tête d'une très forte armée composée de Chinois, qui fuyaient comme lui le joug étranger, il alla conquérir Formose, et menacer les Espagnols sur les rivages de Luçon ; mais la mort l'arrêta au milieu de sa carrière, et ses conquêtes vinrent ajouter encore à l'étendue de l'empire chinois.

Ainsi dans le gouvernement de ces vastes contrées, une même cause fait naître des résultats bien différents ; car, si l'éloignement où sont les provinces de la capitale, laisse les peuples entièrement livrés à la rapacité des mandarins et met obstacle à tout progrès vers le bien, d'un autre côté il sert de barrière contre l'anarchie, et il a conservé, depuis l'avènement de la dynastie mantchoue, la tranquillité de l'empire. Les Chinois ignorent peut-être eux-mêmes quelle est la force des troupes tartares qui forment l'appui du trône de l'empereur ; mais

## **La Chine**

elles ne doivent pas être plus considérables qu'elles n'étaient lors de la dernière invasion ; car ces conquérants, toujours sous les armes depuis cette époque, occupés à repousser de dangereux voisins sur les frontières du Nord, en même temps qu'à étouffer les fréquentes révoltes des vaincus, et pouvant être considérés comme une garnison étrangère qui garde malgré ses habitants une place forte où elle commande, sont demeurés étrangers à la population chinoise et ont conservé le sang de leurs aïeux dans toute sa pureté. Aussi ces Tartares exercent-ils toujours, quoique amollis par les douceurs du luxe et de l'oisiveté, le même ascendant sur les peuples qu'ils ont soumis : des traits prononcés, la barbe <sup>p.013</sup> et les moustaches longues et noires, des yeux noirs, un regard dur et assuré, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, une chevelure longue et crépue, une taille au-dessus de la moyenne, des membres annonçant la vigueur, enfin une attitude hautaine et guerrière, font toujours distinguer les vainqueurs des vaincus. Au pouvoir des premiers sont tombées toutes les hautes dignités de l'empire : sous le nom de mandarins de guerre, ils se partagent le gouvernement des provinces, possèdent tous les grades de l'armée, et sont l'objet de la constante sollicitude du souverain. Les seconds, sous le nom de mandarins lettrés, occupent dans les administrations, dans les tribunaux, tous les emplois où il faut apporter une instruction que ne possèdent pas leurs fiers rivaux, plus ignorants, mais toujours maîtres et composant une véritable aristocratie militaire, dans laquelle on compte treize rangs de mandarins, tandis qu'il n'y a que neuf classes de mandarins lettrés ; ce qui n'empêche pas que cette espèce de noblesse secondaire ne soit recherchée de tous les riches Chinois, lesquels, pour en obtenir les titres, payent à la cour de Pékin des sommes exorbitantes. Cependant l'amour-propre seul retire quelque avantage d'aussi grands sacrifices, qui vont encore grossir les revenus de l'empereur ; car le nouveau mandarin ne jouit d'aucune autorité ni d'aucun honneur extérieur ; souvent même il tremble devant des mandarins d'un rang inférieur au sien, et leur fait de nombreux présents pour conserver sa tranquillité : mais il s'en console en faisant parade des ornements de sa dignité aux yeux de ses parents et de ses

p.014 amis, qu'il est d'usage de réunir dans les grandes cérémonies de mariage et d'enterrement : ce sont des titres de noblesse que les conquérants vendent aux vaincus. Combien de fois, quand j'ai trouvé chez les différents peuples des institutions qui excitent comme celle-ci les observations dédaigneuses des Européens, me suis-je rappelé ce vers d'Horace : *Quid rides ?... de te fabula.*

L'armée tartare est bien entretenue ; la cavalerie surtout est, dit-on, fort bonne, ou du moins redoutée des nations qui avoisinent la Chine au Sud-Ouest et à l'Ouest : ces troupes sont armées de lances, d'arcs et de flèches, et se servent d'armes à feu, mais semblables à nos plus anciens modèles et d'une fabrication très inférieure. Leur manière de se battre ne ressemble en rien à celle des Européens et indique une grande ignorance de la tactique militaire : les Tartares attaquent l'ennemi réunis en masse et en jetant de grands cris ; l'air est obscurci de flèches et de dards ; les premiers rangs, composés des guerriers les plus intrépides, combattent l'ennemi corps à corps : de ce premier choc dépend le succès de la bataille. Malheur au parti qui en fuyant abandonne la victoire ! car alors commencent toutes les horreurs du pillage et des massacres : le vaincu ne doit espérer aucune pitié. Cependant jusqu'ici les souverains de la Chine ont toujours eu l'avantage dans leurs guerres contre les Birmans, le Pégou et les habitants plus belliqueux du Thibet.

Mais ce n'est pas de ce côté que sont leurs ennemis les plus formidables : c'est au nord-ouest et au nord des frontières, du côté des plaines de la Tartarie, déjà fatales aux p.015 usurpateurs du trône chinois, que se prépare une nouvelle invasion. Plusieurs tribus de tartares que leur désunion et la politique astucieuse bien plus que les armes de l'empereur avaient rendues tributaires de la Chine, s'étant naguère réunies contre l'ennemi commun, sous la conduite d'un chef renommé, repoussèrent plusieurs fois les troupes impériales et envahirent le territoire chinois, dont le gouvernement, dans ces circonstances difficiles, eut recours à ses moyens ordinaires : la séduction, les promesses, et surtout la perfidie. Celle-ci triompha

d'abord ; le général ennemi, attiré dans la capitale pendant une trêve, pour conclure la paix et recevoir de grands honneurs, meurt dans les plus affreux supplices, sous les yeux mêmes de l'empereur, et les lambeaux de son corps sont envoyés à ses enfants comme une menace du traitement qui leur est réservé s'ils ne se soumettent pas sur-le-champ ; mais ceux-ci, animés par la vengeance, et guidés par leur oncle, homme d'un grand caractère, recommencèrent la guerre avec une nouvelle fureur. Lors de mon passage à Canton, les troupes de l'empereur avaient été plusieurs fois battues, et l'on prévoyait de grands événements : les Chinois rappelaient d'anciennes prophéties, contraires suivant eux à la dynastie régnante, et témoignaient hautement leur haine contre elle et le désir de son prochain renversement. Il existe en Chine, dit-on, une foule de sociétés secrètes, qui choisissent leurs initiés dans les hautes classes de la population vaincue : leur formation, entièrement politique, remonte à la dernière invasion des Tartares ; tous leurs efforts, ou pour mieux dire tous p.016 leurs vœux, tendent à expulser les maîtres actuels de l'empire. Encouragés par le souvenir de la chute de la dynastie mongole, et accordant une entière croyance à de prétendues prophéties, les Chinois sont persuadés que la dynastie actuelle tombera du trône à son tour, pour l'abandonner peut-être à une nouvelle famille tartare, en attendant qu'une révolution plus heureuse y fasse remonter le sang de leurs anciens souverains.

Un concours singulier de circonstances semble annoncer aux Chinois que si leurs vœux pour l'avenir ne sont pas exaucés, leur haine contre le sang tartare sera du moins en partie satisfaite. J'ai déjà parlé de l'ennemi qui ayant franchi les frontières, fortement ébranlé le trône de l'empereur, battu plusieurs fois ses armées, trouve, à mesure qu'il fait des progrès, de nombreux partisans parmi une population mécontente et avide de changements. Depuis le commencement de cette guerre, les révoltes, même dans les provinces du Sud, ont été nombreuses et beaucoup plus alarmantes que par le passé ; dans le sein même de la famille impériale il y a, dit-on, de la désunion et des germes de guerre

## **La Chine**

civile. En Chine, le titre de fils aîné du souverain n'est pas un droit au trône ; et déjà plusieurs fois depuis deux siècles les plus jeunes fils ont succédé à leur père, mais non sans quelques débats dont les intérêts de la dynastie ont dû souffrir. L'avant-dernier empereur, qui avait été associé à l'empire du vivant de son père et qui lui avait succédé sans empêchement, était le cinquième fils. Un de ses derniers enfants, âgé de dix ans, qu'en mourant il désigna pour monter après lui sur le trône, fut moins <sup>p.017</sup> heureux : le fils aîné de l'empereur décédé, le même qui règne de nos jours, profitant de la jeunesse du favori de son père, s'empara du trône ; mais oubliant aujourd'hui l'exemple qu'il a donné et les droits qu'il a fait valoir, ce souverain veut à son tour que son troisième fils lui succède, au détriment de l'aîné, regardé, depuis l'avènement de son père au trône, comme le véritable héritier. Les partisans de la famille régnante, dont l'accord serait si nécessaire dans les circonstances présentes, sont divisés en plusieurs partis qui n'attendent pour en venir aux mains que la mort de l'empereur, dépourvu, si l'on en croit les Chinois, des talents et surtout de l'énergie nécessaires pour gouverner un aussi vaste empire ; et en effet les événements sembleraient prouver qu'ils ont raison.

Sous son règne le relâchement des ressorts du gouvernement, la démoralisation de ses agents, l'inquiétude de la population, avant-coureurs de la chute des trônes, ont fait de grands progrès : les Chinois, dans ces circonstances, en annonçant hautement une révolution aux Européens, paraissent attendre ses résultats avec la plus grande indifférence. Tel est le sort des gouvernements despotiques : les peuples ne trouvent qu'à gagner à leur renversement.

C'est un problème pour les voyageurs qui ont cherché à connaître les différentes parties du gouvernement qui pèse actuellement sur la Chine, ses forces quand elles sont réunies, l'effet de ces dernières quand elles réagissent les unes sur les autres, que l'existence d'une dynastie sans racines dans le pays, et qui règne pourtant <sup>p.018</sup> depuis près de trois siècles ; on ne peut en trouver la solution que dans le pouvoir de l'habitude sur les Chinois, dans l'attachement invincible de

ce peuple pour ses coutumes, dans l'égoïsme naturel aux habitants de chaque province d'un empire immense soumis à un joug étranger, enfin dans les institutions consacrées par leur antiquité, et qui forcent pour ainsi dire chaque Chinois à rester et à vivre dans la sphère où il est né.

À l'exception des troupes tartares ou gardes de l'empereur, lesquelles sont en petit nombre comparativement à la population, l'empire n'a réellement pas de forces militaires ; car on ne peut donner ce nom à des espèces de milices chargées de veiller dans chaque province à la tranquillité publique, et vraisemblablement peu nombreuses, si l'on peut en juger d'après la rareté des soldats présents sous les drapeaux. Ces troupes chinoises sont composées d'artisans, de laboureurs, d'hommes de tous métiers qui, en abandonnant leur faible paye aux mandarins de guerre qui les commandent, jouissent de la faculté de vaquer librement à leurs professions. Mais si une guerre se déclare, si les autorités de la province ou des villes voisines demandent des renforts pour réprimer quelque soulèvement, de suite un enrôlement est ordonné ; les misérables qui se présentent en foule reçoivent un habillement et des armes, et sont dirigés vers l'endroit menacé : leur marche jette la désolation dans tous les lieux où ils passent ; ces prétendus soldats pillent leurs compatriotes, commettent toutes sortes d'excès, et sont la terreur du pays qu'ils devaient protéger. Que peuvent faire de pareilles troupes, p.019 commandées par des officiers plus indisciplinés, plus brigands encore que leurs soldats ? Elles fuient lâchement devant l'ennemi : aussi, comme je l'ai déjà dit, les révoltes durent souvent plusieurs années, sans que la cour de Pékin paraisse beaucoup s'en inquiéter ; car les distances qui séparent la capitale des grandes villes et celles-ci entre elles, s'opposent à ce que le mal fasse des progrès.

De pareils moyens, pour entretenir l'ordre dans l'intérieur des provinces et parmi leur innombrable population, paraîtront sans doute bien incertains ; cependant on a lieu de supposer que les crimes ne sont pas très communs à la Chine, surtout dans les parties de l'empire éloignées de Canton ; car dans cette ville, centre du commerce avec les

Européens, et généralement sur les côtes, les habitants sont plus remuants et beaucoup moins doux que ceux de l'intérieur ; différence qui a été observée dans tous les pays du monde.

Si l'on ajoute foi aux rapports des premiers voyageurs européens qui pénétrèrent dans ces contrées avant que Gengis-Kan vînt les ravager, la justice y était administrée d'une manière admirable : chaque ville avait ses tribunaux qui dépendaient d'une haute cour siégeant au chef-lieu de la province ; la moindre prévarication des juges était sévèrement punie ; les plaintes des derniers Chinois arrivaient facilement jusqu'au trône et étaient toujours écoutées : l'empereur ne se tenait pas, invisible pour ses sujets, renfermé dans un vaste palais gardé par des troupes étrangères ; les armées, il est vrai, étaient peu nombreuses, et peu redoutables peut-être pour des voisins inquiets et guerriers ; mais les provinces n'étaient <sup>p.020</sup> pas troublées par des soulèvements sans cesse renaissants, ni fréquemment dévastées par les troupes appelées pour rétablir l'ordre ; l'État protégeait les laboureurs, encourageait l'agriculture : aussi les terribles famines, si funestes dans ces vastes contrées aux dernières classes du peuple, n'y faisaient pas comme de nos jours de fréquentes apparitions. Ce temps a été l'âge d'or de la Chine ; l'âge de fer a commencé avec la puissance tartare ; les institutions sont restées, mais leur ancienne vigueur s'est presque entièrement évanouie ; les tribunaux subsistent toujours et en même nombre, mais les affaires civiles n'ont plus de fin et sont soumises à l'influence des richesses ou aux caprices de l'autorité. Il n'en est pas de même cependant des affaires criminelles ; la peine du talion est appliquée avec la plus grande sévérité, et bien rarement le prévenu peut y échapper, quelles que soient les circonstances qui militent en sa faveur ; car le fisc et les mandarins, pour qui cette justice sévère et souvent inique est une source de profits considérables, sacrifient au désir de trouver le coupable l'existence de l'innocent. Les lois criminelles en Chine ont de grands rapports avec la législation barbare de ces peuples du moyen âge si vantés qui imposèrent aux Gaulois et aux Bretons leur joug et leurs coutumes. Nos

aïeux ont reconquis leur liberté, mais combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour que notre législation criminelle arrivât au point de perfection où elle est parvenue de nos jours ; pour que l'accusé innocent parût sans effroi devant des juges pénétrés de leurs nobles devoirs, et toujours disposés, comme la loi dont ils sont les organes, à p.021 concilier les intérêts de la justice avec ceux de l'humanité ! Ce principe si humain, aujourd'hui consacré dans tous nos tribunaux, qu'il vaut mieux laisser dix coupables impunis que de sacrifier un innocent, est aussi inconnu des Chinois qu'il l'était en Europe dans les siècles passés ; cependant les magistrats de cette nation ne sont pas incapables d'en apprécier la beauté : un événement qui eut lieu en 1827 à Canton, devant tous les étrangers, est une preuve de ce que j'avance, et le récit n'en paraîtra peut-être pas dénué d'intérêt.

Un navire français du commerce, fatigué par un long voyage et de grands mauvais temps, relâcha dans la baie de Tourane, principal port de la Cochinchine : les avaries du bâtiment, la difficulté d'y faire les réparations absolument nécessaires pour reprendre la mer, et plus encore la mauvaise volonté calculée des autorités du pays, forcèrent le capitaine et l'équipage de le vendre au souverain cochinchinois et de s'embarquer, avec ce qu'il y avait de plus précieux dans la cargaison, sur une jonque chinoise, frétée pour les porter à Macao. La traversée fut courte et dura néanmoins assez longtemps pour que l'équipage de la jonque pût tramer un horrible complot contre les Français et le mettre à exécution. Vainement un vieux matelot chinois essaya plusieurs fois par des signes d'attirer l'attention du capitaine passager, et de lui faire connaître le danger dont il était menacé ; celui-ci se contenta de faire veiller quelques-uns de ses matelots pendant le jour et surtout pendant la nuit ; mais cette mesure, prise avec peine, fut exécutée avec d'autant plus p.022 de négligence que plusieurs de ces matelots, épuisés par les fatigues de leur navigation antérieure, avaient encore à lutter contre les fièvres ou la dysenterie. Déjà la jonque était arrivée en vue de la Grande-Ladronne, île élevée qui sert de point de reconnaissance pour l'entrée de Macao pendant la mousson du sud-

ouest ; tous les passagers chinois s'embarquèrent sur un bateau destiné pour les côtes voisines bordant la province de Fo-Kien, avec un empressement que les Européens n'auraient pas dû voir sans quelques soupçons, s'ils n'eussent été aveuglés par la plus imprudente confiance. La nuit s'était écoulée tranquillement, et le jour, qui commençait à poindre, semblait annoncer aux Français une heureuse et prompte arrivée, mais il devait éclairer leur massacre. Ces infortunés, la plupart endormis, sont égorgés à coups de poignard ou de hache par l'équipage de la jonque ; leur capitaine, assailli par les assassins dans la chambre étroite qu'il occupait avec ses officiers, en tue plusieurs de sa main et succombe enfin le dernier. Cependant un jeune matelot restait encore : armé d'une barre de fer, il faisait, quoique blessé grièvement à la tête, une résistance désespérée ; arrivé sur le pont et près de succomber dans cette lutte inégale, il se précipite à la mer, et paraît ainsi assurer par sa mort l'impunité des meurtriers.

Heureusement échappé à cette catastrophe, notre brave compatriote nage vers le bateau de pêche le plus voisin, auquel il demande des secours qu'une cruelle prudence fait refuser ; d'autres pêcheurs plus hardis lui sauvent la vie et le débarquent bientôt après, de nuit <sup>p.023</sup> et furtivement, sur le rivage de Macao, Ce malheureux, blessé et malade, après avoir erré dans les rues, au milieu d'une population entièrement étrangère pour lui, parvint enfin jusqu'à la demeure des missionnaires français, qui, par leurs soins et leur douce humanité, lui firent perdre en peu de temps le souvenir de tous ses maux. Dans cet intervalle, le consul de France, homme de talent et d'une grande fermeté, était revenu de Canton à Macao. L'affaire, portée devant les autorités portugaises, fut poussée avec vigueur, et bientôt après mise entre les mains des mandarins chinois, qui en rendirent compte à l'empereur. Les hauts fonctionnaires chinois, tout en affectant dans leur conduite et leurs actes publics le plus grand mépris pour les Européens, qu'ils appellent barbares, ne paraissent pas moins jaloux de conserver sur eux, aux yeux du vulgaire, leur prétendue supériorité en sagesse et en civilisation : aussi, dans des circonstances aussi graves,

les ordres les plus sévères pour arrêter et punir les auteurs du crime furent-ils reçus promptement de Pékin. Par suite des dépositions du matelot français, les passagers chinois qui avaient quitté la jonque la veille du massacre pour ne pas y prendre part, et s'étaient rendus en toute hâte dans leurs provinces respectives, furent mandés à Canton : l'on eut par eux tous les renseignements propres à faire connaître les coupables et leurs projets ultérieurs : un ordre du vice-roi mit l'embargo sur tous les navires qui se trouvaient dans les ports des provinces de Quang Tong et de Fo-Kien ; bientôt les meurtriers, arrêtés sur leur jonque et mis dans des cages de fer, furent envoyés <sup>p.024</sup> à Canton pour y être jugés. Ce fut à leur entrée dans cette ville que se passa le fait que je vais raconter et qui intéressa beaucoup tous les Européens, devant lesquels, d'après les ordres précis de l'empereur, les débats devaient être ouverts, le jugement prononcé, et les coupables mis à mort.

Parmi les nombreux Anglais spectateurs de l'entrée des criminels dans Canton, se trouva par un heureux hasard l'interprète de la compagnie pour le chinois ; ce savant qui a poussé la connaissance de cette langue difficile plus loin qu'aucun Européen, la parle et l'entend très facilement, et il a même composé un dictionnaire anglais-chinois fort estimé de ses compatriotes. M. Morisson reçut dans cette circonstance une bien douce récompense de ses veilles et de ses travaux ; il entendit, à travers les barreaux des cages où étaient renfermés ces malheureux destinés au supplice, les cris d'un pauvre vieillard qui, protestant de son innocence, demandait le matelot auquel son secours avait sauvé la vie et dont le témoignage devait lui faire rendre la liberté : l'interprète s'approche, questionne le vieux Chinois, prend des renseignements, et le quitte en lui promettant son secours devant les juges. En effet, peu de jours après, accompagné du Français échappé au massacre, il se présente devant les mandarins, plaide la cause de son client, fait briller à leurs yeux ce principe d'une admirable philanthropie : « Mieux vaut laisser échapper dix coupables que condamner un innocent » et enfin arrache au tribunal son

consentement pour la confrontation du matelot et de l'accusé, qui se p.025 précipitent dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes et attendrissent tous les spectateurs : les juges mêmes, étonnés des nouvelles pensées, des nouveaux principes de justice que M. Morisson avait développés devant eux, cèdent au sentiment général : le vieux Chinois est absous ; sur quatre-vingts accusés, dix-sept seulement, condamnés à mort, sont décapités, et leur chef coupé par morceaux, en présence des étrangers alors à Canton. Leurs têtes, envoyées à Macao, furent placées le long du rivage, sur les pointes de rochers les plus élevées, comme un sanglant témoignage de la justice sévère des Chinois, même en faveur des Européens.

Une souscription ouverte parmi les négociants produisit quinze mille francs, qui furent partagés entre le Français et le vieillard. Ainsi fut donné aux Chinois de Canton, par des hommes dont ils font si peu de cas, un double exemple de philanthropie et de générosité.

Dans combien d'autres institutions de ce peuple trop vanté ne retrouve-t-on pas les traces de la barbarie qui faisait, il n'y a pas encore cent ans, la honte de l'Europe, et dont quelques nations, qui se croient civilisées, traînent encore après elles des lambeaux ! Cette coutume instituée par le pouvoir arbitraire, cette peine que transmirent à nos aïeux les Romains, esclaves sous leurs empereurs, et qu'une sanglante révolution a pu seule extirper du sol de notre patrie, la confiscation des biens d'un condamné au profit du souverain, intéressé ainsi à trouver des coupables parmi ses sujets, est en Chine une loi fondamentale, exécutée avec la plus grande rigueur. Elle frappe également celui que l'on met à p.026 mort, et celui qu'on exile aux frontières de la Tartarie septentrionale, Sibérie de l'empire céleste ; c'est là que le riche Chinois, accusé du crime de lèse-majesté, ou de résistance aux exactions de l'autorité, et le mandarin qu'une intrigue de cour a renversé, ou que ses concussions ont amené devant l'empereur, vont dans un horrible exil et comme esclaves des mandarins de guerre qui veillent à la frontière, mourir de désespoir loin de leurs familles, vendues et privées pour toujours de la liberté. Cette peine, toute

## **La Chine**

cruelle qu'elle est, paraît cependant moins affreuse aux Chinois que les horribles tourments qui terminent les jours des condamnés ou les forcent à avouer des crimes que peut-être ils n'ont pas commis. À l'exception des bûchers, dont nous devons aux moines l'heureuse introduction en Europe, les Chinois connaissent tous les supplices qui étaient usités en France et en Angleterre, dans les temps d'esclavage et de barbarie ; ils ont même surpassé nos ancêtres en cruauté, et ils varient jusqu'au raffinement d'épouvantables souffrances que les bourreaux prolongent ou font cesser par la mort, suivant les sacrifices plus ou moins grands qu'un hideux contrat impose aux familles désespérées. D'après l'ancien usage qui subsiste encore dans toute l'Asie, et qui s'est maintenu en Europe jusqu'à des temps peu éloignés de nous, les supplices les plus affreux sont, à ce qu'il paraît, réservés en Chine pour les individus coupables d'offenses souvent bien légères envers le souverain, ou de rébellion envers l'autorité des mandarins et leur insatiable cupidité ; aussi les dix-sept assassins exécutés à Canton, n'étant <sup>p.027</sup> coupables que d'un crime privé, furent tous, à l'exception du chef, décapités sans souffrir de tortures, mais après avoir été, il est vrai, enfermés dans d'étroites cages de fer, préliminaires dont la justice chinoise ne tient pas compte et auxquels elle soumet indistinctement tous les accusés.

Combien le Français et l'Anglais doivent être fiers de leur patrie, des lois admirables qui la gouvernent et assurent au dernier des citoyens une douce liberté et la jouissance paisible des biens de ses ancêtres ou du fruit de ses travaux, quand ils retrouvent chez un peuple dont le gouvernement était encore admiré de nos pères à la fin du siècle dernier, ces institutions nées de la barbarie qui couvrit si longtemps la plus belle partie de l'ancien monde, et que les lumières toujours croissantes ont fait disparaître entièrement ! L'esclavage, que le Nord de l'Europe défend seul encore contre la civilisation, est enraciné à la Chine, où il opprime une grande partie des habitants. Cette coutume cependant n'a pas été dans ce pays, comme en Europe, le résultat de la conquête du sol par des armées étrangères ; car il ne paraît pas que

dans aucune de leurs invasions, les Tartares aient privé des populations entières de la liberté ; en Chine l'esclavage semble avoir existé de temps immémorial et être inhérent aux mœurs et pour ainsi dire aux besoins des indigènes. Nous avons déjà vu que les familles des condamnés au bannissement ou à la mort étaient vendues et réduites en esclavage, après avoir été dépouillées de leurs biens au profit du trésor de l'empereur ; cette mesure abominable s'étend <sup>p.028</sup> également sur les femmes et les enfants des malheureux hors d'état de payer au fisc les amendes qu'ils ont encourues, ou les dettes contractées envers des créanciers exigeants ; cependant il est probable qu'elle ne produit qu'une très petite partie de la multitude d'esclaves qui remplissent les maisons des riches Chinois, et dont la plupart sortent des dernières classes de la population, auxquelles des lois plus humaines qu'elles ne semblent l'être permettent de vendre leurs enfants.

En effet, sans cette tolérance bien entendue, que deviendrait, dans les famines qui désolent fréquemment un royaume si peuplé, cette foule de petits êtres faibles et délaissés par leurs parents, souvent aux prises eux-mêmes avec les horreurs de la faim ? Alors l'enfant auquel sa mère réduite au désespoir ne peut trouver un maître qui le préserve des atteintes du besoin, est abandonné sur le bord des fleuves, et bientôt la pauvre petite créature, entraînée par le courant de l'eau, devient la proie des poissons dévorants. Ces sacrifices ne sont que trop communs ; la superstition en déguise l'horreur aux infortunés parents, qui s'imaginent avoir rempli leurs devoirs en confiant aux soins douteux de la Providence des créatures que la nature avait placées sous leur protection.

À ces époques malheureuses, les Chinois aisés arrachent à la mort, en les achetant ou en les recevant par pitié, de petits garçons et de petites filles qui, en avançant en âge, regardent leurs maîtres comme des protecteurs et comme leurs uniques parents : en général ce joug est léger, surtout pour les jeunes filles, qui <sup>p.029</sup> souvent, quand elles sont jolies, deviennent les concubines de leur maître, lui donnent des fils et obtiennent ainsi pour l'avenir la liberté et une existence assurée.

Les garçons, élevés avec bonté dans l'intérieur des maisons, et ensuite devenus artisans, vivent heureux sous le patronage de celui qui leur sauva la vie et prit soin de leur enfance. Ainsi s'est établi entre les classes riches et les pauvres un rapport naturel de bienfaisance d'un côté et d'attachement de l'autre, qui adoucit l'esclavage et détermine en tout temps les familles du peuple, même celles qui sont à l'abri des premiers besoins, à vendre leurs enfants pour leur ménager un avenir plus heureux. Cependant, comme j'aurai bientôt occasion de l'expliquer, l'intérêt ou le libertinage viennent souvent jeter de tristes ombres sur le tableau consolant que je viens de tracer.

Une contrée couverte d'habitants paisibles et industriels doit être bien cultivée ; en effet, si l'on en croit les rapports des missionnaires, seuls Européens qui aient pu parcourir librement l'intérieur de l'empire, ou si l'on prend pour terme de comparaison les provinces maritimes et les environs de Canton, on ne pourra douter que dans l'intérieur de la Chine l'agriculture ne soit arrivée à une perfection que l'Europe n'a pas encore surpassée. Cependant, comme je l'ai déjà dit, il ne faut pas accorder une confiance entière aux relations de prêtres auxquels une longue absence avait peut-être fait oublier leur patrie ; la considération qui jusqu'à la fin du siècle dernier environna en Chine les missionnaires catholiques, appelés alors à y jouer un rôle aussi <sup>p.030</sup> brillant que nouveau pour eux, dut naturellement séduire leur amour-propre, exalter leur imagination, et les disposer à jeter du merveilleux dans toutes les descriptions qu'ils nous ont données de la cour du souverain, de sa capitale, des grandes villes de l'empire, enfin des mœurs et des coutumes du peuple chinois.

L'ambassade de lord Amherst à Pékin en 1816 a pu seule jeter quelques clartés sur ce sujet ; mais les renseignements qu'elle nous a fournis ne s'accordent pas toujours avec les descriptions pompeuses des jésuites et des autres missionnaires européens.

Depuis lord Macartney, qui visita la capitale de la Chine en 1792, et malgré les propositions fréquemment renouvelées du cabinet de Londres, aucun ambassadeur anglais n'avait pu être reçu à Pékin, ni

même pénétrer dans l'intérieur de l'empire, dont le souverain rendu prudent par les troubles que les prêtres catholiques avaient excités dans ses États, et devenu défiant depuis les tentatives des maîtres de l'Inde sur le Pégu et les pays voisins du Thibet, avait non seulement expulsé tous les missionnaires du territoire chinois, mais en avait sévèrement défendu l'entrée aux Européens et surtout aux Anglais. Lord Amherst appela la ruse à son aide pour parvenir jusqu'à Pékin et auprès de l'empereur ; mais il ne réussit qu'imparfaitement : la politique chinoise et l'astuce des mandarins, intéressés à étouffer les réclamations qu'il était chargé de porter au nom de la compagnie des Indes, rendirent vains tous ses efforts.

Une frégate, accompagnée de deux corvettes, débarqua lord Amherst et sa suite à l'embouchure d'un fleuve <sup>p.031</sup> qui passe à peu de distance de la capitale éloignée de la mer d'environ trente lieues : les bâtiments reçurent l'ordre d'appareiller sur-le-champ et de faire voile pour Canton ; ce fut alors que l'ambassadeur fit connaître à la cour son arrivée, en même temps qu'il lui exprimait l'intention formelle d'être présenté à l'empereur. Le retour des Anglais par mer était impossible, attendu le départ de leurs bâtiments : il fallut donc que le souverain chinois consentît non seulement à ce que lord Amherst visitât sa capitale, mais encore qu'il lui permît de se rendre à Canton par l'intérieur. Une réception magnifique cacha d'abord le mécontentement des mandarins, qui bientôt rompirent par leurs intrigues toutes les espérances de l'ambassadeur anglais, auquel on soumit, peu d'heures seulement après son arrivée à Pékin, les conditions de sa présentation à l'empereur ; ces conditions étaient inadmissibles et ne pouvaient manquer d'être rejetées. Le lord anglais refusa de se soumettre à toutes les humiliantes cérémonies exigées impérieusement et avec l'intention de le dégoûter : aussi dès le lendemain de son arrivée, avant le lever du soleil, il était embarqué avec sa suite dans des bateaux couverts, et commençait par les canaux, pour aller rejoindre sa frégate au port de Canton, un voyage de quatre cents lieues qui devait durer quatre mois.

Pendant ce court séjour dans la capitale de l'empire, les Anglais furent convenablement traités ; les Chinois leur laissèrent visiter une partie de la ville, le palais de l'empereur et ses jardins, qu'ils regardaient sans p.032 doute comme ce qu'ils avaient à montrer de plus flatteur pour leur amour-propre national.

Cependant les voyageurs ne virent dans leurs promenades rien de vraiment grand et qui parut digne d'admiration à des Européens du XIX<sup>e</sup> siècle : Pékin est une ville immense, remplie d'une innombrable population ; les rues en sont plus larges que celles de Canton, dont nous aurons bientôt occasion de parler, et les maisons bien mieux construites ; ce qu'il faut attribuer au besoin qu'on y éprouve de résister au froid souvent très vif et plus intense même qu'il ne l'est dans certaines contrées d'Europe situées sous une latitude plus septentrionale ; mais les Anglais n'eurent à y contempler aucun monument comparable aux chefs-d'œuvre d'architecture qui ornent Londres et Paris. Le palais de l'empereur est très vaste ; il renferme dans son enceinte une ville, des campagnes et des bois ; un nombreux corps de troupes est logé dans l'intérieur. L'architecture de ses bâtiments, ou du moins ce que les voyageurs purent en apercevoir, est bizarre, chargé d'ornements, mais ne leur offrit rien de gracieux ni d'imposant. Les jardins fixèrent cependant l'attention des Européens par la variété des fleurs, leur beauté, et la manière aussi curieuse que brillante dont elles étaient disposées. Cette partie de l'horticulture est généralement très soignée chez les riches Chinois, qui la plupart en font l'objet d'une véritable passion et dépensent des sommes énormes pour décorer les jardins des fleurs les plus belles et les plus rares, dont leurs femmes aiment beaucoup à orner leurs cheveux.

p.033 Lorsque l'empereur sort de son immense palais, ce qui arrive rarement, il est accompagné d'un magnifique cortège de troupes, de mandarins de guerre et de mandarins lettrés ; une garde avancée annonce son passage : les portes se ferment, les fenêtres sont closes avec soin, chaque habitant se retire dans la partie la plus reculée de sa maison pour échapper aux peines sévères portées contre tout individu

qui a osé lever les yeux sur l'empereur, dont les fils mêmes n'approchent de leur père qu'en tremblant, prosternés sur les genoux et le front dans la poussière. Doit-on être étonné après cela de la profonde indifférence avec laquelle les Chinois virent renverser par les Tartares un pouvoir qu'ils considèrent comme entièrement étranger à leurs intérêts nationaux ?

Ce fut dans les jardins du palais qu'eut lieu, en 1643, la mort tragique de l'empereur Hoay-Tsong, prince cruel et détesté de ses sujets, qui se soulevèrent, prirent la capitale sans livrer même de combat, et pénétrèrent jusqu'aux portes du palais, où leur souverain, abandonné de ses mandarins et de ses troupes, n'attendit pas la mort ignominieuse que lui préparaient ses ennemis, et mit fin lui-même à sa vie d'une manière diurne de son règne ; car il se pendit à un arbre, après avoir égorgé sa fille unique de ses propres mains. Avec lui s'éteignit la race de Gengis-Kan et la domination mongole. Mais les chefs révoltés ne jouirent pas longtemps de leur victoire ; un prince de la famille impériale appela les Tartares manchous : ces formidables ennemis des Chinois ne se firent pas attendre ; ils renversèrent l'usurpateur et mirent à sa place le jeune fils de leur <sup>p.034</sup> roi, qui venait de mourir subitement pendant le cours de l'expédition. C'est ainsi que les faibles et indifférents Chinois passèrent du joug des Tartares mongols <sup>1</sup> à celui des Tartares manchous, qui, suivant toute apparence ne tarderont pas à céder eux-mêmes la place à d'autres conquérants, également sortis des immenses plaines du Nord.

Les Anglais renvoyés de la capitale après un aussi court séjour, trouvèrent un dédommagement dans le curieux voyage qu'ils firent pour aller rejoindre leurs bâtiments ; et il paraît que malgré les précautions prises par un gouvernement défiant et soupçonneux, qui n'ayant consenti qu'à regret au retour de lord Amherst à Canton par l'intérieur de la Chine, employa toutes sortes d'expédients pour empêcher les étrangers de juger par eux-mêmes de l'état de l'empire, il

---

<sup>1</sup> [c.a. : L'auteur a tout bonnement oublié la dynastie Ming.]

paraît, dis-je, que les renseignements recueillis dans cette circonstance par des savants et des observateurs sans préjugés, ont été considérés comme très précieux.

Suivant les récits de ces voyageurs, l'intérieur de la Chine ne présente pas tout à fait autant de sujets d'admiration que le feraient croire les relations des missionnaires. Nous avons déjà vu ce qu'est ce prétendu gouvernement patriarcal ; cependant il méritait ce beau titre, si on le compare au joug de fer qui pesait sur la plupart des peuples de l'Europe au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque Marco Polo et Oderic de Portenau vinrent faire connaître la Chine à leurs incroyables concitoyens ; et même plus tard encore, à l'époque où les Portugais ayant doublé le cap des Tempêtes, parurent en conquérants <sup>p.035</sup> sur les côtes de l'Asie, et arrachèrent enfin le voile qui, depuis le temps d'Alexandre, avait caché l'Inde aux Européens.

Généralement, et nous en voyons des exemples dans les contrées occidentales de l'ancien monde, plus un peuple est nombreux, plus les pays qu'il occupe sont cultivés avec soin, et plus tôt il arrive à ce degré de civilisation qui, s'il n'assure pas toujours le bonheur des hommes, comme dans notre patrie, établit au moins, comme en Chine, l'ordre parmi les masses et la tranquillité dans l'État. Il est vrai de dire pourtant que l'agriculture et l'industrie chinoises ne parurent aux savants attachés à l'ambassade anglaise, mériter les louanges outrées des missionnaires, que dans les provinces coupées par de nombreux canaux, arrosées par de grands fleuves, et voisines de la mer, dont les rivages fournissent également une subsistance abondante à la population. Mille ingénieux moyens d'irrigation secondaient la fertilité des immenses rizières dont les terrains bas sont couverts, tandis que sur un sol plus élevé, de vastes champs de blé étalaient des moissons destinées aussi à aller s'engloutir dans les grandes villes du voisinage ; celles-ci ont vivifié peu à peu leurs environs, couverts aujourd'hui d'une innombrable multitude d'habitants, qui communiquent entre eux par des routes unies et bien entretenues, dont l'unique défaut est d'être un peu étroites. Mais lorsque les voyageurs, dans leur itinéraire tracé avec

soin par le gouvernement chinois, s'éloignèrent des grandes villes, un tout autre spectacle s'offrit à leurs regards : tantôt ils traversaient des terrains presque <sup>p.036</sup> incultes qu'une population rare et misérable semblait habiter à regret ; tantôt ils suivaient des chemins à peine frayés à travers une contrée montagneuse et presque inhabitée. Ils remarquèrent cependant, après avoir quitté Pékin, et en s'avançant vers le sud, que la population augmentait graduellement, que les cultures devenaient plus belles et beaucoup plus variées. En effet, les provinces maritimes de Nankin et de Fo-Kien, ainsi que celle de Quang-Tong, sous le tropique, sont les plus belles, les plus riches, les plus peuplées de l'empire, dont elles doivent donner une haute idée aux étrangers, sous le double rapport de l'agriculture et du commerce. Ces provinces composaient, il y a huit cents ans, la plus grande partie de l'empire chinois proprement dit, avant que les armes des souverains tartares l'eussent plus que doublé par leurs conquêtes vers le nord et l'ouest ; elles sont situées à une immense distance des frontières de la Tartarie, et ont très peu souffert dans les invasions des Mongols et des Mantchous, qui les considéraient comme un trésor à conserver.

Nankin, ancienne capitale et maintenant encore, assure-t-on, la plus belle ville de l'empire, n'a pas été aussi heureuse à l'époque de la dernière révolution, arrivée en 1643 : le palais de l'empereur fut brûlé par les Tartares, et une partie des habitants massacrée ; la fameuse tour de porcelaine, autrefois tant célébrée par les voyageurs et placée par eux au nombre des merveilles du monde, échappa à la destruction ; mais elle n'est maintenant pour les Européens, moins crédules, qu'une masse construite en briques vernissées à <sup>p.037</sup> l'extérieur, et surmontée d'une boule dorée que les missionnaires, toujours exagérateurs, n'ont pas manqué de transformer en globe d'or massif.

Alors sans doute la capitale de la France n'était pas encore embellie de ces grands et utiles monuments qui en font la première ville de l'Europe et un sujet d'orgueil pour ses habitants ; le magnifique dôme des Invalides ne s'élevait pas majestueusement dans les airs, et sa coupole dorée n'avait pas éclipsé tout ce que les rêves des Orientaux

ont imaginé de plus brillant : car autrement les édifices chinois n'auraient pu frapper les voyageurs de notre nation que par leur structure bizarre et cette teinte d'originalité empreinte sur les habitants et les arts de ce curieux pays.

Cependant l'orgueil européen ne doit pas oublier que notre civilisation, tout admirable qu'elle est, ne date que d'hier, en comparaison de celle des Chinois, moins avancée sans doute sous beaucoup de rapports et depuis longtemps stationnaire, mais dont les commencements sont antérieurs aux plus anciennes époques de l'histoire. Qu'étaient au IX<sup>e</sup> siècle notre belle France et l'industrielle Angleterre ? Des pays couverts en grande partie par d'épaisses forêts ; le reste, soumis à une grossière culture, nourrissait à peine une misérable population, abrutie sous le joug de conquérants plus grossiers, plus féroces encore que les vaincus ; tandis qu'à cette même époque les côtes méridionales de la Chine offraient déjà l'image d'un commerce florissant : le port d'Emouy, dans le Fo-Kien, celui de Canton, bien plus important, et inconnu alors, même de nom, <sup>p.038</sup> aux marchands génois et vénitiens, recevaient une multitude de bâtiments qui transportaient dans les pays malais et dans les nombreux archipels de cette partie du monde les produits de l'industrie chinoise ; les immenses plaines des provinces environnantes, sillonnées dans tous les sens par un grand nombre de fleuves et de canaux, étaient aussi peuplées qu'actuellement et cultivées de la même manière ; tout ce pays, enfin, était alors ce qu'il est encore aujourd'hui, car rien n'y a changé sensiblement depuis trois siècles que les Européens vinrent aborder pour la première fois sur les rivages de Macao.

Le commerce intérieur d'un empire aussi étendu doit être immense : c'est uniquement par les fleuves navigables qui viennent de l'ouest se précipiter à la mer, ou par les canaux que de petites rivières joignent entre eux du nord au sud, que sont échangées les richesses des provinces les plus éloignées et dont quelques-unes sont situées sous des climats très différents. Celles du Nord qui entourent la capitale, tirent sans doute de la Tartarie les grands quadrupèdes employés à la

## La Chine

guerre, au labourage et autres travaux de force, ou destinés à la nourriture des hommes. Celles du Midi, semées d'une population plus considérable, et que le sol, quoique très fertile, peut à peine nourrir, demeurent privées du secours de ces animaux bien utiles sans doute, mais qui consomment les fruits d'une grande étendue de terrain : tous les travaux s'y exécutent donc par la main des hommes, et les transports s'y font par bateaux ; ainsi le sel embarqué près de leurs rivages arrive aux <sup>p.039</sup> frontières de l'Ouest les plus éloignées ; le riz et le froment récoltés dans leurs plaines que les défrichements ont totalement dépouillées de forêts, sont échangés dans le nord contre les bois nécessaires à la construction des maisons et des navires ; les étoffes de soie, les tissus de coton, le sucre, que fournissent les manufactures de Nankin et de Canton, portés à Pékin et dans les autres grandes villes du Nord de l'empire, servent à payer les métaux, les riches tapis, le vernis, les cuirs, enfin les productions aussi variées que nombreuses des climats tempérés, toujours avidement recherchées par les habitants des pays chauds.

Mais la principale source de prospérité pour les provinces méridionales de la Chine et de revenus pour le trésor public, c'est la culture du thé, dont l'usage, autrefois restreint à cet empire et à une partie du grand archipel d'Asie, s'est étendu jusqu'en Europe et même jusqu'en Amérique.

Cet arbuste croit principalement dans le Fo-Kien et le Quang-Tong ; cette dernière province fournit les thés verts, l'autre les thés noirs, beaucoup plus estimés. On a fait bien des conjectures sur la préparation des diverses espèces de thés, sans que jusqu'ici on soit arrivé à rien de certain ; il est du moins très difficile, au milieu de tant de versions différentes, de choisir celle qu'il faut adopter ([1](#)). Pour moi, après avoir écouté sur les lieux mêmes l'opinion de plusieurs Européens qui se disaient parfaitement instruits, je suis resté dans le doute où j'étais auparavant. On s'accorde à dire pourtant que plus les feuilles étroites et pointues sont jeunes et <sup>p.040</sup> petites, plus le thé est réputé supérieur : alors les soins que l'on prend en les cueillant sont multipliés

## **La Chine**

à l'infini. Les hommes chargés de cette tâche ont les mains couvertes de gants, pour que le contact échauffant de la peau n'enlève pas aux feuilles très tendres l'arôme précieux qui en fait tout le prix ; mais à mesure qu'elles deviennent plus grandes et prennent une couleur verte foncée, la récolte diminue de valeur et finit par tomber dans les qualités les plus communes.

Les espèces de thé sont sans nombre et varient pour le goût et les prix, de même que les vins en Europe, suivant l'espèce des arbres, les soins donnés à leur culture, les terrains où ils viennent, et enfin les procédés suivis dans les nombreuses préparations que subissent les feuilles avant d'être séchées et renfermées dans les boîtes : on concevra facilement combien les falsifications doivent être faciles et multipliées. En effet, les thés inférieurs livrés à l'exportation sont mêlés avec des feuilles étrangères, qui leur donnent ce goût d'amertume que les qualités supérieures n'ont pas ; mais celles-ci, déjà très chères en Chine et vendues même au poids de fer, reviennent à des prix exorbitants dans les pays lointains et n'y sont que rarement transportées. Les thés noirs sont considérés comme les plus précieux, et on en fait généralement plus d'usage que des thés verts, très peu employés par les Chinois, qui leur attribuent, ainsi que les Européens, des propriétés peu favorables aux nerfs. Les deux espèces proviennent d'arbustes qui n'offrent presque aucune différence et croissent dans les mêmes climats et sur des terres tout à fait semblables ; <sup>p.041</sup> il paraît que la culture en est répandue dans une grande partie de la Chine et qu'elle ne redoute pas les froids ; car on dit qu'à Pékin où les thermomètres tombent souvent l'hiver à 2 au-dessous de zéro, on trouve encore des plantations de thé ; mais ce ne sont plus que des arbres rabougris et fournissant des récoltes peu estimées. Les provinces de l'intérieur produisent sans doute aussi cette précieuse substance, dont toute la population chinoise sans exception fait un usage habituel, et dont l'exportation enlève chaque année de l'empire des quantités prodigieuses. Une partie de ce thé expédié à l'étranger prend le chemin de la Russie à travers les déserts de la Sibérie, que les froids de l'hiver ont rendus praticables ; il

est transporté par des caravanes composées ordinairement de plusieurs milliers de chameaux, et d'un grand nombre de marchands chinois auxquels, depuis le commencement de ce siècle, les Russes ont abandonné les profits de ces voyages horriblement pénibles et souvent aussi longs que dangereux.

C'est par cette voie que les États du czar reçoivent les denrées et les marchandises de leurs voisins, des étoffes de soie, de la porcelaine, des nankins et surtout du thé, qui n'ayant pas subi deux fois, comme celui qu'on transporte par mer, l'influence fatale du soleil sous l'équateur, est très estimé dans le Nord de l'Europe et entièrement consommé, quoiqu'on le vende à très haut prix.

Ces marchandises sont payées par la Russie avec des fourrures et des métaux, auxquels elle joint des armes et d'autres objets tirés des contrées <sup>p.042</sup> méridionales de notre continent ; mais les distances immenses que les caravanes doivent traverser, les dangers sans nombre qu'elles courent et qui quelquefois détruisent en un seul instant les fruits d'un voyage pénible, enfin la mésintelligence qui, malgré de nombreux traités, n'a jamais cessé de régner entre les deux gouvernements, ont fait déjà suspendre à différentes fois ces relations commerciales, auxquelles, soit par politique, soit parce qu'elle n'en retire qu'un faible bénéfice, la Chine paraît tenir aussi peu qu'aux autres relations de même genre qu'entretiennent les Européens sur les côtes orientales de ce vaste empire.

La Chine, dont les immenses possessions s'étendent maintenant depuis le 50<sup>e</sup> degré de latitude jusque près de l'équateur, offre à ses industriels habitants tous les trésors des tropiques et des zones tempérées ; pour la population du Nord, les fourrures, depuis l'agneau jusqu'à la riche hermine, remplacent en hiver les draps et les autres étoffes de laine peu connues des Chinois, et cèdent la place dans la belle saison aux étoffes de soie et de coton sorties des manufactures du Sud ; tous les métaux utiles ou précieux se trouvent dans les contrées montagneuses du Centre de l'empire et sont mis en œuvre par d'excellents ouvriers ; tous les fruits, toutes les céréales de nos climats,

sont échangés sur les marchés de Pékin contre les plus belles productions des pays chauds.

Que pouvaient donc apporter dans ces contrées, civilisées de temps immémorial, les marchands européens du XVII<sup>e</sup> siècle ? Ils avaient, en suivant les traces des conquérants espagnols et portugais sur les côtes du <sup>p.043</sup> nouveau monde et des îles du grand archipel d'Asie, trouvé des pays sauvages auxquels ils firent acheter les bienfaits d'une industrie encore imparfaite, au prix de l'or, du sang et de la liberté de leurs habitants. Mais lorsque la Chine fut ouverte aux spéculations de notre commerce, l'Europe vint y prendre des leçons et admirer une civilisation inconnue à ses peuples ; elle ne put rien donner en retour de tant de produits auxquels maintenant nous n'attachons que peu de valeur, et qui furent cependant précieux pour nos pères et leur firent connaître et goûter pour la première fois les jouissances du luxe intérieur des appartements. Nous avons égalé, surpassé même nos maîtres, qui reçoivent à leur tour de nos manufactures des objets de luxe ou d'utilité qu'ils ne peuvent imiter ; mais dans ce commerce d'échange, ayant à lutter contre les préventions d'un peuple pour qui ses anciennes coutumes sont tout, contre l'aversion même que lui inspirent la nouveauté et les étrangers, enfin contre l'impossibilité de pénétrer dans l'intérieur du pays, les marchands européens ont toujours eu le désavantage, quelques anomalies qu'ait subies le commerce dans ces contrées : la quantité de marchandises importées en Chine est très peu de chose en comparaison de celle que l'on en retire chaque année, et qui, payée en argent, aurait bientôt épuisé le numéraire de l'Europe, si la contrebande de l'opium ne rétablissait un peu la balance en faveur de nos marchands, sur lesquels le joug de l'exigence chinoise semble maintenant devenir de plus en plus lourd et même presque intolérable.

<sup>p.044</sup> Lorsque pendant le XVI<sup>e</sup> siècle le commerce de l'Europe avec cette partie de l'Asie commença son cours, les Portugais, qui les premiers en profitèrent, se soumirent à toutes les conditions que la prudence inquiète du gouvernement chinois et l'avidité des mandarins

voulurent leur imposer ; mais alors et dans le siècle suivant, les bénéfices énormes que faisaient le peu de marchands qui n'étaient pas effrayés d'aussi longs voyages et de l'absence de toute protection dans ces pays lointains, décidèrent les Européens à supporter une multitude d'humiliations et d'exactions. Toutes les relations entre eux et les habitants furent sévèrement défendues : les transactions de commerce, les réclamations, les affaires politiques même, durent passer par les mains d'un conseil nommé *hong*, composé dans l'origine de quatre négociants chinois (nombre qui s'est accru successivement jusqu'à douze), et dont les membres sont nommés par l'empereur, auquel ils payent fort cher ces places qui naguère encore étaient fort lucratives. Des droits aussi exorbitants que nombreux poursuivirent nos navires dans tous leurs mouvements ; le mouillage auprès de Canton ne put être atteint qu'au prix d'une foule de frais plus ruineux les uns que les autres ; le droit d'entrée dans le Tigre est le plus élevé et ne monte pas à moins de plusieurs dizaines de mille francs pour les grands bâtiments. Les capitaines, les équipages ne purent obtenir des vivres, des provisions que par l'entremise d'une espèce de fournisseur chinois appelé *comprador*, dont le choix et l'envoi faits par les mandarins furent encore l'objet d'un impôt très onéreux, mais moins cependant <sup>p.045</sup> que les dépenses dans lesquelles doit entraîner un agent le plus souvent infidèle et forcé de partager avec un protecteur les bénéfices de son emploi. Dans tous les détails, même les plus petits, l'avidité insatiable mais prudente des mandarins prévint tout motif de collision entre les étrangers et les habitants ; les principales choses nécessaires à la vie furent taxées pour toujours et d'une manière absolue, trois fois au moins au-dessus du prix courant des marchés, sur lesquels les Européens ne purent paraître sans courir le risque de recevoir les plus grossières insultes et souvent même d'être maltraités ; aucune plainte ne put parvenir aux mandarins que par l'entremise d'un des membres du *hong*, auquel chaque bâtiment, pour obtenir l'entrée, devait être nécessairement adressé : ce haniste seul payait les droits, gérait les cargaisons et devait surveiller les étrangers embarqués ou à terre, soumis pour ainsi dire à sa responsabilité. Mais il dépend lui-même du

vice-roi de Canton et de plusieurs autres grands mandarins de la province, qui peuvent facilement le perdre à la cour, et ne se servent de lui que comme d'un instrument pour exercer leurs indignes exactions sur le commerce étranger.

Le temps et l'affluence toujours croissante des Européens à la Chine n'ont fait qu'augmenter ces nombreux abus, qui puisent pour ainsi dire une nouvelle force dans leur ancienneté : l'avidité des mandarins n'a plus de bornes ; elle impose chaque jour de nouveaux sacrifices aux hanistes, forcés pour y suffire de diminuer graduellement le prix des marchandises d'Europe, afin de trouver <sup>p.046</sup> de plus grands bénéfices dans la vente qu'ils en font au commerce chinois.

Me réservant d'entrer dans de plus grands détails sur ce sujet quand je parlerai de mon séjour à Canton, je m'en tiendrai pour le moment à des considérations générales qui m'amènent naturellement à dire quelques mots du commerce de ces contrées avec toutes les nations de l'Occident, parmi lesquelles, à Canton comme dans tous les pays que j'ai visités, l'Angleterre, dont les sujets souffrent si impatiemment en Chine l'état d'avilissement où sont tenus les étrangers, occupe encore le premier rang.

Les relations immédiates de commerce entre la Grande-Bretagne et la Chine sont exclusivement entre les mains de la compagnie des Indes, dont j'ai déjà tant parlé à l'occasion d'une autre partie de l'Asie : je l'avais vue sur les côtes de l'Indostan maîtresse absolue, commandant en souveraine et dépensant ses trésors ; à Canton, je n'ai plus trouvé que les agents d'une société de marchands recueillant d'énormes bénéfices au prix de mille humiliations. Ce rôle plus que secondaire convient mieux cependant aux véritables intérêts de la compagnie, et jusqu'ici elle a été assez sage pour ne pas chercher à le changer contre un autre plus brillant, mais bien moins conforme au but de sa première formation : sa position, la nécessité même lui commandent cette humilité, qui est si loin du caractère anglais ; mais l'avenir s'annonce devoir être pour elle bien moins paisible que le passé.

## **La Chine**

Les Anglais, ainsi que les autres Européens, en <sup>p.047</sup> venant à la Chine, au commencement du siècle dernier, partager avec les Portugais le commerce de ces contrées, se soumirent également aux dures conditions imposées par les Chinois ; et ceux-ci, loin de les exécuter fidèlement, n'ont écouté que leur insatiable avidité en établissant chaque année de nouveaux droits ou en augmentant les anciens. Nous avons déjà vu qu'en 1816 la compagnie anglaise, voyant ses plaintes étouffées, ses réclamations rejetées et ses intérêts lésés de plus en plus, obtint de son gouvernement l'envoi d'un ambassadeur pour exposer ses justes griefs au souverain chinois. Lord Amherst parvint jusqu'à Pékin ; mais il ne put remplir sa mission, au grand regret des directeurs de la compagnie, qui eussent préféré sans doute sacrifier un peu de l'orgueil national au succès de leurs espérances. Cette tentative inutile, en assurant une nouvelle impunité aux premières autorités de la province de Canton, accrut encore leur arrogance, qui amena bientôt des débats très vifs entre le vice-roi et le comité directeur de la factorerie anglaise ; celui-ci, qui avait à venger de nombreux griefs, soit dans l'intérêt général, soit dans l'intérêt particulier, n'écouta pas assez peut-être les conseils de la modération : les esprits en vinrent à un tel point d'irritation, qu'un très fort détachement de matelots armés, tirés des bâtiments de la compagnie mouillés sur la rade la plus voisine de Canton fut débarqué, contrairement aux traités, sur le territoire chinois, pour protéger la factorerie anglaise menacée, disait-on, par les habitants ; ces démonstrations guerrières, qui n'avaient pas obtenu l'assentiment de <sup>p.048</sup> tous les membres du conseil, furent suivies en 1829 d'une rupture dont les résultats auraient pu être encore plus contraires qu'ils ne le furent aux intérêts de la compagnie. Sur le refus du vice-roi de satisfaire aux nombreuses plaintes formées par le comité des directeurs de la factorerie, le commerce des thés fut entièrement suspendu ; les vaisseaux de la compagnie, arrivés d'Angleterre pour prendre comme de coutume leurs chargements, eurent ordre de mouiller sur une rade à l'entrée du Tigre et d'éviter toute relation commerciale avec les Chinois ; on dit que cette dernière mesure ne fut pas très rigoureusement observée.

Cependant les mois s'écoulaient, l'époque du départ des bâtiments pour retourner en Angleterre approchait, et le vice-roi de Canton ne voulait nullement entrer en arrangement ; les navires de Bombay, de Calcutta et de toute la côte de l'Inde, entièrement étrangers aux débats et aux intérêts de la compagnie anglaise, avaient remonté comme les années précédentes jusqu'à Canton et fait paisiblement leurs affaires avec les Chinois ; les Hollandais et principalement les Américains, rivaux des Anglais, et dont les conseils n'avaient pas peu contribué à inspirer dans cette lutte de l'énergie aux autorités du pays, repartaient avec leurs chargements : alors les agents de la factorerie anglaise, qui avaient été sur le point d'envoyer une escadre de bâtiments armés dans le fleuve Jaune, espérant par cette diversion obtenir des conditions meilleures, furent obligés de céder à une résistance qu'ils étaient loin de prévoir, et surtout à la crainte que les bâtiments de la compagnie ne <sup>p.049</sup> manquassent entièrement la saison de la traite du thé et celle du retour en Europe. D'un autre côté, ces mesures violentes, prises peut-être dans un but louable, celui de soutenir l'honneur de la nation anglaise, et sans doute aussi dans la persuasion que le vice-roi de Canton, intimidé des conséquences dangereuses que ces démonstrations de mécontentement pouvaient avoir pour lui auprès de l'empereur, réformerait une partie des abus, ces mesures n'avaient cependant pas obtenu l'assentiment unanime du conseil, mais seulement une faible majorité ; le président et plusieurs autres agents supérieurs, n'ayant pu empêcher cette levée de boucliers dont ils prévoyaient les suites fatales, s'étaient embarqués pour l'Europe. Non seulement la compagnie était entraînée dans des pertes énormes, mais ses intérêts les plus chers se trouvaient compromis.

Les thés, aussi nécessaires à l'Angleterre que les vins à la France, allaient manquer, sinon pour l'année qui finissait, du moins pour la suivante ; les sommes consacrées à l'expédition des nombreux bâtiments alors arrêtés à l'embouchure du Tigre seraient dépensées en pure perte, et tous ces débats allaient prêter de nouvelles armes aux ennemis de la compagnie, qui était sur le point de se présenter devant

le parlement pour obtenir le renouvellement de sa charte. Toutes ces hautes considérations, qui auraient dû inspirer plus de prudence et de ménagement aux principaux agents de la factorerie anglaise et les empêcher d'entrer dans une lutte dont ils ne pouvaient bien prévoir l'issue, leur firent déployer du moins, quand ils eurent enfin reconnu les p.050 dangers de la route qu'ils suivaient, une activité qui répara le mal en grande partie : les vaisseaux remontèrent rapidement jusqu'à Canton, sans que les Chinois triomphants eussent l'air d'y faire attention et de considérer les différends qui venaient d'avoir lieu autrement que comme les suites d'un caprice. Les thés furent embarqués dans l'espace d'un mois, et la flotte remit à la voile pour l'Europe fort peu de temps après l'époque accoutumée.

Cependant l'alarme était parvenue à Londres jusqu'à la cour des directeurs, dont toutes les instructions prescrivaient aux agents de la factorerie la patience, la résignation et surtout l'économie ; toutes ces recommandations leur parurent, et avec quelque raison, oubliées : l'immense éloignement du théâtre des événements, les rapports de personnes mécontentes et peu disposées à les présenter sous un jour favorable, les plaintes unanimes des capitaines et officiers des vaisseaux de la compagnie ainsi que d'une foule d'autres intéressés qui avaient été fortement lésés dans ces circonstances, ayant empêché de prévoir l'heureuse fin de la querelle, furent cause que les directeurs à leur tour agirent avec une trop grande précipitation : tous les membres de la factorerie furent changés subitement, et je rencontrai sous Luçon et près d'arriver à sa destination le navire qui portait leurs successeurs, au nombre desquels se trouvaient plusieurs de ceux qui, n'approuvant pas les mesures prises, s'étaient embarqués l'année précédente pour l'Europe.

Ces changements furent un nouveau triomphe pour p.051 les autorités chinoises qui, malgré leur succès redoutaient encore le caractère ferme et décidé du précédent directeur, contre lequel, dès qu'il ne fut plus en fonctions, le vice-roi de Canton lança une ordonnance remplie de toutes les injures dont les Chinois ne sont pas

avares dans leurs relations officielles avec les Européens, et qui finissait par une injonction formelle aux mandarins inférieurs d'arrêter le coupable partout où il serait rencontré, comme convaincu d'avoir fait envahir le territoire de l'empire par des troupes armées. Suivant l'usage, cette formidable ordonnance fut affichée sur tous les murs de Canton, à la porte de la factorerie, envoyée à la cour de Pékin comme un témoignage de la fermeté du vice-roi et de son mépris pour les Européens, mais ne fut nullement mise à exécution : l'ex-chef de la factorerie et ses adhérents, également disgraciés, se retirèrent paisiblement à Macao.

Le conseil de la factorerie est donc changé ; mais l'animosité qu'inspirent aux Anglais leur orgueil national blessé et l'insolence des Chinois, n'en dirige pas moins les mesures des nouveaux membres, plus prudents sans doute, mais non moins disposés que leurs devanciers à réprimer, dès qu'ils en trouveront l'occasion favorable, l'espèce d'impunité que les grands mandarins de la province de Quang-Tong croient avoir obtenue par leurs derniers succès. Déjà les relations politiques ont repris leur ancienne aigreur, et les esprits marchent rapidement vers un tel point d'exaspération, que tout semble annoncer de grands événements pour un avenir peu éloigné.

p.052 L'impatience assez facile à comprendre avec laquelle les agents d'une compagnie qui, dans tout le reste de l'Asie, traite de souverain à souverain avec les plus puissants monarques, supportent les humiliations dont ils sont abreuvés et les exactions dont on les accable, n'est pas la principale cause de l'éloignement des Chinois pour les Anglais.

J'ai déjà dit que les guerres heureuses soutenues par les maîtres du Bengale contre les peuples du Nord et de l'Est de l'Indostan avaient donné des inquiétudes à la défiante cour de Pékin ; mais ces inquiétudes devinrent bien plus vives quand le souverain des Birmans, attaqué et vaincu par les troupes britanniques, demanda des secours à l'empereur de la Chine, qui exerce une espèce de suzeraineté sur ces contrées voisines de ses États. La politique prudente des Chinois n'osa

pas irriter un ennemi redoutable, et refusa sous des prétextes spécieux la protection demandée ; mais dès lors les moindres démarches des Anglais furent observées avec une soupçonneuse attention, et leurs continuelles et justes réclamations furent présentées à la cour de Pékin par les mandarins, intéressés à en cacher les véritables motifs, comme des exigences dangereuses pour la sûreté de l'empire.

D'un autre côté, souvent les demandes ou les actions des négociants et même des agents supérieurs de la compagnie ont été absolument contraires aux anciens règlements qui régissent les rapports des étrangers avec les nationaux, règlements absurdes sans doute, mais établis par les Chinois pour lesquels ils sont lois de p.053 l'empire, et qui doivent être exécutés par les Européens comme une des conditions de leur admission dans ces contrées. C'est ainsi que, bravant la peine de mort qu'elle entraîne après elle, la contrebande de l'opium apporté par les Européens jette chaque année sur les côtes de la Chine des quantités énormes de cette pernicieuse substance, dont, malgré tous les soins du gouvernement l'usage et les funestes effets se répandent dans la population. Si l'on ajoute à ces actes répréhensibles le mauvais effet que les débats continuels entre les agents de la compagnie et les autorités de Canton, pour des causes souvent injustes ou légères, doivent produire à la cour de Pékin déjà prévenue contre les étrangers, il sera aisé de concevoir l'éloignement que montre pour ces derniers le souverain d'un vaste pays qui n'a nullement besoin du commerce européen.

Le thé, devenu absolument nécessaire à l'Angleterre, ainsi qu'à une grande partie de l'Europe, et qui ne croît qu'en Chine, a rendu le commerce du monde pour ainsi dire esclave de l'Asie : nous avons vu cette compagnie anglaise des Indes si puissante, obligée de ployer sous la nécessité et de satisfaire la capricieuse avidité des mandarins pour assurer à l'Angleterre le thé nécessaire à la consommation d'une seule année : une position aussi précaire, aussi humiliante pour une grande nation pourra-t-elle subsister encore longtemps ? Tout annonce que non ; et si la compagnie des Indes n'eût pas touché à un

renouvellement douteux de sa charte, l'embouchure du Tigre aurait déjà été, suivant toute apparence, le théâtre de grands événements.

p.054 Deux moyens se présentent à la compagnie des Indes, ou au commerce libre anglais qui peut-être lui succédera avant peu en Asie, pour se soustraire au pouvoir arbitraire des autorités chinoises et aux droits aussi multipliés qu'exorbitants que chaque année voit augmenter.

Le premier, dont on a beaucoup parlé à plusieurs reprises, et qui n'en est pas moins inadmissible pour quiconque a vu la Chine, son immense population, l'aversion et le mépris même des habitants pour les Européens, serait d'envahir avec une armée et de conserver par la force les provinces maritimes qui fournissent le thé et qui sont en même temps les plus riches de l'empire.

Une telle entreprise est grande sans doute ; l'exemple de l'Inde soumise au joug, le peu de popularité du gouvernement chinois, le manque de courage et de discipline de ses troupes, peuvent encourager à la tenter ; mais si ne s'en rapportant pas à ces séduisantes apparences, on veut entrer dans les détails, on trouve des difficultés qui seraient sinon impossibles, du moins bien malaisées à surmonter. La plus grande naïtra, non des troupes, elles fuiront ; ni des villes, elles sont à peine fortifiées ; ni du manque de subsistances, elles abondent sur tous les points ; ni enfin du climat, il est très sain et tempéré ; mais de la force d'inertie qu'opposera une immense population.

Dans l'Inde, les Anglais ont armé les bras des Indiens mêmes et s'en servent pour contenir les classes inférieures et soumettre leurs ennemis ; mais en Chine, où le système des castes n'existe pas, où les habitants p.055 ont le métier des armes en horreur, ce point d'appui manquera entièrement aux conquérants européens : il faudra donc, avec une armée que le grand éloignement de ces contrées et les frais énormes du transport par mer empêcheront toujours d'être très considérable, tenir sous le joug des millions d'hommes, trop lâches sans doute pour opposer de la résistance, mais qui, subitement

affranchis du joug des mandarins auquel ils sont habitués, se livreront infailliblement aux plus grands désordres, et rendront nécessaire une surveillance à la fois générale et partielle impossible à exercer sans un grand développement de forces militaires. Les Européens auront à combattre les meilleures troupes de l'empire, la victoire ne sera même pas incertaine : mais contre une grande multitude, les combats recommenceront chaque jour ; les soulèvements avec les massacres et les dévastations, leur suite ordinaire, se multiplieront à l'infini ; le commerce sera interrompu et ne pourra dédommager des excessives dépenses d'une semblable expédition ; enfin les conquérants, non vaincus, mais fatigués, perdus ou pour mieux dire étouffés au milieu de la foule, seront obligés de se retirer sur les bords de la mer et de s'y cantonner : alors le grand but de la guerre sera manqué, le gouvernement chinois fermera les communications, arrêtera toutes les relations commerciales entre l'ennemi et ses sujets, et pour prix de son entreprise l'Angleterre courra le risque de manquer de thé pendant plusieurs années. Je n'ai raisonné jusqu'ici que dans l'hypothèse où les Anglais n'auraient à combattre que les Chinois ; mais est-il probable que <sup>p.056</sup> les Hollandais et surtout les Américains, leurs rivaux dans les mêmes branches de commerce, restassent spectateurs bénévoles d'une pareille révolution, qui léserait si fort leurs intérêts ? Non sans doute, et l'Angleterre aurait de plus contre elle des ennemis sinon déclarés et puissants, du moins actifs, dévoués aux Chinois, qu'ils ont guidés dans leurs derniers différends avec la compagnie, et qui sont prêts à profiter de toute circonstance fatale au commerce anglais pour le remplacer.

Il est à croire que toutes les difficultés que je viens de signaler ont paru fondées à la compagnie anglaise des Indes, car elle semble avoir tourné ses vues d'un autre côté ; et ce second moyen d'assurer en Chine la liberté de son commerce, offre, comme on va voir, beaucoup moins de difficultés que le premier, et ne fait tort à aucune nation étrangère.

Un grand nombre de personnes bien instruites et dignes de foi m'ont assuré que déjà plusieurs fois des ingénieurs anglais avaient parcouru,

## **La Chine**

par ordre de la compagnie, les nombreuses îles groupées à l'entrée du Tigre et les canaux profonds qu'elles forment avec la côte du continent, afin de choisir un lieu convenable pour un établissement militaire et commercial en même temps, dont les fortifications pussent défier les attaques des Chinois, et dont la rade put recevoir et conserver en sûreté les navires anglais employés au commerce de ces contrées. Suivant toute apparence, ces recherches ont eu de favorables résultats, car les vaisseaux de la compagnie retenus l'année précédente à l'embouchure du Tigre pendant les débats dont nous avons déjà parlé, trouvèrent un mouillage excellent, parfaitement abrité et où leur présence, qui dura à peine quelques mois, avait déjà attiré beaucoup de marchands chinois, malgré les ordres et les menaces des mandarins. Combien le nombre de ces marchands augmenterait rapidement, si les abords de la nouvelle ville étaient parfaitement libres pour tous les navires du pays, et surtout débarrassés de la surveillance des jonques de guerre, qu'un seul bâtiment européen armé ferait fuir et disparaître pour toujours ! D'abord les fraudeurs d'opium, substance aussi nécessaire aux habitants de la Chine que le thé l'est à ceux de la Grande-Bretagne, accourraient en foule pour trouver dans leur aventureux commerce une plus grande sécurité ; ils montreraient la route aux marchands de thé, aux acheteurs des marchandises d'Europe, affranchies de toute espèce de droits, et bientôt un nouveau Sincapour s'élèverait sur les rivages chinois et en braverait le souverain.

Les craintes qu'un pareil événement inspire au gouvernement ne sont pas étrangères à l'animosité qu'il montre contre les Anglais, dont jusqu'ici aucune démarche ne lui a échappé. Comment pourrait-il y parer ? En gênant par tous les moyens dont il dispose l'arrivage du thé à l'établissement qui aura été fondé et pourra être facilement défendu contre toutes les troupes de l'empire ? Mais quand même les hautes autorités si vénales, les mandarins inférieurs si avides, auraient renoncé, ce qui est fort douteux, à leurs gains illicites et feraient exécuter sévèrement les nouveaux ordres de la cour de Pékin contre le

## **La Chine**

commerce avec les Anglais, ceux-ci, maîtres de la mer, et bloquant l'entrée de Canton et des autres ports de la côte orientale, que leurs bâtiments pourraient tenir fermés en toute saison, n'auraient-ils pas bientôt amené le gouvernement chinois à des sentiments plus pacifiques et à se contenter de droits de sortie sur les thés et d'entrée sur les marchandises étrangères, non plus fixés comme aujourd'hui suivant les caprices d'un averse favori de la cour, mais réglés d'une manière équitable par un pouvoir capable de se faire respecter ?

La ville de Macao, plutôt chinoise que portugaise, n'offrait qu'une partie des avantages désirés : elle ne possède pas un bon mouillage pour les grands bâtiments, qui sont forcés de jeter l'ancre à une grande distance du rivage, entouré d'un large banc de vase. Cependant l'Angleterre a songé plusieurs fois à s'en emparer : une expédition composée de plusieurs navires armés fit flotter pendant la dernière guerre les couleurs britanniques sur ses fortifications, après en avoir chassé facilement les Portugais. Le gouvernement chinois prit fait et cause pour les premiers et faibles possesseurs de Macao, et rejeta avec dédain toutes les propositions que firent les Anglais : quatre frégates forcèrent alors l'entrée du Tigre malgré les batteries, et vinrent mouiller près de Canton ; le lendemain quinze cents hommes furent débarqués aux factoreries ; l'alarme régnait à la cour du vice-roi, qui était sur le point, disait-on, d'accorder la possession de Macao à l'Angleterre, quand tout à coup <sup>p.059</sup> les troupes débarquées remontent à bord des bâtiments, qui reprennent sur-le-champ la route de l'Inde, d'où ils étaient partis. On attribua cette retraite précipitée à de nouveaux ordres venus de Londres, ou, ce qui est plus probable, à la crainte que le chef de l'expédition conçut d'avoir dépassé ses instructions et compromis, en mécontentant les Chinois, la traite des thés pour une année. Telle est la considération majeure qui a forcé jusqu'ici la compagnie à se conduire si prudemment envers la cour de Pékin, et l'a décidée à ne faire contre elle des tentatives hostiles qu'après en avoir assuré d'avance les résultats ; avantage difficile à obtenir sur un gouvernement défiant, rusé, versé dans tous les secrets de la politique,

et habile à profiter des rivalités toujours subsistantes entre les Européens des différentes nations, pour connaître et déjouer les projets de son ennemi : c'est ainsi, par exemple, que, dans la crainte de laisser à l'Angleterre les moyens de se passer plus d'une année de la Chine, et de lui donner ainsi le temps d'assurer les résultats d'une expédition, les mandarins veillent avec soin à ce qu'à peu près la même quantité de thé soit exportée annuellement par la compagnie, qui de son côté, chargée d'une responsabilité immense et pour ainsi dire nationale, assujettie de plus par sa charte à des conditions très sévères, se trouve ainsi, toute puissante qu'elle est dans une partie de l'Asie, soumise dans l'autre au jeu le plus humiliant.

Pendant mon séjour à Canton, les Européens cherchaient avec une inquiète anxiété à prévoir les p.060 événements que pourraient entraîner la suppression presque probable du privilège de la compagnie des Indes, et la liberté illimitée du commerce avec la Chine pour tous les sujets anglais ; ces événements me paraissent dignes des méditations des hommes d'État dont l'horizon n'est pas borné par les frontières de leur pays ; et quoiqu'ils doivent se passer dans une contrée bien éloignée, les résultats qui en découleront n'en sont pas moins incalculables pour le commerce européen.

En effet, si après avoir considéré la position des marchands étrangers à l'égard des Chinois, les exactions, les humiliations auxquelles ils sont exposés, et combien la compagnie anglaise, malgré ses plus grands intérêts compromis et les ordres les plus positifs, a de peine à contenir l'irritation de ses agents, nous admettons pour un seul instant que le privilège de la compagnie soit abrogé, et que des centaines de navires du plus fort tonnage et armés de nombreux équipages partent de tous les ports de la Grande-Bretagne pour venir à la Chine profiter de la liberté du commerce des thés : autant de subrécargues, autant d'intérêts différents ; autant de capitaines, autant de disciplines plus ou moins relâchées et insuffisantes pour contenir des matelots anglais, généralement débauchés et tapageurs. Arrivés à Canton, cette masse d'Européens remuants, jetés pour ainsi dire sans

précaution au milieu de la population méchante et voleuse des faubourgs, amènera bientôt journellement des débats et des rixes sanglantes dans lesquelles des Chinois succomberont : les autorités du pays réclameront les coupables pour les mettre à mort, suivant une loi p.061 immuable de l'empire ; les Anglais refuseront de les livrer. Ces affaires étant alors communes à tout le commerce de la Grande-Bretagne, deviendront une cause nationale, et le gouvernement anglais sera forcé d'intervenir. D'un autre côté, les armateurs, généralement très économes, voudront-ils se soumettre au joug révoltant de ces *compradors*, qui s'enrichissent aux dépens des bâtiments que les mandarins leur abandonnent comme une proie ? Et ces impôts, aussi multipliés qu'arbitraires, pourront-ils être facilement perçus sur une foule de marchands dont la concurrence diminuera les bénéfices, et qui n'auront pas, comme la compagnie, un intérêt bien direct à maintenir la tranquillité ?

Ainsi donc, que la compagnie, soutenue par le gouvernement anglais, qui trouve à sa conservation le double avantage de lever sans frais chaque année, et sans craindre une ruineuse contrebande, les droits établis sur le thé, obtienne le renouvellement de sa charte : bientôt après un nouveau Sincapour, entouré de fortifications couvertes d'artillerie et défendues par une forte garnison, dominera l'entrée du Tigre, et concentrera en peu de temps tout le commerce de la Chine dans les mains des Anglais, qui termineront ainsi la longue ligne d'établissements militaires et commerciaux échelonnés pour ainsi dire sur les deux rivages opposés de la presqu'île indienne, sur les côtes malaises depuis Bombay jusqu'au golfe de Siam, et de ce dernier point jusqu'au centre des îles qui bordent le Tigre et entourent Macao.

Mais si le monopole du commerce de la Chine, avec p.062 ses privilèges, succombe devant la chambre des communes, dans la lutte terrible qui commence au sein de la Grande-Bretagne entre les usages anciens et les idées nouvelles, entre les préjugés, les privilèges des classes élevées et l'impatient ambition, l'amour des changements qui fermentent dans les moyennes et les basses classes, quel nouveau et

vaste champ de conjectures s'ouvre devant nous dans un temps si fertile en révolutions ! À la suite des flottes marchandes sorties de tous les ports d'Angleterre arriveront à Canton de nombreuses escadres ; la force fera oublier la prudence et la modération ; à la réforme des abus, difficilement, obtenue, succéderont de nouvelles exigences de la part du commerce anglais ; les froissements inévitables entre d'impérieux étrangers et un peuple qui affecte de les mépriser, causeront des troubles sérieux ; enfin la guerre entre les deux nations sera la suite inévitable de tous ces débats : mais on peut croire que, les choses arrivées à cette extrémité, la Chine ne sera peut-être pas abandonnée par les autres puissances commerçantes dont les navires fréquentent ses ports, et qui ont aussi un absolu besoin de ses produits.

Les Anglais trouveront à Canton, comme par tout le monde, dans les Américains du Nord, des rivaux qu'une animosité nationale sur laquelle le temps n'a point d'effet, et une industrie aussi active que croissante, rendent particulièrement dangereux : les navires des marchands de cette nation égalent presque en nombre ceux de la Grande-Bretagne ; leur présence et les escadres qui les soutiendraient au besoin, forceraient <sup>p.063</sup> les Anglais à beaucoup de ménagement et prêteraient en même temps un puissant secours aux Chinois. Ajoutons encore que les Anglo-américains, qui ont déjà supplanté leurs anciens maîtres sur les marchés du Nord de l'Europe, qu'ils fournissent de thé, profitant avec empressement des cessations de commerce que dans ses démêlés avec la Chine la Grande-Bretagne pourrait éprouver, porteraient encore de plus terribles coups à son commerce extérieur et fourniraient même en contrebande le thé qui manquerait à la population britannique.

L'idée que je crois avoir donnée de la position de la compagnie anglaise à la Chine et des événements auxquels on peut s'attendre, si le commerce libre vient à remplacer son privilège, paraîtra sans doute bien incomplète : une pareille question aurait exigé de grands développements, qui ne pouvaient trouver place ici ; mais je croirai avoir atteint mon but, si le lecteur adopte mon opinion que, quelle que soit la solution donnée par la chambre des Communes aux affaires de la

compagnie, le commerce européen avec l'empire chinois touche à un changement qui, je le pense, précédera de bien peu de temps, hâtera peut-être même la révolution qui se prépare en Europe, et pendant laquelle, il faut du moins l'espérer, notre France reprendra dans toutes les parties du monde le rang qu'elle occupait autrefois comme puissance maritime et commerciale, et que lui ont fait perdre des fautes sans nombre et de grands malheurs.

Dans la liste des puissances qui trafiquent à la Chine, <sup>p.064</sup> la France et l'Espagne sont les dernières ; la Hollande passe avant elles ; les États-Unis d'Amérique rivalisent avec l'Angleterre, qui cependant tient le premier rang à Canton.

Le commerce de la Grande-Bretagne avec la Chine se divise en deux routes bien distinctes : celle que suit la compagnie ; et l'autre établie entre les comptoirs de l'Inde et Canton, comme la première l'est entre la Chine et l'Angleterre, qui obtient annuellement par cette voie la quantité immense de thé nécessaire à sa consommation. Chaque mousson de sud-ouest amène à Canton de vingt à vingt-cinq vaisseaux de la compagnie, armés chacun d'un fort équipage et de quarante canons ; le tonnage de ces énormes bâtiments varie ordinairement entre onze cents et quinze cents tonneaux. Ils appartiennent à des armateurs-constructeurs, et sont loués pour un nombre fixe de voyages à la compagnie, qui en confie le commandement à des capitaines de sa marine, secondés par des officiers faisant tous partie d'un même corps, dans lequel il est difficile d'entrer, et qui est toujours parfaitement composé ; cependant, sauf quelques conditions à remplir et qui sont les garants de la capacité des officiers commandants ou en sous-ordre, tout le reste se décide à prix d'argent.

Le capitaine doit, avant de prendre son commandement, payer à l'armateur-constructeur une somme très forte, qui parfois, suivant la concurrence, dépasse cent mille francs ; il est vrai que les avantages accordés par la compagnie, les fortes sommes que payent les passagers qui recherchent avec empressement ces <sup>p.065</sup> navires, enfin les chances peu aventureuses de ce genre de commerce, dédommagent

grandement les capitaines des sacrifices qu'ils ont faits et assurent souvent leur fortune.

Tous les bâtiments qui partent annuellement de la Tamise pour aller en Chine, ne suivent pas la même route : quelques-uns transportent les marchandises et les approvisionnements de la compagnie à Madras et à Calcutta ; puis traversant les détroits, ils relâchent à Singapour, et enfin arrivent sur les côtes de la Chine en août ou en septembre.

Les autres vaisseaux partis également du même point et qui ont pris une autre route, viennent directement au détroit de la Sonde et mouillent à Canton, souvent sans avoir relâché nulle part.

Si dans le commerce que les Européens font avec la Chine, l'importation égalait l'exportation, tous ces vaisseaux de la compagnie pourraient contenir dans leurs flancs une immense quantité de marchandises fabriquées en Angleterre ; mais ces marchandises ne trouveraient pas de consommateurs dans ces pays, dont les habitants, tout en imposant pour ainsi dire à une grande partie de la population de notre continent l'usage du thé et le goût des produits de leur industrie, n'ont voulu renoncer à aucune de leurs anciennes coutumes en notre faveur. Il faut avouer cependant que, sans la concurrence des Américains et des Hollandais, la compagnie pourrait payer en marchandises une partie plus considérable des thés qu'elle tire de la Chine, et donner en échange les draps, les camelots, les toiles de coton blanches et <sup>p.066</sup> imprimées, le fer travaillé, l'acier, des approvisionnements pour la marine et d'autres articles moins importants, provenant du sol ou des manufactures de la Grande-Bretagne. Mais nous verrons, quand il sera question du commerce des Américains, que la compagnie éprouve en Chine, où ses affaires sont gérées pourtant avec toute l'économie que permet une aussi grande masse d'intérêts réunis, les mêmes inconvénients que dans l'Inde ; inconvénients inhérents aux grandes associations commerciales, et qui empêcheront toujours ces dernières de lutter avec les entreprises particulières, beaucoup plus économes et habituées à ne rien sacrifier aux considérations personnelles. La compagnie, par exemple, grande et

## **La Chine**

généreuse avec les capitaines et les officiers de ses navires, leur accorde la faculté d'exploiter plusieurs branches de commerce assez lucratives dont les bénéfices ne seraient pas sans quelque importance si elle seule les recueillait (2) : ainsi la quantité considérable d'objets d'Angleterre consommés à Canton et à Macao par les Européens et par quelques Chinois des classes supérieures, proviennent en grande partie de pacotilles, auxquelles se joignent souvent des produits indiens et malais embarqués dans les relâches, tels que le calin et le poivre de Sumatra ; l'étain, les rotins de Bintang et des îles environnantes ; le camphre de Bornéo ; le bois de sandal, tiré des archipels de la mer du Sud ; enfin les nids d'oiseaux, les ailerons de requin et les holothuries dont les Chinois sont si friands.

La vente des principales marchandises énumérées plus haut et dont la compagnie s'est exclusivement <sup>p.067</sup> réservé l'importation dans ces contrées, ne procure pas toujours de grands bénéfices, et donne lieu même, assure-t-on, à des pertes fréquemment renouvelées. J'en expliquerai plus bas les raisons.

Le commerce de la seule compagnie anglaise avec la Chine, d'après les détails où nous venons d'entrer, doit paraître prodigieux ; mais il est facile de voir que la balance est toute en faveur des marchands de la Chine, qui, outre une immense quantité de thé, fournissent encore à la Grande-Bretagne de la soie brute, des nankins, de la cannelle, du camphre, du sucre, de l'alun, ainsi que de la porcelaine, mais en bien petite quantité depuis que les Européens ont égalé, surpassé même les premiers inventeurs dans cette riche branche d'industrie. Si, comme elle y fut longtemps forcée avant que le commerce sur une aussi grande échelle, la compagnie avait continué à payer en piastres cette grande différence, les trésors de l'Angleterre n'auraient pu suffire à un commerce aussi désavantageux ; mais l'active industrie de ses marchands est venue à son secours, et la passion effrénée des habitants de l'Asie pour une perfide substance, leur fait rendre en grande partie les nombreux millions de piastres que coûte aux Européens leur goût pour le thé.

C'est le trafic considérable des grands établissements anglais de la presqu'île indienne avec Canton, qui fournit à la compagnie le numéraire nécessaire pour payer une très grande partie de la différence qui existe entre l'importation des marchandises anglaises en Chine et p.068 l'exportation des produits chinois. En effet, les relations commerciales de Bombay et de Calcutta avec ce pays, étant entièrement abandonnées aux entreprises particulières, ont pris, depuis le commencement de ce siècle, le plus rapide accroissement : entièrement étrangères aux affaires de la compagnie, elles n'ont éprouvé aucune interruption pendant les fréquents débats de cette dernière avec le vice-roi de Canton. Si les nombreux et grands *country-ships* de la côte malabare ou de l'Ougly, qui arrivent en foule chaque année sur les rivages chinois, n'y transportaient que les cotons bruts de l'Indostan, le riz si abondant dans cette partie de la presqu'île, et cent autres productions du sol indien ou des pays malais, leurs chargements ne seraient pas d'une grande valeur ; mais ils apportent aux Chinois l'opium, qui entre dans l'empire malgré les prohibitions les plus sévères, et y trouve, dans la population, une multitude de consommateurs qui payent ce poison au poids de l'or.

C'est ainsi qu'est arrachée du gouffre où pendant longtemps l'argent de l'Europe alla s'engloutir, une forte partie des millions de piastres que la compagnie abandonne annuellement à la Chine pour le chargement de ses vaisseaux ; l'opium est toujours payé argent comptant, même avant d'être livré aux embarcations légères des contrebandiers qui viennent le prendre à bord des bâtiments de l'Inde. Cette vente monte, année commune, à environ cinquante millions de francs, dont par suite de transactions commerciales trente-cinq à peu près passent aux mains des agents de la compagnie ; p.069 le reste retourne dans l'Inde sur les *country-ships*, ou sert à compléter en objets d'industrie chinoise les chargements de ces navires, qui les répandent ensuite dans les contrées à l'Est et à l'Ouest du cap de Bonne-Espérance, dont les habitants étrangers ou indigènes en font une grande consommation.

Les Américains ne cèdent que difficilement la préséance au commerce direct de la Grande-Bretagne avec la Chine : en effet, si leurs relations commerciales avec ces contrées sont moins brillantes en apparence et moins entourées de cette espèce de somptuosité que la compagnie anglaise attache à toutes ses entreprises ; si les marchands des États-Unis, moins hautains que leurs rivaux avec les Chinois, ont supporté plus patiemment le joug des mandarins, et évité ainsi des démêlés contraires à leurs intérêts, ils ne le cèdent aux Anglais ni en richesses, ni en industrie, ni en activité.

En rompant tout à fait, à la fin du siècle passé, des liens que l'exigence de la mère patrie lui avait rendus insupportables, l'Amérique du Nord n'en conserva pas moins les mêmes habitudes que l'Angleterre, et l'usage du thé y est encore aussi général que dans ce dernier pays. Déjà avant la révolution qui donna naissance aux États-Unis, les navires américains fréquentaient Canton, et le nombre en a rapidement augmenté depuis : il était de quarante à cinquante dans les dernières années ; celle de 1830 le vit considérablement réduit. Une loi nouvelle qui accorde la liberté du commerce des thés dans les États-Unis, pour le commencement <sup>p.070</sup> de 1832, avait fait suspendre cette branche de commerce ; mais déjà lors de mon passage à Canton, le nombre des expéditions attendues pour cette époque était énorme et bien plus grand que dans les années précédentes.

L'Angleterre, en perdant ses colonies, n'eut pas à déplorer seulement l'abandon forcé d'une population formée aux dépens de la sienne, et de riches provinces que ses trésors avaient fondées ; bientôt elle trouva dans ses enfants émancipés ce génie des spéculations, cette activité commerciale qu'ils avaient puisés dans le sang de leurs aïeux ; partout elle rencontra, établie par eux, une concurrence redoutable que l'animosité nationale, des intérêts longtemps communs, et surtout l'impulsion de la liberté, firent augmenter chaque jour. Les marchands, les armateurs américains, moins riches d'abord que ceux de la Grande-Bretagne, adoptèrent et ont toujours conservé depuis dans les opérations maritimes un système d'économie qui leur donna sur leurs

## **La Chine**

rivaux, auxquels il est inconnu, un très grand avantage : peu à peu les treize étoiles des États-Unis vinrent se placer auprès du yac anglais sur tous les points du Nord de l'Europe, dont les marchés furent approvisionnés par les Américains du thé de la Chine et des productions de toutes les contrées éloignées. Tel est l'ascendant que cette économie dans l'armement des navires du commerce et dans leur entretien a donné aux marchands des-États-Unis, qu'ils peuvent non seulement laisser le fret à meilleur marché que les armateurs d'aucune autre puissance commerçante, mais encore <sup>p.071</sup> vendre, dans les parties du monde où ils sont reçus, les marchandises prises en Angleterre, au-dessous du prix demandé par les marchands mêmes de ce pays, qui cependant n'ont pas payé les droits auxquels sont soumis les navires étrangers dans les ports de la Grande-Bretagne. C'est ainsi que l'on voit chaque année des produits semblables, également tirés des ateliers de Manchester, mais venus à Canton par ces deux voies différentes, être mis en concurrence et vendus, les uns avec perte par la compagnie, les autres avec bénéfice par ses rivaux.

Dans cette lutte fatale au monopole du commerce de la Chine, l'Angleterre, à qui elle ouvre deux grands débouchés pour les produits de ses manufactures, reste neutre : mais si la liberté du commerce obtient la victoire dans sa lutte actuelle contre les privilèges ; si à ces magnifiques vaisseaux de la compagnie qui rivalisent pour la tenue et l'armement avec les bâtiments de guerre, succèdent d'humbles navires, aux flancs larges et arrondis ; enfin, si les nombreux agents de la compagnie, si richement rétribués, sont remplacés par des marchands économes ; alors les Américains ne trouveront plus peut-être à la Chine des chances aussi favorables à leurs intérêts. Cependant leur commerce d'importation ne se borne pas aux marchandises prises en Angleterre ; les nombreux navires des États-Unis qui arrivent à Canton n'ont pas tous suivi la même route ; plusieurs de ces navires, en quittant Philadelphie, New-York ou d'autres ports américains situés plus au nord ou plus au sud, viennent, après avoir doublé le cap Horn, <sup>p.072</sup> échanger leurs cargaisons sur les côtes du Chili, du Pérou, ou de la

Californie, contre des piastres, des lingots d'argent et du cuivre. Ces métaux précieux ou utiles, transportés ensuite aux Philippines et surtout en Chine, assurent aux armateurs de grands avantages dans l'achat de leurs chargements de retour.

Autrefois les Américains apportaient à la Chine une grande quantité de fourrures recueillies dans les forêts septentrionales du nouveau monde ; mais depuis quelques années cette branche de commerce a beaucoup perdu de son importance. Peut-être l'usage des étoiles de laine fabriquées en Europe, qui prend chaque année plus d'extension parmi les Chinois des hautes classes, est-il préféré, comme moins dispendieux, à celui des fourrures, dont nous avons vu que la Russie et les frontières du nord de l'empire fournissaient les marchés de Pékin. Une autre branche de commerce, également formée par les produits des forêts et du sol de l'Amérique du Nord, n'a pas subi les mêmes changements : je veux parler des approvisionnements pour la marine, que les Américains portent en grande quantité à Canton comme à Manille, et pour lesquels ils trouvent un grand débouché, dans ces deux pays dont les côtes sont assaillies par des coups de vent aussi terribles que fréquents.

Dans cette navigation difficile et dangereuse, les bâtiments des États-Unis rivalisent avec les *country-ships* anglais, dont les intrépides capitaines arrivent à la Chine ou en partent sans consulter les directions des moussons : ni les *ty-fongs*, ni les grands mauvais temps qui <sup>p.073</sup> règnent pendant presque toute l'année au Nord de Luçon, ni les dangers dont les côtes de Palawan, de Bornéo et même le milieu de cette étroite mer sont hérissés, ne peuvent arrêter les navigateurs de ces deux nations, qui ont remplacé les Hollandais, autrefois si puissants dans ces pays, où ils ne paraissent maintenant qu'en petit nombre et pour ainsi dire en tremblant devant des rivaux que dans les temps passés ils humilièrent tant de fois. Ces anciens maîtres de l'Inde qui, par leur patiente persévérance plus encore que par leur courage, chassèrent successivement les Portugais de presque toutes leurs conquêtes, ont vu à leur tour leur commerce détruit dans ces contrées

éloignées, par des marchands qui ne sont ni plus économes ni plus riches que les leurs, mais qui sont plus actifs et surtout plus entreprenants.

D'un autre côté, les longues guerres dont l'Europe a été le théâtre depuis la fin du siècle dernier jusqu'à la paix de 1814, avaient dépouillé la Hollande de son commerce extérieur et de ses colonies ; lorsque séparée de la France, elle rentra sous la puissance de la maison d'Orange, ses marchands, autrefois les facteurs de l'ancien monde et qui avaient regardé le commerce du Nord et d'une partie du Sud de notre continent comme leur propriété, trouvèrent partout les Anglais et les Américains régnant en maîtres sur les marchés ; et Amsterdam, déchue de son ancienne splendeur, n'eut plus recours à la Chine que pour l'achat du thé nécessaire à ses habitants.

Java, dont j'aurai plus tard occasion de parler <sup>p.074</sup> longuement, est dans ces mers le centre de la faible puissance des Hollandais et de leur commerce déchu. C'est de Batavia que part chaque année pour la Chine avec la mousson favorable, pour revenir avec la suivante et retourner ensuite en Europe, un petit nombre d'assez forts bâtiments dont la tenue et les cargaisons témoignent que le temps et les malheurs des révolutions ont pu détruire la puissance des Hollandais, mais non ce génie commercial, cette persévérance qui éleva autrefois leur patrie à un si haut point de prospérité. En effet, la plus forte concurrence qu'éprouve la compagnie anglaise dans quelques-uns de ses articles d'importation à Canton, vient des manufactures hollandaises, dont les produits sont parvenus depuis quelques années, dans certaines parties, à une perfection que les Anglais ne peuvent imiter. Ainsi les camelots apportés d'Amsterdam sont plus larges, plus forts, ont plus d'éclat, et sont préférés par les marchands chinois aux étoffes du même genre confectionnées en Angleterre. Mais ce qui est également honorable pour les deux nations, c'est une lutte de probité qui a inspiré aux soupçonneux Chinois une confiance à laquelle malheureusement tous les autres marchands n'ont pas autant droit de prétendre. Les bâtiments de Batavia chargent en outre pour la Chine du

## **La Chine**

riz, du girofle des Moluques, du cuivre du Japon, de l'ambre jaune ou gris, du benjoin, de l'étain des îles de la Sonde, du corail, des cornes de rhinocéros pour la médecine, du tabac, des perles, du poivre, des rotins, des nids d'oiseaux, cent autres produits des îles du grand archipel d'Asie, qui sont échangés à Canton contre du thé, de la p.075 soie brute ou ouvrée, des nankins et des sucres, et une foule d'ouvrages chinois très estimés à Java et en Hollande.

Dans l'état d'abaissement où est tombé le commerce d'Espagne, il ne serait nullement question en Chine des navires de ce pays, si les Philippines n'étaient pas si voisines de Canton. Les seuls bâtiments en effet qui montrent dans ce port le pavillon espagnol sont des caboteurs de Manille, apportant du riz, des bois de construction, du tabac, quelques perles, un peu d'or, et recevant en échange des étoiles de soie, de la porcelaine commune, et tout ce qui est nécessaire pour meubler et orner les maisons de la population chinoise à Luçon, et même celles des Européens. Une partie de ces objets prend la route d'Espagne, sur quelques bâtiments qui retournent à Cadix.

Quant aux Portugais, le nom de Macao et le pavillon que les Chinois veulent bien laisser flotter sur des remparts à moitié démolis, rappellent seuls dans ces contrées le souvenir d'un peuple qui fut autrefois la terreur des souverains d'une partie de l'Asie, et qui est maintenant avili sous la protection chinoise, comme nous le verrons plus tard, quand il sera question du seul établissement que possèdent les Européens sur le sol du céleste empire.

Quelle place assigner à la France dans la liste des nations commerçantes dont je viens de parler ? La comparerai-je à l'Angleterre dont les bâtiments couvrent les rades voisines de Canton et font trembler les Chinois, ou aux Américains, aussi riches et presque aussi nombreux que leurs rivaux ? Puis-je établir un parallèle entre p.076 le commerce hollandais, probe, économe, bien dirigé, digne d'inspirer la confiance, et quatre ou cinq bâtiments français tout au plus, qui paraissent chaque année à la Chine pour y apporter, comme dans l'Inde et dans tous les pays que notre commerce n'a pas été forcé

d'abandonner, des cargaisons composées du rebut des magasins de nos grandes villes, de marchandises mal choisies, et qui, mal conditionnées, arrivent le plus souvent en mauvais état à leur destination ?

Ajouterai-je que bien souvent des marchands, peu soucieux de l'honneur de la France et de la réputation qu'ils devaient laisser après eux, ont abusé indignement de la confiance que les autres commerçants européens ont inspirée aux Chinois, et que ceux-ci accordaient encore au souvenir de loyauté et de grandeur que leur ont laissé nos marchands d'autrefois ? L'usage était alors, comme il l'est encore aujourd'hui parmi les Anglais et les Hollandais, que chaque ballot de marchandises portât dans son intérieur la facture du contenu, signée des manufacturiers, pour être livré au commerce chinois et transporté aux extrémités de l'empire sans même avoir été ouvert. Une basse cupidité a spéculé sur ce mode loyal de transactions : nombre de ballots apportés par des bâtiments français et reçus avec confiance ont été trouvés plus tard incomplets et mêlés de marchandises inférieures à l'échantillon, non seulement pour la qualité, mais encore pour les dimensions. Ce manque de bonne foi a jeté, comme on peut le croire, une fatale déconsidération sur les faibles relations commerciales qui se sont renouées entre la France et la Chine depuis la paix.

p.077 Sans doute que notre commerce remontera un jour au rang brillant qu'il a occupé autrefois dans le monde ; mais pour la Chine, il faut y renoncer ; plusieurs causes majeures semblent de ce côté fermer son avenir. Tant que l'Europe fut tributaire des manufactures chinoises, dont les produits étaient reçus chez nous avec empressement et ne payaient que de très modiques droits, les négociants français trouvèrent facilement à Canton des chargements d'une grande richesse et qui leur assuraient d'énormes profits : à cette époque les belles étoffes de soie et les porcelaines de Nankin, les meubles en laque de Canton et tant d'autres objets de luxe ornaient les appartements de nos pères ; mais à mesure que l'industrie fit des progrès, que les ouvriers de Lyon et de Nîmes travaillèrent la soie suivant les modes adoptées par la population européenne, que les manufactures de porcelaine

s'élevèrent dans plusieurs parties de la France, que les Indes occidentales fournirent du sucre en plus grande quantité, les produits de la Chine furent moins recherchés ou soumis à de plus forts droits : à la fin du siècle dernier ils étaient presque entièrement abandonnés : le thé a dû l'être également, mais par des causes différentes ; nos guerres désastreuses avec les Anglais et la ruine de notre marine marchande nous ont forcés de renoncer au commerce de cette substance, dont l'usage a toujours été fort peu répandu chez les Français, mais que nos marchands étaient jadis en possession de fournir à plusieurs nations du Midi et du Nord de l'Europe.

Quels avantages pouvait donc offrir, après la paix de 1814, qui trouva toutes nos relations maritimes <sup>p.078</sup> anéanties depuis longtemps, le commerce de la France avec la Chine ? Pour favoriser nos manufactures, on prohiba les marchandises chinoises, ou on les assujettit à des droits onéreux : aussi les expéditions furent-elles très peu nombreuses et presque toutes sans résultat ; cependant le gouvernement, pour les encourager, avait été obligé d'accorder aux armateurs des espèces de petits privilèges particuliers, des primes, des diminutions de droits sur les marchandises de retour, mesures toujours fatales aux intérêts généraux du commerce et qui prouvent que notre système de douanes a besoin de grandes modifications. En effet, en France le commerce extérieur lutte, et malheureusement avec un grand désavantage, contre une foule d'obstacles élevés dans l'intérêt, mal compris peut-être, des colonies et des manufacturiers : les uns exigent des dédommagements du joug sous lequel les tient la métropole, et s'appuyant de titres que le temps et les événements devraient avoir effacés, veulent imposer à la population de la France l'obligation de ne consommer que leurs seuls produits ; les autres, avides de privilèges et sacrifiant l'avenir à quelques avantages présents, font fermer nos frontières et nos ports à toutes les marchandises avec lesquelles les nations voisines ou lointaines auraient payé les produits de notre sol ou de l'industrie de nos nombreux ouvriers.

Les partisans intéressés de ce système de prohibitions vont chercher en Angleterre des arguments en sa faveur ; car là aussi les prohibitions

ne sont pas ménagées : mais avouent-ils que cette nation, étonnée de la p.079 concurrence que lui fait éprouver maintenant l'industrie des peuples qu'elle avait longtemps approvisionnés, revient pas à pas chaque année vers un système de douanes plus libéral, et prépare ainsi une révolution générale dans le commerce du monde entier ? La Grande-Bretagne, il est vrai, a fermé jusqu'ici ses ports aux marchandises manufacturées et aux productions des pays étrangers ; mais ces dernières, prises en paiement des produits de l'industrie anglaise, sont apportées sur les rades de nos voisins par leurs nombreuses flottes marchandes, qui de là vont les répandre jusque dans les contrées les plus éloignées. Où sont les flottes marchandes de la France pour en faire autant ? Quelles sont ses relations commerciales maritimes ? Les faits que j'ai cités répondront pour moi. Dans l'abaissement où est tombé notre commerce extérieur, ne cherchons donc pas à imiter des rivaux qui commencent eux-mêmes à descendre du faite de la prospérité et des richesses auquel nos malheurs les ont fait parvenir. Le commerce de la France au contraire renaît de ses cendres ; sacrifié depuis seize ans à des exigences sans nombre, il n'a que peu ou point grandi : mais que des mesures plus larges soient adoptées en sa faveur ; que la longue liste de produits étrangers prohibés ou fortement imposés soit diminuée ; que les intérêts de nos manufacturiers ne soient pas considérés comme les seuls à ménager ; que nos marchands, protégés et soutenus dans toutes les parties du monde, ne puissent plus espérer de ces concessions particulières, sources de jalousie et de mécontentement, et qui nuisent toujours au bien général : alors se p.080 trouveront remplies toutes les obligations du gouvernement envers le commerce extérieur, qui pourra sortir enfin de la mauvaise route où il s'est engagé, et sur laquelle il marche avec rapidité vers son anéantissement total.

Les résultats de ce nouveau système ne seront point spontanés ; il faudra même bien du temps avant que le goût des spéculations aventureuses, la soif de bénéfices hors de proportion avec les chances ordinaires, enfin la mauvaise foi qui a ruiné nos relations commerciales

dans le Levant, en Asie et en Amérique, cèdent la place à un mode d'expéditions plus sage, mieux suivi, et à cette antique loyauté qui autrefois avait fait aimer partout les Français : mais on doit espérer que le bien naîtra de l'excès du mal ; que nos marchands, repoussés de tous les marchés de l'ancien et du nouveau monde, seront forcés d'abandonner leur mauvais système ; qu'ils apporteront, à l'exemple de nos rivaux, une stricte économie dans l'armement et les dépenses de leurs navires, et qu'ils finiront par comprendre l'avantage des relations suivies avec les mêmes contrées. Les gains seront d'abord peu considérables, mais suffisants et bientôt assurés, si les souvenirs laissés à chaque départ sont le garant d'une bonne réception pour le prochain voyage. Afin de parvenir à ce but, il faudra que les marchandises exportées de France soient de bonne qualité et confectionnées non suivant le goût des habitants de Paris, mais au gré des peuples qui doivent les payer. C'est alors que nos manufactures, trouvant des débouchés à leurs produits dans tous les p.081 pays d'outre-mer, seront dédommagées avec usure des légers sacrifices que l'État aura dû leur imposer dans le commencement, en faveur du commerce extérieur.

J'aurai plusieurs fois encore, dans le cours de ce volume, l'occasion de revenir sur un sujet aussi intéressant et d'entrer dans de plus grands détails, qui éclairciront davantage la question.

Pourquoi les manufactures françaises ne feraient-elles pas les camelots, dont la vente assure en Chine de grands bénéfices aux Hollandais ? Pourquoi ne fourniraient-elles pas des draps, des toiles de coton blanches ou imprimées, et tant d'autres marchandises que les Anglais et les Américains apportent à Canton ? L'opium de Turquie, que Marseille reçoit du Levant, est très estimé des Chinois et a donné de grands profits à plusieurs bâtiments français. Les Européens établis dans ces contrées font un grand usage de nos vins ; notre horlogerie, généralement plus gracieuse et moins chère que celle d'Angleterre, était préférée par les Chinois ; mais trompés trop souvent, ils l'ont abandonnée. Cependant, avec une conduite différente, nos marchands

## **La Chine**

peuvent réparer ce dernier échec ; mais pour soutenir la concurrence des autres nations, il faut surmonter deux grands obstacles : l'armement beaucoup trop dispendieux de nos bâtiments, qui influe sur le prix des objets composant les cargaisons, et la difficulté que trouvent nos marchands à former celles-ci en retour. En effet, le thé, qui forme actuellement la principale branche du commerce de la Chine avec l'Europe, n'est pas en France comme chez nos voisins d'un usage général ; p.082 confiné même au fond des pharmacies, dans la plupart de nos provinces, il n'en est tiré que comme une médecine, presque autant redoutée de la population des petites villes et des campagnes que la rhubarbe et le séné : aussi, au grand et dédaigneux étonnement des Anglais, le chargement d'un seul vaisseau de la compagnie approvisionnerait pour dix années notre patrie ; et jusqu'à ce que la mode ou l'esprit d'imitation, si puissants tous deux en France, aient fait adopter à nos compatriotes, si vifs, si impressionnables, les coutumes de nos froids et flegmatiques voisins, le thé ne pourra être pour les bâtiments français destinés aux voyages de Chine, qu'un objet très peu important dans les cargaisons de retour. Les manufactures de Lyon tirent en grande partie les soies écruës dont elles ont besoin du Piémont, de l'Italie et même du Levant ; celles de la Chine, dont les ouvriers font de si belles étoffes, ne pourraient-elles être également employées ? On m'a assuré qu'apportées dans nos ports, elles avaient été promptement enlevées, mais que les droits et les frais d'un long voyage en faisaient monter le prix si haut, que les marchands avaient renoncé à en importer une forte quantité. Si aux deux articles que je viens de citer on ajoute les ouvrages en laque, si prisés de nos aïeux et dont leurs neveux commencent à reprendre le goût, la liste des objets de Chine qui peuvent entrer dans les ports de France sera à peu près terminée.

L'île de Bourbon expédie aussi chaque année plusieurs petits navires pour Canton ; ils y portent du girofle, production de cette colonie, et quelques marchandises p.083 d'Europe ; mais les dernières expéditions avaient eu presque toutes de mauvais résultats. Ordinairement ces

navires font quelques voyages à Manille pour y prendre du riz et le porter à Macao ; puis ils retournent à Bourbon avec le dernier chargement et quelques produits de l'industrie chinoise. Les bâtiments français ne remontent presque jamais le Tigre jusqu'au près de Canton ; les droits à payer, trop forts pour leurs faibles moyens, les forcent à rester au bas du fleuve, sur la rade de l'île Lintin, mauvais mouillage pendant une partie de l'année et repaire des contrebandiers d'opium.

Cependant, malgré le triste tableau que je viens de faire de notre commerce en Chine et l'oubli où est tombé le pavillon français, amené de dessus les factoreries dans les dernières années du siècle passé, les autorités chinoises montrent encore pour notre nation, dans les faibles rapports qu'elles ont avec les Français, une espèce de considération, si toutefois ce nom peut être donné à quelques concessions humiliantes faites par des mandarins qui méprisent tous les Européens sans exception, et emploient mille moyens pour inspirer au peuple le même sentiment.

L'arrivée d'un bâtiment de guerre à l'embouchure du Tigre est pour le vice-roi de la province une occasion de déployer, dans une espèce d'ordonnance, tout le dédain qu'il affecte envers les étrangers : les noms de brigands et de voleurs ne sont pas épargnés, et la conclusion est une défense expresse aux sujets de l'empire de rien fournir au bâtiment armé, qui ordinairement est <sup>p.084</sup> surveillé à très grande distance par des jonques de la marine impériale. Cette formalité remplie, les choses n'en suivent pas moins leur cours ordinaire ; c'est-à-dire que les officiers et les matelots étrangers vont à Macao, font leurs achats très paisiblement, et se rendent même quelquefois à Canton, sans que les mandarins, qui perçoivent des droits sur toutes les dépenses des visiteurs, aient l'air de faire la moindre attention à leur présence ou à leurs actions.

Non seulement nous jouîmes de cette liberté sur la rade de Macao, mais, par une faveur signalée, l'ordonnance de rigueur du vice-roi m'accorda l'entrée du Tigre et intima aux mandarins l'ordre de faire fournir par les Chinois tout ce dont la corvette aurait besoin ; il est vrai

que notre relâche était impérativement limitée à huit jours et que le nom de barbares était bien souvent répété.

Une si favorable réception étonna les Européens ; quant à moi, je ne pus l'attribuer, et avec quelque fondement, qu'à l'inquiétude que les derniers débats avec les Anglais avaient laissée dans l'esprit du vice-roi. La politique chinoise est parfaitement instruite de ce qui se passe en Europe : on dit même que les gazettes anglaises vont de Canton à la cour de Pékin ; et comme généralement elles ne traitent les Français ni en amis ni en alliés, et que le bruit de nos dernières et sanglantes guerres s'est répandu dans toute l'Asie, on peut supposer, sans peut-être beaucoup se tromper, que le gouvernement chinois, redoutant avec raison l'esprit envahissant des Anglais, n'avait pas cru, dans cette p.085 circonstance, déroger à sa dignité en traitant avec moins de mépris le bâtiment de guerre d'une nation qu'il a connue du temps de sa splendeur maritime, et qu'il considère encore maintenant comme la rivale de son ennemi.

@

## CHAPITRE XII

### Description de Canton. Mœurs et usages de ses habitants

@

p.086 L'histoire d'un empire comme la Chine aurait exigé de grands développements qui ne pouvaient trouver place dans le cadre étroit que je me suis tracé : peut-être les considérations présentées dans le chapitre précédent seront-elles trouvées trop générales ; mais elles sont du moins le fruit de mes propres observations, faites sur les lieux mêmes, et conformes au but que je me suis proposé : celui de donner une idée suffisante de ces contrées à la majorité des lecteurs, que de plus longs détails auraient fatigués, sans avantages pour leur instruction. En peignant à grands traits le commerce de l'Europe avec la Chine, j'ai eu à surmonter les mêmes difficultés ; mais si je suis parvenu à ouvrir les yeux de mes concitoyens sur l'état honteux de notre commerce dans tous les pays éloignés ; si j'ai réveillé l'orgueil national en montrant la France riche, puissante, pourvue des plus beaux ports du monde, couverte d'une population immense, industrielle et entièrement homogène, et cependant repoussée avec dédain de tous les pays où elle régnait autrefois par une nation rivale p.087 qui, sans posséder les mêmes éléments de prospérité commerciale, doit à un gouvernement protecteur éclairé du commerce, et qui connaît ses véritables intérêts, le degré de grandeur où elle est parvenue, alors je croirai en avoir dit assez sur un sujet qui ne peut que flatter la fierté de cette nation aux dépens de notre belle patrie.

Je vais remplir maintenant une autre tâche : je vais essayer de peindre cette foule d'objets bizarres qui se sont succédé rapidement sous mes yeux ; de rendre toutes les impressions fugitives qu'ils m'ont fait éprouver. Pourrai-je parcourir un aussi vaste champ sans tomber dans les longueurs qu'entraînent d'ordinaire les descriptions ? Je ne le

pense pas ; mais j'espère que les lecteurs, dont je désire satisfaire la curiosité, me tiendront compte de mes efforts.

*La Favorite* étant mouillée en sûreté sur la rade de Macao, et toutes les dispositions prises à l'effet de procurer à son équipage des vivres frais et les distractions qui pouvaient lui faire oublier les fatigues de la traversée précédente, je n'eus plus à penser qu'au voyage de Canton, objet de ma curiosité, et où le consul de France m'engageait fortement à me rendre pour assurer par ma présence le succès de plusieurs négociations auprès du gouvernement chinois.

Un voyage aussi intéressant excitait vivement les désirs de mes jeunes officiers, qui savaient par expérience que fatigues, dangers et plaisirs, tout était commun entre eux et leur commandant ; tous cependant ne pouvaient m'accompagner ; le sort dut en décider ; p.088 il fut favorable à MM. Sholten et de Boissieu ; mais en partageant le chagrin de leurs camarades désappointés, je me promis bien de préparer à ces derniers un avenir plus agréable qu'ils n'osaient l'espérer.

Avant 1826, aucun Européen, et surtout les officiers des bâtiments de guerre, auxquels l'entrée du Tigre est sévèrement défendue, ne pouvait remonter à Canton sans avoir obtenu des mandarins une permission qui coûtait fort cher ; mais depuis cette époque, les débats continuels que ce droit, gênant pour le commerce et bien souvent fraudé malgré les jonques de guerre, faisait naître entre les étrangers et les Chinois, l'ont fait abandonner : maintenant de jolies goélettes, portant pavillon anglais ou américain, servent de paquebots et font ces voyages avec une grande célérité. Ce fut à bord d'un de ces charmants petits navires, frété par deux employés de la compagnie anglaise, dont l'hospitalité gratuite fut accompagnée de mille aimables procédés, que mes deux compagnons de voyage et moi nous quittâmes Macao dans la matinée du 29 novembre, et fîmes route pour notre nouvelle destination.

Le ciel était clair, la température assez douce pour la saison ; mais une brise forte et contraire de nord nous forçait de louvoyer : je me consolai de ce contre-temps, qui me donna la facilité d'observer à loisir l'embouchure du Tigre, les nombreuses îles dont elle est parsemée, et

tous les objets nouveaux pour moi qui s'offraient à mes regards. De l'île grande et montagneuse sur laquelle est bâtie Macao à celles qui p.089 forment le rivage opposé, le bras du fleuve sur lequel nous naviguions peut avoir trois lieues de large : c'est un vaste bassin qu'environnent de tous côtés des masses élevées, dépouillées la plupart de végétation, séparées entre elles par des canaux profonds, et formant un ensemble sauvage et sombre. Parmi les îles que nous laissions sur notre droite, et dont les hautes montagnes aux sommets noirâtres et aigus semblaient amoncelées à l'horizon, celle de Lintin, qui borde le fleuve, est la seule peuplée, mais par la plus méchante race d'hommes de toute cette partie de la côte. Cette population est presque entièrement composée de marins et de contrebandiers d'opium, les seuls Chinois peut-être qui soient doués d'énergie et de quelque détermination : en effet ces deux qualités leur sont nécessaires pour échapper aux jonques de guerre chargées de les surveiller, et pour défendre une vie condamnée d'avance à finir sur l'échafaud. Les embarcations qui servent à ce commerce aussi lucratif que dangereux sont parfaitement construites, légères, quoique très longues, ordinairement sans voiles, mais armées d'un nombreux équipage dont les rames les font voler sur les eaux, lorsque la nuit, après avoir pris furtivement à bord des bâtiments européens leur chargement, toujours payé d'avance, elles longent sans bruit les rivages écartés, ou se lancent dans le milieu du courant le plus rapide, afin d'échapper à leurs ennemis et de venir débarquer l'opium à Canton même, ou dans quelque anse voisine et isolée.

L'expédition terminée, ces fraudeurs, laissant leurs p.090 bateaux amarrés contre les quais, descendent dans la ville, et se mêlent à la population, au milieu de laquelle il est cependant facile de les distinguer. J'en ai fréquemment vu chez les négociants qui font le commerce de l'opium : ils étaient généralement d'une taille élevée, leurs membres annonçaient la vigueur et facilité ; et quoique habillés de la même manière que les gens du peuple, ces hommes portaient dans leur tournure, sur leur visage bruni par le soleil et le mauvais temps, un air de hardiesse et de fierté qu'on retrouve rarement parmi leurs

compatriotes. Les chefs de ces contrebandiers inspirent cependant de la confiance aux Européens, qu'ils trompent rarement. Les mandarins, qui retirent d'eux des sommes très fortes, les ménagent ; mais ils ne peuvent empêcher les jonques de guerre d'exercer à leur égard une surveillance d'autant plus grande qu'elle est intéressée ; cependant telle est la terreur que les fraudeurs inspirent aux bâtiments de la marine impériale, qu'il arrive rarement que ceux-ci osent les attaquer.

Nous approchâmes très près de la rade de Lintin ; elle était couverte de bâtiments européens, les uns occupés à faire passer leurs caisses d'opium à bord de navires désarmés, espèces de magasins appartenant aux premiers négociants étrangers de Canton ; les autres à recevoir des grands caboteurs arrivant de Manille ou de Java le chargement de riz qui, d'après un édit de l'empereur, devait les exempter des deux tiers environ des droits à payer pour remonter le Tigre. Les résultats de cette sage mesure, déjà bien faibles si <sup>p.091</sup> on les compare à la population, sont en grande partie annulés par la rapacité des mandarins, qui font hausser ou baisser, suivant leurs intérêts, le prix de cette denrée, si nécessaire à la subsistance des classes pauvres. Ce mouvement et un cabotage considérable entre Lintin et Macao, d'où sont tirées toutes les provisions consommées par les équipages des bâtiments, achèvent de jeter de l'aisance parmi les habitants de la petite ville de Lintin, bâtie sur le bord de la mer ; cependant les Européens se louent très peu de cette population qu'ils font vivre ; elle est remuante, insolente, et surtout dangereuse pour les navires jetés à la côte dans les fréquents mauvais temps de la mousson de sud-ouest, et que l'on a beaucoup de peine à garantir du pillage. Le mouillage, situé sous la côte ouest, est abrité de la grosse mer, pendant la mousson de nord-est, par les terres et un banc de sable qui s'avance à grande distance dans le sud : l'abord en est facile, et généralement les grands bâtiments y mouillant en remontant à Canton ou descendant le Tigre pour venir à Macao, malgré la loi rendue pour leur interdire cette faculté, mais qui, ainsi que beaucoup d'autres, n'est exécutée que pour la forme par les avides mandarins.

À une époque de l'année dont les Européens sont prévenus d'avance, un mandarin monte sur une magnifique jonque, se rend en grande cérémonie à Lintin pour s'assurer qu'il n'y a pas de fraudeurs d'opium, et que les navires étrangers (qui ont eu le soin de s'éloigner) exécutent les ordres du vice roi ; après une courte visite, l'envoyé, ayant reçu des présents, <sup>p.092</sup> retourne à Canton, fait un rapport qui est adressé à la cour de Pékin, et tout rentre dans l'état accoutumé.

La rive opposée à Lintin, sous laquelle notre pilote vint chercher une mer plus douce et des courants moins contraires, est presque entièrement inhabitée et ne m'offrit pas un aspect riant : la contrée paraissait aride, inculte, montagneuse ; les arbres étaient rares et ne se montraient que sur un plan éloigné ; à des terrains marécageux succédaient des élévations sans formes élégantes et surmontées à leur tour par un rang de montagnes sombres qui semblaient heurter la vue ; parfois un sentier serpentait au milieu des rochers jusqu'à un amas de pierres formant sur le bord du rivage une espèce de petit débarcadère, et annonçait qu'il devait se trouver près de là quelques cabanes de pauvres pêcheurs. Au coucher du soleil, nous n'apercevions plus les montagnes de Lintin que comme des masses bleuâtres ; les deux côtés du fleuve, moins éloignés l'un de l'autre, commençaient à présenter un spectacle plus gai ; quelques hameaux, entourés de terres encore mal cultivées et de rares bouquets d'arbres, annonçaient que bientôt nous allions trouver la fin du triste désert qui fatiguait nos yeux depuis le matin ; mais la nuit et la marée contraire, qui força le pilote de mouiller pour quelques heures, nous firent remettre au lendemain l'espérance de trouver plus d'aliments à notre curiosité.

Au lever du soleil, un autre point de vue se déploya sous nos yeux : le fleuve, que nous avons vu si large la veille, était alors resserré entre deux hautes masses de rochers dépouillées de végétation ; mais nos <sup>p.093</sup> regards découvraient avec plaisir, dans les intervalles que ces rochers laissaient entre eux, de jolis villages dont les maisons blanches, entourées d'arbres et de jardins, formaient un délicieux contraste avec la couleur sombre et les formes sauvages des hautes terres qui leur servaient d'abri ; une foule de bateaux chinois, de constructions

bizarres et diverses, avec leurs voiles faites en rotin et auxquelles la multitude de petites lattes partant d'un centre fixé au mât donne la forme d'un éventail, profitaient, ainsi que notre petite goélette, de la brise de nuit qui bientôt allait nous abandonner.



**45. Île du Tigre et batteries de *Bocca de Tigris***

Plus nous approchions du passage, plus la scène s'animait et occupait notre attention ; enfin *Bocca de Tigris* (Bouche du Tigre) se montra devant nous. Ce point, où le cours rapide du fleuve rétréci par les rives élevées qui le dominant, est encore gêné par une île ronde et haute qui en occupe le milieu, a été choisi comme position militaire ; et en effet les Chinois l'ont fortifié aussi bien que le permettait l'ignorance de leurs ingénieurs. Des deux canaux formés par l'île du milieu, celui de droite, en remontant, est le plus large et le seul fréquenté : aussi est-ce là qu'ont été prodigués les moyens de défense, qui n'ont pourtant rien d'imposant pour des Européens.

En entrant dans le canal, les bâtiments doivent passer d'abord sous un fort armé de plusieurs canons, mais que sa construction antique et le mauvais état des murs rendent plutôt un objet de pitié que d'effroi. La

## La Chine

vaste batterie que l'on rencontre ensuite à quelque <sup>p.094</sup> distance de la première, sur la même rive, dans la partie la plus étroite du passage, défendu de l'autre côté par l'île Ronde, couverte elle-même de fortifications, est très blanche et probablement mieux entretenue, mais elle n'a rien d'effrayant. Cependant vingt canons de gros calibre, montés sur des blocs de bois dans lesquels ils sont enfoncés, paraissent à intervalles égaux au travers d'un mur assez épais, peu élevé et s'étendant le long du rivage l'espace d'environ deux cents pieds. (Pl. 45.) Des deux extrémités de cette singulière fortification. placée au bas d'une colline en pente rapide, remontent deux murs qui vont se réunir près du sommet, et forment ainsi un vaste enclos au milieu duquel je n'ai rien aperçu. Là se bornent tous les moyens de défense que les Chinois ont pu inventer, et dont l'ensemble a quelque ressemblance avec une décoration d'opéra, sans avoir peut-être plus de solidité, comme le prouvèrent les canons de la frégate anglaise *l'Alceste*, qui en 1816, ayant voulu, malgré les traités et la défense du vice-roi de Canton, franchir Bocca de Tigris, fit dans un instant brèche aux murailles et mit en fuite tous les canonnières. C'était pendant la nuit ; les Chinois, qui ne pouvaient supposer encore qu'un bâtiment, même européen, osât braver d'aussi formidables fortifications, avaient imaginé, pour inspirer sans doute plus de terreur à leurs ennemis, de placer à chaque embrasure de la batterie un énorme ballon en papier transparent, peint de plusieurs couleurs, qu'une lumière intérieure faisait ressortir d'une manière aussi brillante que flatteuse pour l'amour-propre des canonnières chinois. Si leurs <sup>p.095</sup> prétentions s'étaient arrêtées là, rien n'eût été plus pacifique, et *l'Alceste*, dont une petite brise favorable enflait les voiles, aurait dédaigné ces ridicules démonstrations ; mais le fort commença le feu : dans un instant, les canons de la frégate, qui s'avancait lentement et avec précaution pour éviter les hauts-fonds, pointés sur les fanaux, jetèrent le désordre parmi les belliqueux Chinois, qui prenant pour s'éclairer dans leur fuite, à travers l'enclos et les campagnes environnantes, les mêmes lumières qui avaient servi de but à l'ennemi, donnèrent aux Anglais un spectacle aussi extraordinaire que plaisant. La frégate, arrivée le lendemain près de Canton, reçut à bord un envoyé du

vice-roi, qui venait féliciter le capitaine anglais sur son heureuse entrée, et le prier d'attribuer les événements de la nuit précédente à un malentendu. Le pauvre mandarin du fort reçut, pour avoir trop peu fait, la punition que méritait sa lâcheté.

Il est fort douteux que ce beau fait d'armes ait beaucoup plu aux directeurs de la compagnie, dans le moment même où elle payait les frais énormes de l'ambassade de lord Amherst, lequel se trouvait alors à Pékin. Nous avons vu quels furent les résultats de cette tentative auprès de sa majesté chinoise, qui ne dut pas être, du moins on peut le supposer, bien disposée en faveur de l'ambassadeur britannique, en apprenant la conduite tenue à Canton par le capitaine de la même frégate qui l'avait apporté sur les côtes de ses États.

Nous passâmes auprès de plusieurs jonques de guerre, que font reconnaître les nombreuses <sup>p.096</sup> banderoles déployées au sommet des mâts ; la solitude qui régnait sur leurs ponts contrastait d'une manière extraordinaire avec l'activité qui de tous côtés se faisait remarquer sur les bâtiments chinois de différentes grandeurs, forcés d'approcher pour présenter leurs billets de passe et peut-être aussi pour payer les droits. Les extrémités de ces masses flottantes sont relevées d'une manière très peu gracieuse ; l'arrière surtout est lourd, très enhuché, et le grand nombre de petites fenêtres que l'on aperçoit des deux côtés annonce les logements du capitaine et des officiers ; au milieu, qui est la partie la plus basse des ponts, sont rangés quelques canons de petit calibre rarement semblables, ayant la volée barbouillée de plusieurs couleurs éclatantes, parmi lesquelles le rouge tient le premier rang ; sur l'avant et sur l'arrière des vrais sabords, on en voit d'autres bariolés des mêmes couleurs, mais qui ne sont que figurés. Autant que j'ai pu distinguer l'intérieur de ces bâtiments, il m'a paru mal tenu et en désordre ; le peu de matelots que nous apercevions étaient sales et avaient un air misérable. L'extérieur ne donnait pas une plus haute idée de la marine impériale chinoise ; il était peint d'une manière bizarre et grossière ; les couleurs le disputaient à la malpropreté, ce qui me parut d'autant plus choquant à bord des jonques de guerre, que celles du

commerce sont généralement bien entretenues ; mais les mandarins de la flotte, imitant la rapacité des mandarins de l'armée, donnent la liberté à un grand nombre de leurs matelots, dont ils reçoivent ainsi les vivres et la solde. Dans tous les pays <sup>p.097</sup> les hommes m'ont paru les mêmes, et malheureusement les progrès des lumières ne peuvent rien contre certains abus aussi communs que difficiles à réprimer.

Bocca de Tigris, située à quinze lieues de la mer et treize environ de Macao, domine pour ainsi dire deux perspectives bien différentes : l'une, monotone, inhospitalière, avait attristé nos regards toute la journée précédente ; l'autre, qui se déployait devant nous à mesure que le bâtiment laissait les forts de plus en plus loin derrière lui, commençait à justifier les espérances de notre impatiente curiosité ; en effet, le spectacle dont nous jouâmes alors, empreint pour ainsi dire d'une teinte étrangère, me fit éprouver des émotions successives si rapides, qu'il me sera bien difficile de les faire partager au lecteur.

Le fleuve, encore assez large dans cette partie, coulait paisiblement entre ses rives, sur lesquelles, aux rochers noirs et sombres, avaient succédé une suite de collines dont la pente douce et unie venait en mourant jusqu'au bord de l'eau ; le terrain, parfaitement cultivé, était couvert de champs, que des haies ou de petits taillis partageaient irrégulièrement ; parfois l'inclinaison plus rapide des terres, ou leurs inégalités plus saillantes, formaient un contraste avec d'autres parties encore plus favorisées ; mais elles offraient à nos yeux un exemple de l'industrie des Chinois et de la lutte des hommes contre les désavantages d'un sol que la nature semble avoir condamné à la stérilité. Dans ces petites vallées, abritées du vent de mer, étaient de nombreux villages ; au milieu de jolies <sup>p.098</sup> maisons blanches, entourées de jardins et de bosquets, l'habitation du mandarin se faisait distinguer par son étendue, son toit en pointe relevé sur les côtés, et par les grands arbres qui l'ombrageaient. Sur le rivage, des débarcadères commodes et bien entretenus recevaient les passagers et les marchandises que venaient y débarquer les bateaux qui à chaque instant se séparaient de la flotte dont nous étions entourés. Si les yeux,

se détachant avec peine de ces tableaux si animés, se portaient vers l'intérieur du pays, nos émotions perdaient de leur gracieux coloris pour prendre une teinte plus sérieuse ; la vue ne rencontrait cependant pas, comme à Luçon et sur les côtes malaises, le vert sombre de majestueuses forêts couvrant des montagnes en partie cachées dans les nuages. Ces bois, aussi anciens que le monde, ornements des pays sauvages, ont disparu en Chine devant la culture des terres et une innombrable population ; les bords du Tigre n'offrent que quelques bouquets d'arbres, qui indiquent la place des villages ; mais ces plaines, émaillées de couleurs aussi variées que leurs productions, dont les ondulations vont finir à des collines peu éloignées et surmontées d'obélisques d'une grande hauteur, formaient un coup d'œil moins imposant, mais plus en rapport avec la faiblesse de l'espèce humaine.

Le style d'architecture de ces obélisques, qui m'ont paru tous être à peu près de la même dimension, a quelque chose de grand et de majestueux ; le monument se compose d'une base carrée, peu élevée, d'où s'élance une colonne annelée pour ainsi dire par des espèces <sup>p.099</sup> de corniches saillantes et à distances égales les unes des autres. Dans les intervalles de ces corniches sont pratiquées plusieurs fenêtres étroites qui, placées à chaque étage dans la même position, forment ainsi à la vue plusieurs bandes s'élevant de la base jusqu'au sommet, terminé par une demi-sphère d'où s'échappent les branches et les feuilles de petits arbrisseaux. Des ornements aussi éphémères m'ont paru diminuer un peu la beauté de ces édifices, dont, malgré mes questions multipliées, je n'ai pu connaître d'une manière positive la destination. Les Européens supposent que ce sont des monuments religieux ; et comme, sans s'exposer à beaucoup de dangers, ils ne peuvent aller s'en assurer par eux-mêmes, cette opinion a généralement prévalu parmi eux.

Ces obélisques, éloignés de toute habitation et situés sur le sommet des collines les plus élevées, s'aperçoivent de fort loin : leur construction gigantesque a dû coûter de grands travaux et paraît remonter bien haut dans l'antiquité. Qu'on les ait érigés pour servir de

temple à la divinité ou pour consacrer le souvenir d'un événement mémorable, peut-être oublié maintenant, les Chinois ont ces monuments en vénération, mais n'en construisent plus de semblables. Serait-il donc vrai que ces masses de pierres, qui fatiguent la terre de leur poids, en attendant que les siècles les fassent rentrer dans son sein, doivent être considérées comme les marques de l'esclavage sous lequel ont longtemps gémi les peuples de l'ancien monde ? L'esclavage seul, en effet, a pu réunir le nombre immense de bras <sup>p.100</sup> nécessaires à l'achèvement de pareils travaux : la civilisation et la liberté ont renvoyé les populations à la culture des terres, dont les résultats, moins brillants peut-être pour la mémoire des souverains, sont bien plus utiles pour la pauvre humanité.

Plus notre léger paquebot s'éloignait de Bocca de Tigris, plus sa navigation au milieu des bancs qui embarrassent le cours du fleuve exigeait de précautions : la brise de nuit avait fait place à celle de nord-est, qui nous était contraire, et malgré laquelle cependant une marée favorable nous faisait avancer rapidement. Le ciel était clair, la température très douce pour la saison ; le fleuve, uni comme une glace, brillait sous les rayons du soleil, déjà élevé au-dessus de l'horizon ; les bancs qui forment la *seconde barre* éloignée de cinq lieues des forts, étaient franchis ; ce passage difficile est ainsi appelé parce que les grands bâtiments sont forcés, par le peu de profondeur du fleuve, de descendre jusqu'à cet endroit pour y compléter leurs chargements. Plusieurs navires européens se rendant à Macao attendaient la marée pour franchir les dangers, sur lesquels je vis échoué et dans une position critique le grand trois-mâts anglais dont les passagers avaient reçu de moi, sous Luçon, quelques provisions ; mais déjà les nombreux moyens de la compagnie étaient à sa disposition, et il fut mis à flot en peu de temps.

Généralement dans les fleuves et les rivières, comme sur les côtes que borde la mer, la profondeur des eaux est presque toujours annoncée par l'apparence des terres les plus voisines. Des bords sombres et <sup>p.101</sup> noirâtres coupés à pic, hérissés même de rochers sur

lesquels les lames se brisent avec fureur, sont moins perfides aux yeux des marins que ces rives unies couvertes tantôt d'un sable blanc comme la neige, tantôt d'arbres touffus ou de prairies verdoyantes dont les eaux viennent baigner doucement les bords, mais après avoir passé sur des hauts-fonds dangereux et difficiles à éviter.

En remontant le fleuve, la scène avait pris un aspect de plus en plus riant : les terres hautes et rougeâtres avaient disparu ; de beaux villages se succédaient sur les deux rives servant de bordure à des plaines immenses, que les eaux conduites dans des canaux artificiels arrosaient dans tous les sens ; et pendant que le pilote inquiet redoublait d'attention pour éviter les bancs au milieu desquels la petite goélette louvoyait, nos yeux se reposaient avec plaisir sur les vertes rizières qui allaient se perdre à l'horizon.

C'est ainsi que nous parcourûmes les quatre lieues qui séparent la seconde barre de la première appelée Wampoa, qui peut être considérée comme la rade de Canton et le point où le fleuve cesse d'être navigable pour les grands bâtiments européens ; alors un spectacle d'un genre bien différent se déroula devant nous : au milieu du Tigre, large dans cet endroit comme la Seine devant l'hôtel des Invalides à Paris, était rangée une longue ligne de navires, parmi lesquels vingt vaisseaux de la compagnie se faisaient remarquer par leurs énormes proportions et leur bonne tenue : les uns, entièrement réparés des avaries de la traversée précédente, couverts d'une peinture aussi nouvelle que <sup>p.102</sup> brillante et ayant la plus grande partie de leur chargement à bord, attendaient le moment favorable pour descendre le fleuve et ramener dans leur patrie de nombreux équipages et d'impatients passagers ; les autres, arrivés plus tard d'Europe, avaient tous leurs mâts abaissés, et embarquaient avec empressement les innombrables caisses de thé que de grands bateaux chinois bien couverts leur présentaient de tous les côtés ; plus loin, des *country-ships* exercés depuis longtemps à braver les moussons contraires, tiraient de leurs larges flancs les énormes balles de coton indien, apportées nouvellement de Bombay et de Calcutta ; quelques

bâtiments hollandais de moyen tonnage, mais propres et bien entretenus, se disposaient à retourner à Java. La rade de Wampoa était veuve cette année du commerce américain, qui devait en 1833 la couvrir de ses navires. J'aperçus le pavillon espagnol, même les couleurs portugaises : la France seule était oubliée depuis longtemps.

Nous avançons lentement au milieu de ces bâtiments et d'une foule d'embarcations chinoises qui se croisaient dans toutes les directions ; le courant, qui avait favorisé notre navigation jusque-là, commençait à devenir contraire et força le pilote à jeter l'ancre pour attendre la prochaine marée montante. Nos provisions n'étaient pas épuisées, mais notre séjour à bord et l'espérance d'une prompte arrivée nous en avaient dégoûtés : j'acceptai donc avec plaisir la proposition que me firent mes deux aimables hôtes, de me présenter à bord d'un des vaisseaux de la compagnie et d'y <sup>p.103</sup> faire un bon déjeuner en attendant le moment de partir ; je fus même enchanté de cette occasion de visiter intérieurement un de ces bâtiments dont j'avais beaucoup entendu parler et toujours avec éloges : je n'eus pas lieu de me repentir de ma curiosité. En effet je pus admirer, avant le repas impromptu qui fut préparé pour nous, les vastes dimensions et les emménagements de ces beaux navires ; je parcourus cette longue file de petites chambres destinées aux passagers, ainsi que ces appartements plus grands, mieux aérés, voisins du logement qu'occupe le capitaine, et loués ordinairement à des personnes qui s'étant enrichies dans l'Inde ou à la Chine, peuvent payer jusqu'à trente et quarante mille francs l'avantage de voyager par mer aussi commodément qu'il se peut et avec la plus grande sécurité. Partout régnait le confortable uni à une extrême propreté ; mais je ne vis aucune trace de ce luxe que nos armateurs prodiguent généralement d'une manière aussi extravagante que contraire à leurs intérêts, à bord de bâtiments que de nombreux matelots, une trop haute mâture, des formes fines et rétrécies, feraient prendre plutôt pour des corvettes de guerre que pour des porteurs de coton, de sucre ou de café, dont les propriétaires devraient au contraire chercher, par toutes sortes de

moyens, à soutenir la concurrence des économes Anglais et des parcimonieux Américains.

Je vis à bord de ce vaisseau de la compagnie une cale immense, véritable gouffre dans lequel allaient être arrimées, à l'abri de l'humidité, des milliers de caisses de thé que d'ingénieux compartiments mettaient <sup>p.104</sup> à l'abri des chocs violents du tangage et du roulis. La manière dont était emménagée la batterie annonçait la sécurité du temps de paix. Sans doute que pendant la guerre elle était mieux disposée pour le combat ; car dans quelques occasions, ces bâtiments ont fait une honorable résistance avant de succomber sous les canons de nos frégates ; parfois même leur grand nombre et une contenance qui pouvait faire douter du rôle pacifique qu'ils étaient appelés à jouer, ont intimidé nos croiseurs, dont bientôt après les capitaines, rendus plus clairvoyants par l'expérience, enrichirent Bourbon et l'Ile-de-France des magnifiques dépouilles de la compagnie.

Nous trouvâmes, les deux officiers de *la Favorite* et moi, une gracieuse hospitalité à bord du *Castle-Huntlay*, dont le capitaine, alors à Canton, fut remplacé dans cette circonstance par son second, qui eut pour nous mille aimables procédés, et les poussa même jusqu'à mettre à ma disposition une embarcation légère pour nous porter promptement, malgré la marée contraire, à notre destination. À Wampoa, le Tigre se partage en deux branches étroites, peu profondes, qui vont se réunir encore cinq lieues plus haut et sous les murs de Canton ; celle qu'on appelle *Rivière de jonques* est la plus fréquentée par les embarcations chinoises et par celles des bâtiments européens qui ont des relations continuelles avec la ville, d'ou ils tirent leurs chargements et leurs provisions journalières ; les environs de la rade, quoique couverts de villages, n'offrent que peu ou point de ressources aux étrangers, qui par compensation <sup>p.105</sup> courent grand risque d'être rossés d'importance quand ils ont l'imprudence de s'aventurer, sans être bien accompagnés, au milieu d'une population qui déteste les étrangers, et que ses fréquents débats avec les matelots des navires mouillés sur la rade ne servent pas peu à entretenir dans d'aussi

malveillantes dispositions. Malheur au botaniste, à l'observateur de la belle nature, ou à l'étourdi qui s'est avancé dans l'intérieur un peu loin du rivage ! Rarement il revient à bord sans avoir été maltraité et dépouillé d'une partie de son habillement, à la suite de quelque querelle dont les Chinois trouvent toujours facilement le sujet. La seule arme offensive et défensive tolérée par les lois du pays est le bâton, qui même à la cour de Pékin voit fréquemment les mandarins se ployer devant lui ; toute autre arme moins pacifique, dans les mains des Européens, pourrait causer un homicide qui coûterait irrévocablement la tête au coupable, sans qu'aucune circonstance atténuante pût être admise en sa faveur. Les Chinois ne sont pas braves, et malgré leur mépris pour les étrangers, ils savent qu'à moins d'être dix contre un ils ne peuvent espérer avoir l'avantage ; dans ce cas même ils emploient des ruses de guerre qui font honneur à leur ingénieuse poltronnerie : au premier cri de détresse d'un voisin, les Chinois accourent en foule, armés de très longs bambous, et forment un cercle autour de l'ennemi, qui tenu ainsi à bonne distance, est bientôt moulu de coups, sans avoir même l'espoir de se venger. Rarement les mandarins, qui tous partagent le mauvais esprit de leurs administrés, donnent p.106 suite aux plaintes portées devant eux ; quelquefois cependant les battus, quand ils appartenaient à la factorerie anglaise, ont adressé au vice-roi de vives réclamations ; mais avant qu'à travers mille obstacles elles fussent parvenues jusqu'à lui, toutes les preuves avaient été effacées par le temps.

Autrefois les Français, les Hollandais, aussi bien que les Anglais, avaient obtenu ou usurpé la jouissance d'îles inhabitées voisines du mouillage et qui avaient reçu le singulier nom de *Folie* suivi de celui de la nation dont les sujets pouvaient aller s'y promener avec quelque sécurité ; mais soit que la population ayant beaucoup augmenté sur cette partie de la côte, par suite de la prospérité qu'un aussi grand commerce entraîne avec lui, ces îles aient été envahies, ou que le gouvernement chinois ait voulu enlever aux étrangers, dont il se défie, tout prétexte d'établissement, même temporaire, sur son territoire ;

soit que les Hollandais aient réellement tenté, du temps de leur splendeur, d'élever furtivement des fortifications sur la Folie hollandaise, les privilèges n'existent plus. Les officiers ainsi que les équipages des bâtiments ne descendent à terre que rarement et à leurs risques et périls, excepté à Canton, dans les factoreries, où ils se tiennent presque constamment.

Nous avons été favorisés pendant la première partie de notre voyage ; la dernière traversée fut encore plus heureuse sous tous les rapports : le temps était doux et magnifique, et le soleil, très élevé encore au-dessus de l'horizon, secondait parfaitement notre avide curiosité, quand nous quittâmes, dans une belle <sup>p.107</sup> embarcation parfaitement armée par des matelots anglais, le vaisseau où nous avons trouvé une si bienveillante hospitalité.

Le bras du fleuve que nous suivions en luttant contre une faible brise et la marée contraire, est bordé de terrains bas, inondés, entièrement dépouillés d'arbres, couverts de rizières et traversés par de larges canaux dans lesquels je vis naviguer d'assez fortes embarcations. Si la vue des rives était un peu monotone, celle du fleuve m'offrait à chaque moment de nouveaux sujets d'observation ; tout annonçait l'approche de la grande ville : une foule de bateaux de toutes les grandeurs, de toutes les formes, couvraient le fleuve, qu'ils sillonnaient dans tous les sens ; des flottes chargées de légumes et de provisions se détachaient des deux bords et remontaient avec nous. Je contemplais cette variété infinie de bateaux, l'excessive propreté de leur intérieur, frotté chaque jour avec du sable fin et lavé avec le plus grand soin ; l'extérieur n'en est pas peint, mais couvert d'un vernis brillant et bien entretenu qui conserve au bois sa couleur et produit un effet très agréable à l'œil. L'adresse des Chinois, qui malgré un courant rapide évitaient parfaitement les abordages, excitait aussi mon étonnement ; j'eus moins sujet, je l'avoue, de me louer de leur urbanité envers les étrangers ; car si je ne compris pas d'abord les noms sans doute peu agréables dont ils nous gratifiaient, leurs mouvements *inverses* m'en donnèrent assez la signification. Cependant

je ne pense pas que ce manque d'égards doive faire accuser cette classe d'hommes de <sup>p.108</sup> turbulence et de grossièreté, car je ne les ai jamais vus se battre ni même se disputer fortement entre eux ; ils sont bruyants, mais gais et assez inoffensifs : leur physionomie, généralement riante et ouverte, l'ensemble de leurs traits brunis par le soleil, a quelque chose de franc ; il serait pourtant dangereux de se fier ici à l'apparence, car il est difficile de rencontrer des hommes plus fins, plus rusés et plus habiles à tromper, surtout quand ils ont affaire aux étrangers de rang inférieur, qui du reste, il faut en convenir, ne leur abandonnent pas facilement l'avantage sous ce rapport. Leur costume est plus que simple, mais toujours très propre ; par-dessus la chemise, bien blanche, et le pantalon large, descend jusqu'aux genoux une vareuse assez semblable à celles que portent nos rouliers ; l'ouverture, au lieu d'être sur le devant, est placée sur le côté droit de la poitrine et close avec des boutons d'un métal plus ou moins précieux ; les manches, très courtes, laissent apercevoir des bras forts et musculeux auxquels le reste du corps ne le cède en rien pour la vigueur et les belles proportions : tous ces vêtements sont en étoffes grossières de laine ou de coton et toujours d'une couleur sombre ; le noir paraît réservé aux classes moins inférieures ; enfin la longue queue, le bonnet de laine brune à bords retroussés, ou, quand il fait chaud, le large chapeau de paille pointu, achèvent de donner aux *hommes d'eau* un air national, aussi singulier que différent de ce qu'un voyageur peut avoir observé dans tous les autres pays du monde.

Bientôt les premières maisons qui bordent les rives <sup>p.109</sup> auprès de Canton, firent changer le cours de mes idées : aux chantiers de construction. entourés de vastes magasins remplis de bois que de nombreux ouvriers mettaient en œuvre sur le rivage ou à bord des bateaux amarrés à peu de distance, succédaient peu à peu, le long des deux rives, des maisons en bois soutenues par des pilotis, et qui faisant saillie sur le fleuve en rétrécissaient de plus en plus le cours : aux fenêtres de celles du côté droit où sont les faubourgs, étaient une multitude de sirènes dont les chants et les appâts très faciles à

## **La Chine**

comprendre et à deviner, n'avaient rien de séduisant : leurs gestes licencieux s'adressaient aux matelots, fort peu disposés cependant à s'y laisser prendre ; car c'est principalement sur ces dégoûtants plaisirs que le bas peuple chinois exerce une surveillance fort dangereuse pour les étrangers : malheur encore à celui qui serait surpris dans une de ces maisons équivoques ! Après avoir été battu et dépouillé, il est conduit, au milieu des huées générales, devant le mandarin, puis de là en prison, où il reste jusqu'à ce qu'il ait payé une forte amende. Peu de temps avant mon arrivée, deux jeunes Anglais, qui étaient venus en amateurs pour visiter Canton, tombèrent dans le piège, perdirent tout ce qu'ils avaient sur eux et de plus huit mille francs que leurs amis furent obligés d'apporter pour les tirer de dessous les verrous chinois.

On ne peut attribuer cette susceptibilité excessive des Chinois qu'à leur aversion pour les Européens et au désir de les rançonner ; car je ne crois pas que dans aucune ville au monde les mauvais lieux soient en aussi p.110 grand nombre qu'à Canton, et le libertinage affiché avec une plus dégoûtante authenticité. Les malheureuses créatures condamnées à cet infâme métier étant toutes esclaves, sans aucune exception, et formant, d'après la coutume, une branche lucrative de revenu pour leurs propriétaires, sont multipliées à l'infini ; elles composent plusieurs classes, dont les dernières ont été reléguées dans les faubourgs. Les autres passent leur temps à bord de grands bateaux construits exprès pour cet usage et contenant des appartements très propres et convenablement ornés : ces bateaux sont tous réunis à l'entrée d'un des nombreux canaux que projette le fleuve du côté de Canton, et forment pour ainsi dire un quartier de la ville flottante, laquelle est, avec les faubourgs, autant du moins qu'il m'a paru, le seul endroit où ces filles puissent exercer leur industrie ; car je ne les ai vues nulle autre part. Cette exclusion très sage, dans un pays où les femmes, toujours renfermées, ne paraissent jamais dans les rues qu'en palanquin bien clos, ne gêne pourtant pas les Chinois dans leur goût pour des infortunées, victimes d'un odieux pouvoir, et parmi lesquelles les hommes riches, sans blesser en rien les préjugés, choisissent

## La Chine

souvent des concubines, destinées peut-être à leur donner des héritiers. Il est vrai que beaucoup de ces jeunes filles ont été élevées avec le plus grand soin pour les plaisirs de maîtres qui se sont bientôt dégoûtés ou qui sont morts avant d'avoir pu leur assurer un sort. Elles sont généralement jolies, très blanches, bien faites, et parées avec autant de coquetterie que de goût : leur physionomie, dans la classe p.111 supérieure, de laquelle seule je veux parler, est ordinairement douce, gracieuse, et n'offre rien d'effronté ni d'avili, mais seulement un air d'indifférence, naturel à des femmes condamnées par le sort, dès leur première jeunesse, à un métier dont elles ignorent peut-être l'infamie. Un intérêt aussi coupable que barbare les prive du doux nom de mère, que j'ai vu, dans les pays mêmes les plus sauvages, faire l'orgueil des femmes, et les élever à leurs propres yeux. Les traits de la plupart de ces Chinoises sont fins et agréables ; une bouche petite montre, quand elle s'ouvre, de jolies dents dont des lèvres légèrement roupies avec du carmin font ressortir la blancheur ; des yeux bien fendus placés horizontalement et qui ne manquent pas d'expression, ornent un front large, élevé, que deux mèches de cheveux en boucles, ou collées le plus souvent sur les joues, garnissent de chaque côté ; le reste de la chevelure, relevé derrière la tête, est très adroitement arrangé, et ferait honneur aux artistes les plus distingués de Paris. Je vais en essayer la description telle que je l'ai reçue on pu étudier moi-même de loin, car il eût été fort dangereux de satisfaire d'une manière plus immédiate ma curiosité. Un petit bâton de cinq à six pouces de longueur, fait en métal ou en bois, est appliqué perpendiculairement à la partie postérieure de la tête au moyen de tresses qui le serrent fortement ; le reste de la chevelure est tourné autour de ce centre, auquel se fixe une traverse en or, en argent, ou en bois précieux, qui passant en dessous du petit bâton, fait arc-boutant des deux cotés et contient ainsi les cheveux. La partie p.112 inférieure de cette coiffure, commune aux femmes chinoises de tous les rangs, prend, en descendant sur le cou, la forme du collet d'un casque, à quoi du reste elle ressemble assez bien par sa surface unie, lisse et frottée d'une substance gommeuse dont l'effet est de lui donner de la durée et un

éclat que des bijoux ou des fleurs naturelles, toujours fraîches, et de riches pendants d'oreilles, rendent encore plus agréable à l'œil.

**47b. Femme de la haute classe.**

Le reste de la toilette n'est pas moins original, et ne manque ni de grâces ni d'agréments : la robe, en belle étoffe de soie, richement brochée, tombe jusqu'au dessous des genoux, moins bas par derrière que par devant ; elle est ample, légèrement fendue sur les côtés ainsi que sur la gorge, mais fermée d'une manière gracieuse au-dessus de cette dernière partie par des boutons d'or placés sur le sein droit ; les manches sont larges, ne descendent que jusqu'à l'avant-bras, ordinairement bien proportionné et à l'extrémité duquel se laisse voir une petite main dont la beauté naturelle est le seul ornement. (Pl. 47.) Une garniture foncée, qui fait ressortir la blancheur du cou, termine par le haut cette robe que rien ne serre autour de la taille, et qui en recouvre une autre tout à fait semblable, mais moins longue, dont l'étoffe plus fine est d'une couleur également claire et agréable à la vue. Ces deux robes tombent sur le pantalon large en satin, que termine au bas de la jambe une bordure de couleur éclatante ; cette bordure sert à cacher les nombreuses bandelettes rouges qui montent jusqu'au genou, après avoir fortement serré le pied, naturellement petit et bien fait, mais devenu, au moyen p.113 d'une opération douloureuse, commandée par l'usage ou conseillée par la plus inconcevable coquetterie, une espèce de moignon qui, malgré l'extrême petitesse du soulier brodé en or dans lequel il est enfermé, n'en inspire pas moins aux Européens un sentiment de peine et de dégoût.



Afin d'obtenir ce résultat, qui estropie les femmes pour toute leur vie, les empêche de marcher, et cependant est regardé par celles d'un certain rang comme un agrément absolument nécessaire à leur beauté, les doigts des pieds d'une fille qui ne fait à peine que de naître sont ployés sous l'orteil et tenus dans cette position douloureuse par des bandes serrées graduellement jusqu'à ce qu'ils soient devenus pour ainsi dire adhérents à la plante du pied, replié ainsi sur lui-même : par suite de cette opération, le bas des jambes, constamment enveloppé, s'engorge et prend un aspect repoussant.

Les femmes des dernières classes qui vivent dans les bateaux sont exemptes de cette mode aussi bizarre que cruelle, dont il m'a été impossible de découvrir l'origine, inconnue peut-être même aux Chinois.

Je suis entré dans quelques détails sur l'habillement des femmes publiques, parce qu'il ne diffère que peu ou point de celui des dames du rang le plus élevé, qui ne peuvent être aperçues que furtivement et très rarement par les Européens ; d'un autre côté, ces infortunées, que les préjugés épargnent dans leur pays, sont plus à plaindre qu'à blâmer. Esclaves dès la première enfance, souvent livrées sans protection au p.114 libertinage et à la cupidité d'un maître dépravé, quelquefois aussi vendues ou enlevées, et vivant au milieu d'une population qu'elles ne connaissent pas, ces pauvres créatures passent de main en main comme une marchandise, jusqu'à ce que la vieillesse ou leurs charmes détruits les fassent reléguer dans le fond de la maison d'un dernier maître pour y servir comme domestiques de jeunes concubines, auxquelles un sort semblable est peut-être réservé.

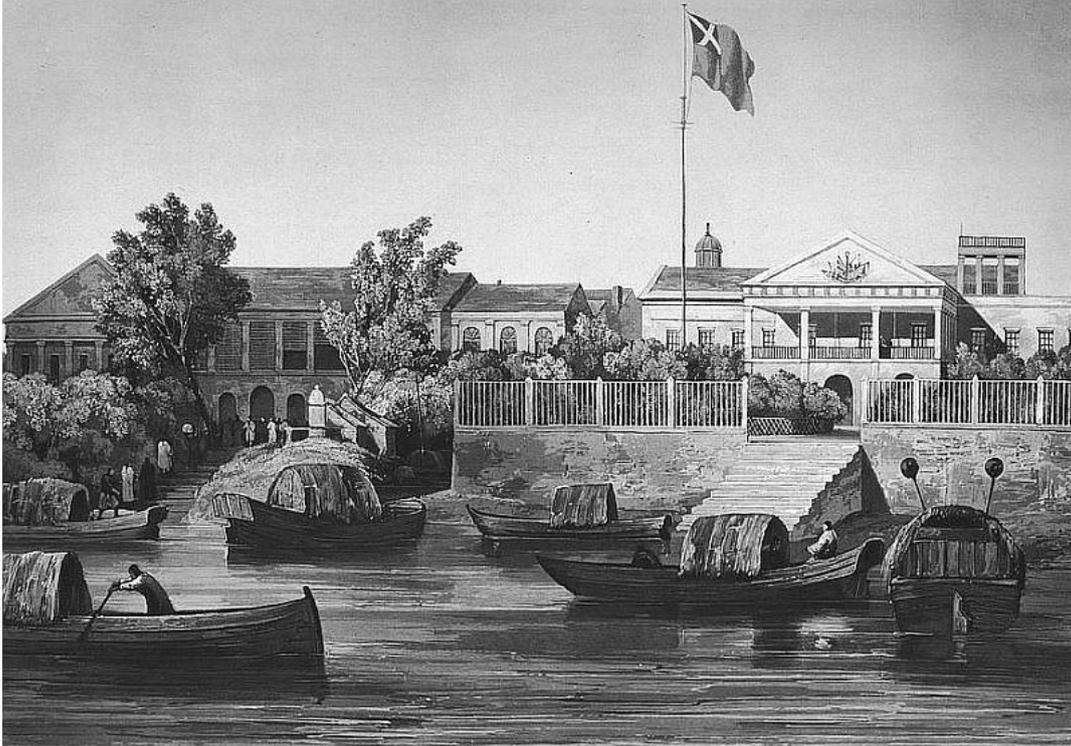
Depuis le départ de Macao, j'avais pu, à force d'attention, observer la plus grande partie des objets aussi curieux que multipliés qui avaient passé sous mes yeux, et dont les descriptions paraîtront peut-être se suivre avec aussi peu d'ordre que mes souvenirs ; mais quand notre chaloupe fut entrée dans l'étroit passage que laisse au milieu du Tigre cette foule innombrable d'embarcations qui forment pour ainsi dire une seconde ville devant Canton, les cris des marchands embarqués dans des

milliers de petits bateaux qui leur servent de boutique et de demeure, pour aller vendre des provisions aux habitants des jonques et des grosses barques ; le tintamarre que faisaient les restaurateurs flottants, en frappant sur d'énormes cymbales de cuivre, appelées *gong*, pour prévenir les habitués que l'heure de la distribution était arrivée ; enfin l'assourdissante musique dont les équipages des bateaux arrivants régalaient leurs amis, auprès desquels ils passaient, brouillèrent toutes mes idées, et me donnèrent, avec un violent mal de tête, le désir bien vif de retrouver un moment de repos, même aux dépens de ma curiosité.

p.115 Ce fut donc avec beaucoup de plaisir que mes deux compagnons de voyage et moi nous nous trouvâmes à la nuit tombante sous le toit hospitalier du consul de France, dont l'accueil ouvert et amical aussi bien que les manières distinguées justifiaient pleinement les éloges que j'avais entendu faire de M. Gernaert, à Manille et à Macao, par tous les Français et les étrangers, auxquels sa protection et ses services avaient été utiles dans beaucoup d'occasions.

Le corps et l'esprit également excédés de fatigue, et remettant au lendemain la suite de mes remarques, j'allai promptement, après le souper, chercher dans un appartement aussi commode qu'élégamment meublé le sommeil dont j'avais grand besoin ; mais je comptais sans mes nouveaux hôtes les Chinois, qui célébraient cette nuit-là même la nouvelle lune, dont chaque retour annonce pour eux le seul jour de repos qu'ils aient dans le mois : aussi ne se firent-ils pas faute de tapage et de plaisirs ; les feux d'artifice, les pétards, les accords de la plus infernale musique se succédèrent jusqu'au lever du soleil ; et comme les fenêtres de ma chambre donnaient sur le fleuve, théâtre principal de la fête, il me fut impossible de fermer l'œil. Cependant, ayant oublié de bonne heure ma rancune contre les habitants de Canton, je commençai avec empressement à m'occuper d'eux, de leur ville et de la multitude d'objets singuliers et nouveaux dont j'étais entouré ; les factoreries, au sein desquelles j'ai trouvé tant d'aimables connaissances et une si bienveillante hospitalité, attirèrent mes premières observations : ce fut là p.116 que, pendant un séjour qui

s'écoula comme un éclair, je rapportai chaque soir le fruit de mes recherches et des nombreux renseignements recueillis durant la journée, pour les transmettre au papier quand le silence de la nuit me permettait enfin de mettre un peu d'ordre dans mes idées.



**39. Factorerie à Canton.**

Le coup d'œil que sur la rive gauche m'avaient offert la veille les factoreries paraît réellement imposant à l'Européen qui visite ces contrées pour la première fois (Pl. 39) : Anglais, Américain ou Hollandais, il voit avec orgueil le pavillon de sa nation déployé au sommet d'un mât élevé qui domine de beaux débarcadères, autour desquels se pressent une foule d'embarcations ; mais nos compatriotes cherchent vainement le pavillon français, dont les Chinois ont oublié les couleurs depuis bien des années. Le nouvel arrivé regarde avec plaisir ces maisons magnifiques recouvertes de terrasses d'où la vue s'étend sur le Tigre et les faubourgs de la rive opposée, leurs vastes galeries couvertes, si fraîches pendant l'été, si agréables l'hiver pour jouir des rayons du soleil, et nécessaires dans toutes les saisons pour faire de l'exercice et conserver la santé. Ces galeries sont jetées comme des ponts, du premier étage, sur une rue parfaitement entretenue et qu'un

haut mur sépare du rivage, où sont débarquées les marchandises au milieu de grandes cours bien unies et sablées avec soin. La cour de la factorerie anglaise est ornée de plates-bandes de fleurs et de quelques arbres dont la plantation ne remonte pas plus haut que l'époque des derniers troubles entre les Anglais et le gouvernement chinois, auquel p.117 ces embellissements parurent une infraction aux traités, et causèrent de vifs mais inutiles mécontentements.

La façade de ces beaux édifices, bâtis sur des modèles européens par les Chinois, qui, d'après les lois de l'empire, peuvent seuls en être propriétaires, n'a qu'un seul étage ; elle est bornée à gauche par un canal qui s'enfonce dans l'intérieur de la ville, et à droite, par une longue suite de maisons très larges, donnant également sur le fleuve, et précédées d'un large quai, que les bateaux assiègent de tous côtés. Dans ces dernières habitations, construites avec élégance, logent tous les marchands étrangers et même les agents de la compagnie ; car la belle factorerie anglaise n'est destinée en grande partie qu'à la représentation. Des appartements bien distribués, dont les petites portes d'entrée sont ornées d'une plaque de cuivre portant le nom du locataire, bordent de longs passages clairs, très propres, qui aboutissent ordinairement à une cour ornée d'arbustes ainsi que de fleurs, et entourée par les logements des plus riches négociants : là est le centre des affaires et d'un mouvement continu. J'y ai vu chaque jour de nombreux écrivains ou interprètes chinois occupés à régler des factures, à essayer et à compter des piastres, dont les monceaux, tirés de caves bâties en pierre de taille et voûtées pour résister au feu, sont encaissés avec autant d'ordre que de soin et envoyés à bord des bâtiments de l'Inde, après avoir toutefois payé un assez fort droit aux mandarins. Nous avons déjà vu que cette énorme quantité de numéraire qui, dit-on, a monté quelquefois à plus de cinquante millions par p.118 an, est le produit de la vente de l'opium débarqué en fraude à Lintin ; et comme la presque totalité des marchandises étrangères sont transportées dès leur débarquement dans les magasins appartenant aux membres du *hong*, il arrive que les maisons dont je viens de faire

la description ne contiennent que quelques boutiques et les demeures particulières des Européens. Partout j'ai vu le luxe et le confortable réunis, un ameublement somptueux, des tables sur lesquelles l'argent et le cristal prodigués retracent les souvenirs des capitales d'Europe où ils ont été façonnés. Dans ces dîners interminables où la tempérance ne préside pas toujours, les vins de France les plus recherchés, l'art de nos cuisiniers transplanté dans ces contrées lointaines et imité par leurs élèves chinois, semblent se prêter un mutuel appui pour faire oublier chaque soir aux convives les fatigues de la journée ; mais au sein de ces belles demeures, au milieu de ces splendides festins, l'ennui et le dégoût viennent encore les chercher et leur faire sentir que les richesses et l'opulence sont bien peu de chose, si elles ne sont pas embellies par la présence des femmes, qui seules peuvent adoucir ces durs frottements qu'amènent entre les hommes l'ambition et la soif de l'or. Les Européennes sont bannies de Canton par le gouvernement chinois avec une sévérité excessive et qui n'a jusqu'ici éprouvé aucune modification, malgré les nombreux efforts tentés par les Anglais pour se soustraire à cette mesure, une des principales causes *occultes* du mécontentement qui existe entre les deux nations.

p.119 Dès l'origine de leurs relations commerciales avec les Européens, les Chinois n'ont considéré ces derniers que comme établis temporairement à Canton ; et même encore maintenant, à l'exception de quelques négociants qui exercent le commerce de l'opium, et dont les présents font fermer les yeux aux mandarins, tous les étrangers sont obligés d'abandonner Canton au mois de mars, temps auquel les bâtiments ayant quitté Wampoa, la traite du thé est terminée. Ce départ, fixé par une ordonnance du vice-roi, rapporte chaque année de fortes sommes au gouvernement chinois, qui fait payer très cher aux négociants et surtout aux agents des factoreries l'autorisation absolument nécessaire pour descendre à Macao par les canaux de l'intérieur, seule voie qu'à cette époque solennelle permettent les anciens usages ou les traités. Cette navigation, généralement préférée par les Européens comme plus agréable et même souvent moins longue

que celle du Tigre, se fait dans des bateaux couverts et commodes, mais dont la location est d'autant plus élevée qu'une grande partie de sa valeur passe aux mains des mandarins. Les étrangers attendent pour la plupart avec impatience ce moment, qui doit les ramener auprès de leurs familles et faire cesser en partie l'isolement dans lequel ils ont vécu pendant six longs mois. La présence des dames à Canton ferait disparaître cet empressement, et amènerait surtout chez les Anglais le désir de ne plus retourner à l'établissement portugais, dont le séjour actuellement très dispendieux pour leurs familles, n'aurait plus rien alors qui pût les attirer. Cette concession obtenue les p.120 factoreries ne seraient plus abandonnées, les étrangers s'y établiraient en maîtres, elles deviendraient pour eux une nouvelle patrie, et bientôt Canton aurait subi le sort des plus belles villes de l'Indostan : aussi le prudent et soupçonneux gouvernement chinois s'oppose de tous ses moyens à de si dangereuses innovations et laisse à l'ennui le soin d'éloigner pour six mois chaque année un ennemi déjà trop près à Macao, et dont la conduite envers les Birmans lui a dévoilé encore davantage les ambitieuses prétentions.

Toutes ces précautions n'étaient pas inutiles, et sans la ténacité inhérente à la politique chinoise et plus encore peut-être la fermeté intéressée des mandarins, les factoreries seraient devenues un lieu de distractions et de plaisirs.

Les premiers agents de la compagnie anglaise donnèrent, malgré l'avis contraire de la plupart de leurs compatriotes, l'exemple de faire venir leurs femmes à Canton : cet événement parut aux Chinois aussi extraordinaire qu'opposé aux traités ; cependant ils accoururent en foule pour admirer les étrangères, parmi lesquelles plusieurs pouvaient dignement soutenir l'honneur du beau sexe britannique. Il faut croire que le vice-roi craignit l'effet d'une pareille séduction sur l'esprit de ses sujets, car abrégeant les lenteurs ordinaires de sa diplomatie, il lança de suite un *chop*, ou ordonnance, dans lequel les belles Européennes étaient traitées un peu cavalièrement et recevaient l'injonction positive de quitter sur-le-champ le territoire impérial,

« qui ne devait jamais être souillé par des coureuses et des  
p.121 femmes de mauvaise vie, tolérées seulement à Macao  
pour l'usage des étrangers débauchés.

On pensera, et avec raison, que de pareils procédés durent mettre bien des amours-propres en révolution : en effet, dès ce moment, l'affaire fut considérée comme inhérente non seulement à l'honneur, mais encore aux intérêts de la compagnie, qui sans doute ne demandait que du thé à meilleur marché. Toutefois de nombreux et anciens griefs furent réveillés ; les ordres du vice-roi restèrent sans exécution : aux menaces qui furent faites d'expulser les belles dames par la force, on répondit par le débarquement de quinze cents matelots anglais pour garder les factoreries ; alors survinrent les événements dont j'ai déjà parlé ; les vaisseaux de la compagnie restèrent à l'embouchure du Tigre, et les héroïnes de l'amour conjugal à Canton. Au milieu de ces grands intérêts en présence, les belles dames anglaises furent oubliées par le gouvernement chinois, jusqu'au départ de la flotte pour l'Europe ; mais bientôt après les plaintes recommencèrent et ne furent pas plus écoutées. Les choses allaient encore prendre une tournure hostile, quand les nouvelles autorités nommées par la cour des directeurs à Londres arrivèrent, et quelques-uns des plus aimables sujets de la guerre suivirent les disgraciés à Macao ; mais le cours de la vengeance chinoise ne fut pas arrêté par cette victoire. Pendant mon séjour à Canton, une dame y était encore, et son cœur résistait courageusement aux vexations que les mandarins faisaient éprouver aux Chinois attachés à son mari, et repoussait même les supplications de toute la famille p.122 d'un haniste, qui fut mis en prison jusqu'à ce que les ordres du gouvernement eussent été exécutés ; mais enfin l'indignation générale des Européens mit un terme à cette résistance déplacée sous tous les rapports.

D'après un tel état de choses, il est facile de concevoir combien doit être monotone l'existence des Européens à Canton. Quelles douces, quelles agréables relations peuvent exister entre des hommes éloignés de tous les êtres qui leur sont chers ; privés des soins, des consolations

d'un sexe qui seul peut adoucir nos peines et nous faire oublier nos chagrins ? Les réunions entre des négociants livrés au même genre d'affaires, et courant vers le même but, ne doivent jamais être intimes ni bien franches : aussi sont-elles sans abandon ; l'étiquette, les tracasseries, l'animosité même, viennent s'asseoir au milieu de ces banquets, qui commencent avec une froide réserve, et finissent souvent par des excès. Les étrangers, parmi lesquels on compte cependant bon nombre de négociants aussi recommandables par leurs talents qu'estimables par leur noble loyauté, se jalourent au lieu de se réunir. Non seulement la différence des nations trace dans ces contrées si lointaines une ligne insurmontable de démarcation entre les individus, mais l'intérêt en établit de plus fortes peut-être encore entre les enfants d'un même pays, et surtout entre les agents de la compagnie anglaise et leurs compatriotes qui font le commerce particulier ; ceux-ci voient d'un œil d'envie les autorités de la factorerie tenir la tête du commerce, marcher d'un pas aussi rapide qu'assuré vers la fortune et vivre au sein du <sup>p.123</sup> luxe, que leur permettent de soutenir d'énormes appointements, quand eux-mêmes aux prises depuis la paix avec une active concurrence, voient chaque année leurs bénéfices diminuer et leurs dépenses augmenter par le goût d'ostentation qui fait continuellement de nouveaux progrès.

La factorerie anglaise donne l'exemple de cette peu sage prodigalité ; tous les agents vivent ensemble, il est vrai, mais leur table est servie avec une recherche, une splendeur dont je fus ébloui ; les appartements sont magnifiquement décorés ; j'en ai visité un qui renferme une fort belle bibliothèque servant de lieu de réunion à tous les convives, ainsi qu'aux capitaines et aux officiers de la compagnie, envers lesquels cette dernière exerce une généreuse hospitalité.

Les frais énormes que doit entraîner nécessairement une pareille représentation montent, dit-on, annuellement à plus de cinq cent mille francs, qui sont prélevés sur les appointements de tous les agents, en proportion du rang que chacun d'eux occupe dans la factorerie. Les revenus du chef du comité et du second président peuvent s'élever,

année commune, à plusieurs centaines de mille francs ; les autres facteurs sont rétribués avec une magnificence proportionnée. Le jeune homme arrivant d'Angleterre et admis à faire partie de cette administration, reçoit, m'a-t-on assuré, d'abord sept mille deux cents francs d'appointements fixes qui augmentent chaque année de deux mille cinq cents francs ; ils sont portés, après cinq ans de service, à vingt-cinq mille francs ; après dix ans, à soixante et p.124 quinze mille, jusqu'à ce que son ancienneté ou la protection des directeurs à Londres, l'élève aux premières places de la factorerie, dont le président actuel n'a que trente-deux ans. Toutes ces dépenses, auxquelles d'autres presque aussi considérables viennent se joindre, m'ayant paru bien onéreuses pour la compagnie, je pris des renseignements sur la manière dont elle les supporte : mon étonnement fut grand quand on m'assura que deux et demi pour o/o sur la seule vente des thés en Angleterre couvraient tous les frais et au-delà. Que l'on juge, d'après ce simple aperçu, des immenses résultats du privilège de la compagnie, et de l'importance que peut avoir pour le commerce britannique sa presque inévitable dissolution.

J'ai entendu assurer que la compagnie anglaise, si elle est dépouillée du commerce exclusif avec la Chine, et qu'elle abandonne au gouvernement le sceptre de l'Indostan, est décidée à soutenir la concurrence contre les entreprises particulières qui s'établiront ; mais alors elle apportera sans doute plus d'économie dans ses armements et n'accordera plus à ses facteurs les mêmes avantages. Cependant, quelque excessifs que ces avantages doivent paraître, je les considère comme le juste dédommagement de l'espèce d'exil dans lequel ces Anglais passent ordinairement un grand nombre d'années, avant d'arriver aux hautes fonctions qui ont assuré de tout temps et qui assurent encore maintenant la fortune des individus. Pendant l'hiver, saison de la traite, qui retient à Canton tous les étrangers, ceux-ci, presque toujours renfermés dans leurs appartements ou leurs p.125 comptoirs, sont privés du plaisir de la promenade, dont leur genre de vie semblerait leur faire un besoin ; mais la foule qui remplit les rues,

## La Chine

et l'insolence de la population des campagnes, sont des obstacles si repoussants pour les Européens, que plusieurs d'entre eux m'ont assuré n'être jamais sortis des factoreries, si ce n'est pour retourner à Macao. Parmi les autres, quelques-uns plus jeunes s'amuse à manœuvrer eux-mêmes chaque soir, sur le Tigre, de belles embarcations apportées à grands frais d'Angleterre. Ils débarquent sur la rive droite du fleuve, dans des endroits dont les habitants sont intéressés à leurs visites ; puis ces marins improvisés rentrent chez eux après avoir fait un exercice un peu fatigant, mais très favorable à leur santé.

Un pareil genre de vie serait donc insupportable, si des gains énormes ne donnaient au négociant l'espoir de trouver un jour dans sa patrie, au sein de l'opulence, le dédommagement de ses ennuis passés : aussi chaque année plusieurs Européens quittent la Chine avec des capitaux considérables, gagnés le plus souvent dans le commerce de l'opium, pendant douze à quinze ans d'exil. Mais depuis la paix, le nombre des marchands ayant considérablement augmenté, les profits ont diminué en proportion, et les départs sont devenus moins fréquents. L'amour du luxe et de l'ostentation, cet ennemi du commerce, a également fait à Canton de sensibles progrès dans la plupart des maisons européennes, qui se livrent à des dépenses hors de proportion avec leurs revenus ; et malheureusement, là comme dans la plupart de nos grandes villes de <sup>p.126</sup> commerce d'Europe, l'usage l'exige et empêche même les gens sages d'agir autrement. En effet, quel système d'économie est-il possible de suivre dans une maison, avec ce *comprador*, intendant imposé par les mandarins, et auprès duquel ceux de nos grands seigneurs d'autrefois n'auraient été que des novices en fait de ruse et d'avidité ? Lui seul achète et fournit tout ; ses mémoires ne peuvent être soumis à aucun contrôle ; car les prix sont fixés d'avance par une réunion de *compradors*, et approuvés par le mandarin, qui partage les bénéfices et repousse toute réclamation d'un maître indignement trompé. Les domestiques chinois, dont les étrangers sont obligés de se servir exclusivement, forment une espèce de corporation soumise aveuglément au pouvoir des *compradors*,

auxquels ils ne le cèdent ni en astuce ni en friponnerie. Le vol est pour ainsi dire organisé publiquement ; des receleurs chinois se chargent, sans y mettre aucun secret, de vous livrer les vins et les liqueurs de la maison où vous avez dîné la veille ; ils ne demandent que le temps nécessaire pour les faire apporter chez eux par les domestiques mêmes de l'hôte qui vous a traité : les Européens, ne pouvant s'opposer au mal, sont les premiers à plaisanter de ces scandaleuses dilapidations.

Ces domestiques sont les espions de l'autorité, qui tient ainsi les étrangers dans une surveillance continuelle, et peut d'un seul ordre les isoler entièrement dans leurs maisons. Mais ces hommes, faux, menteurs, rarement susceptibles d'attachement pour leurs maîtres, rachètent une partie de ces vices inhérents à leur classe, p.127 par des qualités que l'on trouve beaucoup moins communément chez les domestiques des autres pays : ils sont d'une propreté parfaite, sobres, soumis, empressés, très intelligents, et servent avec une promptitude et une adresse si séduisantes qu'elles font fermer les yeux sur leurs nombreux défauts.

Leur costume est le même que celui de la classe aisée : la tête rasée, couverte d'une calotte noire en étoile de crin ; la queue descendant jusqu'aux talons, et ornée à son extrémité de rubans de soie mêlés quelquefois dans les tresses des cheveux ; le cou nu ; la robe en soie noire tombant au-dessous des genoux, fendue sur la poitrine, mais boutonnée sur le côté droit ; les manches pendantes et d'une grande ampleur ; le pantalon, large depuis la ceinture jusqu'aux genoux, est ensuite serré et boutonné comme des guêtres jusqu'aux pieds, lesquels sont couverts de bas de coton et renfermés dans des souliers à épaisses semelles ; ajoutez à cela une taille généralement élevée et bien prise, un bel embonpoint considéré dans ces pays comme l'apanage de l'aisance et de la considération, une figure large, le front découvert, les yeux allongés et assez saillants, mais peu ouverts, le nez petit, aplati dans sa partie supérieure, la bouche grande et généralement bien meublée, des oreilles larges et plates, une physionomie grave et rusée en même temps, et vous aurez une idée

## **La Chine**

assez juste du bourgeois de Canton aussi bien que d'un serviteur chinois. Quoique très fortement rétribués, et employés en grand nombre dans les maisons européennes, ces domestiques s'occupent exclusivement <sup>p.128</sup> du détail intérieur des appartements, qu'ils entretiennent, il est vrai, dans une admirable propreté. Les travaux de force, tels que l'embarquement et le débarquement des marchandises, les transports des fardeaux même légers, sont dévolus dans ce pays, où chaque classe a son genre d'industrie, aux hommes d'eau, ou habitants de la ville flottante, dont l'intéressante population m'occupera plus tard, et qui, pour être placée aux derniers rangs de la société, n'en est pas moins digne d'observation.

Canton est partagé en deux villes également grandes et immensément peuplées, mais cependant bien distinctes pour l'Européen : l'une, située à quelque distance des bords du fleuve, est, comme toutes les cités chinoises, ceinte de murs peu élevés dans lesquels on n'a pratiqué qu'un très petit nombre de portes dont l'entrée est sévèrement défendue aux étrangers, qui s'exposeraient aux plus grandes insultes, s'ils osaient franchir pour un seul instant cette barrière opposée par la défiance à leur curiosité : tel est l'ancien Canton, qui renferme, dit-on, cinq cent mille âmes, et une multitude de maisons à un seul étage, construites en bois ou en pierre, entourées de jardins et séparées entre elles par des rues étroites, tortueuses, mais d'une grande propreté. Les manufactures y sont en grand nombre ; cependant il paraît que toute l'activité du commerce s'est portée dans la nouvelle ville, que sa position sur les bords du Tigre, entre Canton qu'elle touche d'un côté et les factoreries qu'elle environne de l'autre, fait supposer ne devoir sa fondation qu'à la présence des <sup>p.129</sup> Européens : supposition qu'on ne peut appuyer cependant sur aucune des observations qu'offrirait l'agrandissement successif des divers quartiers ; car en admettant que la vaste étendue de ce nouveau Canton n'opposerait pas à cette recherche des obstacles presque insurmontables, l'incendie affreux qui le consuma entièrement il y a quelques années et n'en fit qu'un monceau de décombres, doit avoir

anéanti tous les vestiges des anciennes constructions. Cet effrayant désastre, entièrement réparé maintenant, a laissé aux habitants de bien cruels souvenirs.

Le feu se déclara pendant la nuit dans un des quartiers les plus peuplés : en peu d'heures, l'incendie, excité par une forte brise de nord, eut embrasé les nombreux magasins remplis de matières combustibles, et couvert la ville d'un torrent de flammes ; les métaux mêmes les plus précieux coulaient au milieu des rues ; bientôt cette population, la veille encore si riche, offrit un spectacle d'horreur et de désolation : les femmes et les enfants que le feu avait chassés des maisons, jusque-là leur unique patrie, les uns incapables de marcher, les autres se traînant avec peine, étaient étouffés au milieu d'une multitude livrée au plus effrayant désordre, ou tombaient au pouvoir de malfaiteurs dont les bandes s'étaient organisées en un moment.

Les habitants de l'ancien Canton, craignant pour leurs propriétés, avaient fermé les portes de la ville à des compatriotes malheureux. Sur le Tigre, les bateaux qu'une seule étincelle pouvait embraser, avaient fui de l'autre côté du fleuve, ou s'étaient éloignés avec la marée : les p.130 petites embarcations seules plus faciles à manœuvrer vinrent offrir des secours, mais à prix d'or, à la foule qui, poursuivie par l'incendie, se pressait sur les quais ; mais ces malheureux, que la frayeur aveuglait, surchargeaient les bateaux et se noyaient par milliers dans les eaux du fleuve. Plusieurs Européens, témoins de cette scène d'horreur, frémissaient encore en me la racontant. Pendant trois jours, les décombres fumants furent le théâtre de tout ce que la soif du pillage et la férocité peuvent inspirer de forfaits les plus odieux. Les pauvres habitants, cherchant au milieu des ruines leurs femmes, leurs enfants, quelques vestiges de leurs richesses passées, étaient égorgés par les brigands attroupés comme des oiseaux de proie sur les restes de Canton. Enfin, après une longue attente, trente mille hommes de troupe vinrent rétablir l'ordre et rendre aux habitants l'emplacement de leurs propriétés : le nombre des victimes était considérable ; bien des familles avaient entièrement disparu ; toutes déploraient la perte de

jeunes filles ou d'enfants ensevelis sous les décombres, ou entraînés au loin dans un esclavage éternel. Mais quels désastres le temps et l'industrie n'effacent-ils pas au milieu d'une nombreuse population ? Le Canton européen sortit plus beau, plus brillant de ses cendres ; les factoreries, rebâties sur des plans plus vastes, furent augmentées et entourées de ces magnifiques bâtiments dont j'ai déjà fait la description, et formèrent ainsi le long du Tigre un beau quartier, bordé de quais larges et bien construits. Les maisons se relevèrent de tous côtés comme par enchantement ; et quoique à mon <sup>p.131</sup> passage en Chine peu d'années se fussent écoulées depuis cet effrayant incendie, toutes les traces en étaient disparues.

La nouvelle ville, rebâtie sur ses anciennes fondations, est située au bord d'une plaine qu'elle couvre de ses nombreux quartiers ; elle n'a pas de clôture : aussi les Chinois la considèrent-ils comme formant de ce côté les faubourgs de Canton, dont elle n'est qu'une copie. Si, laissant les factoreries sur la droite et le fleuve derrière soi, on entre dans la ville, on trouve partout l'image de l'activité et de l'industrie ; les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, mais longues, très unies et d'une admirable propreté ; les maisons, construites la plupart en bois avec une galerie couverte au premier étage, ont un air d'aisance agréable à la vue : la forme particulière du toit qui fait saillie sur le devant, les ornements bizarres dont il est garni, les couleurs brillantes qui couvrent la façade, forment un spectacle difficile à rendre. Chaque corps de métier occupant un quartier particulier, les boutiques de chaque rue ont une apparence uniforme, mais qui devient de plus en plus brillante, à mesure qu'elles sont plus voisines des factoreries,

Dans cette partie de la ville, les magasins ont pris pour ainsi dire une apparence européenne, et les deux rues principales, qui ont reçu les noms anglais de *New-China-Street* et de *China-Street*, ne dépareraient pas sous le rapport de la symétrie, de l'élégance des boutiques et de la manière dont les marchandises sont disposées pour tenter les chalands, les plus beaux quartiers <sup>p.132</sup> marchands de Londres ou de Paris. Ces espèces de passages pavés avec des dalles toujours

très propres, et qu'une tente défend contre les rayons du soleil, sont bordés de petites maisons contiguës, bien peintes et portant écrit en lettres d'or le nom du marchand : c'est là que sont exposés les objets qui trouvent en Europe tant d'acheteurs ; que brillent tous ces meubles en laque aux formes singulières, aux dessins plus bizarres encore, dont notre industrie, dépourvue des matériaux que la Chine et le Japon seuls produisent, n'a pu encore égaler la perfection. Nos ouvriers n'ont pas remplacé ce bois au grain spongieux et fin auquel s'attache si solidement le vernis, qu'une composition métallique, inconnue jusqu'ici aux Européens, couvre des plus brillantes couleurs. À côté se faisaient remarquer, par leur blancheur et le fini admirable du travail, une foule d'ouvrages d'ivoire, chefs-d'œuvre de la patience chinoise. Plus, loin de vastes bols à punch en porcelaine blanche, destinés pour des clubs d'Angleterre, me prouvaient que si les premiers inventeurs de cette précieuse et utile matière avaient été surpassés par les Français, leur supériorité était encore intacte dans la confection des vases qui ont le mérite d'offrir de grandes dimensions, de pouvoir être donnés à bas prix, et de résister parfaitement au feu.

J'éprouvais un mouvement d'envie en voyant dans d'immenses magasins ces beaux crépons de nankin aux couleurs si variées, parmi lesquelles le rouge l'emporte par son brillant et sa solidité ; ces belles écharpes de soie, brodées avec tant de magnificence ; des satins <sup>p.133</sup> épais et lustrés, et tant d'autres étoffes de soie, toutes destinées pour les pays lointains que la France approvisionnait autrefois.

Nos manufactures de Lyon ont sans doute égalé, surpassé même les Chinois dans la confection des tissus qu'admiraient nos pères ; mais elles ne peuvent lutter pour la main-d'œuvre et le prix des matières premières, avec un peuple aussi sobre qu'économe et dont le pays produit de la soie en abondance : c'est ainsi que les étoiles de soie travaillées à Canton et surtout à Nankin, ayant un poids et une force que celles de France, quoique plus chères, n'offrent pas, ont obtenu sur les marchés de l'Amérique du Sud, où nos bâtiments mêmes en transportent de fortes quantités, une préférence qui achève de ruiner

nos marchands. La patience, l'esprit d'imitation naturels aux Chinois, exploités par les négociants étrangers, viennent encore porter chaque jour de nouveaux et terribles coups à la seule branche d'industrie que nos malheurs ont laissée au commerce français. Ces objets de luxe, dont le goût et l'adresse des ouvriers parisiens font tout le prix, et que l'Europe entière recherche avec empressement, imités promptement à Canton, et livrés à des prix inférieurs dans l'Inde et sur les marchés du nouveau monde, sont encore partout préférés. Cette aptitude des ouvriers chinois se montre aussi dans la manière parfaite dont ils copient tous les modèles en orfèvrerie qui leur sont présentés. L'économie que trouvent les étrangers dans ce genre d'industrie a fait naître une branche de commerce très lucrative pour Canton, par la quantité <sup>p.134</sup> d'argenterie annuellement exportée sur les bâtiments anglais. La bijouterie même n'est pas à dédaigner : j'ai vu des parures d'un très grand prix, dont les perles et les diamants étaient montés fort délicatement. Celles de filigrane d'or ou d'argent sont admirées dans les capitales d'Europe pour leur fini et leur légèreté.

Au milieu de ces deux longues suites de boutiques, dans lesquelles brillaient les produits de l'industrie chinoise, mes yeux parcouraient tout avec une avide curiosité, et partout je trouvais des marchands qui se faisaient un plaisir de répondre à toutes mes questions. La plupart d'entre eux parlaient une espèce d'anglais dont l'accent nasal chinois a fait une langue particulière, mais qu'avec beaucoup d'attention et un peu d'habitude, je finis par comprendre passablement.

Mais lorsque m'éloignant des deux beaux passages qui m'avaient offert tant de sujets d'observation, je pénétrai plus avant dans l'intérieur de la ville, alors je retrouvai la véritable couleur chinoise originale, sans aucune teinte européenne, et le secours aussi gracieux qu'empressé du consul de France devint nécessaire pour me guider et satisfaire ma curiosité. En effet, au milieu de ces rues étroites, d'une longueur interminable, et remplies d'une foule d'hommes affairés, il serait imprudent pour le nouveau débarqué de s'aventurer sans guide à quelque distance des factoreries, seul endroit où les étrangers jouissent

d'un peu de considération ; celle-ci disparaît entièrement et fait place à l'aversion du bas peuple pour les Européens. à mesure que l'on avance au milieu des quartiers <sup>p.135</sup> éloignés du fleuve et formés en grande partie par les habitations particulières des marchands, dont les boutiques sont situées dans la partie de la ville où se concentre le commerce.

Le malheureux qui s'est égaré ne voit rien de rassurant sur les physionomies des hommes qui l'entourent en silence avec un air mécontent : des rires grossiers et méprisants seront la seule réponse que ses signes obtiendront : malheur à lui si, entendant les cris répétés des porteurs du palanquin où est renfermée une dame chinoise, l'imprudent ne trouve pas une rue de traverse pour éviter cette fatale rencontre ; car alors, obligé de fuir par la crainte d'être maltraité, son embarras devient de plus en plus grand, et ne cesse que quand, après bien des courses inutiles et les poches vidées par d'adroits filous, il parvient enfin à retrouver le point d'où il était parti. À cela près de quelques mouchoirs qui me furent enlevés avec beaucoup d'adresse, j'échappai assez heureusement à toutes les tribulations que je viens de décrire et auxquelles mes recherches m'ont plusieurs fois exposé.

Dans cette ville immense tout semble avoir été sacrifié au commerce : les rues sont bordées de deux longues files de magasins, toujours très propres, et disposés à peu près comme ceux de nos petites villes de France. Un vaste comptoir bien simple en occupe le fond, où sont rangées les marchandises sur des planches et dans des cases ; derrière la boutique est une petite chambre où les hommes prennent leurs repas. J'ai déjà dit que les femmes, toujours enfermées, <sup>p.136</sup> logeaient ailleurs, loin des yeux de leurs parents. Au-dessus de la boutique se trouve l'appartement rempli de marchandises, où restent les commis, que la prudence commande d'y laisser la nuit, car le maître retourne chaque soir à la maison particulière, qu'habitent ses femmes et ses enfants.

Le marchand, ordinairement assis à la porte de sa boutique, attend, en fumant gravement sa pipe au long tuyau, la venue des chalands, dont il accepte ou refuse les offres avec un imperturbable sang-froid. Les marchandises sont exposées suivant les désirs de l'acheteur ; mais à peine quelques mots viennent-ils en faire valoir la qualité ou le bon marché.

L'aspect des rues varie suivant les corps de métiers qui les occupent exclusivement ; les plus bruyants et les moins élevés dans l'échelle de l'industrie m'ont paru relégués dans les quartiers éloignés des factoreries, près desquelles généralement les boutiques sont plus vastes, mieux ornées, les marchands plus avenants et moins taciturnes : ce fut donc là que par prudence je me décidai à établir le centre de mes observations.

Je tins cette résolution avec d'autant plus de facilité que la ville de Canton, celle du moins que les Européens peuvent parcourir, ne possède point de monuments curieux ; tout y annonce l'industrie la plus active, mais on n'y remarque aucun vestige de grandeur ni de goût pour les beaux-arts. De ce côté du fleuve les pagodes sont petites, mal entretenues et pour ainsi dire abandonnées. J'entrai dans une des plus grandes, où tous les objets du culte semblaient disposés pour une <sup>p.137</sup> cérémonie ; au milieu de la cour et presque dans le sanctuaire, une foule d'ouvriers préparaient bruyamment des ballots de camphre et de plusieurs autres espèces de marchandises, destinées sans doute à être embarquées.

Les demeures des premiers mandarins et des hanistes sont de grandes maisons en pierre ou en bois sans ornements, à un seul étage, qu'environnent de vastes cours ceintes de hauts murs ; les portes, massives et grossières, ont plutôt l'air de fermer des prisons que des palais. Je voulus voir la principale entrée de la ville chinoise, le *nec plus ultra* des Européens : elle est petite, basse, et je pus à peine distinguer les maisons situées de l'autre côté, lesquelles du reste me parurent ressembler tout à fait à celles qu'il m'était permis d'examiner sans danger. Mais ce qui, dans cette porte, avait excité

particulièrement ma curiosité, c'est le grand rôle qu'elle joue dans les débats continuels des étrangers avec les mandarins : il arrive souvent que les premiers, fatigués, outrés même de ne recevoir aucune réponse à leurs fréquentes réclamations, et supposant avec raison qu'elles n'ont pas été envoyées au vice-roi, se réunissent au nombre d'une vingtaine, puis armés de bâtons, comme armes défensives, ils vont à l'entrée de la ville chinoise, s'aventurent quelques pas en dedans, frappent sur les boutiques environnantes, font le plus grand tapage possible, jusqu'à ce qu'un mandarin inférieur vienne leur demander la cause d'un pareil scandale : le nouveau placet lui est remis ; alors les conquérants ayant rempli leur but, s'en p.138 retournent avec l'espérance que le grand mandarin, informé de leur expédition par la voix publique, recevra la pétition.

Ce mode de réclamation est parfois dangereux ; car, si les Chinois sont prévenus d'avance ou se trouvent en nombre sur les lieux voisins, les pétitionnaires sont reçus durement, et peuvent être rossés d'importance quand leur force numérique ou une retraite précipitée ne les sauvent pas des mains de leurs ennemis : c'est ainsi que se traitent les intérêts commerciaux des nations les plus puissantes du monde, et cependant elles ont à Canton des factoreries et des consuls !

En vain j'ai cherché à établir quelques points de similitude entre l'ensemble ou les différentes parties des scènes qui attiraient constamment mon attention par leur continuelle variété, et ce qu'on voit dans les grandes villes d'Europe : au moment où je croyais avoir saisi quelque rapprochement qui put servir de base à une description, la certitude que tout était nouveau pour moi, que tous ces objets curieux et bizarres qui frappaient mes yeux, formaient pour ainsi dire une chaîne dont un seul anneau ne pouvait être arraché utilement, me faisait désespérer d'arriver au but vers lequel tendaient tous mes efforts.

En effet quelle ressemblance peuvent avoir avec nos habitations, construites solidement et sur des plans réguliers, ces maisons chinoises dont les toits aplatis sont ornés d'une multitude de boules pendantes,

bariolées de mille couleurs, et couvrent des fenêtres étroites et des galeries où le peu de largeur des rues <sup>p.139</sup> empêche le jour de pénétrer librement ? (Pl. 46.) Comment rendre l'effet que produit la vue de ces enseignes qui, placées perpendiculairement et faisant saillie en dehors,



**46. Une rue de Canton.**

des deux côtés de chaque boutique, sont couvertes de rouge et de caractères chinois dorés ? Cependant, si les apparences étaient différentes, je retrouvais les traces de ces coutumes que les progrès de la civilisation font naître également chez tous les peuples : ainsi à Canton, les murs des petites places sont couverts d'affiches qui annoncent sans doute au public les ordres du gouvernement ; plus loin des maisons qu'une bruyante société occupait et que de nouveaux arrivants tenaient constamment pleines, étaient des auberges, annoncées du reste suffisamment par les individus un peu sales, auxquels un large couteau passé à la ceinture donnait l'air d'importance ordinaire aux gens de leur métier dans tous les pays du monde. Ils faisaient pour ainsi dire partie d'un étalage fort peu ragoûtant, au milieu duquel on me fit remarquer, et comme une

chose consacrée par l'usage, des restes de chiens, de chats et même de rats, que les Chinois du peuple mangent sans aucune répugnance. Parmi cette immense population, dont la plus grande partie est condamnée à ne vivre que de riz et d'eau, et à laquelle même cette chétive nourriture manque souvent, la faim peut porter les hommes à des excès qui doivent paraître aussi horribles que dégoûtants aux peuples plus heureux. N'ai-je pas vu les infortunés parias dévorer les cadavres impurs d'animaux morts de maladie ! On prétend que si cette dépravation est moins commune <sup>p.140</sup> dans les provinces du sud de la Chine que dans l'Inde, c'est que les occasions de s'y livrer sont moins fréquentes, à cause de la rareté des grands quadrupèdes.

Dans les rues de Canton on ne voit ni charrettes, ni voitures, ni aucune bête de trait ; rarement l'abolement d'un chien ou le cri d'un autre animal domestique se fait-il entendre ; et si des courriers à cheval, apportant les ordres du gouvernement, n'arrivaient parfois de la capitale ou des grandes villes voisines, on serait porté à croire que dans ces contrées les quadrupèdes ont entièrement disparu. À toutes ces différences de Canton et de nos cités d'Europe, ajoutons l'absence totale des femmes, et nous concevrons plus facilement que la vue de tous les objets renfermés dans cette ville, objets très curieux sans doute pour l'observateur nouvellement arrivé, doit après quelque temps devenir monotone et inspirer même du dégoût aux étrangers forcés de résider longtemps dans les factoreries.

Cependant ces passages, ces petites places publiques, ces rues qui retentissent du bruit des marteaux, sont remplis, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, des flots d'un peuple qui fait un tapage assourdissant : il faut de grandes précautions pour circuler sain et sauf au milieu de cette multitude de marchands ambulants qui annoncent leurs marchandises par des cris différents, mais également durs et baroques. La manière dont ils portent leurs fardeaux est très ingénieuse, et malgré les dangers qu'elle semble faire courir aux

passants, les abordages sont très rares et toujours évités avec une grande dextérité.

**48a. Hommes et femmes du peuple.**

Ces hommes, dont <sup>p.141</sup> un simple caleçon compose tout l'habillement, portent sur leur large dos qu'ombragent seulement les bords d'un grand chapeau de paille pointu, un morceau de bois plat, flexible, mis en travers derrière le cou, puis assuré sur les deux épaules au moyen des bras, passés par-dessus, de manière à tenir toujours en équilibre les poids suspendus par des cordes aux deux extrémités. Tantôt ces

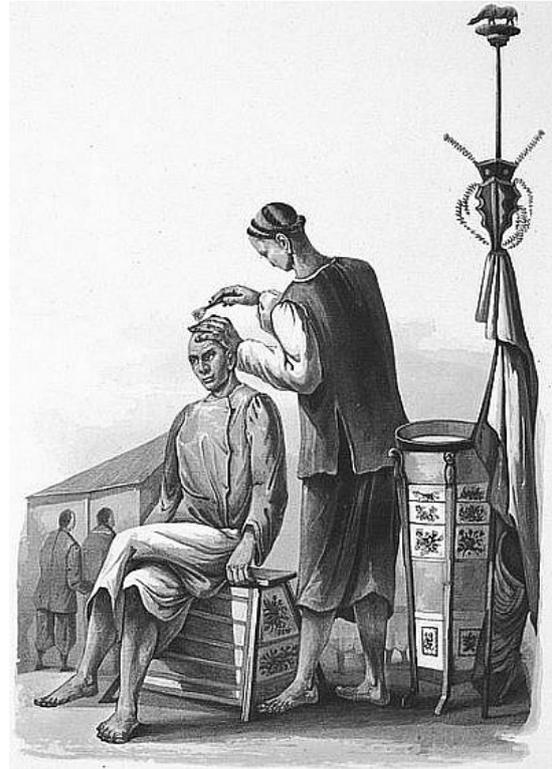


cordes soutiennent des baquets dont l'eau claire conserve des poissons encore vivants ; tantôt elles ploient sous le faix de vastes paniers remplis de légumes et de provisions que les habitants des boutiques environnantes ont bientôt achetées ; tantôt enfin elles servent à porter des ballots de marchandises, dont la circulation a lieu sans accident au milieu de passages étroits qui, dans nos grandes villes, seraient considérés comme à peine praticables pour la foule des piétons. Tous ces portefaix paraissent être d'une grande vigueur : leurs membres, leur poitrine, qu'une chemise bleue recouvre quand la température est froide, annoncent la santé. Ils sont pauvres, mais toujours propres ; leur physionomie, contractée par la fatigue et brunie par le soleil, n'a cependant rien de dur ni de grossier : elle exprime la résignation jointe à la gravité. On ne voit jamais des luttes sérieuses, et on n'entend que rarement des débats bruyants, parmi cette multitude d'individus des dernières classes ; on remarque même chez eux une certaine urbanité, cet appui mutuel, qui prouvent une civilisation aussi ancienne qu'avancée ; et si parfois les Européens ont à se plaindre de quelques procédés insolents, il faut attribuer ces procédés aux <sup>p.142</sup> préjugés de la population, que le gouvernement lui-même entretient de tout son pouvoir. Chacun exerce paisiblement son industrie : le marchand de

comestibles pour les classes inférieures installe sa cuisine portative où il croit trouver le plus de chalands ; à chaque coin de rue, un barbier, auprès de sa boutique en plein vent, passe sur la tête tondu de ses pratiques un rasoir triangulaire, avec autant de calme que s'il était dans une salle à l'abri des interruptions et des chocs dangereux.

**48b. Barbier chinois.**

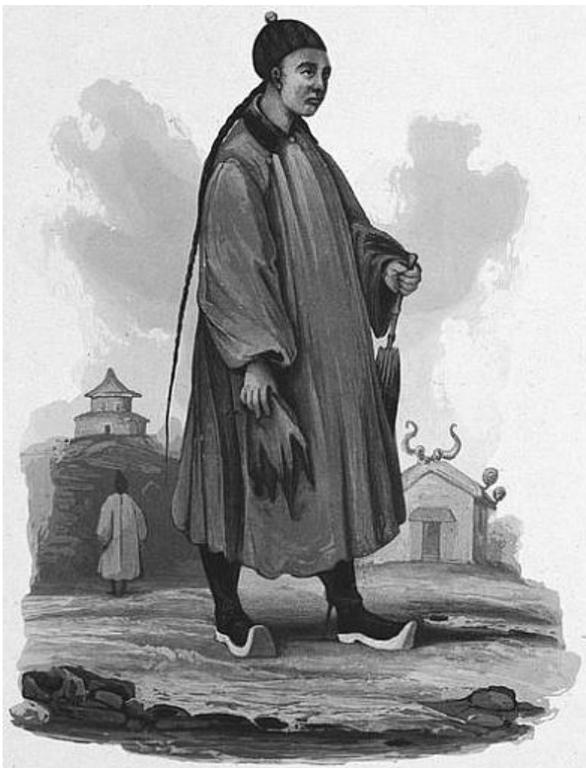
Que l'on se figure un perruquier faisant la barbe à ses pratiques au milieu des rues de Londres ou de Paris !



Mais déjà à Canton, dans cette dernière classe d'artisans, l'effet des occupations moins grossières commence à se faire remarquer : leur costume, quoique très simple, n'est point celui des porteurs : le chapeau de paille est remplacé par la calotte noire, annonçant un rang moins inférieur, et qui cache la longue et incommode queue, roulée ordinairement sur le sommet de la tête ; la robe chinoise, en étoffe de soie ou de coton, mais toujours de couleur foncée, couvre le pantalon qui

descend sur des jambes terminées par de larges pieds nus : c'est ainsi que le costume change graduellement en Chine, à mesure que les individus s'approchent des classes élevées, qui seules peuvent employer, dans leur habillement, des couleurs claires, à l'exception du jaune, réservé uniquement à l'empereur et à sa famille, et porter des bottes ainsi que d'autres attributs de leur rang ou de leurs dignités, dont j'aurai plus tard occasion de parler en détail.

**47a. Hommes de la haute classe.**



p.143 J'ai cru remarquer que dans la classe moyenne ou marchande, l'élégance du costume était sacrifiée au confortable : des vêtements, en bonnes et fortes étoffes de laine, défendent les Chinois aisés contre les variations de l'atmosphère, auxquelles ils paraissent très sensibles, si l'on en juge par la quantité de vestes et de robes qu'ils entassent successivement sur leur dos, à mesure que le froid devient plus vif ; de manière qu'à Canton on ne demande pas de combien de degrés le thermomètre est au-dessous de zéro, mais quel nombre de vestes on porte dans ce moment : alors les marchands, assis dans le fond de leurs boutiques, ont plutôt l'air de ballots que d'êtres animés. Mais dans l'autre saison leurs dimensions ont considérablement diminué : la robe que l'on porte à cette époque est en soie de couleur sombre, le plus souvent noire, ornée de boutons en métal précieux ; sous des manches larges et pendantes sont ordinairement croisées et ensevelies des mains armées d'ongles très longs, attribut des occupations libérales dans les classes moyennes comme dans les rangs les plus élevés de la société. Le pantalon en étoffe de soie ou de coton, suivant la température, tombe à longs plis jusqu'aux genoux ; puis il serre les jambes en se boutonnant sur les côtés comme des guêtres, et vient se joindre à des souliers de cuir noir, garnis d'épaisses semelles en liège ou en bois, que l'humidité peut difficilement pénétrer. Ces précautions pour la santé du corps, nécessaires dans des boutiques ordinairement sombres et humides, où les cheminées sont très imparfaitement remplacées par des réchauds, p.144 devraient être bien plus grandes encore pour la tête, qui est toujours rasée avec beaucoup de soin. Je n'ai pu trouver à cette mode générale en Chine, quoique souvent nuisible, d'autre raison que le soin de la propreté, à laquelle cependant les longues queues ne sont pas toujours favorables.

On rencontre dans les rues de Canton un grand nombre d'aveugles mendiants : ne pourrait-on pas supposer que cette cruelle infirmité qui afflige la population des provinces méridionales de la Chine, comme celle de tous les pays voisins des tropiques, est causée par l'impression d'une température très variable, sur une partie dépouillée de l'abri et

de l'ornement que la nature, toujours sage, lui avait accordés. Les Chinois aisés cherchent à suppléer dans l'hiver au manque de cheveux par des bonnets de laine brune, ayant la forme d'une sphère, et dont les bords retroussés forment un bourrelet autour des oreilles et du front. Cette coiffure, qui souffre encore quelques modifications, suivant le rang des individus, est aussi nationale que la calotte noire, à laquelle on revient quand les chaleurs commencent ; cependant, malgré tous ces soins, j'ai remarqué que les rhumes très intenses étaient communs parmi les habitants des rangs même les plus élevés.

Plus j'avance dans la tâche que je me suis imposée de donner une idée de la Chine, plus les difficultés s'amoncellent autour de moi : j'ai pu dessiner à grands traits les habitudes et la vie des Européens transplantés dans les pays éloignés de leur patrie, l'effet de la civilisation sur des naturels sauvages et féroces, dont les <sup>p.145</sup> mœurs, les coutumes n'offraient qu'un champ circonscrit à mes observations ; mais à Canton, un tout autre spectacle se déployait devant moi : j'avais sous les yeux un peuple immense parvenu longtemps avant nous au plus haut point d'industrie et de commerce, et qui cependant, on pourrait le dire, n'a de commun avec les Européens que l'hémisphère qu'il habite. Décrire avec détails des mœurs, des coutumes si étrangères à nos sociétés ; peindre des caractères si éloignés de nos idées, exigerait plusieurs volumes et aurait demandé un long séjour dans ces curieuses contrées : je n'ai donc pu que glaner, et avec la plus grande circonspection. J'ai vu et observé pendant une courte relâche, autant que mes faibles moyens me l'ont permis : les objets les plus différents passaient si rapidement sous mes yeux, il était si difficile d'obtenir des renseignements véridiques et surtout exempts de prévention, que ce que j'ai écrit ne peut être considéré que comme une suite de lueurs de la vérité. Combien de fois n'ai-je pas effacé le soir ce que j'avais écrit le matin, pour le modifier encore le lendemain, suivant les éclaircissements qu'obtenaient mes recherches ! Quels obstacles ne m'a pas opposés l'inconcevable ignorance des Européens sur les mœurs et les coutumes du peuple au milieu duquel ils passent leur vie !

## La Chine

Enfoncés dans leurs spéculations de commerce, tout ce qui n'a pas rapport au thé ou à l'opium leur est étranger, leur est même inconnu : ce fut donc aux Chinois eux-mêmes que j'eus recours, et c'est d'eux que je tiens la plus grande partie des détails que j'ai pu donner. Cependant ces détails eussent été encore <sup>p.146</sup> bien incomplets sans l'aimable obligeance de M. Gernaert, qui voulut bien abandonner ses propres affaires pour m'accompagner partout où il crut que ma curiosité pouvait être intéressée : il a été pour moi un guide aussi complaisant qu'éclairé.

Si un Chinois, attiré par le commerce à Marseille ou à Bordeaux, voulait se former une opinion générale sur les mœurs des Français, d'après celle que ses relations mercantiles lui auraient fait prendre de la classe inférieure, généralement peu considérée dans ces deux grandes villes sous le rapport de la moralité, serait-il plus ridicule que les Européens qui, ayant vécu pour ainsi dire isolés au milieu d'un peuple très retiré dans sa vie domestique, peu communicatif, méfiant à l'égard des étrangers, et dont le langage leur est entièrement inconnu, ont calomnié toutes les classes d'une immense population ? Sans doute que la ville de Canton présente d'abord à l'observateur vulgaire bien des coutumes, bien des usages qui heurtent nos goûts et nos préjugés : la multiplicité, la publicité même des lieux de prostitution ; la coutume de vendre de petits enfants ou de les exposer sur les eaux, où ils deviennent la pâture des poissons ; l'incroyable facilité avec laquelle les bandes de brigands s'organisent aussitôt que le feu se déclare dans un quartier quelconque de la ville, peuvent donner une mauvaise idée de la moralité de ses habitants ; convenons même que le bas peuple y est voleur, dépourvu de tout sentiment de probité : soustraire dans les maisons ou dans les poches des passants ce qu'il peut atteindre est pour lui un succès aussi cher à son <sup>p.147</sup> amour-propre que favorable à ses intérêts ; mais existe-t-il moins de dépravation et de corruption dans la populace de nos grandes cités, qui sont ordinairement les sentines de tout ce que renferment de plus vicieux, de plus débauché les provinces environnantes, comme Canton est le réceptacle de tout ce

qu'il y a de pis dans le Fo-Kien et le Quang-Tong ? Combien la nouveauté, en aiguissant l'esprit de critique, ne peut-elle pas faire exagérer une foule d'abus, aussi communs pourtant dans notre patrie, mais sur lesquels l'habitude nous fait fermer les yeux ! Combien encore de commerçants étrangers, trompés dans des espérances de gains peut-être illicites, n'ont-ils pas été portés à juger sévèrement des marchands chinois, si clairvoyants pour leurs intérêts et qu'on ne trompe jamais deux fois ! J'ai questionné des personnes recommandables, que leurs relations commerciales et un long séjour en Chine avaient mises parfaitement au fait du caractère des marchands avec lesquels elles étaient fréquemment en relation, et toutes leurs assertions ont été conformes à ce que ma propre expérience m'avait appris, que les commerçants chinois sont dignes d'obtenir la même confiance dont jouissent auprès d'eux les étrangers qu'ils connaissent, et que leur loyauté est au moins égale à celle des marchands de Londres et de Paris.

Telles sont cependant les premières apparences qui frappent l'Européen nouvellement débarqué sur les rivages chinois ; mais si, fermant les yeux sur la vénalité, la rapacité des mandarins, et sur les désagréments qu'éprouve un étranger dans toutes les villes où il aborde <sup>p.148</sup> pour la première fois, il cherche à observer les mœurs, le caractère des habitants de la Chine, leurs bonnes qualités lui paraîtront l'emporter sur leurs défauts.

Le Chinois, en effet, possède des qualités essentielles qui pourraient faire de ce peuple la première nation du monde s'il était bien gouverné. Il est patient, laborieux, intelligent, porté au commerce et fort industriel ; il vit sobrement et se nourrit de riz, de poisson, de volaille et de végétaux ; il fait très peu d'usage des liqueurs fortes, et l'ivresse est un vice qu'il ne connaît pas ; il entretient dans sa maison et sur sa personne une propreté parfaite. En Chine l'union, la tranquillité règnent dans l'intérieur des familles ; les femmes légitimes gardent fidèlement la foi conjugale ; le respect et l'attachement des enfants pour leurs parents est sans bornes ; enfin les classes pauvres trouvent de

l'humanité et de la bienfaisance dans les rangs supérieurs de la société : les deux extrêmes de la population sont unis par des rapports de générosité et de reconnaissance.

On accuse les Chinois d'être poltrons, défiants et soupçonneux ; on leur reproche d'avoir été aussi souvent asservis qu'attaqués par les barbares ; mais ces mêmes barbares trouvèrent-ils une résistance beaucoup plus grande, quand ils ébranlèrent le Bas-Empire et soumirent nos aïeux, presque sans combattre, à leur joug féodal ? Dans ces temps reculés l'industrie, la civilisation ont toujours cédé à la force brutale : le temps, les événements, plus que la violence, nous ont fait conquérir notre liberté ; mais ces Chinois sont restés soumis à leurs vainqueurs, à un gouvernement qui n'a dans <sup>p.149</sup> sa conduite aucun principe de loyauté, et dont les agents ne vivent que de rapines et tiennent courbée sous un réseau de fer la population de ces vastes contrées, où l'observateur étonné trouve le singulier contraste de la barbarie de l'Europe au XIII<sup>e</sup> siècle, exploitant pour ainsi dire une civilisation qui pourrait faire honneur à ce XIX<sup>e</sup> siècle dont nous sommes si fiers. Aussi quels sentiments nobles et élevés peut-on attendre d'hommes ainsi gouvernés depuis six cents ans ? Quelle importance le Chinois d'un rang inférieur peut-il attacher aux injures et même aux coups, quand il voit fréquemment les premiers mandarins de l'empire flagellés par les ordres de l'empereur ?

Chez un peuple privé absolument de toute idée de gloire et d'honneur et de ces sentiments élevés qu'enfante la liberté, les femmes ne pouvaient jouer qu'un rôle secondaire et même absolument passif. En effet, l'influence morale des femmes est nulle, en Chine ; elles sont condamnées à la réclusion, comme dans le reste de l'Asie, mais jamais à des traitements cruels. Les concubines, qui n'ont cependant d'autre appui auprès de leur maître que l'affection qu'elles ont pu lui inspirer, expient leurs fautes, quelquefois nombreuses, par un nouvel esclavage, mais non par une fin tragique, comme en Perse on en Turquie. Les femmes légitimes, même coupables, ce qui est extrêmement rare, sont

protégées par les lois : renvoyées à leurs familles, qu'elles ont déshonorées, ces malheureuses végètent dans la honte et le repentir.'

L'existence entière d'une dame chinoise paraîtrait à p.150 nos Françaises, si heureuses, si gaies, si adorées, un supplice continu. La Chinoise, née dans la réclusion, doit y vivre et y mourir ; cependant, comme elle ne connaît pas un sort plus heureux, elle est contente du sien. Soumise en naissant à une cruelle mutilation, la jeune fille s'accoutume ensuite facilement à la vie sédentaire, qui devient pour elle un besoin : son éducation, entièrement dirigée vers les arts d'agrément, tels que le chant et la musique, lui donne tous les moyens de plaire qui doivent captiver son futur époux ; l'époque du mariage, souvent voisine de l'enfance, peut en être indéfiniment éloignée par l'exiguïté de la dot ; car en Chine, comme dans notre patrie, la fortune est nécessaire pour trouver un mari ; mais les Chinois, plus prudents, évitent l'obligation de compléter par de nouveaux trésors les charmes qui manquent à la nouvelle épouse, en ne la laissant voir que lorsque les regrets seraient aussi irréparables que superflus. Celle-ci, tenue jusqu'au moment solennel dans une retraite absolue et loin de tous les yeux, paraît alors, couverte d'un voile épais, devant ses futurs parents : les yeux de la partie la plus intéressée au marché qui vient de se conclure, chercheraient en vain à pénétrer l'obstacle qui s'oppose à sa curiosité ; enfin le voile est enlevé, et le premier coup d'œil fixe le sort à venir de la pauvre jeune fille, sacrifiée souvent aux désirs d'un vieux et dégoûtant mari. Il est probable que toutes ces coutumes éprouvent dans quelques circonstances des modifications, suivant que les familles contractantes y trouvent leur intérêt. Si par exemple la jeune fille est p.151 très belle, sans doute que le secret est beaucoup moins sévèrement gardé, et la dot plus facilement acceptée. Il faut convenir que nous ne sommes pas encore arrivés en Europe à un aussi haut degré de civilisation, ce que, je pense, nos compatriotes jolies ou laides ne regretteront pas ; cependant, quel que soit le genre de sentiments qu'éprouvent l'un pour l'autre les nouveaux mariés, leurs noces n'en sont pas moins célébrées avec toute la solennité que les

Chinois déployaient également à la naissance d'un enfant mâle ou à la mort de leurs parents ; cet appareil est nécessaire dans un pays où l'état civil, les notaires sont également inconnus, et où, à l'exception des espèces de contrats que les parties échangent entre elles et gardent soigneusement, tous les actes sont pour ainsi dire confiés au souvenir du quartier et des voisins.

Les Chinois, ordinairement économes et même intéressés, étalent dans ces cérémonies un luxe, une profusion souvent hors de proportion avec leurs moyens. Un hasard heureux me fit rencontrer le cortège de la nouvelle épouse du fils d'un haniste, au moment où elle allait prendre possession du logis conjugal ; en tête marchait une troupe d'hommes en uniformes aussi bizarres que brillants, et armés de lances ainsi que de boucliers. Ils étaient suivis d'une longue file de porteurs couverts de velours et d'étoffes de soie brodées en or, qui soutenaient sur leurs épaules des chapelles couvertes d'anges et d'idoles dorés, et des jardins garnis de magots plus laids les uns que les autres, dont les têtes branlantes saluaient constamment la foule des curieux ; p.152 venait ensuite une musique composée de flûtes, de tam-tams et de gongs, dont les accords discordants déchiraient les oreilles, mais ne dérangeaient nullement l'imperturbable gravité des acteurs, tous tirés de la classe du peuple pour jouer des rôles dans la cérémonie. Après l'orchestre venait une bande d'hommes déguisés en exécuteurs des hautes œuvres ; ils portaient d'énormes sabres, des instruments de torture, attributs et accompagnements ordinaires des mandarins, mais qui, dans cette circonstance, étaient figurés comme insignes de cette dignité, dont le père du nouveau marié n'avait que le titre honorifique ; telle était la singulière société qui entourait le palanquin de la belle Chinoise, qu'un double rideau de soie, fermé avec soin, ne me permit pas même de distinguer. On me dit qu'elle ressemblait à ses deux petites sœurs, qui suivaient le cortège sous la conduite d'une vieille femme. Je pus les voir de très près ; leurs figures étaient charmantes, d'une éblouissante blancheur, et légèrement frottées avec de la farine de riz, moyen usité dans le pays pour conserver la fraîcheur de la peau.

Leurs cheveux châtain pendaient sans aucune entrave : dans quelques années ils devaient être mis en tresses ; et enfin, plus tard, relevés sur le derrière de la tête, quand la jeune fille aura subi à son tour l'épreuve du voile enlevé. La visite que le mari, jeune ou vieux, rend pour la première fois à sa femme, n'est pas moins dispendieuse : il est accompagné d'une foule de domestiques portant l'ameublement aussi riche que complet de la maison qu'il doit habiter ; mais l'usage exige que ces <sup>p.153</sup> meubles soient distribués aux parents de la jeune épouse. Toutes ces cérémonies extérieures, et plusieurs autres semblables dont quelques circonstances m'empêchèrent d'être témoin, ne forment encore qu'un épisode de la noce, dans laquelle la vanité des deux familles se montre aux yeux de leurs amis et de leurs voisins ; ceux-ci furent réunis au nombre de plus de mille à un somptueux banquet, pour lequel je vis promener en grande pompe, suivant l'usage, sur des brancards dorés que portaient des hommes magnifiquement habillés pour la circonstance, plusieurs centaines de porcs entiers rôtis, avec une multitude d'oies et de canards également prêts pour être mangés ; enfin la marche était fermée par vingt-cinq jarres contenant une espèce de liqueur peu capable d'enivrer, faite avec du riz fermenté et que les Chinois appellent *camchou*, liqueur dont les classes élevées seules font usage et toujours très modérément.

Ces somptueuses fêtes, auxquelles les femmes ne peuvent assister, ne sont pas encore finies, et déjà la nouvelle épouse a commencé le genre de vie qu'elle doit toujours mener. Ses journées, que la coutume consacre à l'oisiveté, sont partagées entre les soins de sa toilette et le plaisir de fumer dans une pipe légère et brillante du tabac très doux, dont la provision est renfermée dans la bourse richement travaillée, que les élégantes chinoises portent toujours pendue à la ceinture comme un bijou aussi nécessaire à leur parure que les colliers, les pendants d'oreilles et les bracelets dont elles sont chargées. Tous ces ornements néanmoins ne <sup>p.154</sup> sont pas destinés à ne briller que dans de vastes appartements ou au milieu d'un jardin dont l'approche est défendue même aux plus proches parents ; la réclusion des dames

chinoises n'est pas absolue : les amies se font des visites ; mais alors leur arrivée, annoncée d'avance, éloigne le maître de la maison où elles vont. Cette précaution, à laquelle les hommes se soumettent sans balancer, est presque inutile, car la plupart des Chinois ne passent que la nuit dans la maison de leurs femmes ; aussi dès que le coucher du soleil a marqué la fin des travaux de la journée, ils remontent dans leurs palanquins et vont se reposer au sein de leurs familles, mais pour les quitter encore le lendemain à la naissance du jour.

Ordinairement, dans les hautes classes, la femme légitime n'est pas seule maîtresse au logis ; elle a droit aux égards des concubines de son mari, mais elle ne leur commande pas. Celles-ci, toujours plus jeunes et souvent plus jolies, emploient tous leurs moyens de séduction pour obtenir de l'ascendant sur l'esprit d'un maître de qui dépend entièrement leur état à venir. Tant de prétentions opposées troublent souvent la tranquillité intérieure des familles et forcent de loger les rivales jalouses dans des maisons séparées. Si la femme légitime est mère d'un fils, celui-ci, après la mort du père, devient chef de la famille, et arbitre du sort de ses sœurs et de leurs mères ; car les concubines, ainsi que les filles, n'ont aucun droit à la succession ; mais ordinairement leur sort a été assuré par un testament. Dans le cas contraire, le fils aîné est tenu, d'après les <sup>p.155</sup> coutumes, de soutenir convenablement les concubines de son père, et de marier ses sœurs suivant le rang de la famille. S'il manque à ce devoir, elles peuvent en appeler à l'autorité des mandarins ; mais ces circonstances sont très rares. Les enfants mâles, légitimes ou non, partagent les biens. Quand l'aîné est fils légitime, il a deux fois autant que chacun de ses autres frères, et sa mère reçoit une part égale à la sienne. S'il est né d'une concubine, il ne peut prétendre à cet avantage. Les filles légitimes ne sont pas mieux traitées que leurs sœurs ; seulement elles reçoivent des dots plus fortes et conservent la protection des parents de leur mère.

On concevra facilement combien toutes ces femmes aspirent à donner des héritiers à leur mari : elles s'assurent ainsi des droits à son affection et un soutien pour l'avenir ; car, en Chine, le respect et

l'attachement des fils pour leur mère sont portés jusqu'à l'idolâtrie. La mort serait un supplice trop doux pour l'homme qui manquerait d'une manière grossière à celle qui lui a donné le jour. Cependant les veuves peuvent se remarier ; mais, à moins qu'elles n'aient pas d'enfants mâles, très rarement on les voit profiter de cette faculté : l'état de veuvage a sans doute quelque chose de respectable pour les Chinois, car la plupart des monuments, souvent très beaux, que l'on rencontre dans ces contrées, ont été élevés en l'honneur de veuves fidèles à leur premier mari. Je n'ai pu savoir si, dans cette dernière position, et sans enfants mâles, elles avaient la jouissance de leurs biens par un droit positif ou par suite d'un testament.

p.156 Tant d'avantages qui peuvent rendre pour les Chinoises le veuvage supportable, sont entièrement enlevés à la femme divorcée ; elle est privée de tous ses droits comme épouse et comme mère : cette condamnation est prononcée par les deux familles réunies. Aussi de pareils exemples sont très rares ; mais il n'en est pas de même pour les concubines, dont la sagesse, mise trop souvent à l'épreuve par les Lovelaces chinois, ne sait pas toujours résister ; leurs ruses pour échapper à la surveillance d'un vieux jaloux, ne figureraient pas mal dans Boccace ou dans la Fontaine. Cependant l'existence intérieure de ces jeunes filles est à peu près la même que celle de la femme légitime : plaire au maître, captiver son attention, chanter, fumer ou broder, se promener languissamment appuyée sur deux esclaves dans un jardin solitaire, telle est la triste occupation d'une concubine, que le caprice ou la jalousie d'un maître peuvent abandonner au sort le plus affreux, celui d'être vendue comme esclave. Car nous avons vu que la plupart de ces pauvres recluses achetées dans la première jeunesse, et élevées pour les plaisirs des hommes riches, sortaient des dernières classes du peuple, et devenaient tout à fait étrangères à leurs familles, dont elles sont séparées par une ligne de démarcation aussi tranchée que bizarre aux yeux de l'observateur.

Dans les contrées asiatiques, les femmes des classes supérieures seulement sont soumises à la réclusion ; celles du peuple échappent

## **La Chine**

par leur pauvreté à des précautions très dispendieuses : mais en Chine, où les femmes, quelle que soit leur condition, ne peuvent <sup>p.157</sup> paraître librement en public, que deviennent, comment vivent celles des derniers rangs de la société ? Je serais porté à croire que leur nombre est inférieur à celui des hommes, et que, parmi ces derniers, beaucoup ne sont pas mariés et ne prennent des femmes que lorsqu'ils ont les moyens de les entretenir convenablement. La grande quantité des lieux de prostitution, surtout pour le bas peuple ; l'habitude qu'ont les Chinois émigrés de vivre dans le célibat ; cette loi qui défend aux femmes de quitter leur patrie, et à laquelle on ne se soumettrait pas avec autant de facilité, si elle n'était que politique, sembleraient justifier ce que j'avance. Cependant Canton offre une exception, qui tient sans doute aux localités et à la multitude d'ouvriers qu'un immense commerce a rassemblés sur les bords du Tigre. On estime à plus de quatre-vingt mille âmes la population que contient la ville flottante, où l'on remarque de nouveaux usages, de nouvelles mœurs et, pour ainsi dire, une autre espèce d'habitants. Là, chaque famille possède un bateau de forme gracieuse et d'une propreté parfaite ; l'intérieur, recouvert au milieu par un léger toit de nattes imperméables à l'eau, est partagé en deux compartiments : l'un sert aux nombreux passagers qui traversent le fleuve ; l'autre est l'étroite cabane où sont entassés une mère, son mari et plusieurs petits enfants. Tous ces êtres bien pauvres, attendent du travail de chaque jour la subsistance du lendemain ; mais, doux, sobres, industrieux, contents de leur sort, étrangers à l'oisiveté, ces pauvres gens sont plus heureux peut-être que les hautes classes dont ils sont méprisés. Les <sup>p.158</sup> femmes, ayant conservé l'usage de leurs pieds, sont actives, alertes, conduisent elles-mêmes le bateau avec une adresse particulière, soit pour transporter des passagers d'une rive à l'autre, soit pour aller offrir les marchandises de leur petite boutique aux équipages des gros bateaux. Pendant la journée, les hommes réunis sur les quais ou dans les principales rues de la ville, travaillent pour les négociants européens ou chinois, portent les fardeaux, font les commissions ; parfois, aspirant à une plus haute branche d'industrie, ils se font marchands ambulants, vendent du

poisson, des provisions, et viennent rapporter chaque soir le fruit de leurs pénibles travaux à leurs femmes et à leurs enfants.

Combien de fois, fatigué de mes courses dans la ville, ne suis-je pas venu jouir des scènes animées et piquantes qu'offraient les quais devant les factoreries ! C'était l'époque où les navires européens ayant terminé leurs chargements, quittent la Chine pour retourner en Europe ou dans l'Inde : j'observais avec curiosité tous les mouvements des nombreux douaniers, auxquels un usage peut-être plus sage que le nôtre a interdit toute marque distinctive qui pourrait les faire reconnaître par les contrebandiers, au nombre desquels les matelots européens n'étaient pas les moins alertes ni les moins récalcitrants. Ceux-ci ayant trop fêté le départ, et obsédés par des Chinois aussi rusés que fripons, avaient bien de la peine à sauver des mains de tant d'ennemis et à mettre enfin en sûreté dans les canots de leurs bâtiments les marchandises curieuses qu'ils avaient payées sans doute dix fois au-dessus de leur véritable prix, mais <sup>p.159</sup> qu'ils destinaient peut-être à des parents, à des personnes aimées dont le souvenir était encore présent à leurs cœurs dans ces contrées éloignées. Plus loin je voyais les Indiens plus sobres et plus défiants des *country-ships* de Bombay et de Calcutta, transportant avec peine jusqu'au rivage d'énormes coffres qui, d'après la coutume autrefois en vigueur à bord de ces navires, n'auraient dû contenir que des effets d'habillement et quelques provisions, mais qui renferment maintenant de petites cargaisons dont la vente dans l'Inde ne laisse pas de faire tort aux intérêts de l'armateur. Généralement les douaniers chinois, connaissant par expérience la difficulté de faire entendre raison à de semblables commerçants beaucoup plus disposés à faire le coup de poing qu'à payer les droits, réservent toute leur surveillance pour les riches pacotilles des capitaines et des officiers des vaisseaux de la compagnie, ainsi que de leurs opulents passagers. J'ai dit ailleurs que les autorités, aussi craintives que défiantes, ont cherché à éviter tout contact immédiat avec les étrangers, dont elles redoutent, peut-être avec raison, le caractère impatient et entreprenant. C'est principalement

dans la manière dont les droits sur l'entrée ou la sortie des marchandises sont prélevés que ces prudentes précautions ont été prodiguées. Les sommes dues pour les cargaisons sont payées au gouvernement par les hanistes, qui en sont solidairement responsables et peuvent seuls être chargés des affaires des bâtiments. Mais ce système ne pouvait être appliqué à l'énorme quantité d'objets de curiosité exportés chaque année de la Chine, et qui forment une des branches de <sup>p.160</sup> commerce les plus lucratives pour Canton. Le moyen employé pour les soumettre aux droits, qui ne vont pas à moins de 20 pour 0/0 du prix d'achat, est ingénieux et remplit le but des mandarins. Chaque marchand qui vend un objet pour l'exportation, est obligé de comprendre le droit dans le prix de vente en l'annonçant à l'acheteur, et remet à celui-ci, avec la marchandise, un billet ou *chop* signé des autorités de la douane, et qui doit être présenté à l'embarquement.

Les difficultés qu'entraîne le manque de ces formalités sont facilement levées au moyen d'arguments irrésistibles auprès des Chinois. Cependant il ne faudrait pas entièrement s'y fier, surtout si la valeur de la capture devait être plus forte que le prix de la séduction. Du reste, dans l'un et l'autre cas, les douaniers jouissent des mêmes privilèges que leurs chefs, avec lesquels sans doute ils partagent les bénéfices. Ces fonctions sont regardées à Canton comme les plus lucratives, et la place de *hoppo* ou directeur des douanes est enviée de tous les favoris de l'empereur.

Nul peuple au monde ne s'entend mieux peut-être à frauder que les Chinois ; en cela du moins ils ressemblent à nos populations maritimes toujours en guerre avec les douaniers. Quand mes regards se tournaient vers le Tigre, je ne concevais pas comment cette multitude de bâtiments pouvait être surveillée ; en effet, telle était l'affluence des embarcations, que le rivage semblait se confondre avec la surface du fleuve, qui présentait alors l'image d'une ville traversée par une grande rue, à laquelle venaient aboutir des passages plus ou <sup>p.161</sup> moins étroits. Ce Canton flottant, qui reçoit par les canaux et les rivières les produits des provinces les plus reculées de l'empire, m'offrait un

spectacle aussi curieux que varié : je ne pouvais compter les différentes espèces de bateaux qui, rangées sur les côtés du fleuve, tournaient doucement à chaque marée. Les uns, destinés à porter du sel dont le commerce est si considérable entre les bords de la mer et l'intérieur de la Chine, m'étonnaient autant par leurs vastes dimensions que par l'éclat brillant du vernis qui couvrait leurs parois, en laissant au bois sa couleur naturelle ; les autres, aussi bien entretenus mais moins grands, avaient apporté des thés ainsi que d'autres productions de la Chine, et se préparaient à repartir pour les provinces de l'Ouest, avec des chargements de marchandises étrangères.

Tous ces vastes bateaux renferment des familles nombreuses dont ils sont pour ainsi dire l'unique patrie ; car les hommes s'en éloignent rarement, et les femmes jamais ; celles-ci appartiennent à la dernière classe du peuple, et ont conservé à ce titre le libre exercice de leurs pieds, qui sont toujours nus, mais petits et bien faits. Elles ont un costume très simple : leur robe taillée suivant la mode chinoise, est en étoffe brune et grossière, de laine ou de coton, et couvre une chemise de toile blanche qui descend également au-dessous des genoux, sur un large pantalon de même étoffe, plissé à son extrémité ; leurs cheveux, relevés par derrière de la même façon que ceux des femmes d'un rang plus élevé, sont arrangés avec beaucoup de soin, et découvrent des traits brunis il est vrai par le soleil, mais souvent agréables <sup>p.162</sup> et gracieux : une physionomie douce et paisible, des membres délicats, quelque chose de moelleux dans la taille et dans tous les mouvements, forment un ensemble qui plaît dans ces femmes et donne une idée avantageuse de celles de la classe supérieure, qui du reste, comme nous l'avons dit, viennent de la même origine ; car la famine et les autres fléaux de l'espèce humaine qui pèsent principalement sur cette partie la plus pauvre comme la plus nombreuse de la population, la forcent souvent de vendre les petits enfants, pour les sauver de la mort ou dans l'espoir de leur assurer un avenir plus heureux. Fermons les yeux sur l'horrible coutume d'exposer ces faibles créatures sur le bord des fleuves, et en nous félicitant d'habiter des contrées plus favorisées,

plaignons celles qu'une trop grande masse d'habitants condamne à la nécessité de se débarrasser violemment du surcroît de population qu'elles ne peuvent nourrir.

J'éprouvais ce sentiment en considérant la fourmilière d'êtres humains que le commerce avait réunis et faisait vivre dans un espace où quelques milliers d'Européens se trouveraient gênés ; cependant la plus grande tranquillité, une parfaite harmonie règnent parmi cette population aquatique : tous ces bateaux de formes, de dimensions si variées, circulent paisiblement : jamais de querelles ni même de débats. Chaque bateau, portant des passagers ou des marchandises, conduit par une femme entourée de ses petits enfants, trouve partout une bienveillante protection, grâce à laquelle, malgré le courant rapide du fleuve, les accidents sont <sup>p.163</sup> extrêmement rares. Quelle leçon pour les classes inférieures, si brutales, si grossières, chez des peuples qui prétendent cependant être les mieux policés du monde ! En Chine, les mêmes sciences, les mêmes arts qui ont fait faire de si grands progrès à l'industrie de la France et de l'Angleterre, sont peut-être ce qu'ils étaient en Europe il y a plus d'un siècle ; mais, je le répète, les Chinois nous sont bien supérieurs dans la véritable civilisation, celle qui dépouille l'espèce humaine de cette grossièreté, de cette ignorance qui, chez beaucoup de nations européennes, fait descendre les derniers rangs de la société au niveau des plus féroces animaux.

L'aspect de cette ville de bateaux est bien différent de celui que présentent les rues de Canton. Il règne dans ces dernières autant de mouvement, autant d'activité que sur le Tigre ; les marchands ambulants y font autant de bruit ; cependant une teinte uniforme dont les beaux-arts ne viennent pas rompre la monotonie ne tarde pas à fatiguer l'attention : on voit un peuple industriel, occupé, mais nulle apparence d'agréables distractions. Le fleuve au contraire offre un spectacle attrayant. Mes yeux parcouraient avec curiosité cette file inégale de vastes bateaux dont l'apparence rappelait à mon souvenir les bords que l'on voit sur la Seine à Paris : les dorures dont ils sont couverts extérieurement, les peintures, les lustres, que de larges

## **La Chine**

fenêtres, ornées souvent elles-mêmes de figures fort dangereuses pour la vertu des passants, laissent facilement apercevoir, les font tout de suite reconnaître pour des lieux consacrés au plaisir : c'est là que chaque soir, après le <sup>p.164</sup> coucher du soleil, se rend une partie des habitants de Canton. Lorsque les rues si bruyantes, si populeuses pendant les heures de la journée, sont presque désertes et rentrent dans un profond repos, que toutes les boutiques sont fermées avec soin, et que les veilleurs de nuit, placés dans des belvédères qui dominent chaque quartier, veillent à la sûreté publique et au feu ; alors le Tigre se couvre d'une multitude infinie de lumières, les salles de festin brillamment éclairées retentissent des sons baroques de la musique chinoise, et sont bientôt remplies par les visiteurs qu'apportent de tous les points des deux rives la foule de ces petits bateaux de passage, qu'une seule lumière annonce et fait ressembler pendant l'obscurité à des feux qui parcourent la surface de l'eau. Mais c'est principalement la nuit où la nouvelle lune fait sa première apparition que le Tigre offre un spectacle aussi extraordinaire que brillant : tous les bateaux sont illuminés ; les Chinois se rassemblent dans les lieux de plaisir ; les gongs, frappés à coups redoublés, mêlent leurs sons rauques et sombres, qui ressemblent à un tonnerre lointain, avec le bruit d'une multitude d'instruments et les clameurs de la foule, dont les bords du fleuve sont couverts. D'élégants feux d'artifice éclatent de tous les côtés et lancent dans l'air des feux de mille couleurs : le jour seul peut mettre un terme à ces bruyantes réjouissances, qui avaient troublé mon repos la première nuit de notre séjour à Canton.

Cependant les plaisirs des Chinois ne se bornent pas à ces solennités ; parfois les principaux quartiers de la ville sortent de leur monotonie habituelle : une troupe <sup>p.165</sup> d'acteurs vient en distraire les habitants, offrir un point de réunion aux curieux, et par conséquent attirer de nombreux acheteurs. De tous les arts que l'Europe a cultivés avec le plus de succès, l'art dramatique est celui où les Chinois sont restés le plus en arrière de nous ; il est même encore chez eux au-

dessous de ce qu'il était en France avant Corneille et Molière. Mais si l'on fait attention que dans ces contrées, le théâtre était dès longtemps sans doute parvenu au point où il est maintenant, à l'époque où les sauvages et féroces habitants des Gaules et de la Grande-Bretagne n'avaient pour tout spectacle, au milieu de leurs sombres forêts, que les sanglants sacrifices des druides, peut-être, à mon exemple, les juges sévères deviendront-ils des admirateurs. D'un autre côté, la coutume et les préjugés, qui défendent absolument aux femmes de paraître en public, sont-ils les seuls obstacles aux progrès de la scène chez les Chinois ? On doit supposer que non, car il en était de même chez les Grecs et les Romains, et cependant Eschyle et Sophocle succédèrent à Thespis, servirent de modèles à Térence, et n'ont pu être surpassés que par les poètes français. Quelle est donc la raison qui empêche le peuple chinois, si avancé en civilisation, d'avancer aussi dans les arts et dans les sciences et semble le condamner au seul génie de l'imitation ? Le commerce et l'industrie perfectionnés seraient-ils donc peu favorables aux beaux-arts, qui ne fleurissent qu'à la faveur du luxe et de la grandeur, comme les sciences ne peuvent prospérer qu'à l'ombre de la liberté ?

p.166 Les comédiens chinois sont ambulants et s'installent dans le lieu le plus convenable du quartier dont les habitants réunis payent leurs talents. En peu d'heures s'élève en plein air un théâtre formé de toile et de planches peintes avec soin ; la scène, large de vingt pieds environ sur quinze de hauteur, est élevée au-dessus du sol, de manière que la foule des spectateurs qui n'ont pu trouver place aux fenêtres des maisons voisines, puissent jouir du spectacle, lequel se compose d'une seule pièce, qu'on joue ordinairement plusieurs fois depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Condamné à ne comprendre ni la pièce ni le langage des acteurs, je me bornai à observer les gestes de ces derniers, pour en tirer quelques renseignements sur le sujet, qui ne me parut ni bien clair ni bien édifiant. Les décorations retraçaient avec assez de vérité l'intérieur d'un appartement, dont le fond était double et servait à cacher les acteurs, lorsque, suivant leurs rôles, ils

changeaient de costume ou quittaient la scène. Dans la représentation à laquelle j'assistai, les personnages étaient vêtus de longues robes blanches ; plusieurs convenaient assez bien, pour les traits et le reste de l'habillement, aux rôles de femmes qu'ils remplissaient : leurs figures jeunes, pleines et imberbes aidaient parfaitement à l'illusion. L'intrigue de la pièce, autant que j'en pus juger par la pantomime, roulait sur les ruses d'une jeune femme, concubine sans doute, trompant un mari vieux et jaloux, en faveur d'un jeune homme qui finit, comme de raison, par rosser et mettre à la porte le maître du logis.

Les auteurs chinois, comme on voit, ont puisé à la p.167 même source que leurs confrères européens ; ils ont même devancé nos auteurs les plus modernes, en fait de hardiesse et d'innovations ; car dans la comédie que je vis jouer et qui semblait causer un très vif plaisir aux nombreux assistants, une femme, ou le jeune acteur qui remplissait ce rôle au naturel, nous fit parcourir successivement tous les événements de sa vie un peu scandaleuse, depuis le moment où elle abandonne l'état de fille, *coram populo*, jusqu'à celui où elle devient mère, sans que ses nouveaux cris et ses gémissements parussent inspirer aux auditeurs un autre sentiment qu'une bruyante et très peu morale gaieté. Ces bouffonneries, parfois aussi sales que choquantes, étaient accompagnées d'une musique dont les accords aigres et discordants pour tout autre qu'un Chinois, devenaient plus ou moins vifs, suivant que les *événements* qui se passaient sur la scène excitaient plus ou moins l'attention et les rires de l'auditoire, dont les cris témoignaient la satisfaction. Une espèce de guitare, dont quelques acteurs jouaient tour à tour, et les petits cris aigus et nasillards qu'ils faisaient entendre, probablement pour imiter la voix douce des femmes, me firent supposer que la pièce était entremêlée de couplets, et que j'avais sous les yeux un véritable vaudeville chinois, dont l'existence date peut-être de plusieurs milliers d'années ; tandis qu'à Paris, malgré une forte dose d'esprit, de bonne musique et beaucoup de scandale, un vaudeville vil à peine un mois !

Les plaisirs du spectacle ne se bornèrent pas là ; à peine la pièce était-elle terminée, que les mêmes <sup>p.168</sup> acteurs, je crois, reparurent avec un costume beaucoup plus commode pour leurs nouveaux rôles, et composé d'une simple chemise, courte et sans manches, tombant sur un caleçon exigü. Un de ces hommes avait des formes colossales, et bientôt nous vîmes des preuves de sa force extraordinaire. Debout et les jambes légèrement écartées, il reçut successivement sur sa large poitrine, portée en avant, tous les sauteurs, qui après avoir fait cette espèce de bond se rejetaient en arrière et tombaient sur leurs pieds. Parmi les tours de force qui furent faits devant les spectateurs, le dernier me donna une grande idée de la vigueur du colosse et de l'agilité de ses compagnons : quatre de ceux-ci, formant un cercle, les figures tournées en dehors, entrelacèrent fortement leurs bras autour du cou et des épaules du héros de la troupe, qui s'étant d'abord accroupi, les tint suspendus quand il se releva ; trois autres sauteurs prirent sur ce premier groupe une semblable position ; enfin un jeune homme vint former le sommet de cette pyramide vivante, dont toutes les parties se trouvèrent, après une culbute, promptement sur leurs pieds.

De semblables fêtes, qui commencent ordinairement avec les solennités de la nouvelle lune, ne se renouvellent pas souvent dans le même quartier ; ce sont des espaces de foires qui donnent un moment de distraction aux ouvriers, et en même temps procurent une vente plus active aux marchands. J'observais les figures de ces derniers, qui garnissaient les fenêtres situées au-dessus de leurs boutiques et à l'une desquelles j'avais été parfaitement placé. Mes voisins <sup>p.169</sup> conservèrent durant le spectacle leur air de gravité, inhérent en Chine non seulement à l'âge mûr, mais encore à la fortune et aux rangs un peu élevés. La foule, qui se pressait au-dessous de nous sur la place, témoignait au contraire les sensations qu'elle éprouvait par de bruyantes exclamations. Le coup d'œil singulier que m'offrit ce champ de têtes rasées et dans un mouvement continu, m'amusa pour le moins autant que les bouffonneries et les gambades des acteurs.

Parmi les agréables connaissances que je dus aux bons soins de notre consul, celle d'un des principaux membres du *hong*, vieillard encore vert, d'une humeur gaie, d'un caractère aimable, qualités rares chez les Chinois, me fut extrêmement précieuse : je dois à cet excellent homme, qui m'a comblé d'attentions, beaucoup d'utiles renseignements, et un avantage que les Européens obtiennent avec beaucoup de peine, celui d'étudier dans son intérieur la haute classe de cette curieuse population.

Chaque jour j'allais causer avec ce bon Chinois, homme d'esprit, de moyens, et parlant passablement l'anglais : la franchise et l'abandon naturels au caractère de notre nation, et qui lui font pardonner si facilement sa prétendue légèreté, avaient entièrement dissipé la défiance de mon nouvel ami : par lui j'eus quelques détails sur la compagnie dont il faisait partie, sur la prospérité dont elle a joui, sur l'abaissement où elle est tombée par suite de l'avidité toujours croissante de la cour et principalement des hauts mandarins de la province, qui se servent du *hong* comme d'un instrument <sup>p.170</sup> pour pressurer par les plus iniques mesures le commerce étranger. Depuis le commencement du siècle, ce système de concussions est devenu si intolérable que sur les douze hanistes, plusieurs ont fait banqueroute de sommes énormes dont, suivant les règlements de la société, le remboursement est resté à la charge de celle-ci ; et comme la cour de Pékin ne répond à leurs demandes de retraite que par la menace d'un exil sur les frontières de la Tartarie, peine qui entraîne avec elle l'esclavage des familles et la confiscation de tous les biens, ces malheureux négociants voient le plus souvent arriver leur ruine sans pouvoir l'éviter. Chaque année augmente la somme d'avaries auxquelles ils sont soumis : le changement du vice-roi ou du *hoppo*, un mariage ou une augmentation dans les familles de ces hauts fonctionnaires, sont des occasions de présents que le *hong* ne peut refuser sans s'exposer aux plus cruelles persécutions. Peu de temps avant mon passage à Canton, un haniste exaspéré et presque ruiné par les exigences continuelles des grands mandarins, refusa de payer sa

## **La Chine**

part du sacrifice d'un million, auquel la compagnie venait d'être engagée par le vice-roi ; il osa même dire qu'il en appellerait à la justice de l'empereur. Un pareil exemple de caractère pouvait être dangereux pour les intérêts des autorités chinoises : aussi s'entendirent-elles parfaitement pour étouffer d'une manière terrible ce germe de liberté. Les troubles entre les Anglais et le gouvernement chinois étant survenus peu de temps après, le malheureux haniste, accusé auprès de l'empereur d'avoir pris tacitement parti pour les ennemis, ne <sup>p.171</sup> put se défendre ; ses réclamations furent étouffées, et après avoir été pendant plusieurs mois au moment de porter sa tête sur l'échafaud, il obtint comme une grâce insigne d'aller mourir de misère et de désespoir sur les frontières de la Tartarie.

D'un autre côté les Européens, auxquels les hanistes servent d'intermédiaires auprès du gouvernement chinois, font tomber sur eux toute leur animadversion ; ils les accusent d'être de connivence avec les mandarins pour augmenter chaque année les droits et diminuer le prix des marchandises européennes. Toutes ces réclamations, dont aucune jusqu'ici n'a pu arriver jusqu'à l'empereur, à travers tant d'obstacles élevés par l'intérêt, sont bien fondées sans doute ; mais les membres du *hong* n'ont aucun pouvoir pour y faire droit : à peine osent-ils même les transmettre au vice-roi, arbitre de leur fortune et de leur vie. C'est ainsi que les grands mandarins de Canton sont parvenus à éviter toute responsabilité auprès de leur souverain, et peu vont affecter la plus grande ignorance sur les nombreux griefs des étrangers, avec lesquels ils n'ont jamais de relation. Placés dans une position aussi difficile et qui exige les plus grands ménagements, les hanistes sont forcés à beaucoup de circonspection dans leurs rapports avec les Européens ; mais soit que mon brave Chinois pensât, et avec raison, que les Français n'inspirant aucune inquiétude au gouvernement, il pouvait me faire sans crainte les honneurs de son pays, soit qu'il en eut reçu l'autorisation ou l'ordre des mandarins, encore effrayés de leurs récents démêlés avec nos <sup>p.172</sup> rivaux les Anglais, toutes les précautions ordinaires furent un peu mises de côté

en ma faveur, et je pus satisfaire ma curiosité sur plusieurs points qui, sans cette circonstance, me fussent restés tout à fait inconnus.

Les officiers qui m'avaient accompagné, mon aimable et complaisant guide M. Gernaert et moi, nous fûmes invités à un grand dîner chinois, et l'on devinera facilement quel dut être notre empressement à profiter d'une si heureuse occasion : je me rendis donc, ainsi que les autres convives, à la maison de notre hôte, immense bâtiment à un seul étage, bâti en pierre et en brique, et situé au milieu de plusieurs petites cours, entourées elles-mêmes de murs élevés et de vastes magasins remplis de marchandises ; toutes ces constructions avaient un air triste et mal entretenu qui témoignait assez que, pour notre visite seulement, la maison occupée par les bureaux du haniste avait été transformée en lieu de réception. Nous y arrivâmes au commencement de la nuit, et fûmes reçus d'abord dans une petite salle par le maître de la maison et son frère, avec une aisance de manières et une bonhomie qui auraient fait honneur à l'amphitryon le plus distingué de Paris. Après quelques instants de conversation, nous entrâmes dans la salle du festin, qui me parut n'avoir d'extraordinaire qu'une quantité de grandes lanternes de papier bizarrement peint et sur lequel étaient tracés de gros caractères noirs ; les côtés d'une table carrée offraient à peine assez de place pour contenir les dix chaises de rotin dont elle était entourée, et qui furent occupées par les <sup>p.173</sup> deux Chinois et notre société, à laquelle s'étaient jointes plusieurs personnes de la connaissance du consul de France, attirées comme nous par la curiosité.

Le premier service se composait d'une grande quantité de soucoupes en porcelaine colorée, contenant des mets froids excitants, des vers de terre salés, cuits et séchés, mais si menus que je ne pus savoir, heureusement, ce que c'était que lorsque je les eus mangés ; du poisson salé ou fumé et du jambon, coupés l'un et l'autre en morceaux très minces ; enfin du cuir du Japon, espèce de peau noirâtre, dure, coriace, ayant un goût fort, très peu agréable, et qui paraissait avoir été mise longtemps à macérer dans l'eau. Toutes ces espèces de hors-d'œuvre, ainsi que plusieurs autres ingrédients, au

## La Chine

nombre desquels je reconnus le soya, liqueur faite avec une fève que fournit le Japon, et dont les gourmets d'Europe ont adopté l'usage depuis longtemps pour réveiller leur appétit ou leur goût blasé, étaient employés comme assaisonnement d'une foule de mets contenus dans des bols qui se succédaient sans interruption. Toutes les viandes sans exception nageaient dans la sauce. D'un côté figuraient des œufs de pigeon cuits dans du jus de viande, des canards et des poulets coupés par morceaux très petits, noyés dans un liquide noirâtre ; de l'autre, des boulettes faites avec des ailerons de requin, des œufs fermentés à la chaleur, dont l'odeur et le goût nous parurent également repoussants, d'énormes vers, des holothuries, des crabes et des chevrettes écrasées.

Placé à la droite de notre excellent amphitryon, <sup>p.174</sup> j'étais l'objet de tous ses soins ; cependant je n'en restais pas moins fort embarrassé des deux petits bâtons d'ivoire garnis d'or, qui, avec un couteau à lame longue, étroite et mince, composaient tout le matériel de mon couvert. J'avais beaucoup de peine à saisir ma proie dans tous ces bols remplis de sauce ; en vain je cherchais à tenir, comme mon voisin, cette espèce de fourchette entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite ; à chaque moment les maudits bâtons m'échappaient et avec eux le pauvre petit morceau que je convoitais. Il est vrai que le maître de la maison venait au secours de mon inexpérience, qui l'amusait beaucoup, avec ses deux instruments, dont les bouts avaient touché, deux minutes auparavant, une bouche à laquelle les ans, l'usage du tabac et de la pipe avaient cruellement enlevé sa fraîcheur. Je me serais bien passé d'un pareil auxiliaire, car mon estomac ne supportait déjà qu'avec beaucoup de peine tous les ragoûts plus extraordinaires les uns que les autres, dont bon gré, mal gré, j'avais dû goûter ; je parvins toutefois à manger assez proprement une soupe faite avec les fameux nids d'oiseaux dont les Chinois sont si friands (3). Cette substance ainsi préparée est réduite en filaments très minces, transparents comme de la colle de poisson : elle ressemble au vermicelle et n'a que peu ou point de goût. Au premier moment je fus

fort en peine de savoir comment avec nos bâtons nous pourrions goûter de toutes les sauces différentes qui composaient une grande partie du dîner : déjà le souvenir de la fable du *Renard et la Cigogne* m'était <sup>p.175</sup> revenu à l'esprit, quand nos deux hôtes, en puisant à même dans les bols avec la tasse placée à côté de chaque convive, nous montrèrent le moyen de sortir d'embarras.

Pour des jeunes gens, naturellement fort gais, tant de nouveautés offraient des sujets inépuisables de plaisanteries ; quoique inintelligibles pour le bon haniste et son frère, ces plaisanteries n'en paraissaient pas moins les rendre heureux : aussi le *camchou* circulait à la ronde et les toasts se succédaient fréquemment. Cette liqueur, à laquelle je n'ai rien trouvé d'agréable, se boit toujours chaude ; elle ressemble assez dans cet état au Madère pour la couleur et un peu pour le goût ; mais elle ne peut enivrer que bien difficilement, car malgré la nécessité où je me trouvais de faire souvent raison à mon voisin, ma tête ne s'en ressentit nullement. On boit ce vin dans de petites tasses de métal précieux, ayant la forme d'une coupe antique, avec deux anses parfaitement travaillées, et que tiennent constamment pleines des domestiques chargés d'énormes cafetières d'argent. La manière chinoise de trinquer est assez singulière, mais elle a cependant quelque analogie avec celle des Anglais : la personne qui désire faire cette prévenance à un ou plusieurs convives, les fait prévenir par un domestique ; ensuite elle prend la tasse pleine avec les deux mains, l'élève à la hauteur de sa bouche, et après avoir fait un petit signe de tête assez comique, en avale le contenu ; puis elle attend que les parties intéressées aient imité ce qu'elle vient de faire ; après quoi elle répète encore son premier signe de tête, mais <sup>p.176</sup> cette fois en tenant la tasse renversée en avant, pour prouver qu'elle est entièrement vide.

À tous ces mets, servis un à un, et dont je vis avec plaisir arriver le dernier, succéda le second service, qui fut précédé par une petite cérémonie dont le but m'a paru être de s'assurer si l'appétit des convives est satisfait : sur quatre bols, disposés en carré, on en mit trois autres également pleins de jus de viande, et surmontés d'un

## **La Chine**

huitième, formant ainsi le sommet d'une pyramide, à laquelle l'usage est de ne pas toucher, malgré l'invitation du maître de la maison. Sur le refus des convives, tout disparut, et la table se couvrit de pâtisseries et de sucreries, au milieu desquelles figuraient une salade faite avec de jeunes rejetons de bambous et des carafes d'eau préparée, exhalant une odeur infecte.

Jusqu'à-là les hors-d'œuvre dont j'ai déjà parlé avaient été les seuls accompagnements de tous les ragoûts qui s'étaient succédé ; ils servirent encore à assaisonner les bols de riz que les domestiques placèrent alors pour la première fois devant chacun des convives. Je considérais d'un air fort embarrassé les deux baguettes avec lesquelles, malgré l'expérience acquise depuis le commencement du dîner, il était fort douteux que je parvinsse à manger mon riz grain à grain, comme l'on croit dans nos contrées que les Chinois ont coutume de faire : j'attendis donc que mon voisin commençât pour suivre son exemple, prévoyant d'avance que cette fois encore une nouvelle découverte viendrait nous tirer de l'inquiétude vraiment risible que nous montrions tous. <sup>p.177</sup> En effet nos deux Chinois, joignant adroitement les deux extrémités de leurs baguettes, qu'ils enfoncèrent dans le bol de riz, élevé au niveau de la bouche, ouvert de toute sa grandeur, y firent entrer facilement les grains, non un à un, mais par milliers : ainsi mis au fait, j'aurais pu les imiter ; mais je préfèrai me dédommager sur les friandises du peu d'attrait qu'avait eu pour moi le premier service ; le second dura beaucoup moins longtemps. Les domestiques enlevèrent tous les mets, avec la nappe qui portait les preuves de notre maladresse et peut-être aussi du peu de soin des deux Chinois : bientôt la table fut jonchée de fleurs, plus brillantes les unes que les autres ; de jolies corbeilles, remplies de fruits, alternaient avec des plateaux garnis de cent espèces de confitures délicieuses ainsi que de gâteaux, dont les formes étaient aussi ingénieuses que variées. Ce mélange de productions de la nature et de l'industrie flattait également les yeux et le goût des convives : l'orange, à la forme arrondie, à la peau fine et délicate, rivalisait avec la petite mandarine écarlate, si douce, si sucrée ; à côté

## La Chine

de la jaune banane se trouvait le *litchi*, dont la peau dure, inégale et d'un rouge éclatant, défend un noyau enveloppé d'une pulpe blanchâtre, à laquelle pour son goût fin et aromatique, bien peu de fruits des tropiques peuvent être comparés. Indigène dans les contrées qui bordent la mer de Chine, le litchi nouvellement cueilli offre à leurs habitants un manger sain et délicieux pendant la belle saison, et forme, quand il est sec, une précieuse provision pour l'hiver. Avec ces fruits des pays chauds <sup>p.178</sup> étaient mêlés ceux des zones tempérées, apportés à grands frais des provinces du Nord de l'empire : les noix, les marrons, plus petits et moins bons que ceux de France ; les pommes, les raisins, les poires de Pékin ; ces dernières, dont les vives couleurs et l'odeur suave séduisaient d'abord, n'avaient aucune saveur et conservaient même toute l'âcreté des fruits sauvages. En Chine, où la pratique de l'agriculture est poussée au moins aussi loin que dans quelque pays du monde que ce soit, les fruits des régions tempérées sont généralement mauvais. Je serais porté à croire, d'après ce que j'ai observé à Canton et à Macao, que l'art de greffer est ignoré des Chinois, ou qu'ils ne veulent pas l'employer. Tous les autres fruits qui couvraient la table, particuliers à la Chine et au grand archipel d'Asie, m'étaient la plupart inconnus, et me parurent plus curieux que séduisants.

La conversation, fréquemment interrompue pendant la première partie du repas, par la nécessité de faire honneur aux nombreux toasts de nos hôtes et à tous les prodiges de cuisine chinoise, qu'on avait réunis devant nous, devint générale et très bruyante. Mon voisin surtout, peu habitué à une gaieté aussi expansive, était enchanté, et témoignait sa joie par de gros rires, auxquels se mêlaient presque à tout moment les réclamations sonores de son estomac un peu trop chargé. Suivant l'usage reçu dans le beau monde chinois, j'aurais dû imiter cet exemple, comme témoignage d'un appétit plus que satisfait ; mais mon désir de complaire à notre excellent amphitryon ne put aller jusque-là. <sup>p.179</sup> Cette habitude, qui semblerait plus qu'extraordinaire en France, n'avait rien cependant de nouveau pour moi ; je l'avais déjà remarquée dans les meilleures sociétés de Manille : devais-je donc être étonné de trouver

les Chinois aussi peu scrupuleux dans leurs habitudes de table, quand nos proches voisins les Espagnols n'ont pas encore secoué ce reste d'usages grossiers des anciens temps ?

Enfin nous passâmes dans le salon à côté pour prendre le thé, début et clôture obligés de toutes les visites et de toutes les cérémonies chez les Chinois. Suivant la coutume, les domestiques le présentèrent dans des tasses de porcelaine, couvertes chacune d'une soucoupe qui empêche l'arôme de s'évaporer ; l'eau bouillante avait été versée sur les feuilles, réunies au fond de la tasse ; l'infusion, à laquelle jamais les Chinois ne mêlent de sucre, exhalait une odeur aromatique délicieuse dont les meilleurs thés apportés en Europe peuvent à peine donner une idée ; celui-ci, que la vanité chinoise du bon haniste avait choisi exprès, était aussi rare que précieux, ou pour mieux dire n'avait pas de prix. Du reste, la différence qui fait varier d'une manière énorme la valeur des thés de même espèce, étant soumise au goût, devient tout à fait hypothétique, donne un grand avantage aux négociants chinois, et pourrait causer de fréquentes contestations, si pour les prévenir et soumettre autant que possible une chose aussi incertaine que le goût à un arbitrage positif, le commerce étranger n'entretenait des goûteurs et éprouveurs jurés de thés, aux décisions desquels <sup>p.180</sup> on s'en rapporte généralement. Leur manière de procéder est assez simple : ils mettent des quantités de thé égales et pesées avec une sévère exactitude, dans de très petites tasses faites exprès pour celle opération ; ils versent sur les feuilles de l'eau, portée à un certain degré d'ébullition, et qui n'y reste qu'un nombre fixe de secondes comptées sur une montre d'un excellent travail : ensuite la liqueur est décantée, mise à part, puis goûtée quand elle est refroidie : le plus ou le moins d'arôme qu'elle contient sert de base pour déterminer le prix du thé et sa qualité. Il y a sans doute quelque chose d'arbitraire et d'incertain dans de pareilles décisions, quoiqu'elles soient prononcées par des hommes d'une expérience et d'une probité reconnues ; mais comme les Européens n'achètent que des thés de qualités inférieures et qu'ils connaissent bien, les discussions sont très rares, et le sont d'autant plus que les

hanistes apportent dans ces sortes d'affaires beaucoup de loyauté. Sur un certificat signé à Londres, par des personnes connues, et attestant que des caisses de thé ont été trouvées falsifiées ou en mauvais état, les mêmes quantités ont toujours été remplacées à Canton sans le moindre débat.

La soirée était assez avancée, et cependant j'eus de la peine à obtenir de mon hôte la permission de nous retirer : la connaissance était faite ; à la défiance avait succédé une espèce d'abandon que l'absence de tout intérêt de commerce rendait assez naturel ; la scène que formaient mes jeunes officiers, entourant le bon vieux Chinois, auquel ils adressaient des questions si singulières qu'elles excitaient les interminables éclats de rire <sup>p.181</sup> des deux parties, me faisait faire d'agréables réflexions sur l'accueil que le caractère gai et ouvert de notre nation avait assuré à l'état major de *la Favorite* dans tous les pays que nous avons visités, La complaisance du brave haniste n'eut plus de bornes : il nous engagea à venir voir le lendemain sa maison particulière, ainsi que le jardin de son frère, tous deux situés dans le faubourg sur l'autre rive du fleuve, et la société se sépara, non sans beaucoup de témoignages mutuels d'amitié.

Il fallut, pour retourner aux factoreries, traverser une partie de la ville : nous étions accompagnés par des serviteurs portant des lanternes de papier peint, dont les différents reflets produisaient un singulier effet en donnant successivement sur les côtés de ces rues si animées quelques heures auparavant, maintenant sombres, désertes, silencieuses, et dans lesquelles on n'apercevait d'autres lumières que celles de notre cortège.

Le lendemain avant midi nous étions disposés pour la visite dont notre curiosité attendait de si agréables résultats ; en effet, cette journée et la suivante furent pour moi les plus intéressantes de toutes celles que je passai à Canton.

Un Chinois, qu'à son air digne et important je reconnus pour un des intendants du haniste, vint me prendre, ainsi que mes compagnons, dans un bateau élégamment décoré qui nous débarqua sur l'autre rive

du Tigre, en face des factoreries. La plus grande circonspection fut recommandée par notre guide, sous la protection duquel nous étions ; et je crus remarquer en effet que la prudence n'était pas inutile, au milieu de ces <sup>p.182</sup> rues, où les étrangers ne paraissent presque jamais, et où les hommes du peuple nous lançaient des regards de mécontentement : quelques-uns même prononcèrent sans doute des mots malveillants, car notre Chinois s'approcha d'eux et leur imposa silence d'un air d'autorité. Cette circonstance, aussi bien que plusieurs autres que je remarquai également bientôt après, acheva de me persuader que les mandarins avaient autorisé notre visite dans ces quartiers.

Cette partie des faubourgs m'a paru plus gaie et non moins vivante que les autres quartiers de Canton ; elle est traversée par plusieurs canaux, bordés de beaux quais et de magasins, devant lesquels de grands bateaux chargeaient ou déchargeaient des marchandises. Des rues étroites, mais assez aérées, sont bordées de maisons solidement bâties, parmi lesquelles j'en vis plusieurs qui ressemblaient tout à fait à de vastes couvents bien clos ; il est vrai qu'elles renferment les femmes des riches négociants et des mandarins. Celle où nous fûmes introduits n'avait pas une autre apparence : la première porte était voûtée et soigneusement fermée ; un seul passage nous conduisit au point de réunion de plusieurs couloirs, dont quelques-uns sans doute menaient aux appartements des femmes. Les suivantes n'étaient pas séquestrées sévèrement, car j'en aperçus plusieurs qui nous examinaient à travers les portes de communication, légèrement entrouvertes ; peut-être leurs maîtresses, cachées dans un coin, à l'abri de nos regards, satisfaisaient-elles aussi leur curiosité.

Quelque vive que fut la mienne, je ne découvris que <sup>p.183</sup> des femmes vieilles et bien laides, qui certainement ne nous donnèrent aucune velléité de manquer même par pensées aux devoirs de l'hospitalité. Enfin, après plusieurs détours dans d'étroits passages formés par de petites maisons contiguës les unes aux autres, toutes très propres, et qui, je crois, sont des bâtiments de servitude, nous

arrivâmes à l'habitation principale, ou le bon haniste nous reçut comme d'anciennes connaissances.

Cette habitation était bâtie en pierres et en briques, et n'avait qu'un seul étage abrité contre la pluie et les rayons du soleil par un toit très avancé. Je traversai plusieurs massifs de belles fleurs, qui entouraient des volières élégamment construites et peuplées d'oiseaux du plumage le plus brillant. Le luxe des appartements répondait à l'extérieur ; l'ameublement était somptueux, commode même, mais il manquait d'ordre et de goût : les ornements, entassés sans discernement, se nuisaient les uns aux autres ; les murs, tendus d'étoiles de soie de différentes couleurs, étaient couverts de très belles glaces, sorties des manufactures françaises, mais montées par des ouvriers chinois, et de tableaux dont les sujets me semblèrent assez mal choisis. Dans toutes les salles des pendules, la plupart de grand prix, placées sur des espèces d'entablements ayant assez de ressemblance avec des dessus de cheminée, jouaient les airs français les plus connus ; et comme à mesure que nous quittions une salle, on les remontait à l'instant, le concert continua pendant la durée entière de notre visite.

La première pièce où nous étions entrés m'avait paru <sup>p.184</sup> destinée à la représentation : en face de la porte et appuyée contre la cloison, était une estrade peu élevée au-dessus du sol et recouverte de tapis très fins, mais moins précieux cependant que celui qui ornait la table sur laquelle se servent le thé et la collation, lorsque, dans les solennités de famille, le maître de la maison, ses parents et ses amis sont mollement assis sur de riches coussins, les jambes croisées à la façon des Orientaux. À l'exception des derniers ornements que je viens de décrire, les autres salles ne différaient pas beaucoup de celle d'entrée ; elles communiquaient entre elles par des ouvertures que leur forme tout à fait ronde faisait paraître larges, mais qui cependant ne donnaient passage qu'à une seule personne à la fois. Aux tableaux étaient substituées des sentences écrites sur les murs en caractères rouges ou dorés. La bibliothèque attira particulièrement mon attention et me sembla témoigner en faveur de l'instruction du propriétaire. J'y

vis des manuscrits parfaitement conservés. Quoique les Chinois connaissent l'imprimerie, ils n'ont que peu ou point de livres : aussi, malgré la bizarre configuration de leurs caractères, écrivent-ils généralement avec une parfaite netteté, au moyen d'un petit pinceau trempé dans une substance très noire, que l'on obtient en frottant de l'encre de la Chine légèrement mouillée, sur un morceau de marbre ou de pierre précieuse. Cette espèce d'encrier que je vis sur la table de la bibliothèque était d'agate garnie d'or ; le milieu de la face supérieure, d'environ trois pouces carrés, offrait un creux circulaire portant encore les traces du bâton d'encre de la Chine <sup>p.185</sup> placé à côté, lequel, pour le grain et le brillant, était bien supérieur à tout ce que l'on apporte en Europe dans ce genre. Les Chinois écrivent beaucoup, et font un cas tout particulier de cette substance ; il est pourtant très difficile de s'en procurer de bonne à Canton.

Le papier sur lequel l'encre de la Chine sert à tracer des caractères, est jaunâtre, uni et doux au toucher, facile à déchirer, et souvent de dimensions auxquelles nos manufactures ne peuvent atteindre qu'avec peine : les Chinois en font un très grand usage dans les arts de l'industrie et dans l'ameublement des maisons. L'Europe a cherché à l'imiter, mais n'y est pas encore parvenue ; aussi en tire-t-on chaque année de Canton une forte quantité pour les gravures et les lithographies. Les Chinois fabriquent aussi une autre espèce de papier dont on ignore même la composition : la blancheur en est parfaite, et le tissu si compact qu'il ne peut être plié sans se rompre ; les feuilles de ce papier sont petites, mais elles ont un velouté qui donne aux peintures d'oiseaux et de fleurs un coloris, une fraîcheur que nos artistes n'ont pu encore égaler.

À côté de ces vieux manuscrits, que le maître de la maison me dit, avec un air qui fit honneur à son respect filial, être pour la plupart l'ouvrage de son père, homme très savant, je remarquai une foule de raretés placées avec ordre sur des tablettes et contre les cloisons, et particulièrement des bois fossiles bien conservés, entre autres un tronc d'arbre coupé par le milieu dans le sens de sa longueur ; la pétrification

était complète ; le marbre changeait de couleur suivant les veines du p.186 bois. Plus loin, je distinguai de petites statues en bronze de la plus haute antiquité ainsi que des sculptures en relief, les unes et les autres ouvrages des Chinois, délicatement travaillés et d'un dessin assez correct. En France, dans la Grande-Bretagne et au sein de la Germanie, les antiquités témoignent d'un état de barbarie qui heureusement ne subsiste plus ; à la Chine au contraire elles attestent d'une manière positive un génie et des connaissances qui n'ont pu survivre à la liberté. Cette nation, dont les archives renferment des séries de calculs et d'observations d'éclipses qui remontent jusque dans la nuit des temps, se sert depuis deux cents ans d'almanachs calculés par des missionnaires chrétiens, conservés et entretenus pour ce seul emploi à la cour de l'empereur, parmi les mandarins lettrés, dont la classe était, dit-on, si savante autrefois, on en voit bien peu maintenant qui aient quelques connaissances dans la géographie du globe, et qui ne soient persuadés, comme le reste de leurs compatriotes, que la Chine occupe le milieu du monde, et que les pays qui commercent avec elle sont de petits satellites jetés autour de sa masse comme des points presque imperceptibles sur la mer immense qui l'entourne de tous les côtés. De là vient la haute estime des Chinois pour leur patrie, et leur mépris pour les Européens, que la cour de Pékin représente dans tous ses actes comme des barbares, des hommes d'une espèce inférieure, turbulents, sans foi, mais possédant le courage et la férocité des bêtes de proie : et pourtant les Chinois ignorent peut-être encore l'histoire des croisades en Asie, la conquête de p.187 l'Amérique par les Espagnols, les guerres des Anglais et des Français dans l'Indostan.

Notre excellent hôte, habitué à vivre au milieu des étrangers, paraissait les avoir jugés moins sévèrement et attacher même quelque prix à notre opinion sur son opulence et son savoir. Il me fit examiner dans le plus minutieux détail une foule d'objets du Japon, que les Chinois prisent beaucoup et payent fort cher, tels que des boîtes et des meubles en laque bien supérieur, pour le vernis ainsi que pour l'éclat des couleurs métalliques, à ce que font dans le même genre les

manufactures de Canton. Enfin nous montâmes dans les appartements supérieurs, formés d'une suite de pièces, qu'au désordre des meubles je reconnus facilement pour la demeure habituelle du maître de la maison pendant la saison froide, dans laquelle nous étions alors. En effet les vastes appartements inférieurs, dépourvus de cheminées et entourés de beaux jardins que je ne pus apercevoir qu'à la dérobée par les croisées, sont aussi humides que froids depuis décembre jusqu'en mars, mais aussi le séjour doit en être délicieux le reste de l'année ; ils sont, suivant toute apparence, destinés seulement à la représentation, car il s'en fallait beaucoup que les autres offrissent le même luxe d'ameublement. Je comptai cinq ou six chambres garnies chacune d'un lit ; et en réponse à ma question, si elles étaient occupées par ses enfants, le Chinois me montra en souriant un escalier dérobé, voisin d'un lit plus grand que les autres et fermé de rideaux. Peut-être ce mystère est-il nécessaire pour prévenir les débats d'une jalousie bien naturelle entre <sup>p.188</sup> plusieurs femmes vivant sous le même toit et soumises aux caprices d'un seul maître. Il est vrai qu'en considérant la figure ridée, le corps cassé et sans grâces du vieillard que j'avais sous les yeux, je ne pouvais guère concevoir des sentiments passionnés pour un tel mari chez des femmes jeunes et sans doute belles ; mais elles ne voient que lui, et le désir d'avoir des enfants mâles qui assurent leur sort à venir peut fort bien leur inspirer cette jalousie intéressée. Généralement les jeunes Chinois qui ont de la fortune, adonnés de très bonne heure au libertinage, sont usés avant l'âge mûr et ont rarement beaucoup d'enfants. Notre haniste avait trois fils, dont il me présenta les deux aînés quand nous descendîmes dans la salle de réception, où une collation était préparée. Les sucreries et les confitures jouent un rôle important dans l'économie domestique des Chinois ; elles sont les accessoires nécessaires du thé, que l'on ne manque jamais de vous offrir dès votre entrée dans une maison ; cette boisson est d'un usage d'autant plus habituel qu'elle remplace non seulement le *camchou*, dont les habitants aisés ne boivent qu'à leurs repas, mais même l'eau pure, qui est considérée sans doute comme malsaine par les Chinois de tous les rangs, car elle approche très rarement de leurs lèvres.

Dans cette circonstance, du thé délicieux servit à éteindre la soif que nous donnèrent des confitures de cent espèces différentes, qui couvraient plusieurs larges plateaux, partagés en une infinité de compartiments, au milieu desquels la main de chaque convive, armée d'un poinçon d'argent, errait incertaine du choix. Comme <sup>p.189</sup> au dessert du dîner précédent, les fleurs et les fruits garnissaient la table et charmaient en même temps l'odorat et le goût. Notre bon haniste était enchanté ; la société, moins nombreuse que la veille, et réduite au consul de France et aux officiers de *la Favorite*, lui laissait encore plus de liberté : aussi il répondit d'une manière ouverte à toutes nos questions et nous montra même avec empressement son grand costume de mandarin de deuxième classe, titre purement honorifique pour lui, que cependant il avait payé près d'un million à la cour de Pékin, sans pour cela être moins exposé aux vexations des autorités et à leurs ruineuses et arbitraires demandes d'argent.

Le costume consistait en une robe verte, très ample, qui descendait jusqu'au-dessous des genoux et avait une légère fente de chaque côté, pour laisser au corps la facilité des mouvements, que les manches, longues et larges, ne gênaient nullement ; l'étoffe, forte et épaisse, était de soie brochée, dont les vives couleurs formaient des dessins très bizarres, mais qui avaient entre eux une certaine harmonie ; sur le devant, à la hauteur de la poitrine, au milieu d'une grande rosace, paraissaient deux griffons d'environ dix pouces de long, placés horizontalement, face à face, et à se toucher ; plus bas, des broderies très riches représentaient un édifice de construction singulière et sans doute symbolique, environné à sa base d'une multitude d'arcs de cercle qui simulaient des nuages d'où semblaient sortir des grillons et d'autres figures encore plus baroques, dont toute cette partie de la robe était <sup>p.190</sup> couverte ; des fleurs, parfaitement imitées, ornaient le côté opposé ; des bottes de cuir noir, avec des semelles d'un pouce d'épaisseur et légèrement recourbées en avant, serraient jusqu'aux genoux le bas d'un très large pantalon de soie de couleur claire pour l'hiver, ou de toile de coton fine et blanche pour la belle saison. Les plis

de ce dernier vêtement retombaient sur les revers des bottes, qui étaient garnis de velours noir.

Le chapeau de mandarin, partie très importante du costume, est de feutre bleu-violet, également garni de velours noir ; il ressemble beaucoup à un bateau évasé ; la forme en est ronde et plus élevée que les bords ; des fils de soie rouge pendent du sommet, surmonté d'une boule légèrement assujettie à une monture d'or artistement travaillée. La couleur de ce dernier ornement, gros comme un œuf de pigeon, désigne le rang des mandarins : il est rose pour la première classe, rouge pour la deuxième, bleu pour la troisième et toutes les autres classes inférieures : notre hôte ne pouvait se parer que de cette dernière couleur devant le vice-roi, quoiqu'il eût acheté fort cher le droit de porter la boule rouge. Les mandarins chinois ne quittent jamais cette marque d'honneur, qui surmonte leur bonnet ou leur calotte, et que l'on peut comparer aux crachats et aux rubans qui font distinguer les grands personnages européens, alors même que ces derniers n'ont pas tous les autres insignes de leurs dignités. Ceux des mandarins ne se bornent pas au chapeau et à la robe que je viens de décrire ; il y faut joindre encore le collier, qui se compose de pierres précieuses bleues, vertes et roses, <sup>p.191</sup> taillées en olive, et séparées entre elles à distances égales par quatre pierres de même espèce, formant des plaques ovales enchâssées dans de l'or. Une de ces dernières, plus large que les autres et dont la couleur verte était rehaussée par un double entourage de diamants et de perles, tombait jusque sur la poitrine ; une autre plaque semblable, mais moins brillante, descendait par derrière, au milieu du dos ; plusieurs médaillons d'agate et d'améthyste, d'énormes dimensions, soutenus par des cordons de soie jaune, faisaient le tour du cou et pendaient avec une certaine symétrie au-dessus du plus riche des deux colliers.

L'ensemble du costume que je viens de décrire ne manque ni d'éclat ni de grandeur ; les Chinois le portent bien : il sied à leur maintien sérieux et posé. Un mandarin, revêtu de toutes les marques de son rang, et assis dans son fauteuil de cérémonie, doit avoir un air

## **La Chine**

imposant, d'autant plus que, malgré les révolutions, l'usage est resté chez les Chinois de n'honorer de ces importantes fonctions que des hommes d'un âge mur, et qui ordinairement n'y parviennent qu'après de longs services militaires ou civils. Avec sa nomination, le mandarin des premières classes reçoit de l'empereur une espèce de bâton de commandement, fait de bois très précieux, et incrusté quelquefois d'or et de pierreries ; ce bâton a la forme d'une S, dont les extrémités sont aplaties et représentent un trèfle sculpté délicatement ; au milieu est la poignée, garnie de velours rouge brodé en or. Cette marque d'une haute dignité est placée sous un bocal de verre, dans la partie la plus p.192 apparente de la salle de cérémonie, et le bon haniste parut enchanté de voir qu'elle excitait notre curiosité.

J'ai déjà dit que les femmes légitimes des mandarins ont un costume particulier pour les grandes circonstances, et qu'elles jouissent de quelques privilèges dans les réunions de famille, seules solennités auxquelles il leur soit permis d'assister. On concevra facilement combien des femmes condamnées à vivre entre elles et loin des yeux de l'autre sexe, doivent tenir à ces prérogatives : il paraît en effet que leur amour-propre est pour beaucoup dans les énormes sacrifices que font les riches Chinois pour obtenir un titre qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ne confère aucun privilège. De l'habillement des mandarines je n'ai pu voir que les parures ; celles que nous montra notre ami chinois, qui dans le fond ne fut pas fâché, je crois, de nous les faire admirer, étaient magnifiques et faisaient honneur à sa fortune et à sa générosité ; l'écrin, me dit-il, valait plus de deux cent mille francs. Parmi un grand nombre de bracelets et de boucles d'oreilles d'or, garnis de perles d'une très belle eau et parfaitement travaillés, je remarquai des bijoux ayant absolument la même forme que l'ornement appelé sévigné par nos dames, et se plaçant également sur le milieu du front ; celui qui attira le plus notre attention pouvait avoir un pouce de large sur deux de long ; au milieu étincelait un très gros diamant entouré de belles pierres ; le tout tenait à une chaîne de diamants, destinée sans doute à le fixer autour de la tête. Le collier de mandarine était à peu près semblable à celui de mandarin,

moins massif <sup>p.193</sup> peut-être, mais plus éclatant. Une partie de ces bijoux avait été donnée en dot par les parents de la femme ; le reste provenait des présents du mari. J'appris alors que dans aucune circonstance les concubines ne peuvent rivaliser pour le luxe et la considération avec les femmes légitimes de leur maître.

Le bon haniste avait promis de nous faire voir les petites filles de son fils aîné, mais la mère n'y voulut jamais consentir : alors, pour nous en dédommager, son second fils, jeune homme d'une figure assez agréable, grand, bien fait, quoique un peu replet, joua, sur l'invitation de son père et sans montrer aucune répugnance, quelques airs chinois sur un instrument formé d'un morceau de bois creusé, qui pouvait avoir trois pieds de long et huit pouces de large. Cet instrument présentait sur sa partie convexe cinq cordes de différentes grosseurs, tendues au moyen de clefs semblables à celles d'une guitare, avec laquelle du reste il m'a paru avoir quelque analogie. Notre musicien l'ayant mis à plat sur la table, en pinça les cordes avec le pouce et l'index de la main droite, tandis que la gauche les pressait successivement avec une dextérité aussi fatigante que difficile, pour leur faire rendre des sons qui, malgré l'entraînement auquel le jeune Chinois, que l'on nous assura être un amateur distingué, semblait s'abandonner, nous firent éprouver un médiocre plaisir. Il exécuta quelques morceaux assez variés et tous notés ; l'un de ces morceaux nous rappela même un air français ; mais au résumé cet échantillon de la musique chinoise ne m'en donna pas une haute idée. Les Chinois, <sup>p.194</sup> même dans les classes les plus inférieures, sont généralement graves et flegmatiques : la danse paraît leur être inconnue et la musique vocale n'avoir que très peu de charmes pour eux : ils chantent sur un ton aigre et en fausset qui varie fort peu et déchire les oreilles. Les orchestres que j'ai entendus dans les cérémonies publiques et surtout aux fêtes des nouvelles lunes, se composaient de plusieurs espèces de flûtes dont les musiciens tiraient des sons durs et criards qui, mêlés au bruit des gongs et d'un gros tambour, produisaient un abominable charivari. Après tout, cependant, il est possible que dans l'intérieur des familles et parmi des femmes

élevées uniquement pour plaire à un maître, la musique soit cultivée d'une manière moins imparfaite que ne le pensent généralement les étrangers, lesquels ne peuvent en juger que sur des apparences souvent trompeuses.

La journée était trop avancée quand nous terminâmes notre longue visite, pour nous permettre d'aller voir le jardin du frère de notre complaisant Chinois, ainsi qu'un couvent de bonzes, situé de ce même côté du fleuve, et doublement remarquable par son architecture et son antiquité ; mais le lendemain, sous la protection bien nécessaire du même guide qui nous avait conduits la veille, je pus examiner à loisir ces deux curiosités. Nous parcourûmes cette fois une autre partie du faubourg : j'y retrouvai une population aussi nombreuse, aussi active et aussi mal disposée pour les étrangers : le vieil intendant chinois fut encore obligé d'interposer son autorité pour faire cesser les réflexions p.195 peu agréables pour nous que faisaient les habitués de plusieurs jolis marchés couverts, à travers lesquels nous passâmes pour arriver à la maison que nous allions visiter, et qui était abandonnée depuis un mois par le propriétaire, désespéré de la mort d'une femme qu'il adorait ; cependant tout y était encore dans le meilleur ordre. Des accidents de terrain créés à grand'peine occupaient la majeure partie du jardin ; de longues et étroites terrasses, qui communiquaient entre elles par de petits ponts ; des kiosques, aux formes bizarres, qu'ombrageaient et cachaient des bouquets d'arbres ; enfin, les domestiques chinois, dont les figures singulières achevaient de donner une couleur pittoresque au tableau, me retracèrent parfaitement les vues représentées sur les paravents que nos pères recevaient de la Chine, et les dessins qui ornent les ouvrages en laque, auxquels la mode en France attache aujourd'hui tant de prix. Assez généralement les peintures chinoises, qui commencent de nouveau à se répandre en Europe, sont copiées d'après nature, et donnent de ces contrées curieuses une idée plus exacte que ne pourraient le faire les descriptions les plus détaillées.

Entre la maison et les terrasses était un parterre immense divisé en plates-bandes que séparent des allées très étroites, tantôt droites, tantôt circulaires, sans ombrage, et garnies non de sable fin, comme celles de nos jardins, mais de dalles très unies, ou de briques très bien jointes entre elles et enduites d'un vernis de plusieurs couleurs, dont la surface, sur laquelle l'eau ne peut séjourner, permet aux pauvres recluses de se <sup>p.196</sup> promener, ou pour mieux dire de se traîner, malgré les pluies de la mauvaise saison. L'horticulture est un goût répandu en Chine dans les hautes classes et coûte des sommes énormes aux riches Chinois ; celui dont nous admirions le jardin avait réuni à grands frais les fleurs les plus rares et les plus belles des quatre parties du monde ; malheureusement pour notre curiosité la saison était avancée, et la plupart de ces plantes attendaient à l'abri le retour des beaux temps. Les fleurs, les arbustes mêmes des parterres sont contenus dans des pots ; sous le climat plus froid des provinces septentrionales de l'empire, on les réunit pendant l'hiver dans de magnifiques galeries entourées de châssis de verre, où les dames chinoises passent une grande partie de leur journée ; c'est là qu'elles choisissent, pour orner leurs cheveux, les fleurs aux nuances si belles, si brillantes, enlevées aux plaines désertes de la Tartarie. Ces plantes peuvent sans doute obtenir par leur rareté la préférence aux yeux des fleuristes ; mais comme la plupart n'ont aucun parfum, leur éclat seul ne peut faire oublier au voyageur européen la majestueuse rose, l'humble violette, et tant d'autres charmantes fleurs qui viennent chaque année orner sans frais nos champs et nos jardins.

Dans les jardins chinois, ceux du moins que j'ai parcourus, il règne une monotone symétrie : partout la belle nature paraît flétrie par les travaux de l'art. Au milieu de ces bouquets d'arbres qui semblent regretter la liberté, et de ces kiosques au toit pointu, surmonté d'une boule et entouré de sonnettes dorées, bizarres <sup>p.197</sup> conceptions d'artistes sans goût et sans génie, l'œil cherche en vain quelque chose de noble et de grand.

## **La Chine**

Cependant l'éclat des fleurs, la multitude de vases de porcelaine blanche et bleue, les jets d'eau qui retombent légèrement dans des bassins dont les eaux suivent en murmurant les étroits canaux qui bordent les allées, plaisent un instant aux yeux et témoignent en même temps de la fortune et peut-être aussi de la folie du maître de la maison. D'autres objets vinrent éloigner ces philosophiques réflexions ; nous entrâmes dans un grand pavillon, contigu au principal corps de logis et donnant sur le jardin ; cinq petits garçons, fils ou petits-fils du propriétaire, y étaient réunis sous la surveillance d'un vieux Chinois, à la figure longue et blême, au costume un peu négligé, à l'air enfin d'un véritable pédant de collègue ; les petits élèves, assis chacun à une table séparée, prenaient leur leçon d'après la méthode de l'enseignement mutuel. Dédaigneux Européens, qui croyez avoir trouvé quelque chose de nouveau, soyez persuadés, comme l'ont dit quelques savants sages et modestes, que nous pouvons perfectionner, mais que l'esprit humain, qui tourne depuis bien des milliers d'années dans la sphère où il est renfermé, fait maintenant bien peu de découvertes que nos devanciers n'aient devinées ou indiquées.

Ces enfants, dont le plus âgé pouvait avoir douze ans, étaient charmants : leurs yeux vifs, leurs physionomies éveillées, la gaieté qui se peignait sur leurs figures blanches et roses, contrastaient d'une manière aussi plaisante que singulière avec les traits amaigris <sup>p.198</sup> et patibulaires du précepteur, qui parut peu content de notre visite et des caresses que nous fîmes au plus jeune de ses élèves : lui seul ne se leva pas à notre arrivée ; mais je sus depuis que le haniste en ayant été informé, lui avait adressé des reproches très vifs. Généralement en Chine les enfants qui appartiennent à des familles opulentes reçoivent une éducation soignée ; quoique, suivant toute apparence, leur instruction se borne à peu près à parler et écrire correctement leur langue, elle n'en exige pas moins plusieurs années de travail. En Chine il y a deux langues bien distinctes, celle que parle le peuple, et celle des mandarins, qui est employée dans les sciences, dans la diplomatie, et connue seulement des classes élevées ; l'une et l'autre s'écrivent, et les

noms qu'elles donnent aux mêmes choses ne se ressemblent nullement. Du reste, ne retrouve-t-on pas cette différence entre la langue sacrée et la profane, dans l'Inde et l'Égypte, antiques berceaux de la civilisation ? Mais si nous considérons les diverses religions suivies par les habitants de l'empire de la Chine, nous remarquerons encore d'autres points de rapprochements beaucoup plus intéressants.

La religion qu'établit Confucius cinq siècles environ avant Jésus-Christ, est professée encore par les classes éclairées de la population, mais non sans avoir subi l'influence du temps et des événements ; car le livre qui renfermait les maximes religieuses de ce premier législateur des Chinois ayant été brûlé, deux cents ans avant notre ère, par ordre de l'empereur Chi-Hoang-Ti, ne fut écrit de nouveau que longtemps après, sur les p.<sup>199</sup> renseignements que put fournir la mémoire d'un vieillard. Ce fut postérieurement à cette dernière époque que la religion de Fo, mélange des superstitions indiennes mêlées à celles des sectateurs de Bouddha et du grand lama, s'introduisit en Chine à la suite des guerres avec les Tartares du Thibet et avec les Birmans.

La religion du Tien, la même sans doute que celle qu'enseigne Confucius, véritable déisme, ou croyance d'un seul Dieu, était trop pure, trop élevée, pour être bien comprise et surtout conservée par la partie ignorante du peuple : aussi ces magnifiques obélisques élevés sur les hauts lieux en l'honneur de la Divinité, furent-ils abandonnés pour des superstitions grossières, que le gouvernement, aussi bien que les rangs supérieurs de la population, a été obligé d'adopter en apparence et de ménager avec soin. Voilà pourquoi, plusieurs fois dans l'année, les premières autorités de Canton vont, accompagnées d'une foule nombreuse, visiter la grande pagode, qu'avec la protection de notre excellent haniste nous pûmes voir en détail.

La porte principale, par laquelle nous entrâmes dans la première cour fermée de hautes murailles, était très simple ; mais nous ne parvînmes à l'enceinte intérieure qu'en passant sous une haute voûte pratiquée au milieu d'un bâtiment carré, bâti en pierres grises. L'architecture en était antique, massive et dans le goût indien. À

l'intérieur s'élevaient de chaque côté deux statues de bois, d'environ vingt pieds de haut et bien proportionnées ; toutes quatre étaient assises dans d'immenses fauteuils mais avaient des mines bien p.200 différentes. Celles de gauche en entrant, qui représentaient sans doute les génies du mal pour l'un et l'autre sexe, offraient un aspect vraiment repoussant. L'homme, dans un costume bizarre, où la couleur du sang était prodiguée, avait dans sa main un sabre énorme, qu'il tenait levé d'une manière menaçante. La figure répondait à la contenance ; je n'ai jamais rien vu de plus hideux : des cheveux longs, hérissés comme des serpents, des yeux larges et sanglants, une effroyable moustache noire, une bouche immense et armée de défenses de sanglier au lieu de dents, qui donnait passage à une langue horrible par sa longueur et sa couleur ; enfin, des joues barbouillées de rouge complétaient la physionomie du plus abominable monstre que la peur du diable ait jamais pu faire inventer. La robe, sur laquelle on avait peint, sans doute comme signes symboliques, toutes sortes d'animaux dégoûtants, laissait paraître d'énormes bottes rouges. La compagne de ce mauvais génie, aussi gigantesque et aussi affreuse que lui, grinçait des dents, roulait les yeux comme une sorcière au sabbat. Autant ces deux idoles avaient l'air furieux et méchant, autant les deux autres paraissaient douces, bénignes et comme effrayées d'une si mauvaise société. C'étaient deux vieillards, homme et femme, les yeux baissés, les mains sur les genoux ; leur costume était de couleur tendre ; enfin ils ressemblaient à ces bonnes gens que l'on peut offenser sans crainte, et qui sont toujours disposés à pardonner : de là je supposai, et avec raison, que ce devaient être deux bons génies.

Dans le fond de l'enceinte intérieure, et en face de p.201 la porte d'entrée, se trouve la principale pagode, espèce de grand hangar carré ; la base en est bâtie en pierres et peut avoir cent pieds de long. De nombreux poteaux joints entre eux par un double rang de nattes pour servir de cloisons, soutiennent le toit, dont la forme est celle d'une pyramide quadrangulaire tronquée aux deux tiers de sa hauteur, et dont les bords inférieurs, ornés de sonnettes et de boules dorées,

## **La Chine**

saillent fortement en dehors, pour mettre le bâtiment à l'abri de la pluie ; les quatre arêtes de cette pyramide, revêtue de tuiles vernissées, sont couvertes à intervalles très rapprochés d'animaux de porcelaine, et terminées à leur extrémité par des figures de dauphins. Au-dessus de ce toit, et comme suspendu à une hauteur de plusieurs pieds, un second toit en pointe, orné des mêmes animaux et surmonté d'une énorme girouette, couvre le vide du premier. L'espace qui les sépare, destiné sans doute à faciliter la circulation de l'air, est fermé seulement par un treillis de bois peint en rouge-brun comme tout le reste de l'édifice, et qui donne à ce genre d'architecture quelque chose de pittoresque et d'aérien.

L'intérieur de la pagode était triste et désert ; à peine un demi-jour l'éclairait ; au milieu, et vis-à-vis d'une large porte, était le principal autel, que de nombreux chandeliers de cuivre garnis de cierges peints, des vases remplis de fleurs artificielles, enfin une espèce de tabernacle, faisaient étonnamment ressembler au maître autel de nos églises catholiques du second ordre. Celui-ci était dominé par une statue dorée, représentant un homme de grandeur naturelle assis, les mains <sup>p.202</sup> étendues sur les genoux, et dont l'attitude, le costume, les traits, qui n'avaient rien de chinois, rappelaient à notre souvenir les statues égyptiennes. La sculpture attestait l'enfance d'un art dans lequel les Chinois sont beaucoup plus avancés. Les ornements prodigués autour de l'idole étaient absolument semblables à ceux que j'avais observés dans la pagode de Pondichéry, et je trouvai dans ce temple de Canton des bannières aux mêmes couleurs et en aussi grand nombre qu'à la cérémonie du feu chez les Indous. L'énorme tambour, accompagnement nécessaire des fêtes de Brama, n'avait pas été oublié par les Chinois ; je l'aperçus exhaussé sur un brancard richement décoré, et au milieu d'une multitude de grosses lanternes de papier, destinées aussi à paraître dans les fêtes de la nouvelle lune.

À cette époque, les fidèles viennent en foule dans le temple et entourent l'autel, sur lequel le bonze, revêtu d'une étole, fait plusieurs cérémonies en chantant des prières que les assistants à genoux

répètent en chœur, absolument comme aux grandes messes célébrées dans les églises catholiques, à ce que m'ont assuré plusieurs Européens. La plupart des rites chrétiens n'ont-ils pas été empruntés du paganisme, dont les premiers fondateurs furent les prêtres égyptiens, imitateurs eux-mêmes des Indous, de qui les Chinois ont reçu en grande partie leur religion ?

Aux extrémités du bâtiment que je viens de décrire on voyait deux autres pagodes semblables, mais plus petites et moins ornées. L'une, située sur la gauche, contenait seulement un autel à quatre faces, au-dessus <sup>p.203</sup> duquel s'élevaient de petites statues également dans le genre égyptien : l'autre était encore plus simple ; les bannières, les instruments bruyants ne figuraient pas autour de son humble autel abandonné, sur lequel était placée une statue de marbre blanc, de grandeur naturelle, représentant une jeune vierge assise, aux traits doux et gracieux, aux yeux baissés, à la contenance modeste, dont la charmante physionomie, non plus que l'habillement formé d'une longue tunique, n'avait rien de chinois, et dont l'ensemble enfin me rappelait les statues chrétiennes. Nous la laissâmes seule, isolée sur son piédestal ; et quand nous repassâmes devant les deux horribles idoles, leurs prêtres, occupés à recevoir les offrandes, ne pouvaient suffire aux demandes de la foule des dévots empressés de présenter leurs vœux écrits en caractères d'or sur des morceaux de papier rouge, qui étaient déposés ensuite sur l'autel, aux pieds des statues. Pauvres mortels, votre religion n'est donc le plus souvent que de la peur !

Sur les derrières de ces pagodes, où nous parvînmes par plusieurs passages, nos guides nous firent voir, comme une curiosité, les cochons sacrés ; en effet, je n'avais pas encore vu des animaux de cette espèce d'une si énorme grosseur, et surtout dans un état de santé si florissant. Ma première pensée fut qu'ils étaient réservés aux sacrifices, ou à dédommager parfois les moines de leur régime sévère ; mais je calomniais les pauvres bonzes : ces cochons devaient succomber sous les seuls coups du temps, et vivre grassement jusqu'à leur dernier jour, aux frais des donateurs.

p.204 Plusieurs, surchargés de graisse et d'années, pouvaient à peine se traîner dans la cour basse et entourée de murs, où ils étaient entretenus, sans doute comme un sujet de mortification pour les religieux, car la chair de porc est si estimée des Chinois, qu'elle n'est mangée que dans les grandes circonstances. J'aurais voulu pénétrer plus loin dans l'intérieur ; mais les fidèles, déjà mécontents de notre curiosité, s'opposèrent à ce qu'elle fût plus amplement satisfaite.

Des deux côtés de l'enceinte, et faisant des angles droits avec les pagodes, s'étendaient de longs bâtiments construits en pierres, peu élevés, sans ornements, blanchis extérieurement, et divisés en petites cellules de huit pieds environ en carré, qui recevaient l'air et le jour par une porte très basse, et à travers une étroite lucarne : le mauvais grabat, les images grossièrement enluminées, la table supportant une idole de bois peint, qui composaient tout l'ameublement de ces cellules, excitèrent moins ma pitié que leur malpropreté ne m'inspira le dégoût. Un de ces bâtiments renfermait une vaste salle ayant à chaque extrémité un petit autel plus que simplement orné, et dans laquelle je vis plusieurs longues tables et des bancs de bois à peine dégrossi. Un passage conduisait à la cuisine, dont une immense chaudière de fer, maçonnée sur un fourneau et destinée à la cuisson du riz, occupait une partie ; quelques grossiers ustensiles de cuivre ou de terre cuite étaient pendus à des murs d'une construction aussi solide qu'antique. Le couvent, qui renferme, dit-on, plusieurs centaines de religieux, était désert, ce jour-là p.205 étant consacré à la quête ; car, ainsi que les ordres mendiants en Espagne et en Italie, ces bonzes vivent d'aumônes. La ressemblance entre ces moines, si différents de pays et de religion, ne se borne pas là. Plusieurs de ceux que je vis à la porte de leurs cellules, occupés à lire ou à travailler, sans que notre présence parût le moins du monde attirer leur attention, portaient une longue robe de laine blanche, sans capuchon et sans col ; les manches, larges et pendantes, étaient retroussées au-dessus des poignets ; un cordon de cuir faisait plusieurs fois le tour de la ceinture et pendait jusqu'aux pieds, chaussés de sandales mal travaillées. Les têtes de ces religieux,

rasées et entièrement découvertes, donnaient à leur figure, calme et tranquille, un air vénérable que j'ai rarement observé dans les couvents européens ; au lieu de cette corpulence qui annonce la paresse et l'oisiveté, ou de ces regards sans expression, suite ordinaire de l'abrutissement du cloître, on remarquait chez eux une santé robuste, résultat du travail et surtout d'une grande sobriété. Un grand jardin que ces bonzes cultivent fournit les légumes dont se compose uniquement leur nourriture ; des quêtes fréquentes obtiennent des fidèles le riz nécessaire pour leur subsistance et l'étoffe commune qui sert à leur habillement, seuls besoins de ces pauvres religieux, entièrement étrangers aux idées d'ambition et à la soif du pouvoir, cachées si souvent en Europe sous la haire et le capuchon.

Les bonzes ne jouissent en Chine de presque aucune influence : ils n'ont guère de relations qu'avec les <sup>p.206</sup> dernières classes de la population, qu'ils entretiennent dans une dégoûtante mais en même temps très inoffensive superstition, dont vous retrouvez partout les traces : dans chaque boutique de Canton, une idole barbouillée de rouge et couverte de dorures, tantôt seule, tantôt placée entre ses deux enfants, aussi bizarrement habillés que leur père, semble toujours présider le comptoir dans l'intérêt du marchand, qui entretient une lampe nuit et jour allumée devant son dieu domestique. Il n'y a point sur le Tigre de bateau, si petit qu'il soit, qui n'ait également son idole, comme en Italie il aurait eu sa madone. Sans doute chaque dévot chinois choisit son saint et l'habille à son gré ; car il est difficile d'en rencontrer deux qui se ressemblent. Cependant toutes ces idoles sont généralement fort laides et l'objet d'une multitude de pratiques absurdes, mais qui du moins n'inspirent pas au peuple, comme dans beaucoup de pays, une dangereuse et fanatique superstition.

Dans ces contrées, les mahométans sont en trop petit nombre pour mériter d'être comptés : aussi, quoique la Chine eût éprouvé bien des révolutions, les troubles religieux y avaient été inconnus jusqu'à l'époque où les missionnaires catholiques espagnols ou portugais s'y introduisirent. À peine un quart de siècle s'était écoulé, que déjà des

## **La Chine**

rixes avaient eu lieu entre les nouveaux chrétiens et les autres habitants, irrités d'entendre chaque jour blasphémer sans aucun ménagement leur antique religion. À ces premiers ferments de discorde se joignirent bientôt de coupables intrigues de la part des prêtres européens, pour obtenir des richesses et une <sup>p.207</sup> plus grande influence à la cour de l'empereur, dont ils séduisirent de proches parents pour les mettre à la tête des chrétiens, et se faire ainsi un parti dans l'État. Un parti de ce genre, quoique peu nombreux et presque entièrement recruté dans les classes inférieures de la population, mais devenu un instrument entre les mains de prêtres fanatiques et intrigants, aurait pu être dangereux pour la tranquillité de l'empire. Heureusement pour la Chine que bientôt la discorde se mit parmi tous ces prêtres chrétiens de différentes nations, rivaux d'ambition et plus occupés de leurs intérêts que dévoués à ceux de la religion qu'ils étaient venus enseigner. Les seuls jésuites français, qui s'étaient rendus utiles à la cour de Pékin par leurs connaissances et leurs talents, restèrent pour la plupart neutres dans ces débats : aussi furent-ils seuls tolérés en Chine, lorsque le dernier empereur, fatigué d'abord des scandaleuses discussions des missionnaires entre eux, puis rendu inquiet par les soulèvements et les séditions sanglantes auxquels la nouvelle religion donna lieu dans plusieurs provinces, décida enfin l'expulsion de ces dangereux étrangers ; mais l'inobservation de cette sage mesure ayant causé de nouveaux troubles au commencement de ce siècle, les chrétiens furent persécutés, et la peine de mort portée contre tout missionnaire chinois ou européen convaincu d'avoir prêché la religion chrétienne : la loi fut et est encore sévèrement exécutée. Deux années environ avant mon passage à Canton, un prêtre catholique, trouvé en contravention à l'édit du souverain, avait été décapité <sup>p.208</sup> publiquement à Pékin : aussi le nombre des chrétiens, si l'on peut donner ce nom à des malheureux que la misère et l'intérêt ont convertis beaucoup plus qu'une religion qu'ils mêlent à toutes les pratiques superstitieuses de leur pays, a considérablement diminué, et aura entièrement disparu avant peu d'années, malgré les efforts et le dévouement de nos missionnaires,

dont j'aurai occasion de parler quand il sera question de Macao, seul endroit où ils puissent résider en sûreté.

Au milieu de tant de curieux sujets d'observation, les jours, bien employés, s'écoulaient rapidement ; l'hospitalité franche et empressée dont j'étais l'objet de la part de presque tous les négociants étrangers, amenait chaque soir de nouvelles et toujours agréables distractions. Les officiers qui m'avaient accompagné étaient retournés à bord remplacer MM. Eydoux, Pâris et Serval, que j'avais appelés auprès de moi pour leur faire partager à leur tour les plaisirs de Canton. Les gracieuses attentions dont nous fûmes tous comblés par M. Gernaert et ses amis, parmi lesquels le consul de Hollande a des droits particuliers à notre reconnaissance, ont laissé à mes compagnons et à moi un souvenir bien agréable et qui sera de longue durée. J'avais reçu de plusieurs des principaux agents de la compagnie anglaise et des négociants de cette nation, le même accueil généreux qui avait signalé nos relâches sur les côtes de l'Indostan, et je trouvai dans les capitaines des vaisseaux de la maîtresse de l'Inde la bienveillante et cordiale assistance que je devais attendre d'aussi dignes et braves officiers, qui ont pour la plupart acquis <sup>p.209</sup> dans la marine militaire leur expérience et leurs talents.

Tout semblait s'être réuni pour rendre mon séjour en Chine aussi favorable à mon instruction qu'à ma santé : nous avions joui d'un temps toujours clair et très beau, mais froid, et le thermomètre était souvent descendu de plusieurs degrés au-dessous de zéro : aussi les Chinois, peu habitués à une pareille température, avaient épuisé leurs garde-robes et restaient dans leurs boutiques, comme des marmottes endormies par l'hiver. Cependant des froids aussi vifs ne sont pas rares dans cette partie de la Chine, et, comme par compensation, les étés y sont excessivement chauds ; mais ces extrêmes durent peu, et la température est délicieuse le reste de l'année. Les pluies, rarement abondantes et de longue durée, tombent depuis juin jusqu'en novembre, époque à laquelle le soleil ramène les orages sur les pays situés entre l'équateur et le tropique Nord, et cause ces terribles ty-

## La Chine

*fongs* dont heureusement Canton, éloigné de la mer, ne ressent que très peu les funestes effets. Mais lorsque, dans l'avant-dernier mois de l'année, la chaude et pluvieuse mousson de sud-ouest a cédé tout à fait à l'influence du vent de nord-est, le ciel devient clair et le temps agréable, à moins que la brise tournant au nord, ne souffle trop fortement, comme elle le fit pendant la relâche de *la Favorite* à Macao. Sous un aussi beau climat et dans une contrée couverte d'une population immense il est vrai, mais très sobre et généralement propre, les maladies épidémiques ne doivent pas être communes. En effet, la peste et le terrible choléra y sont inconnus ; mais la <sup>p.210</sup> petite vérole y exerce fréquemment ses ravages, surtout dans les provinces Nord de l'empire, dont l'atmosphère froide est plus contraire au rétablissement des malheureux que la maladie a frappés, et qui pour la plupart en portent de profondes traces sur leur visage.

Les marchés de Canton sont approvisionnés de toutes les productions des contrées équatoriales et d'une partie de celles de nos climats ; les légumes d'Europe s'y trouvent presque tous ; la beauté en est remarquable et fait honneur à l'industrie des jardiniers chinois. Les bœufs, les moutons, élevés seulement pour la consommation des étrangers, sont excellents et comparables à ce que la France peut offrir de meilleur ; mais ce luxe de table, inconnu aux habitants, coûte exorbitamment cher aux Européens.

Dans un pays où la culture des terres a fait disparaître les forêts, le gibier doit être extrêmement rare ; et en effet, le peu qu'on en trouve à Canton vient des îles inhabitées qui environnent l'embouchure du Tigre. Mais, en récompense, la mer, les rivières et les cours d'eau fournissent une grande quantité de poissons, dont la population fait sa principale nourriture.

Cependant j'attendais, pour retourner à Macao, la réponse du vice-roi, auquel j'avais écrit, d'après les avis du consul de France, pour le remercier de la juste punition des meurtriers de l'équipage du navire français *le Navigateur*, et pour lui demander que certains droits imposés sur les bâtiments français fussent réduits au même taux que

ceux que payent les Anglais. Les relations diplomatiques sont fort lentes dans tous <sup>p.211</sup> les pays, même les moins civilisés ; en Chine, elles ne finissent plus : les dépêches des étrangers doivent passer par les mains des hanistes, puis dans celles de plusieurs mandarins, qui ont soin de retrancher, en les traduisant, tout ce qui pourrait être contraire à leurs intérêts auprès de la première autorité, qui reçoit enfin la pièce officielle tronquée et souvent même falsifiée. C'est ainsi que les réclamations des Européens, écrites ordinairement d'un style ferme et positif, arrivent toujours au vice-roi non seulement tout à fait affaiblies, mais encore chargées des expressions les plus basses, les plus rampantes que le peuple le plus esclave de l'Asie ait jamais pu inventer ; et c'est dans cet état qu'elles sont livrées à la connaissance des Chinois.

J'ai déjà parlé des scènes bruyantes que les étrangers vont faire à la porte de Canton quand ils veulent que leurs réclamations parviennent directement au vice-roi ; je ne me souciais nullement d'employer ce moyen, aussi dangereux pour l'échine des députés qu'indigne de notre nation, et dont le succès est au moins très incertain ; je priai donc le consul, pour éviter les longueurs, de faire traduire ma lettre en chinois, et de la remettre au conseil des hanistes. Mais cette manière de traiter les affaires n'étant pas conforme à l'usage reçu, ma missive fut renvoyée et dut suivre la marche ordinaire. Enfin, après dix-huit jours, la réponse arriva (4) ; elle parut écrite d'un style étonnamment gracieux, qui excita même la jalousie des autres étrangers, habitués, suivant toute apparence, à ne trouver que les égards de la plus simple honnêteté dans leurs relations avec les autorités chinoises. <sup>p.212</sup> Pour moi, loin d'en être enchanté, je fis de pénibles réflexions sur l'humiliant abaissement où sont tenues à Canton les deux plus puissantes nations du monde.

La France, il est vrai, peu occupée de ses relations avec ces contrées éloignées, a oublié que son pavillon flotta autrefois à Canton auprès des couleurs anglaises, hollandaises et américaines. La factorerie française a disparu avec notre prospérité commerciale, et si le gouvernement

veut que nos couleurs nationales prennent à Canton la place qu'elles y doivent tenir pour l'honneur de notre patrie et l'avantage de son commerce, il faut que, se débarrassant des entraves d'une étroite et aveugle parcimonie, il traite son représentant avec une noble grandeur, et que le titre de consul de France et de protecteur des Français se montre environné de l'éclat qui lui convient, aux yeux de nos rivaux et des Chinois (5).

Le 14 décembre au matin, je quittai Canton et toutes les agréables connaissances dont j'avais reçu un si gracieux accueil. M. Gernaert voulut bien m'accompagner, et nous nous mîmes, ainsi que mes trois compagnons, en route pour Macao, par les canaux de l'intérieur. Ce voyage de retour, auquel les convenances eurent au moins autant de part que la curiosité, devait compléter la faible somme de connaissances que j'avais pu acquérir sur la Chine pendant un si court séjour.

Le soleil n'était pas encore levé quand notre bateau couvert, parfaitement installé pour ce genre de service, quitta les factoreries ; nous remontâmes le fleuve l'espace de deux milles environ, puis laissant à gauche une pointe basse et avancée, nous entrâmes dans le canal <sup>p.213</sup> naturel qui, après avoir fait cent détours à travers une plaine magnifique, va rejoindre le Tigre au milieu des îles qui entourent Macao.

Au froid et aux fortes brises de nord des jours précédents, avaient succédé le calme et une température douce ; le soleil levant vint éclairer un ciel presque sans nuages et nous faire jouir d'une vue délicieuse. Déjà une multitude de petites embarcations sillonnaient le fleuve ; chargées de provisions de toute espèce, elles se dirigeaient vers la ville, sous la conduite des femmes, dont les maris commençaient en même temps sur les quais et dans les rues leurs travaux de la journée. Les grands bateaux de passage se détachaient en foule des deux rives et faisaient route avec nous. Ils n'avaient point de voiles, et les vigoureux matelots qui en couvraient le pont, cherchaient dans leurs bruyantes conversations avec les passants une distraction à la pénible nécessité de tenir sans cesse deux énormes rames en mouvement. Une troisième rame, placée sur l'arrière, et qui

## La Chine

servait à gouverner l'embarcation ainsi qu'à en accélérer la marche, occupait quatre hommes, dont les épaules larges et nues, les traits pleins, la physionomie gaie et ouverte, annonçaient la force et la santé. Les nombreux passagers entassés sous le pont supérieur allongeaient à l'envi leurs têtes rasées par les fenêtres, pour respirer l'air frais du matin. Si je tournais les yeux du côté du rivage, je n'apercevais dans le plat pays au travers duquel nous passions, que des terres dépouillées d'arbres ; et dans l'éloignement, qu'une montagne haute et isolée, située de l'autre côté <sup>p.214</sup> de Canton, dont aucune tour, aucun dôme au sommet aigu n'indiquait la place, quoiqu'il ne fût voilé que par un léger nuage de vapeur. Cependant à mesure que nous avançons, la scène changeait à chaque instant. Les bords du canal que suivait lentement notre bateau étaient revêtus de gazon et formaient des talus que soutenaient deux rangs de mûriers blancs ; des espèces de tranchées travaillées avec soin allaient, en serpentant, porter au loin l'eau et la fertilité au milieu des champs, tapissés d'une nappe de verdure, et que des haies d'euphorbe à feuilles de laurose séparaient entre eux. Tantôt un grand village entouré de bouquets d'arbres venait animer le second plan du tableau et en rompre l'uniformité ; tantôt une foule de jolies habitations blanches, bien construites, se groupaient autour d'un débarcadère chargé de passagers et de marchandises, que des bateaux embarquaient ou débarquaient à la hâte, pour venir se joindre à la flotte, qu'un faible courant de marée favorable entraînait avec nous ; partout sur les deux rives nos yeux rencontraient le spectacle de l'activité et de l'aisance, sans ce contraste de hideuse misère que les plus belles campagnes d'Europe offrent à chaque pas. Parfois j'apercevais, à l'extrémité d'un étroit chemin dont les sinuosités se dessinaient sur des terrains inondés par le fleuve, un hameau composé de quelques cases bien humbles, mais propres et couvertes avec soin ; et dans un petit champ voisin, des bananiers aux feuilles longues et vertes, et quelques plates-bandes de légumes en plein rapport. Là, un pauvre cultivateur chinois s'acheminait vers son jardin, courbé sous le poids <sup>p.215</sup> de deux seaux d'eau puisée au rivage. Plus loin un autre, dont la chaumière était mieux située, arrosait son champ au moyen

d'un grand panier doublé de toile et suspendu à l'extrémité d'une longue perche, tenue elle-même en équilibre par son milieu sur un montant élevé. Le panier, plongé dans le canal et rempli d'eau, était enlevé par la force appliquée à l'autre extrémité de la perche, et transporté par un mouvement de rotation sur le réservoir, dont l'eau allait ensuite se distribuer autour des plates-bandes. C'est ainsi que, par mille ingénieux moyens d'irrigation, dont plusieurs ont exigé des travaux infinis, les industriels Chinois sont parvenus, sans le secours d'un seul quadrupède domestique, à cultiver de vastes plaines et même à entretenir des rizières assez loin des cours d'eau.

Dans l'après-midi, nous touchâmes à un gros bourg, résidence d'un mandarin qui devait viser les papiers du bateau et recevoir un certain droit de passage ; car en Chine chaque autorité augmente ainsi son revenu, le plus souvent arbitrairement, sans être pour cela plus disposée à dédommager les voyageurs par de la complaisance et de la célérité. Un des prédécesseurs du mandarin auquel nous avions affaire dans ce moment, avait été puni de son insolence et de sa paresse d'une manière assez singulière : M. Gernaert voulut bien me raconter cette histoire pour nous faire prendre patience et nous consoler de la nécessité où nous étions de rester consignés à bord de notre bateau.

Un négociant anglais, appelé subitement à Macao par des affaires très pressées et d'une importance majeure, fut forcé comme nous de relâcher au même <sup>p.216</sup> village et pour la même cause ; le moindre retard pouvait lui causer un grand préjudice, et cependant le mandarin refusait de signer le permis de passer, sous prétexte qu'il n'avait pas le temps et qu'il se reposait : après plusieurs tentatives inutiles auprès du nonchalant fonctionnaire, l'Anglais, excité par l'impatience et la nécessité de continuer son voyage, saute à terre, force l'entrée de la maison du mandarin, et le trouve mollement étendu sur son divan, fumant de l'opium. Le Chinois, brusquement interrompu dans ses contemplations, se lève furieux et menace grossièrement son visiteur impromptu ; mais un vigoureux soufflet le couche sur le sol, au milieu des débris de la pipe qui l'absorbait tout entier quelques minutes

## **La Chine**

auparavant. Pendant le tumulte, l'Anglais rembarque, continue sa route et arrive heureusement à sa destination, où il attendit en sûreté les résultats des poursuites du mandarin. En effet, une plainte avait été adressée au vice-roi, qui, après une ample information et les témoins entendus, demanda à la factorerie anglaise que le coupable lui fût livré pour être jugé ; mais bientôt de nouveaux rapports constatèrent que le plaignant fumait de l'opium et était probablement ivre, lorsque le délit avait été commis : l'affaire alors changea de face ; le sybarite mandarin perdit sa cause, fut cassé de sa dignité et reçut bon nombre de coups de rotin. Sans cette heureuse issue du procès, l'impatient étranger aurait été forcé d'abandonner la Chine pour toujours, ou de rester longtemps sous les verrous, même après avoir payé une forte amende.

L'histoire dont je ne donne ici que les principaux <sup>p.217</sup> détails était déjà finie que la permission de continuer notre route n'était pas encore accordée : nous eûmes donc tout le temps d'examiner la demeure du mandarin, ainsi que les objets environnants. L'habitation de ce fonctionnaire était voisine du rivage et séparée du bord de l'eau par un jardin enclos d'arbustes taillés en forme de haie ; au milieu du parterre qui ornait le devant de la maison s'élevait un mât surmonté d'une petite plateforme, d'où pendaient des pavillons de plusieurs couleurs, remplacés la nuit, dans les solennités, par des lanternes de papier coloré. Sans doute que ces ornements sont les insignes extérieurs de la dignité des mandarins des classes moyennes, car ils m'ont paru très multipliés dans tous les quartiers de Canton, et appartenir également, sauf peut-être quelque différence, aux possesseurs titulaires ou honoraires de cette dignité, objet de l'envie de tous les Chinois.

La maison, construite en bois, n'avait qu'un seul étage peu élevé, surmontant une galerie extérieure qui faisait le tour du bâtiment, dont le toit attira notre attention par sa forme chinoise et ses bizarres ornements ; les portes et les fenêtres, étroites et fermées par des treillis de rotin peints en vert, étaient ombragées par les hautes branches de plusieurs tamariniers, et principalement de lauriers-camphres, dont le beau bois sert également pour la charpenterie et la

menuiserie, et dont les racines fournissent l'essence à laquelle l'arbre doit son nom. Plusieurs commis du mandarin, tous en robe de soie noire, costume de rigueur en Chine comme en Europe pour tout individu qui fait métier <sup>p.218</sup> d'écrire, paraissaient fort occupés à percevoir les droits que payaient une foule de bateaux chargés de marchandises et de passagers pour la même destination que nous.

Sur notre droite, à très peu de distance de nous, s'étendait le long du rivage un jardin qui se terminait en terrasse ; c'est de ce côté que se tournèrent bientôt nos regards pour jouir de la vue d'une jolie Chinoise qui, profitant sans doute du lieu et de la circonstance, donnait libre carrière à sa curiosité. Son costume était simple, mais propre et élégant ; ses cheveux, relevés par derrière et arrangés avec beaucoup de soin, embellissaient des traits fins et délicats. Une peau blanche, des yeux grands et doux, de belles dents, une bouche petite, mais légèrement rougie, suivant l'usage des dames chinoises, un gracieux abandon dans la taille et dans tous les mouvements, le jeu fort coquet d'un éventail qu'un mouchoir de soie rouge remplaçait successivement dans chaque main rendue au repos, achevèrent d'inspirer à mes jeunes compagnons de voyage, pour la charmante recluse, un très vif intérêt, qu'elle-même, je dois en convenir, semblait également éprouver. Heureusement que le départ fit cesser cette pantomime, à laquelle les habitants réunis en grand nombre sur le rivage auraient bien pu trouver une galanterie fort peu de leur goût.

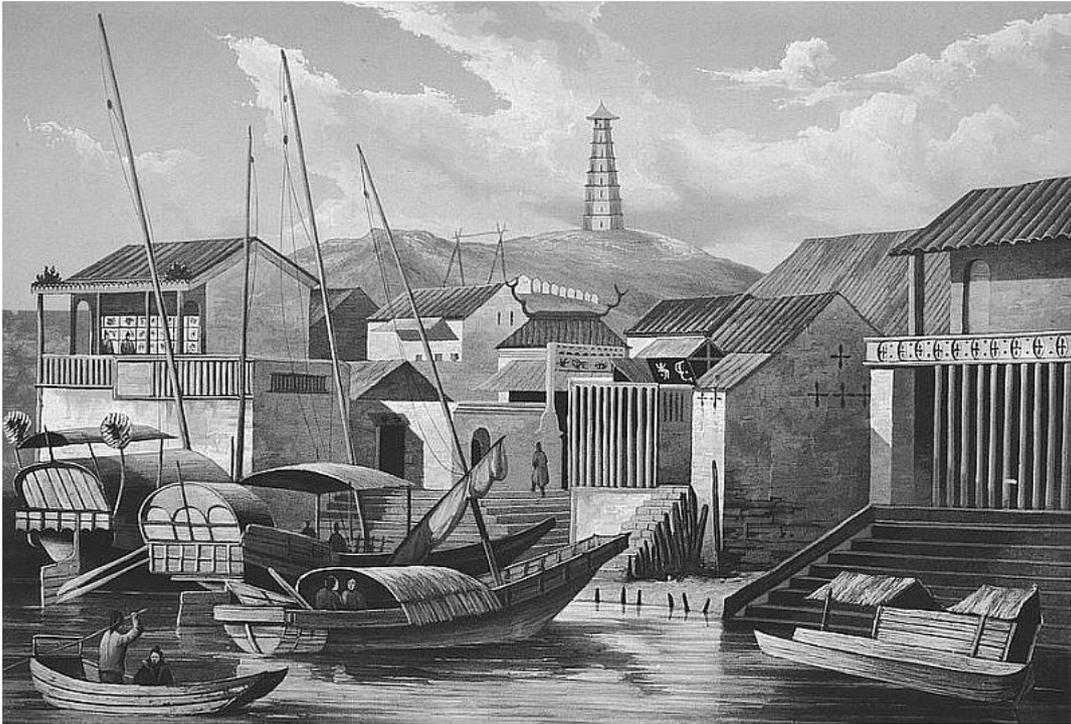
La marée contraire força notre bateau de rester à l'ancre une partie de la nuit. Pendant la journée suivante, nous traversâmes une contrée aussi belle, aussi bien cultivée que celle que nous avons vue la veille : des villages très rapprochés, des débarcadères assiégés <sup>p.219</sup> par des flottes de bateaux, nous parurent des indices certains d'un commerce actif. Mais déjà le canal s'élargissait peu à peu aux dépens des vastes rizières inondées qui s'étendaient sur la rive droite à perte de vue. La rive opposée offrait toujours des sites charmants, mais plus pittoresques que ceux dont nous avons admiré la beauté au commencement du voyage : les terres paraissaient plus hautes, moins

unies, et des masses de rochers répandus çà et là annonçaient l'approche de l'embouchure du Tigre et des îles arides dont elle est semée.

Parmi les nombreuses embarcations de toute forme et de toute grandeur qui se pressaient sur les deux rives, les unes faisant route pour Canton, les autres se rendant au comptoir portugais, je remarquai les bateaux à canards, flanqués d'immenses cages qui se projetaient un peu au-dessus de la surface du canal, dont le courant venait doucement se briser contre les façons larges et plates du bateau, que les cris de milliers de canards annonçaient toujours de loin. Nous prenions plaisir à regarder avec quel empressement ces pauvres prisonniers se précipitaient du petit pont abaissé des cages sur la rive, pour aller courir dans les prairies voisines jusqu'au coucher du soleil, et rentrer ensuite au logis sous la conduite de quelques vieux canards tenant la tête du troupeau et veillant avec un instinct étonnant à ce que les plus jeunes de la bande ne s'écartassent pas étourdiment. Tous ces canards proviennent d'œufs éclos dans des fours, seul moyen de suffire à l'énorme consommation qu'en font les Chinois, qui non seulement les mangent dans leurs festins par p.220 centaines bouillis ou rôtis, mais encore les font fumer pour leur provision d'hiver.

Souvent dans notre route, emportés par le courant, nous avons de la peine à éviter une autre espèce de bateau, non moins utile et qui fait autant d'honneur à l'industrie des Chinois. Sur les côtés d'un vaste réservoir que ses formes arrondies et ses extrémités en pointe permettent de changer de place facilement, sont adaptées à l'extérieur deux roues que le courant fait mouvoir, et qui renouvellent sans cesse l'eau renfermée dans l'intérieur, où sont conservés beaucoup de poissons délicieux, dont généralement en Chine les cours d'eau contiennent une grande quantité. Ces machines sont très ingénieuses, sans cependant pouvoir être comparées à ce que nous voyons dans le même genre en Europe ; mais, si l'on réfléchit que le peuple qui s'en sert les a inventées il y a peut-être vingt siècles, elles inspireront un grand étonnement, auquel succédera un sentiment d'orgueil, si on

reporte sa pensée sur les progrès immenses qu'ont faits depuis deux cents ans, dans nos contrées, l'industrie et le bien-être des populations.



**43. Village chinois.**

Nous passâmes la nuit à l'ancre devant un bourg considérable (Pl. 43), où nous étions arrivés trop tard pour payer les droits et obtenir la permission de continuer notre voyage. Le lendemain matin j'eus tout le loisir, avant que le mandarin fut visible, de m'occuper de nouveaux sujets d'observations. Nous avons dépassé les terres du continent ; celles qui environnaient le petit port devant lequel notre bateau était mouillé offraient une tout autre apparence ; c'étaient de grandes <sup>p.221</sup> îles que traversaient des montagnes rougeâtres et pelées, sur lesquelles je voyais les traces des grandes brises de mer et des terribles *ty-fongs*.

Au milieu du canal, rétréci par les rochers élevés, le rapide courant de la marée amenait auprès de nous de grandes embarcations qui arrivaient de la mer : les manœuvres, les cris des matelots chinois, qu'une forte brise intimidait, formaient un spectacle aussi animé que bruyant. Mais bientôt des objets plus gracieux vinrent occuper notre attention : plusieurs de ces petits bateaux de passage, sur lesquels vivent des familles entières, s'étaient réunis autour de notre embarcation, et

pendant qu'ils attendaient l'occasion d'être employés par les nombreux arrivants, les femmes qui les montaient sollicitaient notre générosité d'une manière si douce, si décente, qu'il était difficile de refuser ce qu'elles demandaient. Elles n'avaient point cet air misérable, avili, parfois même insolent de nos mendiants d'Europe : une innocente séduction formait leur seul moyen de réussite. La plupart étaient mères et entourées de petits enfants, objets d'une sollicitude d'autant plus naturelle que ces petits êtres, courant sans aucun appui sur des planches étroites, au niveau de l'eau, doivent y tomber souvent ; mais le secours des parents, avertis par leurs cris, et une précaution aussi ingénieuse que singulière, empêchent presque toujours que ces accidents n'aient des suites malheureuses : au col de chaque enfant en bas âge est pendue unealebasse qui fait, pour ainsi dire, partie de son habillement ; de manière que s'il tombe dans le fleuve, le <sup>p.222</sup> corps flottant soutient sa bouche hors de l'eau et lui permet ainsi de faire entendre des cris de détresse. Un événement de ce genre se passa sous nos yeux et nous fournit un touchant exemple du sentiment de bienveillance qui, dans cette classe pauvre et méprisée, lie les familles entre elles. Le choc de deux bateaux fit tomber à l'eau un pauvre enfant ; sans laalebasse protectrice il était englouti par le courant ; à l'instant toutes les embarcations voisines furent en mouvement et le naufragé rendu sain et sauf à sa mère. Avec quelle joie on le reçut ! De combien de caresses, de soins ne fut-il pas comblé par toutes les femmes dont nous étions environnés, et qui, renonçant à l'espérance de nos prochaines largesses, se pressaient autour de lui !

Je vis alors une cérémonie que la mère, après avoir réchauffé son enfant et changé ses humbles vêtements, fit pour remercier le bon ou peut-être le mauvais génie.

Avec un morceau de papier doré, couvert de signes magiques, et que la petite créature, encore tout effarée, avait mouillé de sa salive, elle lui frotta le visage ; puis ayant renfermé dans ce papier quelques grains de riz cuit, elle l'attacha sur deux légers bâtons, et abandonna le tout au courant du fleuve, après bien des prières et des gémissements.

Cette cérémonie paraîtra bien innocente sans doute ; mais qu'on se rappelle que, mûs par les mêmes superstitions, ces parents, qui montrent une si vive sollicitude pour leurs enfants, les exposent souvent à une mort certaine, en croyant obéir aux arrêts de la divinité.

Nos yeux se dédommageaient alors de l'éloignement <sup>p.223</sup> dans lequel la jalousie des Chinois et leur aversion pour les étrangers tiennent le beau sexe. Peut-être croira-t-on qu'une aussi cruelle prohibition embellissait à nos yeux les femmes qui nous entouraient en ce moment : je n'oserais soutenir le contraire, mais j'assurerai qu'elles pouvaient, quoiqu'elles appartenissent aux dernières classes, donner une idée avantageuse des grandes dames de Canton, dont je n'avais entrevu qu'un très petit nombre ; car je remarquai, sous la robe d'étoffe brune de plusieurs de nos voisines, des tournures et des grâces dignes de la mousseline et du satin. Un pantalon large et fermé par le bas laissait voir des pieds nus, mais petits et bien faits, dont le libre usage, enlevé aux autres Chinoises, donne à celles-ci une vivacité de mouvements qui plaît d'autant plus qu'elle n'est accompagnée d'aucune licence et d'aucune grossièreté. Ces femmes, quoique bien pauvres, recevaient et partageaient nos dons entre elles avec décence et sans le moindre débat ; les plus jolies obtenaient de nous la préférence, sans paraître pour cela exciter la jalousie de leurs compagnes, qui attendaient patiemment que leurs prières fussent écoutées. Il est vrai que de toutes ces prières nous ne comprenions que le mot *camcha*, qui veut dire *présent* ; mais prononcé doucement par une bouche petite et meublée de belles dents, avec un air suppliant auquel de jolis yeux, des traits réguliers donnaient un nouveau prix, ce mot valait à lui seul toutes les longues et monotones litanies dont les mendiants se servent dans nos contrées pour réveiller la pitié des passants.

Les petites pièces de monnaie que nous distribuions <sup>p.224</sup> à ces pauvres familles, et que recevaient le plus souvent de jolis petits enfants, n'étaient pas demandées comme aumônes, mais comme un témoignage d'intérêt pour un sexe faible, de la part d'étrangers dont ces bonnes gens ont souvent éprouvé la générosité. Leurs vêtements, leurs bateaux surtout

sont d'une excessive propreté : le prix que les hommes retirent de leurs travaux à terre, l'argent que gagnent les femmes en transportant des passagers, les font vivre bien portants et satisfaits de leur sort.

Cependant, au milieu de toutes ces observations, la matinée s'avançait et l'heure fixée pour la visite que devaient faire à bord les commis du mandarin était depuis longtemps écoulée ; la nécessité d'arriver avant la nuit à Macao avait réveillé notre impatience, calmée jusque-là par les rapports trompeurs de plusieurs messagers : aussi, lorsque enfin les visiteurs montèrent à bord pour remplir leurs fonctions et profiter de la petite collation que, suivant l'usage, le patron chinois avait préparée pour eux, le consul, outré de la manière insolente dont ils reçurent ses plaintes, les chassa du bateau, et je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'air déconcerté des robes noires qui jetaient en fuyant un dernier regard sur le thé qu'ils étaient forcés d'abandonner ; mais rendus au rivage, au milieu de leurs administrés, qui paraissaient enchantés de l'événement, ils oublièrent leur frayeur, et changeant d'attitude, commencèrent sur un ton menaçant des discours dont les éclats ne parvinrent bientôt plus jusqu'à notre bateau, emporté par un bon vent et par une marée favorable.

J'ai rapporté ce petit épisode de notre voyage comme <sup>p.225</sup> un exemple des froissements continuels qui entretiennent une aversion mutuelle entre les autorités chinoises de second ordre, accoutumées à gouverner despotiquement la population, et les étrangers qui affectent de les mépriser et saisissent avec empressement toutes les occasions de les humilier ; ce qu'ils peuvent faire avec d'autant plus d'impunité que les mandarins ayant toujours à craindre que leurs criantes concussions n'arrivent enfin à la connaissance de l'empereur, et ne soient punies par l'exil, toujours suivi de la confiscation des biens, évitent prudemment le scandale ; mais ces fonctionnaires s'en vengent sur le commerce d'une manière, sinon flatteuse pour leur vanité, du moins très avantageuse à leurs intérêts.

Plus nous approchions de la mer, plus le pays changeait d'aspect, et bientôt il n'offrit à nos regards que des terres arides, hautes et désertes : nous étions parvenus au milieu des îles qui forment de ce

côté, comme de l'autre, l'embouchure du Tigre. Tantôt notre bateau franchissait des passages étroits, profonds, dominés par des masses de sombres rochers, entre lesquels la marée se précipitait avec violence ; tantôt côtoyant le rivage pour trouver un abri contre le vent, nous apercevions sur notre droite la haute mer agitée par la mousson de nord-est. De longues pêcheries construites en bambous enfoncés dans la vase marquaient la place des bancs, et formaient des canaux sinueux au milieu desquels quelques jonques de guerre stationnaient à grande distance les unes des autres, pour effrayer les pirates, arrêter la contrebande, visiter les jonques du commerce et empêcher p.226 l'émigration ; mais les capitaines qui les commandent fuient au contraire lâchement devant l'ennemi, rançonnent les malheureux pêcheurs et sont la terreur des marchands qu'ils devraient protéger. Ces bâtiments armés font partie de la flotte chinoise toujours en station dans le port de Macao, devant lequel nous arrivâmes avant la nuit. Une embarcation m'attendait, et je me trouvai quelques instants après, avec un plaisir difficile à exprimer, au milieu de l'équipage de *la Favorite* et de ses officiers dont j'étais séparé depuis vingt-deux jours.



**Grotte de Camoëns.**

@

## CHAPITRE XIII

### Macao. Description de cet établissement portugais. Départ pour la Cochinchine. Arrivée dans la baie de Tourane

@

p.227 Lorsque, vers le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, les intrépides Portugais conduits par les Albuquerque et les Ataïde faisaient trembler les plus puissants souverains de l'Asie, et croyaient rendre immortel, à force d'exploits, le nom de leur patrie maintenant presque oublié dans ces contrées, les flottes de cette petite nation, qui était alors la première puissance maritime du monde, après avoir successivement exploré en combattant toutes les côtes depuis la mer Rouge jusqu'au Pégu, franchirent les détroits sous la conduite de pilotes arabes, fondèrent Malaca, et abordèrent enfin, après bien des tentatives malheureuses, sur les rivages de la Chine, dont les marchands portugais avaient déjà trouvé les curieuses marchandises répandues dans tous les pays malais qu'ils avaient visités.

Les nouveaux arrivants furent reçus d'abord sans défiance par les Chinois, et admis à partager les bénéfices du commerce immense dont le port de Canton et celui p.228 d'Émouy, situé plus au nord sur la côte du Fo-Kien, étaient le centre dès longtemps avant cette époque reculée. Bientôt la route tracée fut suivie par un grand nombre d'aventuriers qui vinrent, à travers des mers orageuses, hérissées de dangers, puiser des richesses à une source nouvellement découverte, et rapporter à l'Europe encore barbare le luxe et les commodités de ces pays, dont quelques années auparavant le nom était à peine connu. Alors le gouvernement chinois, redoutant l'affluence de ces étrangers guerriers et entreprenants, dont la renommée publiait les victoires remportées sur les peuples de l'Inde, et qui déjà avaient établi leur puissance dans le grand archipel d'Asie, sur les Moluques et les îles de la Sonde, ferma l'entrée du Tigre aux bâtiments portugais, et leur

accorda seulement, comme point de relâche nécessaire après une aussi longue navigation, l'extrémité orientale de Négao-Men, île très étroite, longue de dix lieues environ, située à la partie Sud de l'embouchure du Tigre, et dont la surface est montueuse et aride : les Portugais l'occupèrent sur-le-champ, et Macao fut fondé.

Cette possession n'était rien par elle-même ; mais son heureuse position, un port et une rade défendus de la grande mer par de petites îles, assurèrent longtemps au commerce portugais dans ces contrées une grande supériorité sur celui des autres nations européennes.

Bientôt la rade du nouvel établissement se couvrit chaque année de nombreuses flottes, dont une partie reprenait, au commencement de la mousson de nord-est, <sup>p.229</sup> la route de Malaca et de l'Inde, tandis que l'autre entrait dans le port de la Tupa, que son peu d'étendue et les hautes montagnes dont il est environné mettent à l'abri des mauvais temps et surtout des *ty-fongs*. Ces avantages, que malgré la jalousie des Portugais les autres Européens vinrent peu à peu partager, firent arriver rapidement Macao à un haut point de prospérité : des forts et des couvents couronnèrent toutes les hauteurs d'une petite presque île formée de rochers élevés, et dont les pentes rapides et inégales furent couvertes de magasins et de belles maisons, qui composent, pour ainsi dire, la ceinture d'une anse de sable blanc, à laquelle des quais larges et bien construits donnent encore maintenant un air de grandeur et de richesse. Les Chinois accoururent en foule, s'établirent dans le voisinage des fortifications, et furent les seuls ouvriers de la colonie, dont tout le petit commerce tomba entre leurs mains : ils rendirent même fertiles les gorges des montagnes voisines, dépouillées jusque-là de toute végétation. C'est ainsi que Macao devint une ville considérable, dont le nom servit à désigner la Chine à la majeure partie des habitants de notre continent. Mais la fin du XVII<sup>e</sup> siècle vit cette splendeur s'éclipser et suivre rapidement la décadence du Portugal.

À cette époque, où la construction navale et l'art de la navigation avaient déjà fait d'immenses progrès, les Européens arrivèrent en plus grand nombre à la Chine ; mais leurs bâtiments, beaucoup plus grands

que ceux qu'on avait employés jusque-là comme seuls propres à naviguer le long de côtes dangereuses, furent forcés, p.230 par le peu de profondeur de la mer devant Macao, de prendre, à plusieurs lieues de terre, un mouillage sans abri contre les mauvais temps : alors ils remontèrent le fleuve ; la rade de Wampoa se couvrit d'une multitude de bâtiments, et Macao se vit peu à peu abandonné au seul commerce portugais expirant.

Une autre révolution, qui devait l'amener au point de détresse où il est arrivé aujourd'hui, s'opérait peu à peu au sein même de l'établissement. Tant que ses maîtres furent puissants en Asie et purent entretenir dans la ville une garnison forte et bien composée, les Chinois attirés par le commerce et établis en dehors des fortifications restèrent tranquilles et contribuèrent activement à la prospérité de Macao ; mais quand les Hollandais, les Anglais et les Français se furent partagé les anciennes possessions des conquérants de l'Inde sur les côtes de Malabar et de Coromandel ainsi que dans le grand archipel d'Asie, Goa, seul reste d'une grandeur détruite, et presque délaissé lui-même par la mère patrie, à peine libérée du joug espagnol, n'envoya plus pour défendre le pavillon portugais sur les bords du Tigre que quelques Indiens, au lieu de soldats européens, et pour fonctionnaires que des mulâtres, dont tout le mérite se bornait peut-être au souvenir des hauts faits qui avaient illustré les grands hommes dont ils portaient les noms. Alors les remuants Chinois, excités peut-être par les autorités de la province de Quang-Tong, ne voulurent plus obéir à des maîtres trop faibles pour se faire respecter. Les gouverneurs portugais, intimidés par plusieurs révoltes, demandèrent au vice-roi p.231 de Canton des mandarins pour gouverner cette foule d'hommes, écume de la population des pays environnants ; mais déjà, soit pusillanimité ou imprévoyance intéressée de la part des maîtres de Macao, beaucoup de ces dangereux voisins s'étaient établis dans la ville, où jusqu'alors ils n'avaient pu entrer de nuit. Bientôt les mandarins, sous le prétexte de rendre la justice, les y suivirent, et les Portugais virent dès lors

s'échapper peu à peu de leurs mains les restes d'une puissance dont les nouveaux magistrats s'emparèrent entièrement.

Le revenu des douanes, celui des impôts, furent perçus par les mandarins, qui exercèrent sur le gouverneur européen une très grande prépondérance.

Tel est l'état d'abaissement où j'ai trouvé Macao : le pavillon portugais flotte encore sur ses murailles, mais il n'a pour soutien qu'une poignée de soldats indiens, méprisés même des Chinois, et fussent-ils Européens, ils ne pourraient se soustraire aux précautions sans nombre que les astucieux mandarins ont prises pour prévenir toute tentative contre leur pouvoir. Ainsi un simple ordre peut suspendre tout le commerce ; une surveillance exacte empêche des provisions de vivres d'entrer dans les forts où la garnison pourrait se retirer ; et au moindre mouvement hostile, la population chinoise pillerait les maisons des habitants et se porterait contre eux aux plus horribles excès, sans que l'intervention des mandarins mêmes pût l'arrêter. Un terrible exemple de ce dont est capable cette multitude forcenée avait eu lieu très peu de temps avant <sup>p.232</sup> notre arrivée, et depuis lors l'autorité portugaise a été tout à fait avilie.

Un Arabe, soldat de la garnison, tourmenté depuis longtemps par un ulcère, était en proie à des douleurs affreuses qui le jetaient quelquefois dans des accès de fureur. Parmi ses camarades, tous ennemis jurés des Chinois, se trouvait un prétendu sorcier qui lui persuada que la chair d'un de ces derniers, appliquée sur la plaie, calmerait de suite ses souffrances. L'Arabe, aveuglé par la superstition et le désespoir, choisit sa victime, se précipite sur elle pendant la nuit, et armé d'un couteau préparé à l'avance, lui fait presque entièrement la section de la cuisse ; mais la foule attirée par les cris de la victime, qui expire un instant après, force l'assassin à fuir et à se réfugier dans la caserne. Bientôt l'exaspération est à son comble parmi les Chinois : le mandarin demande que le coupable lui soit livré ; le gouverneur portugais, alléguant les traités qui veulent que les sujets de chaque nation soient jugés par leurs compatriotes, s'y refuse, et n'obtient

qu'après beaucoup de difficultés l'observation de cette clause ; enfin l'assassin fut condamné à être décapité. Pendant la procédure, qui dura plusieurs mois, les esprits s'étaient échauffés encore davantage : les bruits les plus absurdes avaient trouvé facilement créance parmi les Chinois, persuadés que le coupable serait épargné ; tout enfin annonçait une crise aussi terrible que prochaine. La veille de l'exécution, le gouverneur, retiré depuis plusieurs jours dans la citadelle, espèce de fort suspendu pour ainsi dire au-dessus de la ville, convoque <sup>p.233</sup> auprès de lui, sous le prétexte de tenir conseil, tous les principaux habitants sujets du Portugal, lesquels, à peine réunis en dedans du pont-levis, qui fut aussitôt levé derrière eux, apprennent, mais trop tard et à leur grand désappointement, qu'ils doivent servir de gardes à leur gouverneur jusqu'à la fin des événements. Leurs réclamations restèrent sans effet, et ces malheureux furent ainsi forcés d'abandonner leurs familles et leurs propriétés sans défense à la fureur d'une populace qu'ils avaient déjà appris à redouter.

À onze heures du matin, la plus grande partie de la garnison vint se ranger sur une esplanade au bord de la mer, en dehors de la ville ; elle y fut accompagnée d'une immense foule de Chinois, préludant déjà par des cris furieux aux excès qu'ils devaient commettre plus tard. Bientôt le mandarin parut lui-même, au milieu de son cortège et suivi du condamné, que l'on ne fit arriver au lieu du supplice qu'avec une extrême difficulté, à travers la multitude, que les troupes ne pouvaient contenir : la frayeur fit presser l'exécution du criminel. On l'avait à peine terminée que le désordre fut porté à son comble : le mandarin, accusé de partialité en faveur des étrangers, est renversé de son fauteuil, maltraité cruellement et laissé pour mort sur le terrain.

Le commencement du tumulte avait été le signal de la déroute complète des troupes portugaises, qui auraient dû l'empêcher. Les soldats s'étaient débandés en jetant leurs armes et avaient pris la fuite par tous les chemins ; les officiers eux-mêmes donnèrent, dit-on, les premiers l'exemple de cette infâme lâcheté, sous les <sup>p.234</sup> yeux de leur digne gouverneur, qui des remparts du fort jugeait des coups, et

## **La Chine**

n'était pas, malgré cet abri, entièrement exempt de la terreur générale. Il put montrer un instant après, à ses pauvres administrés qui l'entouraient, leurs maisons pillées par les Chinois et leurs familles exposées aux derniers outrages. L'ordre ne fut rétabli que plusieurs jours après : alors la justice reprit son cours, et dix-sept mutins payèrent de leur tête les blessures, heureusement peu dangereuses, faites au mandarin.

C'est cependant à une population de huit mille âmes que les Chinois, tremblant partout ailleurs devant les Européens, inspirent de si grandes terreurs et font éprouver de si indignes avanies. Mais aussi les descendants des Portugais forment la race la plus avilie, la plus paresseuse, enfin la plus laide que puissent offrir les colonies européennes dans les deux mondes ; car, à l'exception de deux ou trois familles, dont le sang lusitanien n'est pas mêlé, elle ne se compose que de mulâtres, d'Indiens de Goa et de nègres, plus ou moins noirs, plus ou moins éloignés de leur espèce originelle, mais tous joignant aux vices inhérents pour ainsi dire aux hommes de cette couleur, l'orgueil et l'amour de l'oisiveté naturels à la nation dont ils prétendent descendre. Cette peinture, peu flatteuse, mais très vraie, peut s'appliquer à tous les anciens établissements fondés par les Portugais et auxquels le voisinage d'Europe n'a pas fait éprouver des modifications. Ce peuple, malgré son orgueil national, n'apporta dans les pays lointains aucun de ces préjugés si défavorables aux indigènes et si contraires, p.235 aujourd'hui surtout, à la prospérité et même au salut des colonies européennes. Soit politique, soit que le Portugal ne pût fournir un assez grand nombre de colons à ses immenses possessions, les conquérants s'allièrent aux habitants devenus chrétiens, et donnèrent ainsi naissance à une race qui, fière du sang qui coule dans ses veines et libre du joug honteux sous lequel gémissent presque partout ailleurs les hommes de couleur, est toujours restée fidèle et dévouée à ceux qu'elle considère et respecte comme des parents. Ces hommes furent les courageux compagnons des Portugais dans leurs guerres sur les côtes de l'Asie : beaucoup

## **La Chine**

d'entre eux s'illustrèrent au siège de Diu et dans cent autres combats héroïques dont le souvenir frappe encore d'admiration. Si cette race eût appartenu à une puissante nation qui se fût affranchie de la domination des moines, ses services auraient été sinon plus signalés, au moins de plus longue durée ; mais tant de courage, de si belles qualités s'éteignirent avec la gloire et l'énergie du peuple portugais ; et en voyant les hommes qui végètent dans les établissements où commande encore la cour de Lisbonne, jamais l'observateur ne pourrait trouver même un souvenir de ce que furent leurs ancêtres : à cet esprit chevaleresque, aventureux, qui fit faire tant de grandes choses à une si petite nation, l'orgueil qu'inspire le souvenir d'un passé glorieux, et une horreur invincible pour tout travail des mains, ont seuls survécu parmi eux, comme pour rendre plus révoltants encore leur lâcheté, le relâchement de leurs mœurs et leur grossière superstition : tel est le tableau que présente au voyageur la population portugaise de <sup>p.236</sup> Macao, population incapable de travail, dépourvue de toute industrie, et vouée à la misère, suite naturelle de la paresse et de l'oisiveté.

Cependant les hommes m'ont paru bien faits, d'une taille élevée, et d'une forte constitution : sous la couleur plus ou moins foncée de leur peau, on découvre des traits réguliers, des yeux noirs qui ne sont pas sans expression ; mais une attitude de mollesse et un air d'ennui, unis presque toujours à la malpropreté, surtout dans les classes inférieures, inspirent un profond sentiment de dégoût. Leur costume est un bizarre mélange de modes européennes, indiennes ou chinoises, suivant que les individus sont plus ou moins rapprochés de ces différentes races, dont ils ont eu soin de conserver tous les vices et rarement les qualités. L'autre sexe n'a rien de plus attrayant : il ne possède aucune de ces grâces qui, dans les colonies, embellissent les mulâtresses aux yeux des Européens. Les femmes de Macao se traînent péniblement sur deux larges pieds, renfermés dans des pantoufles de maroquin de différentes couleurs ; une chemise serrée autour de la ceinture par un pagne qui descend jusqu'au bas des jambes, compose tout leur habillement.

Malheur à l'étourdi qui, apercevant devant lui dans les rues une de ces belles dames suivie de quatre ou cinq esclaves déguenillées, croit trouver un agréable objet pour sa curiosité ! Quel pénible désappointement quand, sous la mantilla espagnole, tantôt de mousseline blanche et légère, tantôt d'étoffe de laine richement travaillée, il découvre des traits le plus souvent d'une laideur repoussante, une <sup>p.237</sup> peau jaune, un nez épaté, une bouche énorme et mal meublée dont les grosses lèvres portent les traces peu séduisantes que la pipe y a laissées, enfin des yeux sans presque aucune expression et que surmonte un front bas sur lequel sont amassés des cheveux noirs et crépus !

Je n'ai trouvé sur la figure d'aucune de ces *dona* portugaises ni la fraîcheur ni la santé, apanage ordinaire de la jeunesse : toutes semblent vieilles et entièrement dépourvues de ce désir de plaire que j'ai retrouvé chez les femmes des pays mêmes les plus sauvages. Cependant cette extraordinaire abnégation d'amour-propre féminin que du reste la laideur semblerait devoir justifier, n'est pas un garant bien positif de la vertu de ces dames ; car on dit que la dépravation des mœurs est portée très loin à Macao. Elle est même devenue une espèce de commerce fort lucratif, dont les bénéfices tombent en grande partie aux mains d'une certaine classe de femmes, moins fières sans doute, mais plus gracieuses et beaucoup moins laides que leurs rivales, qui ne cèdent pourtant qu'à regret leur part aux générosités des étrangers.

Parmi ces femmes, généralement assez jolies, bien faites, d'une grande propreté et mises avec quelque goût, plusieurs sont nées de Chinoises et d'Européens ; mais la plupart d'entre elles proviennent de la multitude d'enfants vendus par leurs parents aux habitants portugais, qui en font des chrétiens aussi misérables qu'eux. Les filles, condamnées presque toutes au libertinage par la misère ou par la cupidité de leurs maîtres, vivent dans un commerce libre avec les étrangers ; d'autres, <sup>p.238</sup> plus heureuses, achetées par les Chinois, deviennent leurs concubines et mères d'enfants mâles qui assurent

leur avenir ; d'autres enfin sont conduites dans les provinces voisines, pour y servir aux dégoûtants plaisirs de la population. Celles qui, à Macao, suivent la carrière du vice, jouissent d'une certaine réputation, même parmi les Chinois, pour leurs talents de séduction : ce sont elles qui, dans les parties de débauche, préparent adroitement l'opium aux fumeurs ; ceux-ci, couchés sur des divans et mollement étendus sur le dos, s'enivrent peu à peu et avec délices, en aspirant par un court tuyau la fumée que produit le grain d'opium qu'on a roulé et introduit avec une aiguille d'argent dans l'orifice très étroit pratiqué au sommet d'une pipe de terre rouge et de forme conique. Approchée de la flamme très vive d'une lampe, la matière noirâtre et visqueuse s'enflamme sur-le-champ ; une seule forte aspiration la consume, et cette opération est répétée jusqu'à ce que les sens tombent dans une espèce de délire qui doit être bien agréable, si l'on en juge par la passion que montrent les fumeurs pour ce genre d'ivresse, dont les suites sont également funestes à la raison et à la santé. Il faut croire que, pour éprouver l'effet de l'opium, on doit en avoir fait auparavant un fréquent usage, car bon nombre d'Européens qui, par curiosité, en avaient plusieurs fois tenté l'épreuve, en y joignant tous les accessoires requis, m'ont assuré n'avoir ressenti aucune excitation morale ni physique.

Canton est regardé par les Chinois comme le refuge de tous les mauvais sujets des pays voisins, et Macao <sup>p.239</sup> comme la sentine de Canton. En effet, l'espèce de conflit qui subsiste continuellement entre les autorités des deux nations, et les privilèges dont jouissent les étrangers, s'opposent à ce que la surveillance nécessaire au milieu de tant d'individus, la plupart émigrés, puisse être exercée convenablement. Quoique la population chinoise soit d'un caractère plus turbulent que celle qui vit sous la protection portugaise, elle est aussi démoralisée que cette dernière, aussi intéressée, et portée à tromper dans toutes les occasions. Cependant c'est, suivant toute apparence, à l'industrie des Chinois, à leur patience, à leur amour du gain que Macao doit le grand nombre de belles maisons qui couvrent

la presque île jusqu'à son sommet, et offrent du côté de la rade une si belle perspective. (Pl. 42)



**42. Macao.**

Lorsqu'on arrive au mouillage devant la ville, on a sur la droite une côte sombre, rougeâtre, bordée de rochers sur lesquels la mer brise constamment ; devant soi, au fond d'une baie de sable, la muraille qui séparait autrefois les territoires des deux nations et que les Chinois ont franchie, mais qu'un étranger ne dépasserait pas impunément ; et sur la gauche, à l'extrémité d'une pointe de rochers assez élevés, une batterie plus blanche que solide, surmontée du pavillon portugais, et armée de plusieurs canons qui n'ont servi depuis bien longtemps qu'à faire des saluts ; cérémonie pacifique à laquelle les modernes Portugais tiennent généralement beaucoup. Un peu au-dessus de ces fortifications, on reconnaît à ses hautes murailles et aux grands arbres qui l'entourent, le couvent de la Guia, où réside l'évêque, <sup>p.240</sup> première autorité de fait de l'établissement, et pour lequel les Chinois superstitieux ont une espèce de vénération ; mais à l'époque où je visitai Macao, le siège était vide, et le nouveau prélat devait arriver incessamment de Goa.

Ce couvent (Pl. 40), qui fut le plus riche de Macao au temps de sa splendeur, ne renferme plus qu'un très petit nombre de moines, dont les mœurs et la réputation n'ont rien d'édifiant : son étendue est

considérable ; un bel escalier conduit à l'église, qui est petite et ornée sans goût ; l'ensemble se ressent des ravages du temps et du manque



**40. Couvent de la Guia, à Macao.**

de soins. À côté est un couvent de femmes, presque entièrement abandonné. Si les regards s'élèvent dans cette direction jusqu'au sommet de la montagne, ils rencontrent la citadelle, ouvrage entouré de fossés et d'un mur capable peut-être de résister à des Chinois, mais qui pourrait tenir à peine quelques minutes contre des troupes européennes. L'intérieur ne répond pas à l'extérieur qui, blanchi avec de la chaux, a de loin quelque apparence. Les magasins pour les munitions de guerre sont vides et tombent en ruine ; quelques bâtiments servent à contenir une partie de la garnison et donnent asile au gouverneur et à ses principaux officiers quand les Chinois leur causent une trop grande frayeur.

Entre ce fort, le couvent de la Guia et un autre monastère situé sur la gauche, au sommet d'une colline entièrement rougeâtre et pelée, qui forme l'extrémité de la presqu'île, est comprise la ville qui s'étend en amphithéâtre depuis le bord de la mer jusqu'à la crête <sup>p.241</sup> des rochers. La demeure du gouverneur, maison d'assez belle apparence, mais plus

que simplement ornée intérieurement, et la longue file d'élégantes constructions, occupées par les négociants étrangers dont j'aurai plus tard occasion de parler, bordent les quais et ont une vue magnifique. Sous leurs fenêtres, une multitude d'embarcations chinoises ou européennes de toute grandeur, de toute espèce, s'agitent, se croisent dans tous les sens. Des pêcheurs qui arrivent du large à pleines voiles, en doublant la pointe du couvent de la Guia, viennent vendre le produit de leur pêche, et prendre de nouvelles provisions pour aller encore à la mer jouir de leur liberté, loin des mandarins. Dans une autre partie de la petite anse, de légers paquebots anglais ou américains, aux formes gracieuses, semblent attendre impatiemment, en tournant doucement sur leurs ancres, le moment où leurs maîtres retourneront à Canton. Les pavillons nationaux hissés au sommet des mâts de ces charmantes embarcations, aussi bien que les flammes aux couleurs brillantes qui servent à faire reconnaître l'armateur, tantôt mollement balancés par une faible brise, tantôt déployés par le vent des moussons, annoncent aux marins le temps qu'il fait en dehors.

Quel aspect animé présentent tous ces bâtiments ! Les uns approchant du mouillage, viennent y chercher un refuge contre le mauvais temps ; les autres partant de la Chine pour les pays lointains, déploient toutes leurs voiles aux brises légères afin de sortir de la rade. Enfin la scène est terminée par les îles dont la chaîne, à peine séparée de l'extrémité de la presqu'île par un canal <sup>p.242</sup> conduisant à la Typa, s'étend ensuite circulairement pour former le fond de la baie de Macao et lui servir d'abri contre la grande mer ; mais cette barrière ne peut arrêter les coups de vent qui désolent souvent les côtes de la Chine. À cette époque de l'année où le soleil, après avoir échauffé l'hémisphère Nord, est sur le point de franchir de nouveau l'équateur, et lorsque la mousson de sud-ouest expirante cède à regret aux premiers souffles du vent de nord-est, le terrible *ty-fong* fait son apparition redoutée. Alors un spectacle à la fois majestueux et sinistre jette la terreur parmi les habitants de l'établissement portugais : l'ouragan souffle en un instant de plusieurs points opposés, arrache les arbres, renverse les maisons ;

la mer, soulevée par un vent d'une violence inconnue en Europe, et refoulée dans le fond de la baie de Macao, roule des lames monstrueuses qui viennent se briser sur la côte d'une manière effrayante, et engloutissent les embarcations trop fortes pour être halées à terre loin du rivage, sur lequel les grands navires, après avoir eu leurs mâts rompus en morceaux, viennent souvent disparaître au milieu des rochers, sans qu'aucun secours puisse être donné aux malheureux naufragés. L'écume des lames scintillantes, emportée par le vent, forme une brume épaisse qui couvre la surface de la mer. Parfois des nuages sombres et épais, se roulant sur eux-mêmes, voilent les sommets des montagnes ; une obscurité profonde succède au jour, et semble vouloir enlever aux marins tout espoir de salut ; cependant cette nuit lugubre, qui précède de quelques instants le coucher du soleil, est de moins mauvais augure qu'un ciel <sup>p.243</sup> pur et brillant, qui annonce presque toujours un surcroît de violence dans le *ty-fong* et de nouveaux désastres, dont le port de la Tupa lui-même n'est pas toujours affranchi.

Un canal, bordé par une île élevée qui longe celle de Négao-Men, forme cette espèce de port, très long, étroit, assez profond, et dont les deux sorties conduisent, l'une à la rade de Macao, l'autre aux passages obstrués de bancs que nous avons franchis en revenant de Canton. Lorsque je le visitai, quelques navires espagnols, portugais ou anglais y étaient amarrés : les uns se réparaient des avaries éprouvées dans un ouragan qui avait causé de grands désastres, au mois de septembre précédent ; les autres s'occupaient à débarquer leurs cargaisons ou se disposaient à reprendre la mer. La plupart de ces bâtiments appartenaient à la classe des grands caboteurs de Manille et de l'Inde ; parmi ces derniers, je comptai deux *country-ships* anglais en réparation. Quoique tous ces navires ne fussent que de moyen tonnage, ils avaient tous été forcés de s'alléger pour franchir le grand banc de vase dont la rade est obstruée, et le haut-fond de sable qui ferme l'entrée du port.

La Typa offrait sans doute autrefois une tout autre apparence de commerce que celle que j'y observai, et cependant rien sur ses rives et dans les établissements de marine qui les bordent, n'annonçait une activité présente ni même une grandeur évanouie. Le revers de la presque-île opposé à celui dont je viens de faire la description est également en pente rapide et couvert <sup>p.244</sup> de maisons généralement petites et sales, comme les rues qu'elles bordent. Des quais mal construits, encore plus mal entretenus, et interrompus sur plusieurs points ; quelques ateliers en désordre et presque déserts ; de grands magasins où gisait une très petite quantité de mâtures et de bois de construction ; tout enfin présentait l'image de la misère et de l'abandon : les seuls ouvriers chinois (car les Portugais de la ville semblent ignorer qu'elle ait un port), avec les matelots indiens occupés à charger ou armer leurs bâtiments pour Goa ou Bombay, animaient un peu le tableau. Sur le bord du rivage se pressaient de jolis petits bateaux de passage ; un léger toit de paille tressée garantissait à la fois du soleil et de la pluie deux cabines étroites, mais dont la netteté aurait suffi pour attirer les passagers, si les sollicitations, les agaceries même des femmes, seuls pilotes de ces embarcations pendant l'absence de leurs maris, occupés à terre comme portefaix, ne les avaient pas déjà entraînés. Dans la contenance de ces matelots féminins, je remarquai l'influence de mœurs relâchées de Macao : quelques-unes conservaient les traits agréables, la propreté et une partie des autres charmes que j'avais observés avec plaisir dans cette classe de femmes quelques jours auparavant ; mais elles ne possédaient plus cet air de douceur et de modestie, ce son de voix qui m'avaient séduit, et que je trouvais remplacés par une hardiesse de maintien et une effronterie choquante ; enfin les batelières de Macao me parurent mériter, grâce à la civilisation européenne, leur mauvaise réputation.

<sup>p.245</sup> Les Portugais ne sont pas plus maîtres de la Typa que de la ville qu'ils ont fondée. Toute la partie du port voisine de la rade est occupée par les Chinois, et offre un spectacle de mouvement et d'activité que je

ne me lassai pas de considérer : près du rivage, de nombreux et immenses bateaux à sel, chargés de ce tribut de la côte, allaient retourner à Canton et dans l'intérieur de l'empire par les canaux ; plus loin, un double rang de jonques de guerre occupait le milieu du port ; elles n'étaient ni mieux tenues ni moins désertes que celles qui gardaient Bocca de Tigris ; plusieurs longues bannières de différentes couleurs pendaient à chacun de leurs mâts courts et massifs ; un seul pavillon jaune, chargé de deux bâtons de mandarin en croix, désignait l'amiral. Cette division, qui compose la station de l'embouchure du Tigre, aurait dû être presque constamment à la voile en dehors, mais elle ne quittait jamais la côte ni même le port.

Quand un marin a vu cette espèce de bâtiments, leurs formes rondes et enhuchées, surtout aux extrémités, la position des mâts, l'état du gréement, il ne peut qu'approuver la prudence des commandants chinois, dont les jonques, si elles tombaient, par une de ces circonstances trop ordinaires dans notre métier, sous le vent de terre, ne pourraient jamais remonter contre les grandes brises, et seraient obligées d'aller attendre dans quelque port éloigné que la mousson commençât à souffler du côté opposé.

La navigation chez les Chinois est, comme on voit, encore dans son enfance, et vraisemblablement ce qu'elle <sup>p.246</sup> était il y a plusieurs milliers d'années. On ne peut attribuer au manque d'industrie cette longue stagnation dans un art si nécessaire à un peuple qui possède des côtes très étendues, et dont les innombrables bateaux de pêche pourraient être comparés à nos embarcations de même genre pour la construction et la marche, ainsi que ses matelots pourraient rivaliser avec les nôtres sous le rapport de la hardiesse et de l'habileté.

Mais sous un gouvernement qui défend à ses sujets les navigations lointaines et l'expatriation, la marine n'a pu faire que peu ou point de progrès : le moindre changement dans le mode de construction suivi de temps immémorial pour les navires, exposerait le novateur aux persécutions des mandarins, qui cependant, malgré les ordres de l'empereur, ferment les yeux sur de nombreuses infractions aux lois, et

laissent partir annuellement pour tous les points de la mer de Chine, et même pour Java, une multitude de jonques, qui rentrent ensuite paisiblement, moyennant de forts présents à l'autorité.

Ces voyages, toujours faits avec les moussons, qui favorisent alternativement tous les six mois l'aller et le retour, ne demandent pas de grands talents en navigation. Rarement les marins chinois perdent de vue pendant plusieurs jours de suite les terres, qu'une vieille expérience leur fait toujours reconnaître facilement ; cependant, malgré cette précaution, les jonques possèdent si peu de bonnes qualités à la mer, et sont si mal dirigées, qu'il s'en perd un grand nombre, et que souvent elles sont rencontrées au large égarées de leur <sup>p.247</sup> route, avec leurs équipages et leurs nombreux passagers livrés à toutes les horreurs de la soif et de la faim.

J'ai vu dans le port de Macao plusieurs de ces bâtiments qui portaient jusqu'à mille tonneaux, et une foule d'autres moins considérables : les différentes couleurs de leur peinture désignaient la province à laquelle ils appartenaient.

La plupart étaient du port d'Émouy, centre du commerce chinois pour les provinces méridionales ; car Canton ne reçoit presque que des Européens. L'installation intérieure de ces énormes navires paraît aussi singulière que leur construction. La cale est partagée en une multitude de compartiments, séparés par d'épaisses cloisons calfatées avec soin, de manière à pouvoir contenir toute espèce de marchandises, même de l'indigo liquide, qui forme une branche de commerce considérable entre la Chine et ses voisins. Chaque compartiment est loué à des marchands ou à des passagers, qui s'entassent quelquefois à bord jusqu'au nombre de mille : la plupart d'entre eux ne pouvant payer assez cher pour être logés entre les ponts, sont pendant toute la traversée exposés aux intempéries de l'air. Parmi ces caravanes navigantes, chaque individu porte ses vivres avec lui ; et comme généralement les provisions sont faites avec la parcimonie qui caractérise les Chinois, peu sensibles d'un autre côté à l'amour du prochain, il arrive souvent que les contrariétés causent à

bord, en allongeant les traversées, des famines affreuses, auxquelles viennent se joindre des épidémies produites par la malpropreté, p.248 inséparable d'une nombreuse réunion d'hommes dans un espace aussi étroit.

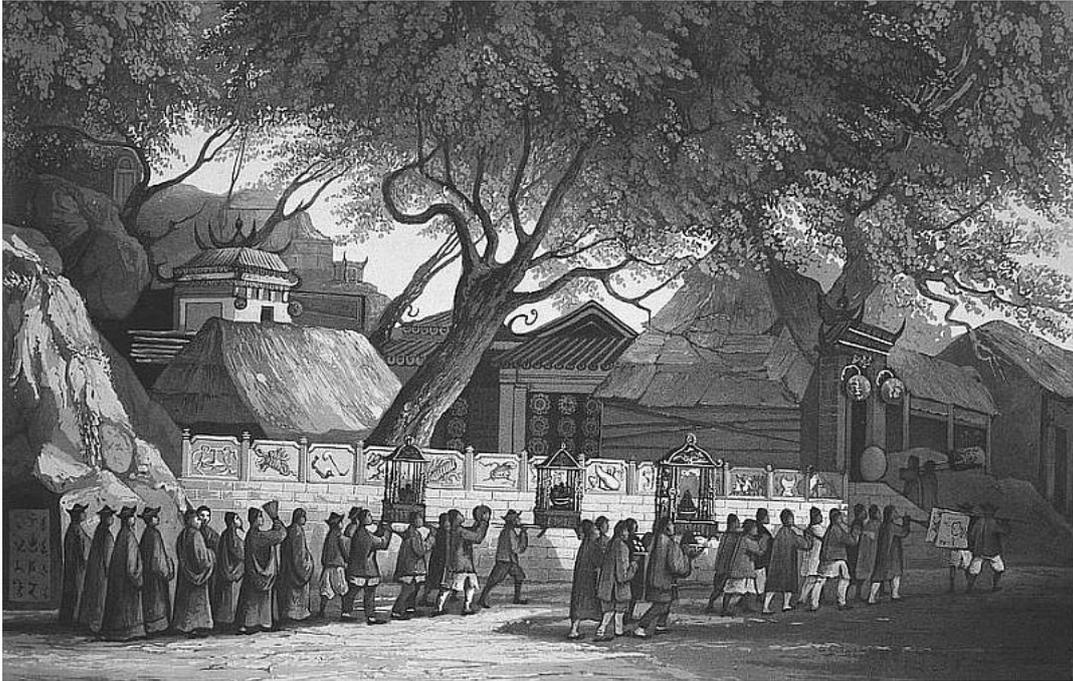
Malgré tous ces dangers, le nombre des jonques qui font les voyages des Philippines et de la Cochinchine est considérable : souvent les cargaisons montent à de grandes valeurs. Les marchands de Macao ne prennent à ce trafic qu'une très petite part, qui compose à peu près toutes les relations commerciales de cette ville, autrefois riche et puissante. Si, aux toiles communes de coton, aux étoffes de soie, à la porcelaine grossière, fabriquée dans les provinces voisines de Canton, aux fruits secs apportés du nord de l'empire, toutes marchandises échangées à Manille contre du riz, de l'or, du sucre, de l'indigo liquide et des bois de construction, nous ajoutons quelques autres produits de la Chine, exportés par les bâtiments portugais ou étrangers qui mouillent devant la ville ou stationnent sur la rade de Lintin, nous aurons terminé, en y comprenant les énormes dépenses occasionnées par les réparations que les mauvais temps forcent souvent les navires de venir faire dans la Typa, le tableau des branches de commerce de quelque importance que possède Macao. Il n'y a que peu d'années encore que l'opium apporté de l'Inde était mis en entrepôt à bord d'un bâtiment mouillé à l'entrée du port, de manière que les contrebandiers pussent venir y prendre avec sécurité les chargements de leurs légères embarcations ; mais les mandarins, après s'être emparés du pouvoir dans l'établissement, trouvant que l'infraction des ordres sévères de l'empereur, quoique avantageuse à leurs intérêts, était p.249 trop patente et pouvait les compromettre, ont fait entièrement cesser ce commerce lucratif, dont les revenus formaient la seule ressource du gouvernement portugais. Celui de Goa, réduit aux mêmes extrémités, par suite de l'abandon qu'a fait dernièrement la compagnie anglaise du monopole de l'opium dans ses comptoirs sur la côte malabare, ne peut venir à son secours ; et telle est la détresse du seul établissement que les Européens ont à la

## **La Chine**

Chine, que les employés sont à peine payés de leurs modiques appointements : les moyens violents, iniques même, ont été épuisés ; et si quelques changements, peu probables, dans la position actuelle du Portugal, ne viennent pas améliorer le sort des autorités de Macao, pressées entre la misère et le joug intolérable des mandarins, le pavillon portugais, qui flotte depuis trois cents ans à l'embouchure du Tigre, sera bientôt tout à fait abandonné.

La Tupa chinoise est le rendez-vous et le point de relâche des jonques qui viennent d'Émouy et de Nankin, ou qui, parties du Nord de la Chine, se rendent dans les contrées plus proches de l'équateur : aussi cette partie de la ville offre-t-elle une activité, un mouvement qui contraste avec le repos, la tranquillité du côté opposé. Les quais, bordés de mille bateaux de diverses formes, sont couverts d'une foule de matelots venus de toutes les parties de l'empire : un teint blanc, un air dur et déterminé, des membres d'athlète, habitués au froid et couverts de légers vêtements, font reconnaître facilement les hommes qui ont souvent bravé les mauvais temps des côtes voisines de Pékin ; tandis que les autres <sup>p.250</sup> matelots, plus soignés dans leur costume, d'une taille aussi élevée, mais amollie par la chaleur, dont les traces sur des traits bruns laissent cependant paraître une physionomie fine et rusée, offrent, comparés aux premiers, la même différence qu'on observe dans notre continent entre les habitants des contrées froides et ceux des zones tempérées. En Chine, comme en Europe, les marins sont soumis aux mêmes superstitions, qui semblent dans tous les pays du monde être inhérentes à notre périlleux métier ; mais ces superstitions ont toujours quelque chose de tendre et d'affectueux, et ces matelots, aux apparences si dures, si grossières, viennent déposer leurs vœux pour l'avenir et leurs remerciements pour des dangers évanouis, aux pieds de l'image gracieuse et révéree d'un être faible, d'une jeune fille, comme s'ils sentaient, plus que tous les autres hommes, combien est précieuse la douce et bienveillante sollicitude d'un sexe dont nous sommes condamnés à vivre presque toujours éloignés.

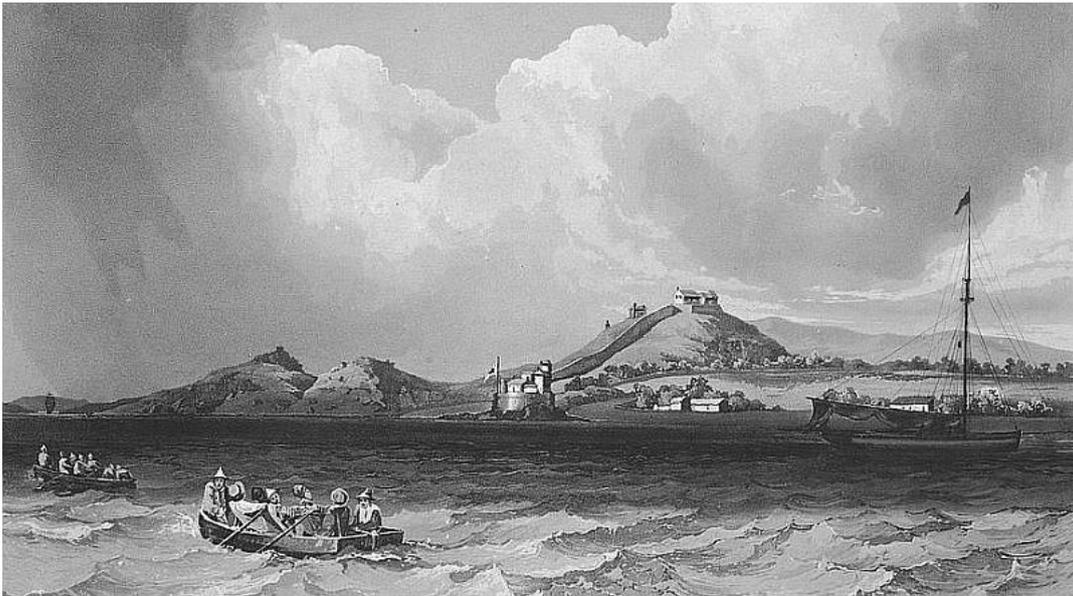
Les bords de la Tupa sont ornés de plusieurs pagodes construites et entretenues avec les offrandes des équipages des jonques : tous les matériaux sont étrangers. La plus remarquable et en même temps la plus renommée est située à l'extrémité de la presqu'île ; dans cet endroit, le rocher a été taillé peu à peu et avec des peines infinies par les dévots navigateurs : à force de soins et de dépenses ils sont parvenus à faire pousser dans les excavations des rochers des arbres touffus qui ombragent plusieurs petites chapelles bâties sur d'énormes blocs de pierre, autour desquels circulent des sentiers sablés avec p.251 soin, et conduisant à la pagode principale, d'où l'on jouit d'une magnifique vue de la rade et de la mer. Là encore j'ai remarqué, comme dans le couvent des bonzes à Canton, des tableaux, des statues représentant de jeunes filles assises, dont les traits, le costume n'avaient rien de chinois : mais les autels de ces idoles étaient chargés de présents et de fleurs ; de tous côtés mes yeux rencontraient de longues inscriptions, qui exprimaient les vœux, les remerciements et contenaient même les noms des donateurs. Toutes ces chapelles qui ressemblent à des kiosques, et dont la plus grande m'a paru avoir quinze pieds en carré, sont bâties en briques et en bois. Au pied du rocher est un mur qui longe le quai, et dont la face extérieure porte une longue suite de jolies sculptures en relief, sur marbre ou pierre blanche, qui représentent une procession et servent d'ornements à la porte de la pagode. Un peu en dedans et sur la droite de cette entrée principale, on trouve plusieurs grands bâtiments. précédés d'une tonnelle formée par le feuillage de cent arbustes, tous plantés dans des pots de porcelaine blanche et bleue. Les salles sont consacrées à des cérémonies religieuses, dont les festins font toujours partie, comme témoignages de joie ou de regrets, et auxquels, suivant l'usage, les bonzes logés à côté, et qui desservent la pagode, viennent prendre part. Les bannières, les gros tambours, les cierges, les lanternes de papier peint, composent un coup d'œil aussi riant que singulier, et qui, à ce que m'ont assuré plusieurs Chinois, donne une juste idée des pagodes de l'intérieur de l'empire.



**44. Procession chinoise à Macao.**

p.252 Au moment où, ayant terminé mes observations, je quittais ce temple des marins, une procession allait y entrer (Pl. 44) : en tête marchaient quatre hommes dans le costume ordinaire, portant deux grandes lanternes éteintes, fixées chacune au bout d'un long bâton, et deux bannières jaunes et rouges ; venait ensuite une bande de musiciens armés de clarinettes chinoises, dont les sons aigus se mariaient, d'une manière désolante pour nos oreilles, avec ceux de plusieurs musettes, qu'accompagnaient des tam-tams et des gongs, frappés à coups redoublés ; puis s'avançaient, sur des brancards garnis d'étoffes précieuses, et portés chacun par quatre hommes, six petits autels peints en rouge et richement décorés, ainsi que les toits pointus qui les surmontaient et sous lesquels j'aperçus des fleurs et des fruits arrangés avec beaucoup de symétrie. Enfin des acteurs habillés de deux couleurs différentes tenaient la queue du cortège ; ils marchaient sur deux rangs, et l'air de recueillement qu'ils conservaient malgré le tapage infernal de l'orchestre et les cris des spectateurs, avait quelque chose de fort édifiant. Le cortège se dirigea vers deux grandes tentes momentanément

dressées contre le mur extérieur de la pagode ; le dedans de ces tentes était décoré de lustres et de lanternes de papier, ornements nécessaires le jour comme la nuit dans toutes les solennités chinoises. Il eût été imprudent pour un Européen d'approcher du sanctuaire : aussi, plus que satisfait d'avoir entendu pendant quelques minutes le bacchanal qui en sortait, je m'acheminai vers la ville, en remontant au sommet de la presqu'île, à l'extrémité <sup>p.253</sup> de laquelle nous étions. Après avoir passé près d'une batterie construite sur le rivage (Pl. 41),



**41. Fort de l'entrée de la Tya.**

à peu de distance de la pagode, et entourée par les jonques de guerre, nous arrivâmes à un couvent situé sur une colline aride entièrement dépouillée de végétation ; ce séjour doit être affreux pendant les mauvais temps de l'hiver et les chaleurs excessives de la mousson de sud-ouest : nul abri contre les ouragans ni contre les rayons du soleil, réfléchis par des murs de pierre, blanchis à la chaux. C'était autrefois, m'a-t-on dit, un lieu de pénitence pour les moines portugais ; mais soit que leur nombre ait considérablement diminué, soit qu'ils ne fassent plus pénitence, tant y a que le couvent est vide et à peu près abandonné. De ce point élevé on a une vue qui domine la rade et les îles environnantes, que des canaux étroits et profonds, mais infréquentés, séparent entre elles. Sur la gauche, nous apercevions

dans l'éloignement les gros vaisseaux de la compagnie anglaise chargés de voiles, poussés rapidement hors des passes par une brise favorable, et mettant le cap vers les heureuses contrées d'Europe que *la Favorite* et son équipage ne devaient revoir que bien longtemps après. Sur un plan plus rapproché, un grand nombre de caboteurs européens et des jonques de toute grandeur, avec leurs voiles en éventail, gonflées par le vent arrière, venaient passer à nos pieds et mouiller dans la Typa. Derrière nous, et au delà des grandes excavations d'où les Chinois tirent les pierres dont ils bâtissent leurs maisons, paraissaient les premières habitations de la ville, dont ce peuple actif, jaloux de son territoire et se <sup>p.254</sup> portant en foule partout où le commerce lui promet quelques bénéfices, recule chaque jour les limites, qui bientôt, suivant toute apparence, n'apercevront plus le pavillon portugais.

Macao est vraisemblablement redevable aux Chinois de ses marchés couverts, si propres, si bien aérés, dont l'emplacement a été conquis sur la montagne à force de travaux. Toutes les provisions s'y présentent disposées de manière à tenter les acheteurs : les légumes du pays, la plupart de ceux d'Europe, s'y trouvent à profusion, et sont généralement de bien meilleure qualité que les fruits originaires de nos contrées, qui ne peuvent prospérer ni à Macao ni aux environs de Canton, malgré l'industrie des jardiniers chinois. Les îles voisines renferment quelques variétés de gibier, et les canaux qui les séparent fournissent aux pêcheurs plusieurs espèces de poissons aussi abondantes que recherchées, dont se compose la principale nourriture des habitants chinois ou portugais.

Négao-Men ne possédant aucun pâturage, les bœufs et les moutons, tirés à grands frais de Canton, coûtent fort cher, et cependant la viande de boucherie, consommée par les seuls étrangers, est généralement peu estimée. Les porcs, la volaille de toute espèce abondent sur les marchés de Macao, et peuvent être comparés pour la grosseur et la manière soignée dont ils sont levés, à ceux que fournit l'intérieur. Mais de combien d'attention et même d'expérience les étrangers n'ont-ils pas besoin pour échapper aux ruses et à la friponnerie des marchands

chinois, qui, ne vendant pas ici comme p.255 à Canton par l'entremise d'un *comprador*, ont recours, pour s'emparer de tous les bénéfices, aux moyens les plus révoltants ! La substitution d'une marchandise de qualité inférieure à la place de celle qui vient d'être payée, des différences énormes dans le poids, passent pour des tours d'adresse ordinaires, qui ne font qu'exciter le rire du marchand quand ils sont découverts, et dont l'Européen peut trouver bien des exemples sans aller voyager si loin ; mais il en est d'autres aussi lucratifs et bien plus difficiles à éviter. Les volailles, vendues suivant l'usage, au poids, quoique vivantes, ont été d'avance, bon gré, mal gré, farcies de petits cailloux ; et les pauvres cochons forcés d'avalier une grande quantité d'eau, à laquelle toutes les voies de sortie sont exactement fermées, prennent une apparence de santé qui séduit l'acheteur marin, bientôt désappointé après le départ de son bâtiment.

Toutes les rues de Macao sont étroites, tortueuses, plus ou moins en pente, suivant le terrain inégal qu'elles parcourent ; mais la propreté des beaux quartiers témoigne en faveur de l'ascendant que les habitudes chinoises ont pris sur celles des Portugais, si sales, si négligents dans la plupart de leurs établissements. Les rues de Macao sont généralement entretenues avec soin, et bordées de petites maisons de pierre bien bâties, la plupart à un seul étage ; mais la chaux très blanche dont elles sont enduites leur donne extérieurement une apparence à laquelle bien certainement le dedans ne répond pas. Cependant, outre les élégantes constructions qui longent le quai du côté de la rade, p.256 on voit encore, dans la partie la plus haute de la ville, de belles maisons, d'autant plus agréablement placées, qu'à une vue superbe elles joignent l'avantage précieux de jouir d'un peu de fraîcheur, lorsque dans les grandes chaleurs de l'été le soleil, échauffant les dalles des rues, rend insupportable le séjour des quartiers inférieurs : aussi est-ce là que j'ai trouvé le peu de verdure que peut offrir l'intérieur de Macao ; quelques arbustes, quelques fleurs luttant avec peine tantôt contre les fortes brises, tantôt contre de longues sécheresses. Si l'un de ces tristes jardins n'avait contenu la

grotte où l'illustre auteur de la *Lusiade* écrivit son ouvrage, ils n'auraient eu qu'un bien faible prix à mes yeux. Cette grotte est composée de deux énormes blocs de rochers de formes irrégulières, laissant entre eux un vide haut de six pieds environ et large de trois, et d'un troisième qui forme le toit et supporte un petit kiosque, érigé sans doute longtemps après que le Camoëns eut abandonné ce monde, où il avait été si malheureux. Un art maladroit a taillé les rochers, et a ravi ainsi à la grotte son aspect triste et sauvage qui inspira peut-être au poète portugais la sombre énergie de ses vers. De cette retraite solitaire, le Camoëns voyait à ses pieds la Typa, alors couverte d'une foule de bâtiments, spectacle bien beau, bien flatteur pour l'orgueil d'un Portugais des anciens temps ; et ses regards se tournant ensuite vers la mer, allaient chercher de fortes inspirations au milieu de ces îles désertes, toujours battues par les lames du large et les mauvais temps, auxquels la nature les a opposées comme des barrières, pour protéger contre <sup>p.257</sup> leur fureur les côtes basses et sablonneuses du continent.

À cette époque, la ville, à peine fondée, ne couvrait pas encore de ses quartiers les hauteurs, alors solitaires et hérissées de rochers, où le Camoëns, presque ignoré, élevait un monument immortel à la gloire de sa patrie et de ses compagnons. Maintenant le voyageur y chercherait en vain un souvenir du grand poète, tout est changé. J'y ai vu une habitation occupée par des familles anglaises, et un jardin dont les allées, tracées avec symétrie, serpentent au milieu de plates-bandes de fleurs desséchées, autour de bosquets sans fraîcheur et de bassins qui ne sont remplis pour quelques instants que par les pluies de la mauvaise saison.

Si, quittant ces lieux et laissant la citadelle sur la gauche, on descend du côté de la rade à travers des rues bordées de jolies boutiques chinoises, où les marchandises d'Europe et d'Asie sont étalées avec autant d'art que de propreté, les yeux rencontreront d'abord plusieurs petites églises catholiques dont l'architecture rappelle le caractère sévère et élégant à la fois que les jésuites ont imprimé à tous les monuments qu'ils ont construits : plus bas encore on trouvera

la porte de la ville qui est située très près du couvent de la Guia, et donne sur une assez grande étendue de terrain entouré presque de tous côtés par des montagnes rougeâtres. Ces masses garantissent des ouragans et des fortes brises plusieurs beaux villages chinois dont les habitants sont parvenus, à force de patience et d'industrie, à tirer d'un sol naturellement aride et <sup>p.258</sup> sablonneux toutes sortes de fort bons légumes, que les factoreries de Canton consomment presque entièrement. Sur le penchant rocailleux des collines, je remarquai un grand nombre de tombeaux chinois absolument semblables à ceux de Malaca ; plusieurs de ces tombeaux, qu'entourent des arbustes, s'avancent jusque dans la plaine et forment le premier plan d'un tableau imposant et pittoresque, dont le fond est une haute terre au sommet de laquelle s'élève une tour conique que les Chinois ont nouvellement construite, probablement pour faire des signaux, et dont la blancheur se détachait agréablement d'un ciel sans nuages. De nombreuses sources arrosent les champs et fournissent de l'eau à des rizières qui pourraient être dangereuses pour la santé des habitants dont les cases couvrent les environs, si les vents opposés des deux moussons n'assuraient pas à cette partie de Négao-Men, même au milieu des chaleurs excessives de l'été, un air très sain que les malades de l'Inde viennent respirer pour recouvrer la santé. Cependant les froids assez vifs et les brusques changements de température qui arrivent souvent plusieurs fois en un même jour dans cette île, de même que dans tous les lieux voisins de la mer, rendent les rhumes et les catarrhes assez fréquents, mais les transpirations abondantes les font promptement disparaître. La cécité causée par la blancheur des maisons et la brûlante réverbération des rayons du soleil sur les rochers arides, est un mal fort commun à Macao ; mais, à l'exception de la petite vérole dont les ravages ont été terribles à plusieurs époques, les <sup>p.259</sup> maladies épidémiques y sont à peu près inconnues : j'y retrouvai pourtant, à mon arrivée des Philippines, celle qui avait attaqué la majeure partie des habitants de Manille, ainsi que les officiers et les matelots de *la Favorite* ; mais le redoutable choléra ne vint pas à sa suite.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que des populations portugaise et chinoise de Macao, qui soutiennent entre elles une lutte inégale, dont l'issue ne peut être éloignée. Il en est une troisième moins considérable sans doute que les deux premières, mais qui leur inspire une crainte respectueuse par ses richesses ainsi que par son caractère ferme et indépendant. Je veux parler des étrangers qui, forcés d'abandonner Canton à la fin de la traite du thé, viennent passer six mois dans l'établissement européen, auprès de leurs familles, et vivent parfaitement libres au milieu des Portugais, qu'ils ne voient même pas, et des mandarins qui les redoutent et cherchent toutes sortes de moyens pour se venger de leurs mépris.

Les plus jolies maisons de Macao sont entre le mains de ces négociants ; les agents des factoreries anglaises, hollandaises et américaines occupent une grande partie des belles habitations qui bordent le quai, et dont l'intérieur est orné avec un luxe qui répond à la fortune ou aux forts émoluments des propriétaires. Qui ne croirait qu'après un véritable exil de six mois passés à Canton, loin de leurs familles, les Européens revenus à Macao se livrent à tous les plaisirs, à toutes les distractions dont ils ont été privés si longtemps ? Il <sup>p.260</sup> n'en est rien cependant ; et la société, quoiqu'elle soit ornée de femmes charmantes venues d'Europe à la suite de leurs maris ou de leurs parents, est presque aussi triste, aussi divisée qu'à Canton. La plupart des négociants apportent dans leur nouveau séjour les mêmes sentiments de jalousie et les mêmes griefs souvent imaginaires ; ils ne se réunissent que dans les repas de cérémonie, et passent le reste du temps enfermés dans leur intérieur. En vain les femmes des premiers agents de la compagnie anglaise ont donné des soirées que leurs grâces et leur amabilité auraient dû faire trouver agréables : ces tentatives ont été sans succès, et Macao est resté triste pendant toute l'année.

Il est encore un autre genre de plaisirs qui conviendraient mieux, il est vrai, à des hommes échappés pour ainsi dire à la réclusion des factoreries, et qui viennent respirer loin de la foule un air plus pur et plus frais. Mais les mandarins, trop lâches pour satisfaire leur animosité d'une

## **La Chine**

manière ouverte, qui pourrait compromettre leurs revenus, s'en dédommagent par des mesures vexatoires dirigées contre le bien-être et les plaisirs des étrangers. Il y a peu de temps encore que ceux-ci parcouraient en palanquin les rues étroites et tortueuses de Macao, où les équipages sont inutiles et même inconnus : mais l'autorité chinoise, devenue maîtresse dans cette ville, a mis en vigueur les règlements humiliants qui privent à Canton les étrangers de ce mode de transport aussi nécessaire qu'agréable. Comme une pareille mesure ne pouvait être mise à exécution par la force sans causer de vifs débats, dans <sup>p.261</sup> lesquels l'avantage ne serait peut-être pas resté aux Chinois, qui auraient eu à lutter cette fois contre des rivaux déterminés, que les classes inférieures de la population, mécontentes de se voir enlever une source abondante de profits, auraient favorisés, les mandarins employèrent des moyens détournés pour arriver plus sûrement à leur but ; ils défendirent aux porteurs de leur nation, sous les peines les plus sévères, de continuer à servir les étrangers, qui, malgré les offres d'un fort salaire, n'ont pu trouver à les remplacer parmi la paresseuse population portugaise.

Cependant l'autorité chinoise obtint moins de succès dans ses tentatives pour empêcher les Anglais de se promener à cheval dans l'étroit espace compris entre les fortifications de la ville et la muraille qui sépare les deux territoires. Les courses sur les glacis extérieurs furent défendues, sous le prétexte illusoire du danger qui en résultait pour la foule des Chinois ; on n'en tint aucun compte. Des fossés furent creusés pendant la nuit, les matelots européens les comblèrent pendant le jour. Enfin, après bien des difficultés, la victoire resta aux Anglais, peut-être déjà fatigués d'un plaisir très borné et extrêmement dispendieux. Il est encore pour eux un délassement que la rade permet dans les beaux jours, et sur lequel les jaloux mandarins ne peuvent exercer leur animosité. De belles embarcations apportées d'Angleterre et des États-Unis, de jolis bateaux de plaisance, ornés et installés à l'intérieur avec le plus grand soin, transportent légèrement, après le coucher du soleil, dans les différentes parties de la baie et au <sup>p.262</sup>

milieu des bâtiments mouillés sur la rade, les familles des riches négociants qui viennent respirer la fraîcheur du soir. La musique, les collations rendent ces parties très agréables pour des dames que plusieurs longues traversées ont affranchies du mal de mer, et pour des hommes auxquels le métier de marin offre un attrait tout particulier. Cependant sous un climat que le voisinage de la mer rend inconstant, sur des côtes avancées et qui voient souvent de très fortes brises succéder rapidement au calme, trop de hardiesse ou le manque d'expérience doivent causer parfois des malheurs, et en effet les sociétés de Macao se souviennent encore de la fin tragique de plusieurs jeunes gens qu'on a généralement regrettés.

C'est principalement dans les traversées de Macao à Lintin, où le commerce de l'opium attire fréquemment les Européens pendant la mousson de nord-est, que les naufrages ont lieu : à cette époque de l'année les vents s'élèvent subitement et soufflent avec une grande violence pendant plusieurs jours de suite ; la mer devient très grosse et ne laisse que peu d'espoir aux petites embarcations surprises par le mauvais temps et entraînées au large, de rejoindre les îles ou le continent. Telle est la position affreuse où s'était trouvée. quelques mois avant notre arrivée, une chaloupe armée par des matelots indiens et portant quatre gentlemen que leurs affaires appelaient à Lintin. Un ciel clair annonçait que la brise déjà fraîche augmenterait encore avec la nuit ; mais les trop intrépides voyageurs comptaient franchir, avant le mauvais temps, les cinq <sup>p.263</sup> lieues qui les séparaient de leur destination : bientôt le terrible vent de nord-est se déclare avec sa violence accoutumée, et la nuit arrive pendant que la chaloupe lutte en vain, pour rejoindre Macao, contre les vagues qui menacent à chaque moment de l'engloutir et l'entraînent rapidement vers la haute mer. Déjà les malheureux, excédés de fatigue et glacés par le froid, avaient vu disparaître successivement dans l'obscurité ou derrière le nuage que les lames scintillantes élevaient autour d'eux, les dernières îles du groupe qui entoure l'embouchure du Tigre ; un rocher isolé, assailli de tous les côtés par des lames effrayantes, restait encore derrière eux ;

## **La Chine**

ils veulent y chercher leur salut et échapper au sort affreux qui les attend au large, mais leur cruelle destinée devait s'accomplir. Trois jours après, un bateau de pêche qui approcha du rocher recueillit à son bord deux matelots indiens épuisés de fatigue et de faim, au moment où ils allaient périr aussi misérablement que leurs compagnons, dont les cadavres rejetés par la mer gisaient autour d'eux.

Le peu de distractions que les étrangers peuvent trouver à Macao, sont même ignorées des missionnaires français ou espagnols, qui, chassés de la Chine et réfugiés dans l'établissement portugais, ont retrouvé au sein du malheur toutes les vertus qu'ils avaient oubliées dans la prospérité. Au milieu de cette population portugaise dépravée et avilie, de cette multitude de Chinois voleurs et méchants, nos pauvres prêtres, presque sans ressources, et délaissés pour ainsi dire par leur patrie, donnent un doux exemple de bienfaisance <sup>p.264</sup> et d'humanité. Avec leurs richesses et la faveur dont ils avaient joui à la cour de Pékin s'est évanouie leur influence sur les Chinois ; le nombre des chrétiens a diminué à Macao dans la même proportion que dans l'intérieur de l'empire, où notre religion est presque tout à fait tombée, malgré le dévouement admirable des missionnaires, qui bravant les supplices et des fatigues inouïes, vont porter des consolations à leurs frères persécutés. À Macao où ils peuvent encore exercer sans crainte leur saint ministère, leurs bienfaits vont chercher les pauvres et les malheureux : ce sont eux qui en les achetant sauvent de la mort un grand nombre de petits enfants mâles vendus par leurs parents : tous ces enfants sont élevés dans le christianisme ; les plus intelligents reçoivent les ordres et sont envoyés dans les provinces intérieures ; les autres apprennent des métiers, deviennent artisans, mais forment une classe toujours disposée à imiter l'exemple des Portugais, c'est-à-dire à vivre dans la misère et l'oisiveté. À ces demi-chrétiens se joint une autre espèce de néophytes moins nombreuse peut-être, mais plus active et aussi astucieuse : elle se compose des Chinois que leurs friponneries ont forcés à fuir de Canton ou des villes voisines, et qui en se faisant

chrétiens obtiennent la protection des consuls étrangers ; les bons missionnaires jaloux de sauver d'aussi vilaines âmes et d'augmenter leur troupeau, n'épargnent ni soins ni dépenses pour convertir ces Chinois, qui profitent de ces charités jusqu'à ce que le temps ou quelques circonstances aient arrangé leurs affaires et fait oublier leurs méfaits ; alors <sup>p.265</sup> ils retournent chez eux moins disposés que jamais à suivre la bonne voie. Cependant on assure que, mêlant anciennes et nouvelles superstitions, ces néophytes, d'un genre particulier, règlent d'une manière assez singulière leurs comptes avec la religion qu'ils craignent tout en l'abandonnant ; chaque transfuge, en traversant le fleuve pour s'éloigner de Macao, fait un grand nombre de genuflexions devant la petite image de la Vierge qu'il reçut au moment de sa conversion, lui donne le baiser de paix, puis la jette dans le Tigre en l'engageant à retourner à l'église d'où elle était sortie.

Je trouvai dans le chef des missions françaises un homme de talent, instruit, d'un caractère aimable et ferme en même temps, digne enfin de représenter le clergé de notre nation. La plus touchante concorde régnait entre lui et les jeunes prêtres dont il était le chef. Les officiers de *la Favorite* et moi-même nous eûmes mille raisons de nous louer de leurs procédés aussi aimables qu'empressés, et ce fut avec un sentiment de plaisir auquel l'orgueil national eut une grande part que je remarquai la considération dont la bonne conduite, la charité, le désintéressement de nos missionnaires les faisaient jouir parmi la population entière de Macao.

Plusieurs de ces ecclésiastiques arrivés de France depuis quelques années et ayant appris la langue et les usages chinois, se disposaient à parcourir l'intérieur du pays. Ils comptaient arriver au centre de l'empire en se cachant dans les villages chrétiens, où des guides sûrs devaient les conduire. J'admire d'abord le zèle, ou <sup>p.266</sup> pour mieux dire le fanatisme religieux qui engageait ces jeunes gens à braver un long exil et peut-être l'échafaud ; mais bientôt, en y regardant de plus près, je crus reconnaître qu'une telle abnégation de tout intérêt personnel

prenait sa source bien moins dans la croyance religieuse que dans cette inquiétude, cette soif d'émotions fortes naturelle aux âmes énergiques, qui entraîna tant de croisés en Asie, fit découvrir et conquérir une quatrième partie du monde, et qui maintenant encore fait embrasser avec joie à tant de jeunes gens notre aventureux métier.

Nous vîmes dans le respectable père Amyot, vieillard très avancé en âge et accablé sous le poids des infirmités, suite des persécutions ainsi que d'un long et honorable apostolat, le seul reste de ces missionnaires jésuites qui avaient joui de la protection du dernier empereur. Il avait beaucoup souffert pour la foi, et cependant son seul désir, le seul but de toutes ses sollicitations auprès de la cour de Pékin, qui, en lui rendant les biens de son ordre, l'avait mis cependant à même de vivre dans un honorable repos, étaient d'aller mourir au milieu du peuple dont il portait le costume et avait adopté tous les usages. Le bon père, éloigné de la France depuis quarante ans, regardait la Chine comme la plus belle contrée du monde : mais la vue de ses compatriotes, la langue de son ancienne patrie, avaient rajeuni ses vieux souvenirs, réveillé dans son cœur cet orgueil, cet amour de son pays qui ne s'éteint jamais ; il voulut absolument, malgré la fatigue et les embarras d'une traversée sur la rade, visiter un <sup>p.267</sup> bâtiment de guerre monté par des enfants de la France, et l'empressement de tout l'équipage fit couler des yeux du vénérable vieillard des larmes d'attendrissement.

Ces bons missionnaires nos compatriotes avaient fait tous leurs efforts pour rendre agréable à mes jeunes officiers le séjour du triste établissement portugais, presque entièrement déserté par les négociants étrangers qui étaient alors à Canton pour la traite du thé. Cependant malgré la courte durée de mon séjour à Macao, je pus former parmi ces derniers quelques liaisons d'amitié, dont le souvenir sera toujours agréable à mon cœur. M. Beal, négociant anglais, et ami de notre consul, me fit toutes sortes de prévenances et me combla d'attentions. Sa maison fut pour moi et pour les officiers de *la Favorite* le séjour de la plus gracieuse hospitalité, et sa conversation agréable

et instructive à la fois une source précieuse où ont été puisés en partie les renseignements dont je me suis servi pour décrire, mais malheureusement d'une manière bien incomplète, ces curieuses contrées qu'une très longue résidence avait fait connaître parfaitement à ce profond observateur.

Dans le jardin que M. Beal faisait entretenir avec le plus grand soin, je vis réunies les plantes les plus rares, les fleurs les plus brillantes d'Europe et d'Asie, entre autres le superbe hortensia maintenant naturalisé en Europe, l'élégante quamoclite de l'Inde, et le camélia, rival de la rose. Une vaste volière renfermait les plus curieux oiseaux de la Chine et du grand archipel d'Asie : le faisan argenté, et le beau faisan doré ; le courageux <sup>p.268</sup> coq de bruyère, si fier de son éclatant plumage, le doux et tendre canard mandarin, aux plumes bizarrement bariolées des nuances les plus vives. Ce dernier oiseau, véritable modèle de constance conjugale, ne peut survivre à sa femelle, que cependant la nature a privée de tous les avantages extérieurs. J'observai également avec curiosité un oiseau de paradis, le seul peut-être dans le monde que l'on conserve aujourd'hui vivant loin de son pays natal. Il avait été apporté de la Nouvelle-Guinée, pays sauvage, situé à l'est et non loin des îles Moluques, et d'où nous viennent les dépouilles de ces beaux oiseaux, dont il est difficile d'apprécier, dans l'état de mort, le magnifique plumage, les formes élancées et gracieuses, et surtout la longue queue, qui toute fanée qu'elle est, brille encore au milieu des perles et des diamants, sur la tête de nos dames.

Mon hôte, aussi généreux que complaisant, me força d'accepter une charmante collection de peintures représentant les plus belles fleurs de son jardin et la plupart des oiseaux curieux renfermés dans sa volière, admirablement peints sur papier de riz par des artistes chinois formés par lui et travaillant sous ses yeux.

Cependant le terme de notre relâche et le moment de faire nos adieux à nos nouvelles et aimables connaissances étaient arrivés : *la Favorite*, plus gracieuse, plus brillante que jamais, et constamment

remplie de visiteurs, semblait, ainsi que son équipage, avoir oublié les fatigues et les mauvais temps de la p.269 traversée précédente. Des vivres frais en abondance, de fréquentes promenades à terre, source inépuisable de distractions et de gais souvenirs pour les traversées sans nombre qui nous attendaient encore, avaient parfaitement rétabli les malades et ranimé chez mes jeunes matelots, comme chez leurs officiers, la soif de nouvelles émotions et le désir de voir de nouveaux pays.

Ces dispositions si favorables à la mission que j'avais à remplir, et dont la partie la plus épineuse allait bientôt commencer, reçurent encore un surcroît d'énergie par la nouvelle de la prise d'Alger, qu'un bâtiment américain arrivant d'Europe laissa sourdement circuler ; avec quel avide empressement nous recueillîmes le peu de détails que nous pûmes obtenir sur cette belle expédition où la marine et l'armée de terre avaient rivalisé de courage et de dévouement ! Nous étions fiers de la France, ses enfants partageaient sa gloire aux yeux des étrangers. O vous qui prétendez que ce nom de patrie est un vain mot, que le sentiment d'orgueil qu'il inspire est moins fort dans les cœurs des Français que dans ceux de leurs voisins, vous eussiez vu les nôtres palpiter de plaisir quand nous apprîmes le succès de ce brillant fait d'armes, et y trouver le dédommagement des cruelles inquiétudes qu'un an passé sans aucune nouvelle de nos familles et la certitude de n'en pas recevoir au milieu des pays sauvages que nous allions parcourir, devaient leur faire naturellement éprouver.

Le 18 décembre 1800, dans la matinée, *la Favorite* p.270 leva l'ancre par un temps clair et beau. La mousson de nord-est qui avait soufflé fortement à plusieurs reprises depuis le commencement du mois, et rendu souvent difficiles nos communications avec la terre, s'élevait encore avec une nouvelle violence et me força de faire prendre plusieurs ris aux huniers avant d'avoir dépassé l'île de la Grande-Ladronne, qui sert de point de reconnaissance dans le sud pour l'entrée du Tigre, comme la Grande-Lemma et *Piedra blanca* font reconnaître les passes vers le nord ; cette île fut ainsi nommée par les premiers

navigateurs portugais à cause des forbans chinois qui en avaient fait leur repaire.

La précaution que je venais de prendre ne fut pas inutile, car bientôt *la Favorite* ayant quitté l'abri des terres, se trouva encore une fois aux prises avec la mousson dans toute sa violence et au milieu d'une mer très dure et fortement agitée. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes que dans la précédente traversée ; cette fois nous courions au sud, ayant le cap sur les côtes de la Cochinchine, vers lesquelles un vent favorable poussait rapidement *la Favorite*, qui devait trouver dans la baie de Tourane un excellent abri.

Depuis Macao, la côte de Chine court à l'ouest penchant un peu vers le sud pendant environ soixante lieues ; elle est bordée d'une multitude de rochers, d'îles et de bancs de sable qui s'étendent au large et rendent ces parages dangereux pour les navigateurs ; puis se dirigeant brusquement vers le sud, elle forme une longue et étroite presqu'île dont l'extrémité n'est séparée de la <sup>p.271</sup> grande île d'Haynan que par un passage très étroit, rempli de hauts fonds et de bancs de sable : un de ces derniers qui environne dans une immense étendue la partie Est de la presqu'île, ne donne passage qu'à des caboteurs ou à des bateaux de pêche, dont la plupart appartiennent aux petits ports de ces rivages, qu'habite une innombrable et industrielle population.

La corvette franchit cet espace dans la nuit qui suivit le départ, et au jour les hautes montagnes d'Haynan parurent devant nous. Quelle perspective peu rassurante m'offrit cette côte, que je fis longer à moins de deux milles jusqu'au coucher du soleil ! Aucune trace de végétation ne se montre sur ces terres que la mousson de nord-est semble avoir frappées de stérilité, et dont la couleur noire ou rougeâtre ressort d'une manière tristement pittoresque sur le vert sombre des forêts qui couvrent les montagnes de l'intérieur. Partout des rochers aux formes bizarres et aiguës, arrachés sans doute au rivage par la mer durant le laps des siècles, luttent contre de grandes lames blanches qui, dans leur bruyante fureur, semblent vouloir les engloutir.

Le soleil se couchait quand nous passâmes à moins d'un demi-mille des petites îles Tinosá, mal placées sur les cartes, et dont la position fut rectifiée avec soin. Le tumulte du vent et de la mer sur ses rochers dépouillés, que les lames assiégeaient de toutes parts avec un bruit effrayant ; la sombre horreur qui les entourait, nous faisaient éprouver un sentiment indéfinissable d'effroi, mêlé d'admiration et de curiosité. Je pouvais changer de route à mon gré, mais cette vue m'attachait, et je <sup>p.272</sup> prenais plaisir voir *la Favorite*, sillonnant la mer comme un poisson, s'approcher à chaque moment davantage des rochers, puis les ayant dépassés, s'en éloigner aussi rapidement.

L'île d'Haynan peut avoir cinquante lieues du nord-est au sud-ouest, direction de sa plus grande longueur. La côte forme un arc de cercle assez régulier, dont la partie convexe, tournée vers le sud-est, est éloignée d'environ vingt-cinq lieues de l'autre côté de l'île, tracé en ligne droite sur les cartes, mais à peu près inconnu.

Dans la partie Sud-Ouest, que les terres élevées abritent contre la violente mousson de nord-est, et que garantit de la mousson opposée la côte de Cochinchine, éloignée seulement de cinquante lieues, on trouve une suite de baies vastes et sûres, dont en 1817 le capitaine de vaisseau Kergariou, commandant la frégate française la *Cybèle*, en mission dans ces mers, dressa des plans d'une remarquable beauté. Les bâtiments que les mauvais temps ou le besoin de vivres forcent de relâcher sur cette terre inhospitalière sont reçus avec autant de difficulté que de défiance, et ordinairement ne peuvent rien obtenir ; et cependant leur sort est bien moins à plaindre que celui des bateaux cochinchinois, dont les équipages, après avoir été presque entièrement dépouillés, ne peuvent retourner dans leur patrie que sur des jonques chinoises. C'est ainsi que les mandarins empêchent toute relation entre les étrangers et l'île qu'ils oppriment au nom de l'empereur de la Chine, depuis environ un siècle. Les places lucratives, le peu de commerce qu'on y fait, sont <sup>p.273</sup> entièrement aux mains des conquérants, qui tiennent les indigènes dans l'esclavage et la plus indigne abjection. Telle a été dans toutes les parties du monde, et même aux temps les

plus reculés, la condition à laquelle ont été réduits les peuples sauvages, conquis par les nations policées.

L'intérieur d'Haynan est couvert de forêts, au travers desquelles les naturels ont tracé des sentiers pour établir des communications entre quelques villages qui probablement sont en petit nombre ; car une population aussi misérable ne peut être nombreuse.

Les Européens ont toujours trouvé les habitants des côtes hospitaliers et confiants envers eux, mais défiants et craintifs à l'égard des mandarins, qui s'emparent arbitrairement du fruit de leurs travaux. Le pays sur lequel pèse un semblable gouvernement a cependant reçu de la nature tous les avantages nécessaires pour le rendre riche et heureux : un climat délicieux, un sol fertile que les montagnes et les plaines se partagent d'une manière favorable pour la culture. Les Chinois en tirent des bois superbes, également bons pour la construction des navires et des maisons ; du riz, des bœufs, des volailles : une grande quantité de cannelle très estimée pour faire de l'essence. Ces branches de commerce et cent autres encore, auxquelles le voisinage de la Cochinchine et la présence des Européens pourraient donner tant d'extension, sont anéanties par un gouvernement qui étouffe toute industrie, arrête toute civilisation, et qui prolongera sans doute longtemps l'enfance de ce peuple ; <sup>p.274</sup> car rien ne fait prévoir de révolution favorable pour lui à moins qu'on ne suppose que les Anglais, ayant fondé un nouveau Singapour à l'embouchure du Tigre, et voulant, d'après leur politique accoutumée, le joindre à l'ancien par une chaîne d'établissements secondaires, viendront donner à ces malheureux insulaires des maîtres plus doux, réveiller leur industrie par le commerce, et leur apporter une nouvelle civilisation, qui vaudra toujours mieux, quelles qu'en soient les suites, que le joug de fer imposé par les Chinois.

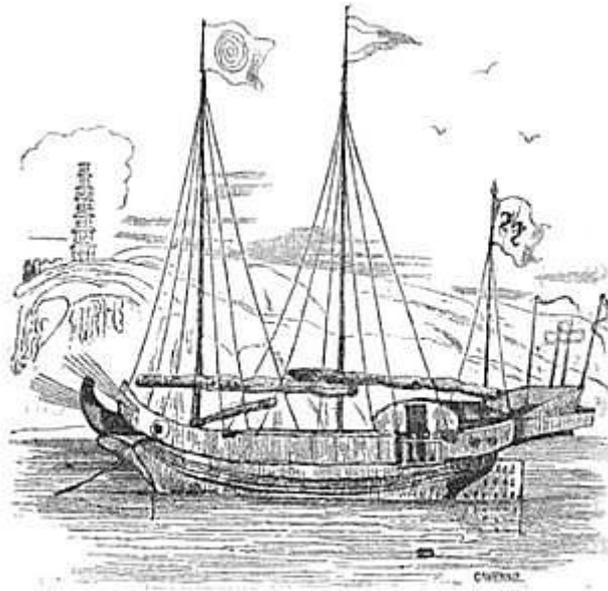
Déjà, en courant vers le Sud, nous commençons à trouver des changements dans le temps : le ciel, si clair, si brillant à notre départ de Macao, s'était peu à peu couvert de nuages qui, poussés par la mousson, alors constamment très forte, venaient couronner les hautes

montagnes d'Haynan, que la nature semble avoir placées devant le golfe du Tunquin, comme une barrière contre le terrible vent de nord-est, qui, sans cet abri, en rendrait les côtes inabordables durant six mois de l'année.

Pendant la seconde nuit de notre traversée et la matinée du 20, je fis contourner la partie Sud-Ouest d'Haynan, dont les côtes élevées étaient toujours en vue et nous abritaient de plus en plus contre le vent et la mer. Les courants très forts éprouvés les jours précédents, et qui, d'après les renseignements des pratiques, portent également sur la côte de Cochinchine, dont la corvette n'était éloignée à midi que de trente-cinq lieues, me décidèrent à faire route pour franchir le canal, de manière <sup>p.275</sup> à ne prendre que le lendemain, après le lever du soleil, connaissance du continent, dont après une nuit rendue très fatigante par une mer terrible et un vent très violent, les hautes terres furent aperçues à onze heures du matin.

J'éprouvai un moment de vive inquiétude, quand arrivés assez près du rivage pour voir la mer briser avec fureur sur les rochers qui le bordent, nous ne pûmes reconnaître les terres, couvertes alors d'une brume épaisse qui les cachait entièrement, ou ne les laissait apercevoir que comme de grandes ombres paraissant et s'évanouissant tour à tour. L'effet des courants, qu'il avait été impossible d'apprécier depuis la veille ; la mauvaise apparence du temps ; la force du vent, qui portait, ainsi qu'une mer très grosse, sur la côte, d'où en cas d'erreur il aurait été bien difficile de se relever, rendaient notre position très critique, d'autant plus que du côté de l'ouest est un enfoncement dangereux qui ressemble beaucoup à l'entrée de Tourane, et que plus à l'est, c'est-à-dire vers le large, le courant, se dirigeant au sud le long de la côte, est si rapide pendant la mousson de nord-est, que les navires qu'il entraîne ne peuvent plus, tant qu'il dure, remonter vers le nord. Enfin à midi, la latitude observée et le résultat des angles horaires pris le matin fixèrent tous mes doutes ; Tourane était devant nous : je fis donc donner dans la baie à travers la brume ; et à trois heures de l'après-midi, *la Favorite*, après avoir arrondi plusieurs

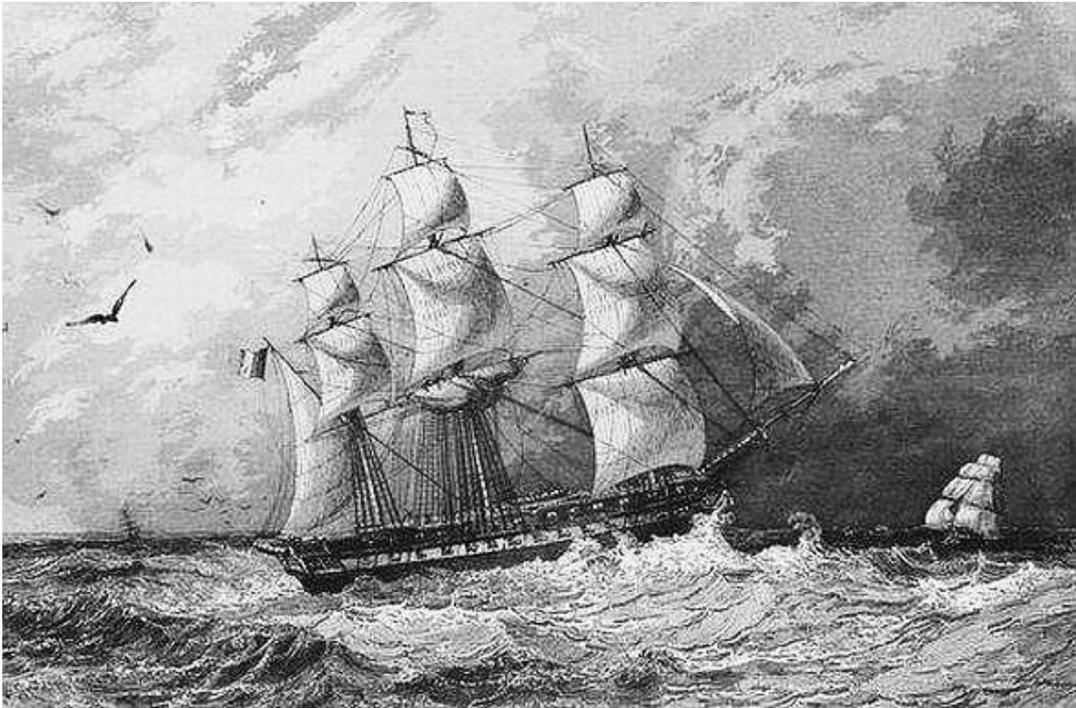
longues pointes ainsi qu'une petite île couverte de bois et <sup>p.276</sup> surmontée d'une humble pagode, mouilla près du rivage, dans une jolie anse, parfaitement abritée des vents et de la mer du large par les hautes montagnes qui l'entourent de tous côtés.



**Bâtiment chinois.**

@

Campagne de circumnavigation de la frégate  
*l'Artémise*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et  
1840, sous le commandement de Cyrille Laplace.



***L'Artémise.***

[Gravure extraite du Voyage autour du monde, par l'amiral Pâris.]

## CHAPITRE XVIII

### Séjour à Canton. Considérations générales sur les relations politiques et commerciales actuelles de la Chine avec l'Angleterre et les autres grandes puissances du monde. Départ pour Batavia

@

pa.164 Pour la seconde fois en moins de huit années, je visitais Canton, centre de l'immense commerce des peuples civilisés avec la Chine, et le seul point de cette vaste contrée qui fût alors bien connu des Européens. Mon premier séjour à Canton en 1830, lors du voyage de *la Favorite*, n'avait pas rassasié ma curiosité ; et, malgré les nombreux renseignements que j'avais recueillis aux Indes dans mes entretiens avec des personnes instruites récemment arrivées du céleste empire, j'étais impatient de juger par moi-même des modifications qu'avaient subies, durant cette période, les relations des habitants avec les étrangers. Aussi, dès que je fus confortablement installé aux factoreries chez notre consul, je commençai mes petites excursions, après avoir toutefois accompli les visites de convenance et d'amitié.

Je me trouvai tout d'abord en pays de connaissance ; beaucoup de négociants étrangers, que j'avais connus à mon précédent voyage, s'empressèrent, avec une pa.165 aimable cordialité, de venir au-devant de moi et de m'offrir leurs services. La plupart d'entre eux appartenaient aux sommités du commerce ; en sorte que je me trouvai tout d'abord à la meilleure source possible pour obtenir les renseignements dont je pouvais avoir besoin. Tour à tour ils m'accompagnaient dans mes courses et dans mes nombreuses visites aux belles boutiques de China-street, de New-China-street, où chaque jour mes compagnons de voyage et moi nous allions échanger nos piastres contre quelques curiosités du pays, destinées à nos familles ou à nos amis. Assez souvent même, et principalement le matin, je m'aventurais, tout seul, à parcourir les quartiers voisins des

factoreries ; et presque nulle part, à mon grand étonnement, je ne rencontrais dans le peuple ces mauvaises dispositions que j'avais remarquées, en pareille circonstance, huit années auparavant ; partout, et jusque dans des rues les plus populeuses ou éloignées des bords du fleuve, je circulais librement au milieu de la foule, sans paraître exciter en rien la curiosité des passants : parfois, il est vrai, des enfants réunis sur les portes des magasins, ou sous les échoppes des marchés, me saluaient de quelques propos dont mes souvenirs me rappelaient la signification peu agréable ; mais cette fois ils étaient lancés en riant, et ne trouvaient point d'écho parmi les assistants. Encouragé par ces bonnes dispositions, je devins plus hardi de jour en jour, au point d'explorer plusieurs quartiers qui m'étaient tout à fait inconnus, surtout celui où se trouvent réunies des <sup>pa.166</sup> fabriques importantes de laque et une verrerie renommée. Ces diverses fabriques excitaient d'autant plus vivement ma curiosité, que, dans mon précédent voyage, ma qualité d'étranger m'en avait fermé l'entrée. Ce fut donc avec un vif plaisir que j'acceptai la proposition que me fit M. Dent, d'aller les visiter avec lui.

On croit généralement en France que les Chinois font un secret de la manière dont ils confectionnent ces jolis petits meubles revêtus de laque dont on fait tant de cas en Europe, et que jusqu'ici les ouvriers parisiens se sont efforcés en vain d'imiter. J'eus la conviction du contraire ; car le maître de la fabrique d'objets de ce genre, avec lequel, il est vrai, mon cicerone était lié, s'empessa de m'expliquer tous les procédés qu'il employait pour donner à ses ouvrages ce brillant vernis que l'on admire généralement. Il me fit promener dans tous ses ateliers, vastes salles où travaillaient soixante ouvriers environ, tant doreurs que peintres et ébénistes. Ceux-ci assemblent ou montent, très artistement, les divers morceaux de bois composant les meubles, comme boîtes de toutes formes et de toutes grandeurs, secrétaires, paravents, etc., destinés à être vernis ; ensuite, après les avoir passés à la pierre ponce, puis enduits avec de la colle forte peu épaisse, ils les couvrent d'une légère couche de sable presque impalpable, et les remettent en cet état aux mains des peintres. La tâche de ceux-ci

consiste dans l'application d'une, de deux ou trois couches de laque, suivant le prix plus <sup>pa.167</sup> ou moins élevé que doit avoir le meuble ; mais ils appliquent généralement deux couches, et lorsque la seconde est sèche, on lui donne le poli voulu en la ponçant avec soin et en la frottant avec un outil de bois très tendre, choisi exprès pour cet usage. Alors commence le travail des décorateurs, ou pour mieux dire des doreurs, gens fort peu avancés, je dois l'avouer, dans l'art du dessin et de la peinture. C'est au moyen de feuilles de papier percées d'une multitude de très petits trous présentant dans leur ordre symétrique l'esquisse de divers ornements, que l'artiste les trace sur la surface, en employant un tampon rempli de poudre blanche : lorsque ces premiers traits sont placés, le dessin est couvert de plusieurs couches de laque rouge, afin de donner du relief à l'objet représenté ; puis, avant que la dernière de ces couches soit entièrement sèche, elle est enduite de poudre d'or, appliquée au moyen d'un procédé qui permet de varier les reflets métalliques. Enfin, quelques traits noirs ou rouges sont jetés çà et là dans l'ensemble pour faire ressortir les parties saillantes, et l'œuvre est terminée.

Cette description résume assez exactement tous les renseignements que j'ai pu obtenir sur les procédés employés dans ce genre d'industrie. Quoique je l'aie faite en quelques lignes, pour ne pas fatiguer la patience du lecteur, l'emploi de la laque n'en exige pas moins plusieurs mois d'un travail assidu, non pas seulement pour les ouvrages importants, mais encore pour ceux d'une faible valeur, tant sont multipliées <sup>pa.168</sup> et minutieuses les précautions que les ouvriers sont toujours obligés de prendre à leur confection, quoique depuis quelques années une baisse continuelle dans les prix de cette sorte d'objets ait contraint les fabricants chinois d'en soigner beaucoup moins la qualité. De sorte qu'on ne saurait aujourd'hui établir de comparaison, pour la beauté et la solidité, entre la laque que l'on vend à Canton, et celle que nos pères y achetaient le siècle dernier.

Le maître de la manufacture se montra aussi communicatif que sur tout le reste, lorsque je lui demandai des détails touchant la manière de

préparer la laque elle-même avant d'en faire usage ; et je profitai de sa bonne volonté avec d'autant plus d'empressement, que dans cette préparation me semblait être tout le secret de la supériorité des ouvriers chinois sur les nôtres, dans cette branche d'industrie.

La laque, espèce de résine qu'on retire d'un arbre au moyen des incisions ou de l'ébullition, arrive des provinces de l'intérieur à Canton, dans des petits barils de forme conique. Dans cet état elle est blanchâtre, visqueuse, et, quant à sa consistance, assez semblable au goudron. Pour s'en servir, on la mêle d'abord à deux tiers d'eau dans un vase de terre très évasé, qu'on expose au soleil de telle façon que, dans une couple de jours, le mélange est débarrassé de l'eau par l'évaporation, et prend une couleur noirâtre assez foncée. Alors on y joint une petite quantité de vinaigre (une once pour vingt livres de laque), un peu de fiel de porc, et enfin de l'huile, pour donner du <sup>pa.169</sup> brillant à la composition, qui ensuite, battue et passée à travers un linge fin, peut être employée immédiatement.

La matière trop fraîche n'est pas d'un bon usage ; elle doit avoir au moins une année de récolte, et après deux ans elle commence à perdre de ses propriétés, du moins à ce que m'ont assuré plusieurs marchands indigènes, tout en me disant que les Européens n'en exportent de Chine qu'une très petite quantité, parce que, généralement, on ne la leur livre que falsifiée.

Dès que je crus avoir suffisamment étudié ce genre d'industrie, je m'empressai d'aller visiter, toujours sous la conduite de mon complaisant guide, la verrerie dont j'ai parlé plus haut ; mais je n'y trouvai presque aucun sujet digne d'observation. Tous les procédés de fabrication dont on y faisait usage sont connus en Europe, où ils ont été abandonnés depuis près d'un demi-siècle. Ainsi les carreaux de vitre que je vis sortir des mains des ouvriers étaient grands tout au plus comme les deux mains, d'une teinte verdâtre et couverts de taches, quoique les creusets où la matière est mise en fusion, les moyens employés pour la transformer en immenses globules, la manière de diviser ces derniers à l'aide d'un diamant, enfin les fours, dans lesquels

## **La Chine**

les divers morceaux s'aplanissent par l'action du feu, rien dans tout cela ne différait essentiellement de ce qui se pratique dans nos usines de même genre. Cependant je pris bientôt un vif intérêt à ces anciens procédés, et même à leurs imparfaits produits, lorsque je songeai que, depuis <sup>pa.170</sup> dix siècles peut-être, les Chinois fabriquaient du verre de la même espèce et de la même façon, et qu'ils garnissaient leurs fenêtres de vitres, alors qu'en France, à Paris, du temps de Charles VI, des carreaux, tirés à grands frais de Venise et employés pour la première fois à l'ornement des palais royaux, étaient considérés comme une chose extraordinaire, et excitaient l'envie, la cupidité du peuple, soulevé par les Armagnacs.

Chez la nation au milieu de laquelle je vivais, tous les métiers, les arts utiles ou agréables, sont généralement exercés de temps immémorial avec une perfection manuelle, si je peux m'exprimer ainsi, vraiment admirable. Les métaux, les bois, les pierres, sont mis en œuvre avec autant de soin que dans les contrées de l'ancien monde les plus avancées en civilisation ; mais on reconnaît aisément que les sciences appliquées à l'industrie n'ont pas ouvert encore aux arts mécaniques, en Chine comme en Europe, ces voies larges qui conduisent ceux-ci à la perfection. Que ne feraient donc pas les sujets du céleste empire, si, au lieu d'être courbés, depuis plusieurs siècles, sous le joug d'un gouvernement barbare, systématiquement adverse à toute espèce de progrès ou d'innovation, ils pouvaient donner un libre essor à leur génie industriel ; eux qui, malgré tous ces obstacles, se montrent, pour la main-d'œuvre proprement dite, les rivaux souvent heureux des ouvriers les plus adroits, de Londres ou de Paris, non pas seulement dans les ouvrages que recherchent les Européens, et qui sont en général d'un fini admirable, mais encore dans les <sup>pa.171</sup> travaux ou les constructions de tout genre ? Avec quelle solidité, en effet, sont bâties les maisons des gens riches ! Comme les pierres en sont bien polies et parfaitement assemblées, quoiqu'elles aient la dureté du granit ! Et lorsqu'on visite toutes les parties intérieures et extérieures de ces vastes bâtiments, combien de preuves ne trouve-t-on pas de la

patience et du savoir-faire des artistes chinois ! Je n'en avais pas une juste idée avant de connaître l'habitation magnifique d'un riche marchand qui, par vanité de propriétaire autant que pour m'être agréable, me la fit parcourir dans tous ses détails.

Comme cette habitation était à peine achevée et qu'on n'y logeait point encore, pas une chambre, pas un cabinet ne nous fut caché, même dans les appartements des femmes, jolies pièces situées au premier étage, et donnant d'un côté sur les jardins, et de l'autre sur une belle galerie terminée par le logement du maître ; au rez-de-chaussée, se trouvaient les immenses salles de cérémonie communiquant par de larges portes avec les pelouses ornées de fleurs, et, par des dégagements habilement dissimulés, avec de vastes communs où l'on avait réuni les cuisines, leurs dépendances, et des réduits en nombre suffisant pour une multitude d'esclaves. Enfin, au second étage, qui, pour ses communications avec l'extérieur, me parut complètement indépendant du premier, je vis une foule d'appartements d'une importance secondaire, il est vrai, mais tous commodes et parfaitement distribués. D'après les explications du propriétaire, pa.172 je crus comprendre qu'ils étaient destinés à des hôtes temporaires, parents ou amis.

Mes lecteurs seront peut-être étonnés, en lisant cette description, de la simplicité des choses qu'on croit généralement, en Europe, être bizarres, ou du moins tout à fait différentes de ce qui se voit chez nous dans le même genre ; mais, je le répète, tout porte à croire que les Chinois ont été nos maîtres dans les arts et même dans le confortable matériel de la vie, tant, sous ces divers rapports, il y a de similitude entre nos usages et les leurs. Cette maison, ces chambres que je parcourais dans tous les sens, et dont probablement j'aurais trouvé le parfait modèle dans les plus anciennes constructions des quartiers voisins, ressemblaient singulièrement aux nôtres, et surtout à celles où l'on a cherché, suivant la mode de l'époque, à rappeler le XIII<sup>e</sup> siècle. Si le luxe des peintures et des ornements ne révèle pas ce goût, cette élégance qu'on admire à Paris dans les ameublements modernes, du

moins la serrurerie, la menuiserie y sont tout aussi finies, tout aussi gracieuses ; les meubles aussi appropriés à leur destination et non moins moelleux que ceux dont les salons de la Chaussée d'Antin sont garnis. Comme nos fashionables actuels, les Chinois aiment à couvrir leurs tables de petites babioles, dont la bizarrerie, l'étrangeté, font à peu près tout le mérite ; et, j'ose à peine le dire, leurs ouvriers ne le cèdent en rien dans ce genre à nos artistes de Paris.

Mais ce en quoi les Européens sont surpassés à la <sup>pa.173</sup> Chine, c'est dans la manière saine, décente, commode, dont les basses classes sont logées. Que les maisons soient bâties de pierres, de briques, ou même de bois ; qu'elles donnent abri à des laboureurs ou à des journaliers ; partout, comme dans les plus somptueuses habitations, on remarque beaucoup de soin dans la construction, et la plus grande propreté. Les espèces de restaurants où les pauvres gens viennent manger, les magasins, les boutiques, et jusqu'aux plus chétives échoppes en plein vent, attireraient mon attention par cet air d'ordre et de netteté qui fait plaisir à voir ; partout, enfin, mes yeux apercevaient les preuves d'une civilisation avancée.

Malheureusement, en Chine comme en Europe, elle est accompagnée de ses plaies ordinaires, la misère et la démoralisation des classes inférieures. Plus je pénétrais vers le centre de Canton, plus je comprenais cette triste vérité : à chaque pas je rencontrais des troupes de pauvres ; des files d'aveugles, conduits par un enfant, parcouraient la ville ; à leur air fatigué, à la poussière dont ces malheureux étaient couverts, il était aisé de voir qu'ils arrivaient de loin. Ils s'arrêtaient aux portes des principaux magasins pour demander l'aumône, et rarement ils se retiraient sans avoir obtenu des aliments ou quelques pièces de monnaie. De nombreux mendiants isolés erraient dans les rues ; d'autres, stationnant au coin des maisons, étalaient leur repoussante misère ou leurs horribles plaies aux yeux des passants. J'appris plus tard que ces industriels forment une association, une espèce de cour <sup>pa.174</sup> des miracles, gouvernée par un chef absolu, reconnu, rétribué même par l'autorité, qui souvent a recours à lui pour

l'exécution de certaines mesures de police, ou pour découvrir les malfaiteurs : aussi jouit-il d'une très grande influence, non seulement sur ses administrés, mais encore auprès des habitants, qui contribuent bénévolement à lui assurer des revenus assez forts pour le faire vivre dans l'abondance, aux dépens, comme chez nous, des classes laborieuses de la société.

La facilité avec laquelle vivent ces mendiants est une preuve irrécusable de l'humanité de leurs concitoyens ; d'autant plus que, malgré la belle réputation de philanthropie faite aux souverains du céleste empire par les anciens missionnaires jésuites, il paraît certain qu'il n'y a presque point d'établissement de charité en Chine : aussi arrive-t-il souvent que, durant les hivers rigoureux qui se font quelquefois sentir dans les provinces du Nord et même dans celles du Sud, comme à Canton, on trouve le matin, sur les places publiques ou sur les marches des temples, des cadavres d'individus de tout sexe et de tout âge, morts de froid ou de faim. J'ajouterai qu'en 1834, lorsque les factoreries et la ville furent envahies par les eaux du Tigre, qui s'élevèrent, dans les principales rues, jusqu'à cinq pieds de hauteur, ce furent les riches habitants, auxquels se joignirent généreusement les négociants étrangers, qui vinrent, presque seuls, au secours de cette foule de malheureux que le fléau avait laissés sans moyen d'existence et sans protection. On <sup>pa.175</sup> estima à quarante mille le nombre des victimes qui périrent dans les eaux.

Cette coopération, pour accomplir une bonne œuvre dont il n'y avait pas encore eu d'exemple, des Chinois avec les étrangers, produisit un excellent effet : elle établit des rapports plus dignes entre les classes élevées et les Européens, et dès cette époque les sentiments du peuple envers les étrangers se modifièrent d'une manière sensible. Ce fut probablement le désir d'encourager ces bonnes dispositions, et de les faire servir à la propagation du christianisme, qui inspira, à une des sociétés évangéliques de la nouvelle Angleterre, la noble et généreuse pensée d'établir à Canton un hôpital pour les indigènes seulement, où les individus de toutes les classes de la société, atteints de quelque

## **La Chine**

infirmité, peuvent obtenir gratis des consultations, ou des soulagements à leurs maux. Pour rendre cette institution philanthropique plus profitable encore, les fondateurs la mirent sous la direction de l'un des membres de leur société, chirurgien d'un grand mérite, qui, pour la gloire de la religion seulement, consentit à vivre loin des siens, de sa patrie, et voua sans retour ses talents et sa fortune au service de l'humanité souffrante.

J'ai vu cet établissement ; j'en ai parcouru les vastes et confortables salles, où les patients viennent ordinairement s'installer quelques jours avant de subir l'opération que leur état exige, et restent ensuite aussi longtemps que le chirurgien juge nécessaire de les garder sous ses yeux, pour assurer leur parfaite <sup>pa.176</sup> guérison. C'est avec un empressement admirable, une charité vraiment évangélique, que les soins sont prodigués à tous ceux qui les réclament. Aussi, quoique l'installation de cet hôpital ne datât que de quelques mois seulement, lorsqu'en novembre 1838 je le visitai à l'un des deux jours de la semaine fixés pour les opérations, je trouvai les salles encombrées de malades. Beaucoup avaient des loupes énormes ou des ulcères, deux sortes de maladies très communes en Chine ; mais les aveugles, par suite de cataractes ou d'ophtalmies, étaient en majorité. J'en vis opérer plusieurs successivement, et je jouis du plaisir qu'éprouvaient ces bonnes gens en recouvrant la lumière, que la plupart d'entre eux avaient perdue depuis longtemps ; puis succédait à cette première émotion, surtout chez les sujets amenés des provinces éloignées, le profond étonnement que leur causaient les objets étrangers rassemblés autour d'eux, et l'opérateur lui-même, dont la douce et gracieuse physionomie semblait éclairée par la charité, et par le bonheur d'avoir fait une bonne action. Mais bientôt un bandeau couvrait les paupières des nouveaux opérés, que l'on conduisait dans l'une des salles voisines, où ils allaient attendre leur entier rétablissement.

Plusieurs d'entre eux étaient des gens de la haute classe, et même mandarins d'un rang élevé ; mais tous devenaient égaux devant l'œuvre de bienfaisance. Aucune rétribution, aucun témoignage

matériel de gratitude n'était accepté ; et si quelque âme reconnaissante ou quelque riche personnage insistait malgré ces <sup>pa.177</sup> refus, son modeste bienfaiteur l'engageait, en toute humilité, à rapporter au Dieu des chrétiens la faveur dont il venait d'être l'objet.

Cet acte des sociétés bibliques américaines est d'une grande portée sans doute, et parfaitement de nature à donner aux Chinois une haute idée de notre religion, si éminemment pure, si noble, si belle, alors qu'elle n'est pas faussée dans ses préceptes par le fanatisme et par les passions humaines. Est-il rien de plus admirable, de plus sublime que le dévouement de cet homme, qui, sans hésitation, s'exile aux pays lointains, afin de consacrer son existence entière au soulagement des malheureux ; de cet homme, qui ne veut accepter qu'une pension à peine suffisante pour subvenir à ses besoins, ne se préoccupe d'aucun avantage matériel, et trouve en lui seul la récompense des bienfaits sans nombre qu'il accomplit chaque jour ? Ah ! son nom est digne d'une renommée que mes écrits obscurs ne pourront lui donner. Cependant je veux que le docteur Parker, si jamais ce livre tombe entre ses mains, y trouve le juste hommage rendu par le commandant de *l'Artémise*, non seulement à ses vertus, à ses talents et à l'abnégation de tout intérêt personnel, dont il fait preuve, mais encore à sa modestie, et à toutes les qualités aimables qui le distinguent.

À la faveur de l'obligeance que me témoignaient la plupart de mes connaissances, j'étendais chaque jour davantage le cercle de mes relations avec les marchands du pays, et je tirais ainsi parti, au profit <sup>pa.178</sup> de mon instruction et de ma curiosité, de l'espèce de rapprochement que des rapports plus fréquents qu'autrefois établissaient peu à peu entre les indigènes et les étrangers. Aussi avais-je chaque jour quelque occasion de recueillir de nouveaux renseignements sur tout ce que le pays et les habitants offrent de remarquable, et même sur les affaires politiques, qui s'étaient fort embrouillées depuis que le monopole de la Compagnie avait fait place à la liberté du commerce. D'un autre côté, le puissant patronage de mon hôte, et mes anciennes relations avec les plus recommandables

négociants européens de Canton, m'avaient procuré, parmi les riches hanistes, plusieurs amis qui me comblèrent de prévenances.

Ainsi, par exemple, il m'arriva un jour deux invitations pour le lendemain, mais heureusement pour des heures différentes : dans l'une, il était question d'un spectacle que les marchands de thé de Canton offraient à leurs collègues des provinces, venus chez eux ; par l'autre, un haniste m'engageait, ainsi que plusieurs officiers de la frégate, à prendre part à un grand festin chinois qu'il donnait en notre honneur. En conséquence de la première de ces deux invitations, j'étais, à midi, assis très commodément dans un fauteuil au milieu d'une société chinoise distinguée, ayant auprès de moi plusieurs Anglais de ma connaissance, qui, fort instruits dans les usages du pays, comprenaient en outre la langue indigène. Cette fois je n'assistai pas, comme je l'avais fait à mon précédent voyage, à un spectacle en plein vent, exécuté par de <sup>pa.179</sup> mauvais bateleurs, mais bien à la représentation d'un drame tragique, joué par une bande considérable d'acteurs, et sur un théâtre monté dans l'intérieur de la Bourse ou Consou, vaste édifice destiné aux transactions entre les marchands de thé ; aussi ces derniers, leurs amis et leurs suivants formaient-ils l'auditoire, composé d'un millier d'assistants environ.

On avait choisi pour lieu de la cérémonie une cour entourée de portiques sur trois côtés, et dont le quatrième, faisant face à l'entrée, était une haute muraille recouverte de sculptures et d'ornements dorés : elle servait de fond au théâtre et en soutenait l'échafaudage, consistant en quelques planches ou perches auxquelles étaient suspendues des toiles peintes d'une manière à peu près uniforme, et ne représentant aucune sorte de décoration. Un immense rideau percé de deux portes séparait la scène de cette muraille, et l'espace ainsi ménagé sur l'arrière du théâtre servait de foyer aux acteurs. Les notables de la société étaient réunis sous les galeries, commodément assis sur des chaises ou sur des banquettes ; le reste du public se tenait debout au milieu de la cour, que l'on avait eu soin toutefois de protéger, au moyen d'une tente, contre la pluie et les rayons du soleil.

Quand nous arrivâmes, la pièce était commencée ; mais, grâce à la complaisance de mon interprète, qui probablement avait assisté plusieurs fois à de semblables représentations, je compris enfin ce que signifiaient ces combats, ces évolutions, ces allées et venues continuelles d'acteurs aux mines féroces, <sup>pa.180</sup> aux figures barbouillées de blanc, de rouge, de noir, portant, à la manière des anciens hommes de guerre chinois, des costumes plus bizarres, plus extraordinaires, plus éclatants les uns que les autres. Le drame avait pour sujet les sanglants débats de trois prétendants à la couronne du céleste empire, dont le plus légitime et en même temps le plus intéressant est soutenu par le dieu des combats, qui, sous l'apparence d'un simple mortel, mais revêtu du costume effroyable que portent ses statues placées à la porte des temples du pays, vient combattre pour son protégé. Aussi, après maintes victoires, malgré les crimes et les trahisons, malgré les grands coups de sabre des autres prétendants à la couronne, le Mars chinois fait asseoir son favori sur le trône impérial.

Mais, avant d'arriver au dénouement, combien de scènes et même d'actes se sont succédé ! que de fois le scélérat momentanément triomphant, et l'honnête homme persécuté, sont venus ennuyer le public de leurs interminables monologues ! Je ne saurais dire le nombre d'apparitions que les partis ennemis ont faites sur la scène pour se battre, et qui se sont terminées tout bonnement par d'épouvantables grimaces. Si l'on ajoute à tous ces épisodes fatigants les cris aigus, les accents criards des acteurs travestis en femmes, représentant les héroïnes du drame ou composant les chœurs, et dont les voix en fausset contrastaient, d'une façon tout à fait désagréable, avec les tons graves auxquels leurs camarades en <sup>pa.181</sup> culotte s'efforçaient d'atteindre, on comprendra aisément que je dus être promptement rassasié d'un pareil spectacle. Cependant je ne me décourageai point, et finis par trouver la récompense de ma persistance dans l'intérêt que m'offrirent les nombreux rapports qui existent entre les usages scéniques suivis en Chine, et ceux que l'on observait chez nous lorsque notre théâtre prit naissance aux foires de Saint-Laurent et de Saint-

Germain ; usages dont, aujourd'hui encore, on ne s'écarte guère, dans ces mélodrames qui font les délices du peuple de Paris.

Cependant je dois dire que tous les acteurs que j'avais sous les yeux étaient, sans aucune exception, des jeunes gens de 16 à 18 ans, bien faits, d'un physique très agréable, que relevaient encore la richesse ainsi que la variété des déguisements ; ils mettaient, de plus, dans leurs rôles une gaieté, un entrain mêlés à une certaine habitude des planches, dont chez nous les principaux théâtres des boulevards peuvent seuls fournir des exemples. Les uns portaient des masques dont l'expression était généralement calculée pour être effrayante ; les autres avaient complètement changé leur physionomie, en se teignant le haut et le bas du visage en couleurs tranchées ou douces, suivant le genre du caractère le plus convenable au personnage qu'ils représentaient. Quant aux acteurs choisis parmi les plus jolis garçons de la troupe pour remplir les rôles de femme, leurs traits délicats, légèrement saupoudrés de farine de riz, leur air <sup>pa.182</sup> modeste, leur tournure féminine, prêtaient vraiment à l'illusion.

D'abord tout cela me parut grotesque, absurde ; mais peu à peu je m'y habituai ; et finis même par connaître parfaitement la signification de tous les gestes de la pantomime. Ainsi je compris que lorsqu'un acteur décrivait un arc de cercle avec la jambe droite, il montait à cheval ; que si c'était avec la gauche, il en descendait ; que plusieurs coups de housine donnés sur la botte annonçaient son départ, et que le retour était indiqué par trois ou quatre sauts exécutés en arrivant ; une grande enjambée voulait dire qu'on avait franchi un fossé. Enfin, en entendant la bruyante fanfare annonçant l'entrée en scène d'un personnage important, ou quelque épisode palpitant de la pièce, je me souvins sur-le-champ, et non sans un peu de cette jouissance que nous causent toujours les souvenirs de jeunesse, des mélodrames de notre Ambigu Comique. Quant aux acteurs secondaires, le public n'était averti de leur venue ou de leur disparition que par un simple coup de clochette.

Si l'action se traînait lentement, pour prolonger sans doute les plaisirs de l'auditoire, en récompense les entr'actes s'écoulèrent assez

rapidement. Ils furent remplis d'abord par des saltimbanques, au nombre desquels se faisait remarquer un paillasse dont le jeu était fort pittoresque et l'agilité extrême ; ensuite par une petite pièce, espèce de farce d'autant plus graveleuse qu'elle était jouée avec beaucoup d'ensemble et de gaieté : Une fille amoureuse trompe son père, vieil <sup>pa.183</sup> avare qu'elle vole de concert avec son amant, introduit dans la maison à la faveur d'un déguisement ; puis ils décampent au grand désespoir de l'avare, qui redemande sa cassette, et ne la retrouve que lorsqu'il a pardonné aux deux coupables et consenti à leur union.

La tragédie ou drame héroïque, comme on voudra l'appeler, dont j'ai indiqué le sujet en quelques mots, dura plusieurs heures, pendant lesquelles les spectateurs me parurent fort peu attentifs : mais il n'en fut pas de même durant la représentation de la petite pièce ; elle excita des éclats de rire continuels, causés, me dit mon interprète, par une foule de lazzis dont le beau sexe faisait tous les frais.

Il paraît qu'en Chine les maris ne sont guère plus maîtres au logis que ne le sont ceux des heureuses contrées qu'éclaire le soleil d'occident ; on peut croire même que, par suite de l'existence claustrale à laquelle les femmes sont assujetties, la tranquillité du foyer domestique est plus troublée chez eux que chez nous, par les tracasseries et les mauvaises passions : quelquefois même il y éclate des rébellions conjugales où les lois n'ont que faire, et que les maris n'ont pas toujours le bonheur d'apaiser promptement, surtout lorsqu'ils ont, comme cela est commun, plusieurs concubines et une centaine de domestiques des deux sexes, renfermés dans leurs vastes habitations. Aussi en cette contrée, comme dans quelques autres de l'Asie, cette partie importante de l'organisation sociale a-t-elle occupé sérieusement les moralistes du <sup>pa.184</sup> céleste empire : plusieurs ont tracé aux maris la conduite qu'ils devaient tenir en pareilles circonstances. Il y a même sur ce sujet des ouvrages très répandus, dont une de mes connaissances a bien voulu me communiquer les passages les plus curieux traduits littéralement, en même temps qu'elle me fournissait quelques renseignements curieux sur les mœurs privées des Chinois (6).

Quant à ceux que je puisai dans le vaudeville en question, je ne les pris pas plus au sérieux que je ne voudrais le voir faire à un Chinois qui, assistant à la représentation de quelques-unes de nos pièces à la mode jouées au théâtre du Palais-Royal ou des Variétés, y chercherait des données touchant la moralité des dames françaises. Néanmoins (l'avouerai-je à ma honte) cette sorte de vaudeville m'amusa beaucoup plus que le drame héroïque, auquel je ne pris pas un bien vif intérêt, quoique la vertu finisse par y triompher, en dépit du crime et de la trahison.

Je ne pouvais douter de la solennité de cette séance : la composition distinguée de l'auditoire, dont une partie avait envahi les deux cotés du théâtre, comme cela se voyait naguère chez nous ; l'air d'importance des gens de service, qui circulaient sur la scène en fumant gravement leur pipe aux moments les plus solennels de l'action ; enfin les riches décorations des galeries, où je voyais suspendus une foule de fanaux garnis de soie et peints brillamment, tout ce que j'avais sous les yeux attestait évidemment que j'assistais à la représentation d'un des plus beaux morceaux pa.185 de la littérature chinoise, joué par la meilleure troupe de Canton. Et cependant je me sentis si accablé de fatigue avant la fin du spectacle ; j'avais la tête tellement brisée par le tapage que faisaient à l'envi les deux aigres violons chinois, le gong retentissant et le tambour dont se composait l'orchestre, qu'après quatre bonnes heures de séance je me sauvai chez moi, heureux de pouvoir prendre un peu de repos avant de me rendre à la seconde cérémonie par laquelle devait se terminer la journée.

En effet, à six heures je m'acheminai, en compagnie de notre consul et de plusieurs officiers de la frégate, vers la demeure de notre amphitryon, par qui nous fûmes reçus, avec non moins d'empressement que de dignité, dans une vaste salle, où se trouvaient déjà réunis quelques-uns de ses parents et bon nombre de convives européens.

Je remarquai, dès l'entrée, que cette pièce était fort sombre et fort triste, malgré le nombre considérable de fanaux répandus partout : elle

paraissait avoir été transformée à la hâte en salon de réception pour la circonstance ; du moins on n'y voyait aucune apparence de ce luxe que les riches Chinois aiment tant à déployer dans leurs demeures. Mais à peine avais-je eu le temps de faire cette observation, que nous passâmes dans la salle du festin.

Lors de mon passage à Canton avec *la Favorite*, j'avais assisté à de semblables fêtes, dont j'ai donné les détails dans la relation de ce voyage ; mais celle-ci était plus grandiose, et par conséquent les usages du <sup>pa.186</sup> beau monde chinois durent y être encore plus complètement observés. Aussi essayerai-je de donner au lecteur une idée de cette soirée singulière, craignant d'autant moins de fatiguer son attention, que dans ces contrées tout est curieux pour les Européens. Sans cette considération (je dois le dire pour me disculper, si j'ai été, parfois ennuyeux), jamais je n'eusse osé entreprendre les descriptions longues et fréquentes auxquelles je me suis livré.

Les invités se rangèrent, six par six, à quatre tables. Trois étaient présidées chacune par un parent du maître de la maison, qui lui-même me plaça à ses côtés, et fit les honneurs de la quatrième avec beaucoup de soins et d'urbanité. Nous occupions les trois côtés de cette dernière ; le quatrième, qui faisait face à la porte d'entrée, était couvert de fruits et de fleurs, tandis que devant nous on avait étalé un nombre infini de plats, parmi lesquels bon nombre, malgré mon expérience de la cuisine chinoise, m'étaient tout à fait inconnus. Je trouvai bien, il est vrai, le potage aux nids d'oiseaux, les œufs échauffés, les canards bouillis et réduits presque en purée, les coquillages accommodés de plusieurs façons étranges, et, comme stimulants, des cent-pieds salés et des chenilles préparées par le même procédé ; mais je vis pour la première fois des œufs de pigeon en sauce, des petits oiseaux nageant dans un brouet noirâtre, des poissons coupés par morceaux, et bien d'autres mets encore, dont je ne pus deviner l'origine ni la qualité. Encouragé par les invitations <sup>pa.187</sup> pressantes de mon hôte et par l'exemple des Anglais mes voisins, qui mangeaient à qui mieux mieux, je voulus essayer de quelques-uns de

ces ragoûts : tout ce que j'approchai de mes lèvres avait une saveur si singulière, si nauséabonde, que, malgré une faim assez vive, je discontinuai mes tentatives, espérant que les mets du second service me répugneraient moins. Dieu sait quel temps il me fallut attendre cette partie du repas sur laquelle je fondais mon espoir de dîner, et combien, dans la nécessité où je me trouvais de répondre aux fréquentes santés qui m'étaient adressées, je dus avaler de petites tasses de camchou, cet horrible vin chinois fabriqué avec du riz fermenté ! Prise froide, cette liqueur m'aurait peut-être semblé potable ; mais, chaude, elle me portait à la tête et au cœur. D'un autre côté, le service de la table se faisait avec une lenteur extrême, quoique cependant les domestiques parussent très bien dressés sous beaucoup de rapports. Tout semblait donc se réunir pour allonger la séance et épuiser ma résignation. Aussi me trouvai-je fort heureux quand je vis entrer dans la salle deux bateleurs, accompagnés d'autant de musiciens portant des violons chinois.

Après avoir préalablement salué la compagnie, ces quatre personnages commencèrent sur-le-champ une sorte d'intermède, dans lequel les chants et les danses étaient entremêlés. Quoique je ne comprisse pas, comme on le pense bien, un seul mot à ce qu'ils disaient ; quoique leurs voix, assez fraîches cependant, n'eussent rien d'agréable pour mon oreille, surtout <sup>pa.188</sup> quand les sons aigres des instruments les accompagnaient, je trouvai néanmoins quelque plaisir à voir les positions gracieuses que prenaient les deux acteurs en remplissant leurs rôles. Ils étaient à peine âgés de seize ans, d'une figure et d'une tournure tout à fait avenantes ; il y avait dans leur physionomie quelque chose de doux, d'intéressant, et je dirai mieux de féminin, qui me plut tout d'abord et me rendit indulgent pour leur danse, ou pour mieux dire pour les mouvements grotesques de leurs pieds, chaussés de souliers à énormes semelles. Leur costume lui-même n'avait rien d'attrayant ; ils étaient vêtus de longues chemises blanches, que, dès leur début, ils couvrirent de courtes robes noires, ce qui acheva de leur donner toute l'apparence de nos enfants de chœur.

Cependant leur rôle touchait à sa fin, mais non toutefois sans qu'ils l'eussent assaisonné de force louanges, bien douces pour l'amour-propre de l'amphitryon et de ses parents, du moins si j'en juge par le plaisir que tous semblaient prendre à les écouter, lorsqu'on nous servit à chacun une tasse de thé sans sucre, que j'avalai sans trop de répugnance, quand j'eus appris d'un des convives, que cet épisode annonçait la fin du premier service. En effet, bientôt après mon hôte, me prenant par le bras, m'engagea à faire avec lui un tour de promenade dans les appartements. Après une demi-heure environ de cet exercice, dont mes jambes, engourdies par une longue immobilité, se sentirent fort bien, nous trouvâmes un nouveau festin servi, et chacun reprit sa place à table.

pa.189 Aux plats avait succédé une foule de soucoupes rangées par douzaines devant les convives, et qui, au grand désappointement de mon estomac vide, contenaient des ragoûts à peu près semblables à ceux que j'avais repoussés au premier service. Je me résignai donc à attendre le rôti, que, du reste, je savais jouer le principal rôle dans les repas chinois. Au bout de quelques instants, je vis entrer le maître d'hôtel et ses acolytes, portant en grande cérémonie un énorme porc et un immense quartier de mouton sortant tous deux de la broche, et dont la couleur dorée faisait plaisir à voir. Ils furent déposés l'un et l'autre, en vue des assistants, sur deux petites tables, vers lesquelles mes regards se tournaient d'autant plus souvent que je mourais de faim. Qu'on juge de mon désappointement, lorsque, à la première bouchée que je pris de ces superbes rôtis, je sentis le même goût qui m'avait condamné au jeûne jusqu'alors, et quelles durent être mes inquiétudes touchant le reste de la soirée, quand l'un de mes commensaux, familier des dîners chinois, et qui à ce titre n'avait pas perdu un coup de dent, m'apprit enfin que ce goût détestable n'était autre que celui de l'huile de ricin, dont les cuisiniers chinois font un usage habituel dans leurs préparations !

Après cette découverte, je me sentis moins disposé encore qu'auparavant, à céder à l'appétit qui me tourmentait ; ce ne fut qu'au dessert qu'il me fut possible de le satisfaire un peu, à l'aide de

confitures et de fruits secs, dont une nouvelle tasse de thé, sans sucre  
pa.190 comme la précédente, facilita la prompte digestion.

Alors il était onze heures ; j'étais accablé de fatigue, et mes paupières se fermaient malgré moi, quelques efforts que je fisse pour regarder les tours d'escamotage exécutés par une troupe de jongleurs qui avaient succédé aux acteurs dont j'ai parlé précédemment, et dont le bavardage continu et monotone contribuait considérablement à me livrer, sans défense, aux atteintes du sommeil. Enfin nous levâmes le siège, et mon hôte me conduisit, ainsi que l'assemblée, à plusieurs fenêtres donnant sur une cour, au milieu de laquelle je distinguai, suspendue comme un réverbère, une sorte de corbeille qui tout à coup laissa échapper des torrents d'artifices, au milieu desquels parut un arbuste qui se couvrit de feux imitant de beaux fruits, dont la couleur rouge se changea peu à peu en un bleu clair du plus joli effet.

Deux fois ce brillant spectacle se renouvela ; puis chacun se retira chez soi, enchanté, sans doute, de la soirée qu'il venait de passer, et de la manière splendide dont le riche haniste l'avait accueilli. Quant à moi, j'allai promptement me mettre au lit, où je dormis du sommeil d'un homme qui n'a pas à redouter les suites d'un copieux repas.

Le lendemain matin, suivant ma coutume, je parcourais de bonne heure les rues de Canton ; mais cette fois ma promenade avait un but, je devais aller visiter la manufacture de thé vert appartenant à une de mes nouvelles connaissances de la veille, Chinois opulent, parlant assez bien l'anglais, et qui pa.191 voulut absolument me faire visiter son usine dans tous les détails. J'acceptai sa proposition avec d'autant plus d'empressement que, jusqu'alors, je n'avais eu sur la préparation du thé que des données très vagues, souvent contradictoires, et j'espérais ainsi obtenir par moi-même des renseignements positifs, qui ne me laisseraient plus de doute sur un sujet tout à fait inconnu en France ; mais malheureusement mon attente ne fut pas entièrement satisfaite, et bien des choses sont encore restées obscures pour moi.

En effet, je n'ai pu savoir d'une manière certaine si le thé vert et le thé noir sont produits par deux arbrisseaux différents, ou si ce dernier ne doit sa couleur et son goût particulier qu'à des procédés de fabrication. Les personnes compétentes que j'ai questionnées à cet égard n'ont pas été d'accord sur ce point : les unes disent que le thé vert est du thé noir préparé, et donnent pour preuve de leur assertion que les Chinois ne font jamais usage de cette première espèce ; les autres disent, au contraire, que ces deux sortes de thé n'ont pas une origine commune, quoique provenant de végétaux de la même famille. Enfin beaucoup m'ont assuré qu'on ne récoltait qu'une très petite quantité de thé vert en Chine, et que celui qu'on exporte de cette contrée pour les nôtres en si grande quantité n'est autre chose que du thé noir, transformé en thé vert au moyen de certains procédés. Dans le doute, je me suis rangé à ce dernier avis, et d'autant mieux que j'ai vu comment se pratiquait cette transformation.

pa.192 Il paraît que la province de Canton produit une quantité considérable de thé, mais d'une qualité si inférieure que le commerce européen le refuse généralement. Pour en trouver le débit, les marchands chinois ont imaginé d'en faire du thé vert, qu'ils vendent à des prix modérés aux armateurs étrangers, pour l'usage des États-Unis et des pays septentrionaux de l'Europe, où la consommation de cette denrée, ainsi préparée, est très considérable aujourd'hui.

Autour de longues tables qui occupaient le milieu de plusieurs vastes salles, je trouvai rangées plus de cent femmes ou jeunes filles épluchant des feuilles de thé séchées au soleil, que des ouvriers amassaient devant elles. Les plus petites et en même temps les plus saines de ces feuilles étaient mises à part dans des corbeilles, tandis qu'on rejetait au fond de grands paniers celles dont la trop forte dimension ou le mauvais état de conservation déterminait le rebut, mais qu'on utilisait, cependant, en les vendant aux pauvres gens.

Le contenu des corbeilles, après avoir été soumis à un nouveau triage plus sévère que le premier, était porté dans une immense galerie de forme oblongue, où sont construits sur les deux plus longs côtés une

vingtaine de fourneaux en maçonnerie, supportant chacun deux chaudières de fer qui ont la forme d'une sphère d'environ deux pieds de diamètre, et dont le fond se trouvait échauffé par les flammes du foyer, qu'on alimentait au moyen de petites bûches de bois blanc.

pa.193 Dans ces chaudières, qui me parurent d'une extrême propreté et qui étaient surveillées chacune par un ouvrier, on versait presque au même instant une douzaine de livres des feuilles que contenaient les corbeilles dont j'ai parlé plus haut ; puis le Chinois chargé du soin de la chaudière les tournait constamment avec la main droite, jusqu'à ce que l'action du feu les eût complètement crispées ; ce qui avait lieu dans un espace de temps déterminé par l'apparition et l'interruption des légères colonnes de fumée que dégageaient deux sortes de mèches placées à l'endroit le plus apparent de la salle. Aussitôt que cette première partie de l'opération était accomplie, le principal surveillant jetait successivement dans chaque chaudière, sans qu'on cessât d'en agiter le contenu, deux petites cuillerées d'une poudre presque impalpable, composée de six parties de bleu de Prusse et de quatre parties de gypse, qui, mêlée au thé, lui communique ce bleu d'azur qui plaît à l'œil des Européens. Vingt minutes après, la substance est mise pour refroidir dans de larges caisses peu profondes, d'où bientôt elle est tirée pour être passée au travers de trois cribles percés de trous de diverses grandeurs. Le premier retient les grains de thé les plus gros : cette espèce porte le nom de *thé impérial*, et est la plus estimée ; le second crible arrête au passage les feuilles bien crispées et bien arrondies, qui sont qualifiées de *poudre à canon* ; quant aux feuilles moins grosses que les autres et qui restaient dans le troisième crible, d'où la poussière seule peut s'échapper, elles forment pa.194 le *yong-hyson*. Ces trois qualités de thés sont ensuite renfermées dans des boîtes portant étiquettes, et livrées au commerce étranger sous le nom général de thés de Canton.

Voilà ce que j'ai vu : quant aux espèces supérieures, tant de thé impérial que de poudre à canon et yong-hyson, si prisées chez nous, comment acquièrent-elles cette couleur verte, azurée, qui sert à les

faire reconnaître ? Est-ce également au moyen du bleu de Prusse et du gypse ? Je n'ose affirmer le contraire, car beaucoup de personnes m'ont assuré que les thés verts se fabriquent généralement dans l'intérieur de l'empire, par les mêmes procédés employés à Canton ; mais que seulement les thés noirs, dont on fait usage, sont de meilleure qualité.

Tout en suivant dans cette usine, avec beaucoup d'attention, le travail qui s'accomplissait sous mes yeux, je n'en observais pas moins la foule de choses étrangères dont j'étais entouré ; mais ce qui m'étonna davantage, ce fut la tenue convenable des nombreux ouvriers réunis dans la salle où nous étions : ils riaient, causaient en travaillant, mais sans bruit, sans tumulte, sans grossièreté ; leurs manières envers nous étaient avenantes, respectueuses même, et généralement ils me parurent proprement habillés. J'avais fait précédemment des observations analogues en voyant les femmes et les jeunes filles occupées au triage des feuilles : toutes avaient un air décent, non seulement dans leur mise, mais encore dans leur physionomie, quoique appartenant à la classe la plus pa.195 infime ; et plusieurs d'entre elles étaient vraiment jolies.

Comme on le voit, tous les moments de mon séjour à Canton étaient presque exclusivement consacrés au rôle d'observateur. Les grands dîners que la plupart de mes anciennes connaissances et quelques-unes des nouvelles se plaisaient à me donner, furent également pour moi de précieuses occasions de m'instruire, dont je profitai avec empressement. Là, au milieu des chefs des plus notables maisons de commerce, j'apprenais la cause ainsi que les résultats des graves événements qui s'étaient passés durant les huit dernières années, et comprenais pourquoi l'avenir apparaissait sombre, menaçant, et de nature à inspirer de l'inquiétude à tous les gens raisonnables ; tandis que le vulgaire, séduit, entraîné par un mouvement d'affaires dont jamais encore Canton n'avait offert l'exemple, se livrait à toutes les folies des spéculations.

Une sorte d'agitation morale et physique avait succédé à la gravité, au sérieux, je dirai même à la tranquillité qui régnaient aux factoreries

à l'époque de mon premier voyage, alors que la Compagnie des Indes tenait encore entre ses mains le trafic de la Chine. Cette effervescence, je l'avoue, m'éblouit d'abord ; je me demandai si réellement le commerce anglais n'avait pas gagné en force, en richesse, et même en dignité, par la substitution de la liberté au monopole. Je craignais de m'être trompé dans mes prévisions touchant les conséquences fâcheuses que ces changements pouvaient amener pour nos voisins ; je regrettais qu'elles fussent consignées dans ma <sup>pa.196</sup> relation du voyage de *la Favorite*, et me reprochais d'avoir donné à mes lecteurs des idées inexactes à cet égard ; mais dès que mes yeux se furent accoutumés à ce faux éclat, je reconnus promptement le véritable état des choses, et j'acquis la certitude que ma première opinion était fondée. De sorte qu'il fut clair pour moi que ce mouvement extraordinaire pouvait se comparer à un accès de fièvre chaude, à laquelle quelque catastrophe prochaine devait mettre fin.

J'ai suffisamment fait connaître dans mon précédent ouvrage quelle était la situation des affaires à Canton en 1830, c'est-à-dire, deux années seulement avant la grande révolution que le commerce britannique a subie en Chine. Déjà cette révolution, que l'on considérait comme certaine, causait dans les esprits un mécontentement d'autant plus vif qu'elle allait à la fois bouleverser l'existence de cette foule de personnes dont les intérêts étaient liés à ceux de la Compagnie, et nuire infailliblement à la prospérité de la plupart des riches maisons anglaises établies à Canton, auxquelles leurs rivales de la métropole se disposaient dès lors à faire une concurrence désastreuse.

Ce mécontentement s'augmentait encore des craintes qu'un pareil avenir causait aux négociants de Bombay et de Calcutta, dont la principale source de richesse, le trafic de l'opium, pouvait être sinon complètement tarie, du moins beaucoup entravée dans son cours. Aussi ne demandaient-ils que la continuation du *statu quo*. Malheureusement pour eux les armateurs des principales villes maritimes de la <sup>pa.197</sup> Grande-Bretagne, et principalement ceux de Glasgow, tous ennemis jurés de la Compagnie, l'emportèrent enfin sur cette dernière, qui, en

avril 1834, se vit dépouillée du monopole qu'elle exerçait depuis si longtemps. D'une autre part, les autorités chinoises, habituées à ne rencontrer dans les agents de la souveraine de l'Inde aucune résistance un peu sérieuse à leurs volontés, ou pour mieux dire à leurs exactions, furent tellement effrayées des changements que le nouvel ordre de choses allait apporter dans leurs relations avec les étrangers, qu'elles s'empressèrent de demander au chef de la factorerie, qui allait résilier ses pouvoirs, qu'une autorité fut nommée à son lieu et place pour contenir dans l'ordre cette multitude d'Anglais qui allaient sans doute affluer à Canton, aussitôt que la liberté du commerce serait proclamée.

En effet, au mois de juillet 1834 on vit arriver en Chine, comme superintendant du commerce britannique et investi de grands pouvoirs par la cour de Londres, lord Napier, que son rang à la cour, son nom, ses qualités personnelles, rendaient recommandable sous tous les rapports. Aussi la communauté anglaise de Canton conçut-elle les plus grandes espérances d'obtenir enfin le redressement des nombreux griefs qu'elle reprochait depuis longtemps aux mandarins.

Cependant, ainsi que je l'ai dit plus haut, tous les marchands anglais ne partageaient pas cette manière de voir : à la tête des dissidents se plaçaient les trafiquants d'opium, à qui le haut fonctionnaire venu de <sup>pa.198</sup> la métropole inspirait de la crainte ; car ils savaient très bien que l'autorité du pays ne manquerait pas d'attirer l'attention du superintendant sur le commerce illicite qui les enrichissait. À eux se joignaient, comme mécontents, non seulement les anciens agents de la Compagnie, lesquels devaient regretter naturellement le rôle brillant qu'ils avaient joué à ce dernier titre parmi leurs concitoyens, mais encore la foule de marchands appartenant à toutes les nations maritimes du monde, et qui presque tous, soit par jalousie nationale ou bien dans l'intérêt de leurs propres affaires, se montraient fort peu disposés à subir patiemment les conséquences du nouvel ordre de choses.

Lord Napier se trouva donc, dès son arrivée à Canton, dans une position très difficile, contraint qu'il était, pour s'assurer un point d'appui parmi ses concitoyens, de ménager des esprits exaltés par des opinions

presque diamétralement opposées, tandis qu'en même temps il avait à lutter contre la politique astucieuse des hauts fonctionnaires de la province, dont les intentions avouées étaient de s'opposer à toutes les prétentions qu'il pourrait émettre comme envoyé de son souverain.

Les Anglais établis à Canton formaient deux partis bien distincts, qui cherchèrent, comme on devait s'y attendre, à influencer le superintendant. L'un, composé d'hommes remuants, à imagination ardente, et cachant peut-être leurs intérêts privés sous le voile de l'honneur national, poussait aux mesures violentes, prétendant que les Chinois céderaient pa.199 aux menaces ou à la moindre démonstration belliqueuse ; l'autre, qui comptait, au contraire, dans ses rangs beaucoup de gens sages, dès longtemps familiarisés avec l'esprit de la population indigène et celui de son gouvernement, engageait le superintendant à se méfier de la politique des grands mandarins, à se conduire avec réserve et prudence, tout en faisant preuve envers ceux-ci de beaucoup de fermeté. Ces derniers conseils étaient les meilleurs, et se trouvaient d'autant mieux appropriés aux circonstances, que lord Napier n'avait pour toutes forces à sa disposition que deux petites corvettes détachées de la station de Ceylan. Malheureusement, et pour des raisons qu'il est impossible d'expliquer même aujourd'hui, il épousa l'opinion contraire, celle des exaltés, qui lui firent commettre, comme on va le voir, une longue suite de fautes, dont les résultats furent l'insuccès de sa mission, et de profonds chagrins qui le conduisirent en peu de temps au tombeau.

À la fin de juillet, lord Napier se rend brusquement à Canton, se fait reconnaître dans sa nouvelle position par tous les sujets britanniques, et somme les premières autorités locales d'accéder aux demandes qu'il leur adresse au nom de son gouvernement, notamment à celle de lui reconnaître le droit de traiter directement et d'égal à égal avec le vice-roi de la province, et non plus par le canal des hanistes, comme cela avait eu lieu jusqu'alors pour le chef de la factorerie de la Compagnie anglaise. Le 11 août 1834, trois mandarins d'un rang inférieur, envoyés par le pa.200 vice-roi, viennent lui demander ce qu'il veut. C'est en vain

## **La Chine**

que dans de longs pourparlers le superintendant cherche à leur faire comprendre le but de sa mission, et la différence qui existe entre lui, mandataire de son souverain, et les agents même les plus élevés de la Compagnie : toutes ses demandes, discutées les unes après les autres, sont repoussées, et il lui est enjoint de retourner sur-le-champ à Macao, pour y attendre la décision du vice-roi. À cette injonction humiliante, lord Napier répond par un refus formel ; il fait débarquer des soldats de marine anglais aux factoreries, pour veiller à sa propre sûreté ainsi qu'à celle de ses compatriotes et de leurs propriétés ; il rompt toute espèce de relation avec les fonctionnaires chinois, et, dans plusieurs proclamations, se répand en invectives et en menaces contre les autorités du pays, qui ne pourront, dit-il, le faire sortir de Canton que par la force des armes.

De semblables dispositions furent, comme on le pense bien, accueillies avec acclamations par les membres du parti exalté, qui ne doutaient pas que leurs anciens persécuteurs ne cédassent enfin aux réclamations du gouvernement britannique, et que, par la suite, les relations commerciales entre les deux nations ne fussent établies sur un tout autre pied. Mais les événements firent changer bientôt leurs cris de triomphe en cris de détresse, et prouvèrent jusqu'à l'évidence tout ce qu'il y avait de rationnel dans l'opinion des gens modérés. En effet, au lieu de faire la moindre concession, les autorités chinoises pa.201 redoublèrent de dédain et d'animosité envers lord Napier ; elles lui retirèrent tous ses domestiques indigènes, défendirent, sous des peines très sévères, qu'il lui fût vendue aucune espèce de provision ; et lorsque le superintendant ordonna à ses deux corvettes de remonter le Tigre jusqu'à Wampoa, non seulement le vice-roi suspendit complètement le commerce européen à Canton, mais encore montra des dispositions belliqueuses bien faites pour inquiéter les étrangers établis dans cette ville, lesquels durent, en effet, concevoir de vives craintes pour leurs biens et pour leurs personnes, lorsqu'ils virent les sentiments de malveillance des mandarins à leur égard se propager rapidement parmi les classes inférieures de la population.

D'un autre côté, dès qu'il voulut faire tête à l'orage, lord Napier put apprécier à leur juste valeur l'énergie et surtout le désintéressement national des hommes qui l'avaient poussé dans une si funeste voie. Aussitôt que les affaires eurent pris une tournure défavorable, toutes les mauvaises passions se déchaînèrent contre lui ; ses deux collègues, anciens employés supérieurs de la Compagnie, que ses manières un peu hautaines peut-être avaient, dit-on, mécontentés, et qui n'avaient jamais partagé sa façon de penser en politique, se tinrent éloignés de Canton, et restèrent neutres dans la lutte que leur chef soutenait contre les autorités du pays. Une sorte de conseil composé de négociants, que lord Napier avait créé pour se faire un point d'appui parmi ses compatriotes, s'érigeant en censeur sévère de ses actes, <sup>pa.202</sup> prétendit être toujours consulté, et déploya tant d'exigence ou si peu de sagesse dans sa conduite, que les principaux résidents anglais, fatigués d'une semblable tyrannie, se prirent à douter de la légalité de ses pouvoirs, et cherchèrent à l'annuler complètement. Il faut mentionner aussi le rôle que jouait la presse européenne à Canton, où elle jouit de la plus complète licence, et se montre à ce titre, non moins qu'ailleurs, l'organe des opinions les plus absurdes et souvent des plus mauvaises passions : aussi contribua-t-elle beaucoup à détruire la considération et l'influence du *superintendant*, par les attaques virulentes qu'elle dirigeait incessamment contre ses actes ou même sur ses projets futurs, qui étaient livrés chaque matin par elle à la publicité, et discutés avec la plus insigne malveillance.

La suspension absolue du commerce, prononcée par le vice-roi et maintenue avec la dernière rigueur, lésait trop d'intérêts privés pour qu'elle n'excitât pas davantage encore, non seulement l'animosité des divers partis dont les sujets britanniques suivaient le drapeau, mais encore celle des étrangers et surtout des Américains, que, dans cette circonstance, les autorités chinoises avaient confondus, non sans intention, avec les marchands anglais. Ces dangereux rivaux du commerce de la Grande-Bretagne adressèrent naturellement leurs réclamations au vice-roi, arguant de leur neutralité dans les débats

entre celui-ci et lord Napier. À ces réclamations se joignirent celles des riches traitants parsis et indiens, aux <sup>pa.203</sup> mains desquels est presque entièrement dévolu le riche commerce de l'Inde britannique avec la Chine, et qui furent tacitement ou même ouvertement soutenus par les puissantes maisons anglaises engagées dans le trafic de l'opium.

Cet état de choses ne pouvait avoir une longue durée. Bientôt le superintendant se vit complètement abandonné de ses compatriotes et même de ses plus intimes conseillers, dont l'amour du bien public n'alla pas jusqu'à sacrifier leurs intérêts privés à ceux de leur pays. Alors, assailli de tous côtés par des réclamations chaque jour plus violentes ; bloqué, pour ainsi dire, dans les factoreries, où il ne pouvait se procurer ni domestiques ni aliments frais, lord Napier, brisé au moral par tant de cruelles déceptions qui finirent par réagir sur sa santé, dut enfin céder aux injonctions des mandarins. Les soldats de marine, triomphalement débarqués à Canton, furent renvoyés de nuit à bord des corvettes, qui elles-mêmes reçurent l'ordre de descendre le Tigre, dont, peu de semaines auparavant, elles avaient franchi l'entrée de vive force ; et le fier superintendant, que la puissance des armes devait seule faire sortir des factoreries, s'embarqua, avec son médecin, sur un bateau fourni par le gouvernement chinois, et retourna, abreuvé d'avaries, par les canaux de l'intérieur, à Macao, où il expira peu de jours après son arrivée. Dès ce moment, la tranquillité, quoique troublée d'une façon bien grave depuis un mois, se rétablit comme par enchantement ; tout ce qui venait de se passer sembla complètement <sup>pa.204</sup> oublié, non moins par les Chinois que par leurs rivaux : tant les uns et les autres tenaient à ce que le commerce, cette source de profits considérables pour tous les partis, reprit son cours accoutumé !

Le gouvernement anglais lui-même partageait, dans l'intérêt de ses finances, cette manière de penser ; du moins on ne peut attribuer qu'à la crainte de voir les revenus considérables que lui procure le trafic de Chine diminués et même supprimés, tout ce qu'il y avait d'inconcevable dans ses instructions secrètes à lord Napier, auquel il était enjoint de conserver à tout prix, alors même que la guerre semblerait déclarée,

les relations commerciales entre les deux pays. Aussi a-t-on vu, chaque fois que ces dernières ont été menacées d'interruption, les plénipotentiaires anglais se relâcher de leurs prétentions vis-à-vis des mandarins, lesquels, du reste, il faut en convenir, se sont toujours efforcés de placer ces mêmes relations en dehors des débats politiques.

Après que le superintendant eut expié malheureusement, par une mort prématurée, les fautes contre lesquelles les hautes capacités qu'on lui accordait généralement auraient dû le prémunir, la tranquillité régna à Canton pendant deux années (1835 et 1836), et les affaires de nos voisins y firent de très grands progrès, quoique les autorités locales ne se fussent relâchées en rien de leur ancien système de concussion, ni de leur antipathie dédaigneuse pour les étrangers. Il est vrai que les collègues de lord Napier, au lieu de continuer l'œuvre commencée par celui-ci, <sup>pa.205</sup> restèrent comme oubliés à Macao, d'où ils ne revinrent aux factoreries que vers le milieu de 1837, peu de mois avant l'arrivée du capitaine de vaisseau Elliot, nommé successeur du défunt superintendant.

Cette nouvelle autorité reprit la tâche dans laquelle son prédécesseur venait d'échouer ; elle avait reçu, comme la suite l'a prouvé, les mêmes instructions, à savoir, de conserver soigneusement à l'Angleterre ses liaisons de commerce avec le céleste empire, tout en contraignant les fonctionnaires chinois de montrer plus d'égards et de respect pour le représentant de la Grande-Bretagne.

Ce que le capitaine Elliot devait exiger de la cour de Péking se bornait à trois choses : jouir de la considération due à ses hautes fonctions ; ne plus être contraint à faire usage d'expressions humiliantes dans sa correspondance avec le vice-roi ; enfin, pouvoir s'adresser directement à ce dernier pour les relations diplomatiques sans avoir recours à l'entremise des hanistes, comme cela s'était toujours pratiqué jusqu'alors.

Ces demandes paraîtront bien justes, bien simples ; mais elles étaient contraires aux usages chinois, et tendaient à relever les barbares aux yeux des populations indigènes : aussi furent-elles repoussées comme elles l'avaient été précédemment, quoique le

capitaine Elliot, instruit par le passé, mît dans sa conduite à l'égard des mandarins autant de laisser aller, pour ainsi dire, que lord Napier avait montré d'exigence et de hauteur. Ses conférences avec ceux-ci n'eurent <sup>pa.206</sup> aucun bon résultat ; de sorte que, venu à Canton en septembre 1837, il amenait, trois mois après, les couleurs britanniques flottant sur les factoreries, et retournait à Macao.

Cet acte d'énergie valut au nouveau superintendant les félicitations de ces mêmes hommes qui avaient poussé lord Napier dans l'abîme ; mais aussi ne lui épargnèrent-ils pas les plus amères critiques, quand, peu de temps après, et sans nouvelles raisons déterminantes, il revint aux factoreries, rehissa le pavillon anglais, et s'exposa de nouveau aux insolences des mandarins.

Ceux-ci, enhardis par leur récent triomphe sur lord Napier, n'épargnèrent pas, comme on le pense bien, les avanies à son successeur, surtout quand ils se furent aperçus, avec ce tact ordinaire aux diplomates chinois, de l'état perplexe dans lequel se trouvait leur antagoniste, par suite de ses instructions et du peu de considération que lui portaient ses compatriotes. En effet, celui-ci avait à lutter contre mille obstacles, conséquences naturelles de la position difficile que lui avait laissée son prédécesseur, sous l'administration duquel les pouvoirs du superintendant avaient été complètement déconsidérés.

Cependant le vice-roi, comprenant sans doute que cette lutte prendrait tôt ou tard une tournure plus sérieuse, sembla disposé à faire quelques concessions au capitaine Elliot : ainsi, par exemple, il consentit à recevoir ses lettres ; mais en même temps, soit pour empêcher sans doute que cette concession ne parût <sup>pa.207</sup> avoir trop d'importance, ou bien pour embarrasser son rival, il transporta la question sur un autre terrain. Paraissant admettre que le superintendant était un grand personnage envoyé par son souverain pour gouverner les Anglais établis à Canton et veiller à leurs intérêts, il le somma d'empêcher ces derniers de se livrer au trafic de l'opium, comme contraire aux lois du pays, et surtout aux volontés de l'empereur, qui ne veut pas, ajoutait-il, que les étrangers, en vendant à ses sujets une drogue pernicieuse, les

empoisonnent, et enlèvent ainsi annuellement une partie considérable des richesses monétaires de l'empire.

« Si vous ne pouvez empêcher vos compatriotes de braver ainsi les lois, écrivait le mandarin chinois, vous n'avez donc aucun pouvoir sur eux ; dans ce cas, vous n'êtes pas délégué de votre souverain, et nous ne vous devons aucune des marques de considération auxquelles vous prétendez.

Ce dilemme était très embarrassant pour le capitaine Elliot ; il chercha à s'y soustraire par des réponses évasives : mais il avait affaire à de trop fins diplomates pour échapper à leurs arguments. Alors il amena une seconde fois son pavillon, et revint à Macao.

Sur ces entrefaites, l'amiral commandant les forces britanniques aux Indes parut devant le comptoir portugais, sur le vaisseau de 74 canons *le Wellesley*, accompagné de deux corvettes, et se mit sur-le-champ en relation avec le superintendant.

La présence d'un officier général et de forces <sup>pa.208</sup> navales considérables firent naturellement penser aux résidents anglais que les débats entre leur chef et les mandarins allaient prendre une tout autre tournure ; mais ces derniers, que tenaient, dit-on, parfaitement au courant de ce qui se passait dans le conseil de leurs rivaux plusieurs négociants étrangers, ainsi que les journaux, qui, chaque matin, divulguaient et commentaient, avec leur malignité ordinaire, les secrets de ces conférences, ne se montrèrent nullement intimidés. Leur jactance même s'accrut quand ils apprirent que le vaisseau n'était pourvu que d'une partie de son artillerie, que l'équipage comptait beaucoup de vides dans ses rangs, et qu'à bord se trouvait la famille de l'amiral, suivie de plusieurs femmes attachées à son service.

Aussi, en place de l'autorisation que leur demanda l'amiral pour visiter Canton, ils lui envoyèrent l'ordre formel de quitter sur-le-champ les bords du céleste empire ; et, dans la crainte qu'il n'accomplît ce voyage incognito, son signalement fut envoyé aux chefs des postes situés sur la côte, qui reçurent en outre l'ordre de visiter

## La Chine

scrupuleusement tous les bateaux naviguant dans le Tigre, au-dessus de Bocca-de-Tigris. Les rivages furent garnis de troupes ; *le Wellesley* se vit entouré d'une centaine de junques armées ; enfin, une proclamation du vice-roi, dans laquelle l'éloquence chinoise avait épuisé son répertoire de terme injurieux pour les Européens, défendit, sous les peines les plus sévères, de vendre des provisions aux équipages anglais. C'est en vain que le chef de <sup>pa.209</sup> l'expédition, ainsi que le superintendant, s'efforcèrent d'amener le vice-roi à des dispositions moins malveillantes ; ils ne purent rien obtenir, et *le Wellesley* abandonna, en octobre 1838, la rade de Macao pour retourner aux Indes, sans avoir fait la moindre démonstration belliqueuse.

Après cet événement, le capitaine Elliot sembla d'abord disposé à attendre, au comptoir portugais, d'autres instructions de son gouvernement ; mais les nouvelles mesures oppressives prises par les mandarins contre les étrangers, sous le prétexte d'exécuter les ordres de l'empereur touchant le trafic de l'opium, le contraignirent bientôt à recommencer la lutte contre les autorités locales, auxquelles il proposa, pour sortir, du moins momentanément, de la position difficile où il se trouvait, de coopérer à la suppression du trafic défendu. Une surveillance sévère fut donc établie à tous les passages du Tigre, ou sur les canaux de l'intérieur conduisant de la mer à Canton ; et comme les négociants anglais cachèrent davantage leurs opérations, le superintendant et les mandarins purent affecter de croire, chacun de son côté, pendant quelque temps, que la contrebande de l'opium avait considérablement diminué, si même elle n'était tout à fait supprimée. Mais cet accord ne fut pas de longue durée. Le vice-roi, craignant de se compromettre à l'égard de la cour de Pékin, qui sans cesse l'accusait de faiblesse ou de prévarication dans cette affaire, soumit les résidents étrangers, soupçonnés de se livrer au trafic défendu, à la plus <sup>pa.210</sup> sévère inquisition. Ceux-ci, habitués depuis longtemps à conduire leurs affaires en pleine liberté, se fatiguèrent bientôt de ces nouvelles entraves, et, au lieu de redoubler de précautions pour cacher leurs opérations, s'empressèrent, comme le font toujours les gens pris en

défaut, de jeter les hauts cris contre les mesures de surveillance dont ils étaient l'objet : ils eurent même l'imprudence de braver les autorités locales chaque fois que l'occasion s'en présenta ; de sorte que le moment de calme dont je viens de parler fut suivi d'un surcroît d'animosité mutuelle, avant-coureur de grands désordres.

Tel était l'état des choses quand j'arrivai à Canton au mois de novembre 1838. Grâce aux données exactes que j'avais sur le pays, et bien plus encore à de fréquents entretiens avec mes connaissances anciennes ou nouvelles, qui, presque toutes, appartenaient aux sommités de la société européenne, je fus très promptement à même de reconnaître que des événements majeurs étaient à la veille de s'accomplir.

En effet, une inquiétude vague, mais profonde, existait dans tous les esprits, et s'y mêlait à une fureur de spéculation qui ne respectait rien, et causait chaque jour la ruine de quelques-unes de ces nouvelles maisons de commerce établies à Canton depuis l'abolition du monopole de la Compagnie. L'importation des marchandises anglaises, et l'exportation des produits chinois pour la Grande-Bretagne, avaient, il est vrai, considérablement augmenté ; mais les thés, les soies, apportés en trop grande abondance sur les marchés <sup>pa.211</sup> de cette dernière, y avaient baissé de valeur d'une manière désastreuse, tandis que ces mêmes denrées s'étaient soutenues au même taux en Chine, où, par suite d'encombrement, les objets manufacturés provenant d'Europe ne se vendaient plus qu'à vil prix. Aussi ne se trouvait-il que bien peu de négociants, grands comme petits, qui, s'empressant d'imiter le fatal exemple donné chez nous par beaucoup de gens qu'une situation équivoque de fortune pousse à jouer aveuglément sur les fonds publics, dans l'espoir de rétablir leurs affaires, ne cherchassent à réparer leurs pertes au moyen de l'aventureux trafic de l'opium. Une sorte de fureur pour ce genre de spéculations s'était emparée de la majeure partie des étrangers, et répandait une démoralisation effrayante parmi les membres de toutes conditions composant la communauté européenne à Canton.

Sous l'influence d'une semblable passion, ceux-ci ne durent pas tenir, naturellement, plus de compte des édits de l'empereur que des menaces des mandarins, qui, pour la plupart, devenaient, du reste, leurs complices moyennant d'énormes profits. Il arriva donc que le trafic prohibé prit une extension effrayante, non seulement dans les cantons riverains du Tigre, mais encore sur la majeure partie du littoral de l'empire : dans presque toutes les baies, et à l'embouchure même des fleuves, se trouvaient mouillés des bâtiments fortement armés, servant d'entrepôts pour les contrebandiers d'alentour, et que tenaient constamment approvisionnés des navires légers expédiés de Macao.

pa.212 Quels devaient être, se demandaient les gens raisonnables, les résultats d'une lutte si extraordinaire engagée entre le maître d'un empire puissant et des étrangers dont la présence y était à peine tolérée : d'un côté, ceux-ci violant toutes les lois du royaume, et y introduisant annuellement quarante mille caisses d'une drogue malfaisante, en échange de laquelle ils recevaient d'immenses sommes de numéraire ; de l'autre, un souverain s'opposant à ce que ses sujets fussent empoisonnés, et ses États appauvris par l'enlèvement complet des métaux précieux, ou bien que les côtes de son empire devinssent des repaires de forbans, accourus des ports voisins et de toutes les contrées maritimes du globe, dans l'espoir d'arracher un riche butin aux traitants d'opium. La fin d'un état de choses aussi bizarre ne se fit pas attendre longtemps, et l'orage éclata peu de mois après que j'eus abandonné cette contrée, pour continuer mon long voyage de circumnavigation.

Un mandarin du premier rang, homme très capable, énergique, et beaucoup plus avancé que tous ses collègues dans la connaissance de notre civilisation, arriva de Pékin à Canton dans les premiers mois de 1839, avec des pouvoirs extraordinaires pour réprimer le trafic de l'opium. Dès ce moment, les mesures les plus violentes se succédèrent rapidement pour atteindre ce but, et sans que le capitaine Elliot crût pouvoir faire à ce sujet la moindre observation ; tant sa position était difficile, et tant furent pressantes les sommations que lui adressa le commissaire impérial pa.213 Linn, afin de le contraindre à joindre ses

efforts aux siens pour arrêter l'introduction de la drogue défendue, conformément aux engagements que, peu de temps auparavant, il avait contractés devant le précédent vice-roi !

Les marchands étrangers bien connus pour se livrer à ce genre de commerce furent expulsés de Canton ; leurs bâtiments durent quitter le fleuve, et plusieurs Chinois, convaincus d'avoir fait la contrebande pour leur compte, subirent le dernier supplice devant les factoreries ; tous les navires, les paquebots même qui sillonnent continuellement ces parages, furent soumis à une visite sévère sur tous les points du rivage où l'autorité locale jugea nécessaire d'établir des postes de douaniers. Enfin, ces diverses mesures n'ayant pas produit les résultats que le grand mandarin se promettait, il somma les étrangers de remettre tout l'opium dont ils étaient détenteurs, et fit bloquer les factoreries par un corps de troupes considérable. Alors le capitaine Elliot, craignant pour la sûreté de ses compatriotes, menacés du pillage et même de la mort, ordonna, au nom de la reine d'Angleterre, à ceux d'entre eux dont les magasins recelaient de l'opium, de le lui livrer sur-le-champ ; ce qui eut lieu. Le tout fut remis aux autorités chinoises, et brûlé devant une commission de mandarins nommée à cet effet. Ainsi furent détruites vingt-deux mille caisses de cette drogue pernicieuse, et par conséquent disparut une valeur de soixante millions de francs environ.

Cet énorme sacrifice aurait dû satisfaire le <sup>pa.214</sup> commissaire impérial : il n'en fut rien. Le blocus des factoreries cessa, il est vrai ; mais les étrangers se virent en butte, comme auparavant, à de nouvelles avanies. D'un autre côté, les esprits s'irritaient de plus en plus, en Angleterre, de la lenteur avec laquelle marchaient les opérations militaires contre le céleste empire : le commerce, auquel la suppression du monopole de la Compagnie des Indes en Chine avait fait concevoir de magnifiques espérances, restées vaines jusqu'alors, demandait à grands cris que le gouvernement vînt à son aide pour en presser la réalisation, et obtenir, de gré ou de force, le redressement des nombreux griefs que les marchands des principales villes maritimes du royaume, ayant des intérêts dans cette partie de l'Asie, reprochaient aux mandarins de la

province dont Canton est le chef-lieu. Les circonstances donnaient à leurs plaintes et à leurs exigences une plus grande importance encore ; car, à l'époque dont je parle, l'exportation des articles fabriqués avait considérablement diminué, à cause de la concurrence faite à la Grande-Bretagne par la plupart des pays européens, aux besoins desquels nos voisins avaient pourvu jusqu'alors.

Aussi les classes ouvrières souffraient-elles cruellement de la stagnation des affaires, et les cantons manufacturiers devenaient chaque jour le théâtre de désordres commis par une foule de malheureux mourant de faim. De toutes parts surgissaient de graves embarras pour le cabinet de Londres : les revenus publics diminuaient de plus en plus ; l'Irlande lui <sup>pa.215</sup> donnait de vives inquiétudes ; une guerre sanglante s'allumait dans le nord de l'Inde ; enfin, il était à la veille de conclure ce traité du 23 juillet, qui faillit incendier l'Europe, et qui peut être considéré comme l'un de ces mille efforts, heureux ou malheureux, que la Grande-Bretagne a tentés et tentera encore pour ouvrir à tout prix des débouchés aux produits de son industrie. Il ne semblait donc pas possible que, se trouvant placée dans une position aussi critique, elle consentît à augmenter ses embarras en rompant avec le céleste empire, au risque d'enlever à ses manufacturiers la chalandise d'une immense population, et à la Compagnie des Indes l'écoulement, si lucratif pour elle, de ses récoltes d'opium.

Mais, en Angleterre, la voix du commerce est toute-puissante : le ministère en fournit dans cette circonstance une preuve bien grande, puisqu'il se décida à faire la guerre à la Chine, malgré la répugnance bien fondée qu'il montrait à s'engager dans une lutte dont l'issue était plus qu'incertaine ; dans une lutte que le parti redoutable des Saints flétrissait des noms les plus honteux, et qui devait avoir pour premier résultat d'amener une notable diminution dans les revenus publics, par suite de la stagnation d'une partie très importante du commerce britannique avec l'Asie.

La plupart des négociants établis à Canton depuis 1833, c'est-à-dire, venus pour profiter des dépouilles de la Compagnie des Indes, et qui se

plaignaient le plus amèrement de la conduite des mandarins, assuraient, il est vrai, que la moindre démonstration <sup>pa.216</sup> belliqueuse intimiderait ces derniers, et qu'on obtiendrait ainsi facilement les concessions désirées. Mais cette opinion était fort contredite par leurs collègues de Calcutta et de Bombay, dont la plupart, se trouvant engagés dans le trafic de l'opium, ou tenant entre leurs mains l'immense commerce de l'Inde avec la Chine, et jouissant à ces titres d'une grande influence parmi leurs concitoyens, blâmaient sévèrement la marche tantôt faible, tantôt hostile, que chaque superintendant s'était cru obligé de tenir à l'égard des autorités indigènes : ils allaient même jusqu'à prétendre que celles-ci, excitées par leur haine, ou bien encouragées par leur mépris pour les Européens, de plus, poussées par les ordres de l'empereur, ne consentiraient à aucune des concessions demandées ; que si le conflit s'engageait une fois sérieusement entre les deux nations, il ne serait pas facilement apaisé, et offrirait aux Américains, ces dangereux concurrents des Anglais, l'occasion de s'emparer de l'importation du thé dans le nord de l'Europe. Ces gens prudents ajoutaient que ce n'était pas en employant la violence, mais bien par la persuasion, par la douceur et la patience, que l'on amènerait une population de plusieurs centaines de millions d'âmes à renoncer à ses préjugés, à ses coutumes, et surtout à son aversion pour les étrangers.

À cette dernière raison les hommes d'État consciencieux en ajoutaient une autre non moins juste, non moins conforme aux vrais principes d'humanité et aux droits des nations : c'est que la Grande-Bretagne <sup>pa.217</sup> n'était nullement en droit de contraindre par la force des armes le gouvernement chinois à permettre l'importation d'une drogue dont l'usage pernicieux, sous tous les rapports, pour l'espèce humaine, ne tendait à rien moins qu'à détruire la population ; d'une drogue si dangereuse, que de temps immémorial il était défendu, sous des peines très sévères, d'en introduire dans l'empire, et dont le trafic clandestin faisait annuellement sortir du pays des sommes de numéraire si considérables, que les monnaies d'or et d'argent y étaient devenues aussi rares qu'elles y étaient abondantes vingt années auparavant.

Mais de telles considérations devaient être sans force devant les exigences du commerce anglais, et céder à la nécessité absolue où se trouvait le cabinet britannique de ne point interrompre le trafic de l'opium, cette mine de richesse pour ses colonies de l'Inde et pour leur métropole. Aussi le ministère céda-t-il : la Chine fut mise en dehors du droit commun ; et, au mois de juillet 1840, une expédition, composée d'une multitude de transports portant 4.500 soldats, parut devant Macao, et bientôt après le blocus de Canton fut déclaré.

Tout le monde en Europe s'est occupé de cette guerre ; les journaux français en ont donné à l'envi des détails circonstanciés (Z) ; il serait donc inutile d'attirer ici l'attention des lecteurs sur les faits accomplis, si je n'avais besoin de suivre la marche des événements pour bien faire comprendre les résultats qu'ils ont eus déjà, et ceux qu'ils auront dans pa.218 l'avenir, quant aux relations de l'Europe avec cette partie importante de l'Asie.

On sait que l'expédition forma d'abord le blocus de l'embouchure du Tigre, mais d'une manière si imparfaite, que l'établissement portugais de Macao put toujours communiquer librement avec Canton par les canaux de l'intérieur ; qu'elle se dirigea ensuite vers le nord, et parvint à l'embouchure du Peho, ou fleuve de Pékin, dans les derniers jours d'août, après avoir pris Tynghaï, chef-lieu de la plus grande des îles Chusan, où fut laissée une assez forte garnison. Ce début réalisait une partie des espérances de la communauté anglaise de Canton, à laquelle cette démonstration belliqueuse de son gouvernement semblait promettre de justes et de terribles représailles des affronts dont les mandarins l'accablaient depuis si longtemps. L'empereur, humilié, contraint de souscrire aux conditions les plus dures imposées en faveur des intérêts britanniques ; la prise même de sa capitale, ne devaient être, suivant eux, pour l'expédition, que l'affaire d'un coup de main ; et, cette conquête achevée, la Chine entière allait se trouver à la merci de la politique et du commerce anglais. L'occupation de Chusan fut donc considérée comme le premier pas dans la route triomphale

qu'allait parcourir le plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, nouveau titre donné au capitaine Elliot.

Celui-ci, en effet, put croire un instant à la réalisation de si belles espérances, quand il vit un des grands mandarins composant le conseil de <sup>pa.219</sup> l'empereur venir, à sa demande, sur les bords du golfe Petchily, où était mouillée la flotte britannique, recevoir les dépêches que le chef du cabinet britannique adressait au gouvernement du céleste empire ; et, plus encore, lui accorder successivement plusieurs entrevues, pendant lesquelles l'envoyé le traita avec les égards les plus flatteurs, voire même d'égal à égal, et montra un vif désir de terminer le différend à la satisfaction de la Grande-Bretagne. Ce mandarin était le fameux Kescheen, favori de son souverain, homme souple, très fin, d'une haute capacité, et qui sut cacher, sous des dehors gracieux et une apparence de franchise, sa haine profonde pour les Anglais. Il avait compris que d'abord il fallait à tout prix éloigner l'ennemi du voisinage de la capitale, où sa présence jetait une vive inquiétude et pouvait causer une dangereuse fermentation ; ensuite gagner du temps, afin de mettre son gouvernement à même de se préparer à la guerre. Par quels moyens parvint-il à son but ? On ne le sait ; mais ce qui est positif, c'est que, à la vive satisfaction de la cour céleste et aux acclamations de l'immense population de Pékin, l'expédition abandonna, le 19 septembre 1840, l'entrée du Peho ainsi que les ancrages voisins, et revint mouiller devant Macao, pour y attendre jusqu'en novembre ce même Kescheen, chargé par l'empereur de négocier la paix.

À la stupéfaction que causa, parmi les Anglais établis à Canton ou réfugiés au comptoir portugais, une semblable retraite, succédèrent bientôt les éclats de <sup>pa.220</sup> l'indignation générale envers le contre-amiral Elliot, commandant la flotte, et son neveu, le capitaine Elliot ; la presse se déchaîna contre eux : mais l'oncle étant retourné sur ces entrefaites en Europe, pour échapper, dit-on, aux dégoûts dont on l'abreuvait, le plénipotentiaire resta seul en butte à toute l'animosité de ses compatriotes. Cependant, en jugeant sans aucune prévention la

## La Chine

conduite de ce dernier dans cette circonstance, on comprendra aisément qu'il ne pouvait agir d'une autre manière. En effet, comment admettre avec raison que le superintendant se décidât à attaquer avec trois mille hommes tout au plus, et dont la moitié étaient Indiens, une capitale aussi importante que Pékin, renfermant plus d'un million d'âmes, autour de laquelle sont concentrées les troupes tartares, et dont les murailles ne peuvent être approchées par mer qu'au moyen de bateaux, tant le cours du Peho qui les baigne est peu profond, et obstrué de bancs de sable ? Il faut ajouter encore, à tous ces obstacles, que le pays, étant très marécageux, peut être inondé facilement, et passe, parmi les indigènes eux-mêmes, pour être l'une des contrées les plus malsaines de l'empire.

On a prétendu que l'expédition n'aurait pas dû quitter les abords de la capitale avant d'avoir arraché une solution définitive à la cour de Pékin. Mais, ainsi que nous venons de le voir, il était difficile d'y contraindre cette dernière ; puis la mauvaise saison commençait, et le golfe de Petchily n'offrait aucun abri convenable à cette multitude de navires, la <sup>pa.221</sup> plupart d'un fort tonnage, manquant de vivres, chargés de troupes, et comptant de nombreux malades à bord.

Les nouvelles qui arrivèrent de Chusan sur ces entrefaites achevèrent d'exaspérer les esprits : elles étaient déplorables ; les insulaires, dont l'indiscipline et l'inconduite des troupes anglaises avaient excité au plus haut degré la haine innée contre les étrangers, se refusaient opiniâtrement à toute espèce de relation avec les envahisseurs du pays ; de sorte que ceux-ci, privés ainsi de provisions fraîches et manquant à la fin, par suite d'une inqualifiable incurie, de munitions de toute espèce, de vêtements chauds et même de médicaments, choses indispensables sous un climat froid en hiver et malsain en été, étaient cruellement décimés par les maladies, et se laissaient aller au découragement. Les régiments qui avaient fait le voyage du golfe de Petchily ne paraissaient pas être dans un état plus satisfaisant, tant au physique qu'au moral : entassés sur des navires généralement mal approvisionnés, ils avaient subi l'influence des bords insalubres du Peho. Aussi, officiers et soldats

désiraient-ils généralement abandonner une contrée où ils avaient déjà tant souffert.

Dans quel état se trouvait alors le commerce anglais à Canton ? Il faisait de mauvaises affaires, et était livré aux dissensions. Les marchands, non intéressés, du moins ouvertement, dans le trafic de l'opium, demeuraient bien encore aux factoreries ; mais les transactions étaient à peu près nulles, et la foule de navires venus de la métropole pour échanger de <sup>pa.222</sup> riches cargaisons contre du thé, dont l'Angleterre commençait à manquer, stationnaient çà et là au milieu des îles situées à l'entrée du Tigre, attendant avec impatience le moment où, le blocus étant enfin levé, ils pourraient remonter jusqu'à Wampoa. D'un autre côté, la presse de Canton, se montrant, non moins que par le passé, l'organe des mécontents de tous les partis, lançait chaque matin, contre le superintendant, d'amères diatribes, accompagnées de renseignements contraires à la cause que ce dernier défendait, et dont les autorités chinoises faisaient leur profit.

Enfin, Kescheen arriva vers la fin de novembre à Canton avec le titre officiel de commissaire impérial, et remplaça le vice-roi Linn, tombé en disgrâce, sous le prétexte qu'il avait montré de la faiblesse dans ses fonctions, mais réellement à cause d'un mémoire remarquable adressé par cet homme à son souverain, auquel il avait osé dire que la mauvaise organisation de l'armée, l'installation imparfaite des vaisseaux de guerre, donnaient aux barbares une supériorité incontestable sur les Chinois ; et que la prudence exigeait qu'on leur fît des concessions pour conserver la paix, jusqu'au moment où le gouvernement, ayant réorganisé ses troupes et préparé tous ses moyens de défense, serait en mesure de faire la guerre avec succès. La suite des événements a prouvé combien ce conseiller jugeait sainement des choses. Son dévouement au pays, sa franchise héroïque furent payés d'un cruel exil en Tartarie ; ainsi disparut des affaires <sup>pa.223</sup> un des plus redoutables adversaires que les Anglais eussent rencontrés dans leurs continuels débats avec la cour de Pékin.

Les conférences entre les plénipotentiaires des deux nations commencèrent sans beaucoup de retard : Kescheen se montra dans les mêmes dispositions qu'auparavant, et traita, au grand étonnement de ses compatriotes, sur le pied de l'égalité avec le superintendant, qui se montra, en effet, très flatté des égards que lui témoignait un aussi haut personnage, non pas secrètement, comme cela avait eu lieu jusque-là, mais en présence de la population. Aussi le capitaine Elliot, dupe peut-être de son rusé adversaire, ou bien ne voulant pas sembler en reste d'urbanité avec lui, parut très empressé, trop peut-être, de terminer les différends qui divisaient les deux cours. Néanmoins, il exigea d'abord la cession à l'Angleterre de Hong-Kong, île située près du territoire chinois, à l'embouchure du Tigre ; ensuite vingt millions de francs comme dédommagement de l'opium détruit l'année précédente ; enfin, que les fonctionnaires des deux nations fussent mis sur le pied d'une parfaite égalité dans leurs mutuelles relations. De pareilles concessions étaient de nature à ne pouvoir être obtenues que par la force des armes ; aussi Kescheen demanda-t-il le délai nécessaire pour les soumettre à l'approbation de son souverain.

Il est clair qu'en flattant l'amour-propre du plénipotentiaire anglais par des honneurs inusités jusqu'alors et par de belles protestations, le diplomate chinois ne cherchait qu'à endormir la vigilance de l'ennemi, et à gagner le temps nécessaire pour relever ou augmenter les fortifications qui défendaient l'entrée du fleuve ainsi que les abords de Canton, autour duquel des troupes nombreuses se concentraient rapidement. Toutefois, à la faveur de l'armistice conclu dès le commencement des négociations, le commerce se faisait avec la même liberté qu'avant les hostilités, et comme si rien n'avait eu lieu. Tous les navires s'étaient empressés de remonter à Wampoa, où ils embarquaient à la hâte d'énormes quantités de thé, quoique les marchands chinois, profitant des circonstances, en eussent considérablement augmenté le prix, et se fissent payer en numéraire.

La nécessité d'assurer l'approvisionnement de la Grande-Bretagne en cette denrée, et de lui conserver en même temps un important

débouché pour ses manufactures, a probablement été la cause du laisser aller, si je puis m'exprimer ainsi, que le capitaine Elliot montra dans le cours des négociations. Il avait reçu sans nul doute de son gouvernement l'injonction la plus positive de favoriser le commerce, et de satisfaire, autant qu'il dépendrait de lui, au besoin pressant que ressentait l'Angleterre de ne rien perdre de ses ressources pour faire face aux dépenses énormes où l'entraînaient, malgré elle, les affaires de Syrie et celles de l'Afghanistan.

Cependant le moment arriva où, malgré toutes les concessions pour arranger les choses, il fallut en venir aux moyens belliqueux. Ce fut lorsque Kescheen, pa.225 se croyant prêt pour commencer la guerre et assez fort pour exterminer ses ennemis, changea de ton et rompit les négociations, en déclarant inadmissibles les conditions présentées par son rival.

Malheureusement pour lui, ce dernier était en mesure de le faire repentir de sa mauvaise foi. L'escadre réunie près de Bocca de Tigris franchit ce passage fortifié avec tant de soin par les Chinois, renversa les ouvrages de défense malgré la résistance assez opiniâtre des garnisons, fit taire les batteries établies sur les rives du fleuve, et arriva promptement devant Canton, que les négociants étrangers n'avaient abandonné que depuis quelques jours seulement. Le grand mandarin, intimidé par des succès aussi prompts, se vit contraint à demander un armistice, qu'on accorda immédiatement ; et, après vingt jours de pourparlers, il conclut la paix aux conditions refusées par lui deux semaines auparavant ; puis les opérations commerciales, à peine interrompues, reprirent leur cours, comme s'il ne s'était rien passé d'important.

Mais les choses avaient bien changé de face : il ne s'agissait plus de question d'étiquette entre les autorités des deux nations, de ces débats futiles, parfois ridicules, où les vanités personnelles étaient plus en jeu que le sentiment du bien général. À ces puérités avait succédé une véritable guerre, avec ses massacres, ses dévastations, et la violente animosité qu'elle inspire naturellement aux populations souffrantes :

c'était un duel sérieux entre les deux pays. <sup>pa.227</sup> Si l'Angleterre succombait dans la lutte, elle perdait une des plus belles sources de richesses auxquelles puisait son commerce maritime, tandis que son triomphe faisait tomber à jamais les barrières puissantes que la prudence des souverains du céleste empire, bien justifiée, du reste, par le sort de l'Indostan, avait élevées, de temps immémorial, entre les Européens et leurs sujets.

Le cabinet de Londres comprenait très bien tout ce qu'il y avait de critique dans cette alternative ; mais, poussé par les cris incessants des villes maritimes intéressées dans le commerce de la Chine, non moins que par la nécessité de céder à ce dévorant esprit d'envahissement auquel la prospérité de la Grande-Bretagne est nécessairement attachée, le cabinet de Londres, dis-je, parut enfin vouloir mener les affaires de Chine avec une certaine vigueur. Il refusa sa sanction au traité de paix que venait de conclure le capitaine Elliot ; et une nouvelle expédition, plus forte encore que la première, fut préparée à la fois en Angleterre et dans les ports de l'Inde britannique. De son côté, l'empereur parut tout aussi décidé à continuer la lutte ; il fulmina en conséquence, contre les envahisseurs de son pays, plusieurs édits, par lesquels il vouait les Anglais à l'exécration de ses sujets, mettait à prix les têtes des chefs et des soldats, donnait ordre d'armer toutes les grandes cités maritimes de l'empire ; enfin, envoyait, à son armée tartare, l'ordre de marcher au secours de Canton. Sur ces entrefaites, les deux plénipotentiaires, <sup>pa.227</sup> accusés de faiblesse par leurs souverains respectifs, furent l'un et l'autre remplacés.

Cette résolution, dans la conduite du gouvernement de Pékin, était juste, était noble, puisqu'il défendait contre une inique agression les populations confiées à ses soins. Mais que pouvaient des soldats armés de flèches et de lances, contre des troupes aguerries, disciplinées à l'europpéenne, et dont même une partie était dernièrement arrivée d'Angleterre ? Quelle résistance des fortifications dans le style du moyen âge pouvaient-elles opposer à l'artillerie formidable de vaisseaux de haut-bord ? Les résultats de la lutte ne pouvaient être

douteux. En effet, lorsque le capitaine Elliot, recommençant les hostilités par suite de la rupture du traité conclu avec les Chinois, parut pour la seconde fois, le 15 mai, devant Canton, la ville ne put être défendue, ni par les troupes nombreuses préposées à sa garde ni par les ouvrages dont on l'avait entourée. Après quelques heures seulement de combat, elle se rendit à discrétion, et n'échappa à l'incendie et au pillage que par une contribution de trente millions de francs, que les principaux marchands payèrent aux vainqueurs. La flotte rentra ensuite paisiblement dans son mouillage de l'embouchure du fleuve. Les marchands anglais, que les derniers événements avaient contraints de revenir à Macao ainsi que leurs navires, remontèrent immédiatement, les uns aux factoreries, les autres à Wampoa, et les affaires commerciales reprurent encore une fois leur cours accoutumé.

pa.228 On s'est demandé pourquoi, après une victoire aussi facile, le capitaine Elliot, qui pouvait prendre possession de la ville, abandonnée précipitamment par les troupes chinoises, n'a pas commencé dès lors à suivre dans cette partie de l'Asie la marche politique que ses compatriotes ont suivie avec tant de succès dans la presqu'île indienne. Il paraît même que les chefs militaires de l'expédition, qui ne partageaient pas sa manière de voir à cet égard, l'ont accusé de pusillanimité. Mais, pour toutes les personnes qui connaissent assez le pays pour pouvoir juger sainement de la question, et qui ont été à même d'apprécier le caractère noble, l'esprit élevé du capitaine Elliot, l'amour qu'il porte à son pays, l'énergie déployée par lui dans maintes occasions difficiles, il est clair qu'une pareille assertion est tout à fait erronée. D'ailleurs, la juste appréciation des circonstances dans lesquelles s'est trouvé ce plénipotentiaire démontrera suffisamment qu'il a sagement agi, et qu'il aurait compromis d'une manière grave, s'il eut fait autrement, les intérêts commerciaux de son pays, pour saisir des avantages politiques tout à fait incertains.

Canton renferme plus d'un million d'âmes ; et les basses classes qui composent la majeure partie de cette immense population sont redoutées dans l'empire, à cause de leur esprit remuant et enclin au

désordre. En enlevant cette vaste cité de vive force, était-il prudent, je le demande, de mettre quelques milliers de soldats aux prises avec une pareille tourbe de misérables, à laquelle accourait se joindre, au <sup>pa.229</sup> moment de la capitulation, une telle multitude de paysans exaspérés par les nombreux désordres commis par les envahisseurs de leurs foyers, que si les notables habitants et les mandarins civils eux-mêmes, craignant les plus terribles désastres pour leurs concitoyens, n'étaient activement intervenus pour faire retourner chez eux ces dangereux défenseurs, les troupes anglaises, forcées bientôt de s'enfuir sur leurs vaisseaux devant ces myriades d'ennemis, auraient assisté, sans pouvoir l'empêcher, au saccagement de Canton et à la destruction des factoreries, où se trouvaient concentrées les richesses des marchands européens ? De plus, quelle honte pour son nom, quelle défaveur pour sa politique dans ces contrées, de pareils désastres auraient jetée sur la Grande-Bretagne, déjà si fortement accusée en Europe de dureté envers les peuples vaincus, et d'une soif insatiable d'envahissement !

Doit-on s'étonner, après cela, que le nouveau superintendant ait reculé devant une pareille responsabilité, devant les conséquences effrayantes que des déterminations aussi graves pouvaient avoir pour le commerce de presque toutes les puissances maritimes du monde ?

Du reste, la suite des événements a prouvé suffisamment combien avait été sage, dans ces circonstances, la conduite du capitaine Elliot. Son gouvernement a pu le rendre responsable de ses propres fautes, le punir d'avoir trop bien obéi à des instructions peu dignes de la politique d'une grande nation, enfin, le <sup>pa.230</sup> livrer en victime au juste mécontentement du pays ; mais jamais le cabinet de Londres ne se lavera du bien grave reproche d'avoir contraint son agent à suivre la mauvaise voie dans laquelle s'était perdu lord Napier ; de l'avoir abandonné, sans appui, sans instructions même, au milieu des obstacles toujours renaissants que lui opposaient la ruse des diplomates chinois et la malveillance que les Anglais, non moins que les étrangers, montraient pour l'accomplissement de la mission difficile dont il se trouvait chargé.

Cependant, jamais personne n'a révoqué en doute que ce nouveau superintendant n'ait préparé les avantages que son heureux successeur a obtenus.

Celui-ci parut devant Macao en août 1841, amenant à sa suite une troisième expédition, composée de plusieurs milliers de soldats. Dès le premier jour de son arrivée, il annonce, par une proclamation adressée à ses compatriotes, qu'il vient remplir à la cour de Pékin les hautes fonctions de ministre plénipotentiaire, et leur fait entendre assez clairement que le temps des considérations pour les intérêts commerciaux étant fini, dorénavant les choses seront menées avec autant d'indépendance que de vigueur.

Un semblable langage dans la bouche de sir Henri Pottinger, homme d'une fermeté et d'une capacité reconnues, releva les espérances de la communauté anglaise, qui, dès lors, rêva encore une fois l'occupation de Canton, la prise de la capitale de l'empire, et l'humiliation complète de ses implacables ennemis les mandarins.

pa.231 Quant à ces derniers, quelle était leur contenance en ce moment ? Se montraient-ils intimidés des menaces du nouveau plénipotentiaire ? Loin de là : conseillés, aidés même, dit-on, par des ingénieurs européens, ils faisaient réparer avec beaucoup d'activité, et d'après notre système, les fortifications que l'ennemi venait de renverser ; des fonderies, nouvellement créées dans les principales villes maritimes, commençaient à fournir une grande quantité de gros canons, avec lesquels étaient armés sur-le-champ les divers points de la côte abordables pour les Anglais, et où se portaient en toute hâte de nombreux corps de troupes commandés par les meilleurs généraux de l'empire.

Sous cette apparence de détermination, derrière les foudroyants édits de l'empereur contre les dévastateurs du céleste empire, la cour de Pékin s'efforçait de cacher les vives inquiétudes que lui inspirait, pour un avenir peu éloigné, le conflit où elle se trouvait engagée ; quoiqu'elle n'ignorât pas, grâce aux indiscretions quotidiennes de la presse de Canton, les embarras que rencontrait à chaque pas le

nouveau plénipotentiaire dans l'exécution des ordres de son gouvernement, et sût par conséquent à quel point le personnel de l'expédition, obligé de séjourner à bord des navires, était en proie aux privations, aux maladies de toute espèce, et combien les troupes se montraient découragées.

Cette maladie morale, suite naturelle de nombreuses déceptions, eut bientôt gagné les négociants <sup>pa.232</sup> anglais ; et comme leurs plaintes avaient un écho redoutable au sein de la métropole, sir Henri fut promptement convaincu qu'il ne pourrait guère agir plus librement, ni obtenir plus de succès que son prédécesseur dans l'accomplissement de sa délicate mission : il comprit également qu'étant forcé de céder à mille considérations majeures, non prévues dans ses instructions, et qu'il lui était impossible d'écarter sans se compromettre gravement, il aurait beaucoup de peine à mener les choses avec vigueur, en ménageant à la fois les intérêts de la politique et ceux du commerce national.

Celui-ci, il faut en convenir, en butte depuis deux années à des pertes continuelles, se trouvait dans une situation déplorable. Il est vrai que, par un accord tacite entre les deux parties belligérantes, dont l'une avait besoin d'argent pour continuer la guerre, l'autre de thé pour la consommation de sa métropole, le port de Canton était ouvert aux navires étrangers, et que les marchands européens résidaient encore aux factoreries. De plus, ces derniers continuaient leur négoce comme si on avait été en pleine paix ; mais les affaires étaient désastreuses pour eux, en ce que leurs collègues chinois, profitant de la circonstance, vendaient les denrées indigènes un prix excessif, et ne voulaient recevoir en échange que des valeurs métalliques au lieu d'articles manufacturés, comme cela s'était pratiqué jusqu'alors ; de sorte que les cargaisons des bâtiments amoncelés à Wampoa n'avaient aucun débouché, tandis que les espèces d'or <sup>pa.233</sup> et d'argent étaient montées à un taux d'autant plus exorbitant, que le thé manquant en Angleterre, les armateurs de cette nation cherchaient à s'en procurer à tout prix.

Cette circonstance aurait été bien plus désastreuse encore pour eux, si le trafic de l'opium, cette principale cause de la guerre, n'eut pris, à

la faveur du désordre, une plus grande extension, s'il est possible, qu'auparavant. Les contrebandiers, repoussant toute espèce de frein, inondaient de leurs chargements les rivages de l'empire, et montraient tant d'audace, tant de violence dans leurs expéditions, qu'ils auraient fini par se livrer à la piraterie, sans la présence des croiseurs britanniques, quoique ceux-ci fussent, il faut le dire, bien moins occupés à les surveiller qu'à capturer, le long des côtes, comme propriétés de l'ennemi, de pauvres junques naviguant sans défiance, alors que plus de cent trois-mâts anglais étaient amarrés paisiblement auprès de Canton.

Tout, dans ce conflit entre deux nations éminemment commerçantes et civilisées, paraîtra bizarre, incompréhensible, en dehors même, si on peut le dire, du droit des gens, aux personnes qui ne connaissent pas la situation des Européens en Chine, et qui ignorent que, dans cette contrée, les relations de commerce des étrangers avec les indigènes, quoique existant depuis plusieurs siècles, et inhérentes pour ainsi dire aux usages des habitants de Canton, n'ont amené presque aucun rapprochement moral entre ceux-ci et nous. À l'époque où se passaient les <sup>pa.234</sup> événements dont je viens de parler, les sujets du céleste empire n'avaient jamais montré autant d'aversion et de mépris pour les Européens, malgré les bénéfices énormes qu'ils faisaient avec eux en leur vendant du thé. Du reste, l'autorité locale ne négligeait rien pour exalter de plus en plus, dans l'intérêt de sa politique, ces mauvais sentiments. Mais la cour de Pékin acquit bientôt à ses dépens la conviction que s'il est juste, nécessaire même pour un gouvernement, d'exciter la haine des populations contre les envahisseurs du pays, il faut de plus, pour défendre le territoire, une armée bien conduite et bien disciplinée.

En effet, lorsque, peu de jours seulement après son arrivée à Macao, le nouveau plénipotentiaire ayant acquis la conviction que les menaces et les pompeuses proclamations n'auraient aucun bon résultat, et que le plan de conduite suivi par son prédécesseur était encore le meilleur, voulut, afin d'intimider son ennemi et le contraindre

## **La Chine**

à faire la paix, porter la guerre et ses ravages au sein des principales villes maritimes de l'empire, il cueillit partout de faciles lauriers. Le 26 août, l'importante cité d'Amoy, avec ses nouvelles fonderies de canons et ses remparts garnis d'une nombreuse artillerie, tombe en son pouvoir. Six jours après, Chusan subit le même sort pour la seconde fois, et plusieurs autres places importantes du littoral reçoivent successivement le pavillon anglais sur les murailles abandonnées par leurs défenseurs.

Mais si les troupes britanniques n'éprouvaient pas <sup>pa.235</sup> une résistance sérieuse de la part de l'armée chinoise, ils trouvaient dans l'aversion profonde des populations un obstacle contre lequel leurs régiments et leur artillerie restaient impuissants. À leur approche, les villes étaient délaissées, non seulement par toutes les autorités sans exception, mais encore par la masse entière des habitants recommandables par leur rang ou leur fortune, qui fuyaient au loin, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux ; de sorte qu'en prenant possession de leurs conquêtes, les vainqueurs se trouvaient en présence d'une abominable populace, laquelle, délivrée de tout frein par l'éloignement des mandarins, et trouvant, il faut l'avouer, de nombreux complices parmi les soldats anglais, se livrait à mille désordres et à la dévastation des propriétés abandonnées. Ainsi se trouvait anéanti tout d'abord l'espoir qu'avait conçu sir Henri de se procurer, en rançonnant les villes, comme cela avait eu lieu pour Canton, les moyens de subvenir aux frais de la guerre ; et lorsque, mécontent de cet insuccès, mais persévérant sans doute dans son projet d'intimider la cour de Pékin et de la contraindre à demander la paix, il voulut, après avoir livré à la destruction les monuments publics, faire subir, dit-on, le même sort aux édifices particuliers, les chefs de l'armée, aux yeux desquels un pareil acte de vandalisme semblait, avec juste raison, devoir déshonorer la cause britannique devant le monde entier, et exaspérer davantage, sans aucun profit, la population indigène ; les chefs militaires, dis-je, se <sup>pa.236</sup> montrèrent fort peu disposés à prêter leur concours à son exécution.

D'un autre côté, ces conquêtes ne pouvaient être conservées ; il aurait fallu pour cela des forces considérables, que le plénipotentiaire n'avait pas à sa disposition. Les troupes expéditionnaires, envoyées, soit d'Europe, soit de l'Inde, depuis le commencement des hostilités, et reconnues depuis longtemps comme insuffisantes à la vigoureuse conduite de ces dernières, se trouvaient beaucoup affaiblies numériquement par les maladies, et par la nécessité où s'était trouvé sir Henri de laisser de fortes garnisons à Chusan et surtout à Hong-Kong, cette île située à l'embouchure du Tigre, cédée à l'Angleterre par le dernier traité ; traité que, par parenthèse, ni l'un ni l'autre des deux gouvernements n'avaient voulu ratifier.

Les cités capturées durent donc être abandonnées, faute de soldats pour les garder ; et à peine les vainqueurs se trouvaient-ils éloignés, que les habitants et les autorités locales en reprenaient possession avec des cris de triomphe, comme si les capteurs avaient fui devant eux. Cette guerre, que le plénipotentiaire anglais avait cru terminer dans un instant, et qu'il espérait accomplir aux dépens de la Chine, n'avait donné aucun résultat sous le point de vue politique ; et rien n'annonçait que la cour de Pékin fut disposée à souscrire aux conditions que son antagoniste la sommait d'accepter. Voici, à ce qu'on prétend, quelles étaient ces conditions : Indemnités considérables pour l'opium détruit en 1839, et pour les dépenses de la <sup>pa.237</sup> guerre ; puis la faculté concédée à la Grande-Bretagne d'avoir un ambassadeur à Pékin, et des consuls dans les principales villes maritimes de l'empire, dont l'entrée et le droit d'y trafiquer seraient dès lors accordés aux étrangers.

Mais quelques mois seulement avaient suffi pour faire comprendre au plénipotentiaire combien la voie dans laquelle il se trouvait engagé était hérissée d'obstacles presque insurmontables, et combien, par conséquent, l'Angleterre devait modifier ses prétentions. Les Chinois, qu'il avait cru contraindre à céder par ses récents triomphes, se montraient, au contraire, plus irrités que jamais des dévastations qu'un ennemi sans pitié portait dans leurs foyers. Les troupes impériales s'aguerrissaient peu à peu ; officiers et soldats cédaient encore, il est

vrai, à l'ascendant de la discipline européenne, mais ils savaient mourir courageusement les armes à la main, en défendant, contre une injuste invasion, le sol de la patrie.

À Londres, la cherté du thé, dont l'approvisionnement touchait à sa fin, indisposait la population tandis que dans les chambres législatives, où se trouvait en force le parti saint, opposé, ainsi que je l'ai dit plus haut, à la guerre contre la Chine, on paraissait fort mécontent de ce que, à la fois, les revenus des douanes diminuaient, et les frais de cette guerre, pour laquelle deux très dispendieuses expéditions avaient été faites coup sur coup, allaient sans cesse en augmentant, sans être compensés par aucun bon résultat. De sorte que le cabinet anglais, qui n'avait <sup>pa.238</sup> cédé qu'avec regret, dans cette affaire, aux exigences des principales villes maritimes du royaume, était en butte, comme il arrive ordinairement en pareil cas, aux attaques de tous les partis, et se trouvait chargé d'une bien lourde responsabilité. Autour du plénipotentiaire, le mécontentement n'était pas moins grand ; les troupes expéditionnaires, en proie à toutes sortes de privations, décimées par de cruelles maladies endémiques dans ces contrées malsaines, se montraient découragées, et leurs principaux chefs ne s'entendaient pas entre eux. Enfin, sir Henri avait à subir chaque jour les plaintes amères, les récriminations des diverses communautés étrangères, non moins que de ses compatriotes, exaspérés par les pertes énormes qu'ils subissaient dans leurs affaires depuis le début des hostilités, et par les inquiétudes continuelles que l'animosité toujours croissante des populations indigènes leur inspirait pour la sûreté de leurs propriétés et même de leurs personnes.

Les Américains du Nord surtout, qui émettaient avec d'autant plus de droit la prétention de rester en dehors des démêlés existant entre l'Angleterre et la Chine, qu'ils ne faisaient point la contrebande de l'opium, se montraient très mécontents d'un état de choses si contraire à leur commerce, et dont une des conséquences était de priver leur patrie de son approvisionnement ordinaire de thé. Tant d'incessantes réclamations embarrassaient beaucoup le plénipotentiaire, auquel

donnaient déjà de nombreux soucis les ravages causés dans sa flotte par un <sup>pa.239</sup> violent ty-fong, et l'approche de la mousson de N. E., qui, en rendant pendant six mois les côtes occidentales de la Chine dangereuses pour les navigateurs, allaient paralyser, pour ainsi dire, ses forces de terre et de mer. Ce fut alors que, ramené par l'expérience à une manière de voir plus conforme à l'état réel des choses, il se décida à faire des ouvertures de paix au gouvernement chinois, qui, de son côté, se montra également empressé à entrer en négociation.

Celui-ci, en effet, ne pouvait voir sans une vive crainte les principales villes maritimes de l'empire ravagées par l'ennemi, en même temps que la défaite de ses meilleures troupes, fuyant devant une poignée de ces mêmes barbares envers qui il affectait depuis si longtemps tant de mépris, détruisait, d'une façon inquiétante, le prestige de puissance qui lui servait, bien plus que l'armée, à tenir sous le joug ses cent millions de sujets, et dont l'affaiblissement devait donner une nouvelle force aux sociétés secrètes composées des ennemis de la dynastie tartare, chez qui les Anglais pouvaient trouver, dans les circonstances actuelles, des auxiliaires bien dangereux pour la stabilité du trône impérial. Placés également sous l'influence de pareilles dispositions, les deux partis ne pouvaient tarder à s'entendre. Aussi cessèrent-ils les hostilités d'un commun accord ; et, avant la fin de l'année, les principales clauses d'un nouveau traité de paix étaient définitivement arrêtées entre les plénipotentiaires des deux cours.

<sup>pa.240</sup> Ces clauses sont suffisamment connues, et l'on peut apprécier jusqu'à quel point elles justifiaient les promesses que sir Henri Pottinger avait faites à ses compatriotes quelques mois seulement auparavant, lors de son arrivée à Macao. Il n'était question de rien moins que du renversement complet des barrières qui, de temps immémorial, séparaient les Chinois des étrangers ; de l'invasion du céleste empire par le commerce britannique, pour lequel celui-ci serait devenu une mine inépuisable de richesses ; de plus, un ambassadeur, envoyé de Londres, devait résider constamment à Pékin ; enfin, la Grande-Bretagne toucherait d'énormes subsides, en dédommagement des frais de la

## **La Chine**

guerre. Bien peu de ces hautes prétentions se sont trouvées réalisées. La capitale est restée fermée, comme par le passé, aux représentants des puissances étrangères, dont les réclamations ne peuvent arriver jusqu'à l'empereur que par l'intermédiaire hiérarchique d'une foule de mandarins qui ont tous intérêt, grands comme petits, à empêcher la vérité de parvenir jusqu'à leur maître. Le territoire chinois, à l'exception de quelques villes de la côte, est toujours défendu aux marchands européens. Enfin, les quarante millions de francs que, dans leur empressement de faire la paix, ont accordés les diplomates chinois, sont-ils, je le demande, un dédommagement convenable des énormes dépenses occasionnées à la Grande-Bretagne par plusieurs expéditions considérables envoyées dans ces contrées lointaines, et de la perte énorme dans laquelle la destruction des vingt mille <sup>pa.241</sup> caisses d'opium livrées aux mandarins en 1839, a entraîné les armateurs anglais ; et mieux encore des pertes immenses que le commerce britannique a supportées sur le marché de Canton pendant la durée des hostilités ?

Non certainement l'Angleterre n'a pas atteint le but qu'elle se proposait en s'imposant de si lourds sacrifices, dans un moment où ses finances étaient embarrassées ; car la possession d'Hong-Kong, dont chaque jour elle reconnaît davantage le peu d'utilité sous tous les rapports ; puis la faculté de trafiquer dans quelques ports de l'empire, en concurrence avec toutes les nations commerçantes du monde ; enfin la prérogative très flatteuse sans doute dont jouissent ses diplomates, et que partagent, du reste, leurs collègues étrangers, celle de traiter d'égal à égal avec quelques mandarins d'un rang inférieur pour la plupart, toutes concessions que le capitaine Elliot eût obtenues sans beaucoup de peine dès l'arrivée de la première expédition sur les rivages chinois, n'ont pas changé notablement, quoi qu'on en dise, la situation politique et commerciale de nos voisins dans cette partie de l'Asie ; et déjà même ils ne sont pas à s'apercevoir de la vérité de cette assertion, si l'on s'en rapporte aux armateurs des grands ports de l'Angleterre. Quel a été le résultat, en effet, de cette énorme exportation de produits des manufactures britanniques, dont les

journaux de Londres ont fait une si pompeuse énumération ? Pas autre que l'encombrement des magasins de Singapour, de Hong-Kong, et pa.242 principalement de Canton : de plus, l'arrivée de cette masse énorme de marchandises sur les marchés du céleste empire a eu la conséquence doublement fâcheuse de déprécier considérablement les articles d'Europe, et de faire renchérir les denrées du pays, à cause de la concurrence dont elles étaient l'objet de la part des acheteurs.

Si nous considérons la situation de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la Chine sous le point de vue de la politique, nous ne la trouverons guère plus favorable. Elle a offensé une nation puissante dans tout ce qu'elle a de plus cher, de plus sacré : ses préjugés religieux, son orgueil national et ses intérêts matériels. Les Anglais ont détruit ses meilleurs soldats, à la faveur de la discipline européenne ; ravagé ses plus belles villes maritimes ; profané les temples, insulté les femmes et les filles : enfin, leurs chefs sont tombés, dit-on, dans une faute non moins grave, celle de chercher à soulever les populations chinoises contre leurs souverains tartares ; justifiant ainsi, aux yeux d'un gouvernement très soupçonneux, la crainte, dès longtemps éveillée, que la compagnie des Indes ne lui réservât le même sort qu'elle a fait subir aux princes de l'Indostan, et ne montrât une fois de plus, aux dépens du céleste empire, que tous les moyens lui sont bons pour parvenir à ses fins.

On ne peut douter que la cour de Pékin ne croie avoir fait une énorme concession pour obtenir la paix, en entamant ainsi ouvertement des négociations avec une nation étrangère, elle qui jusqu'à nos jours avait évité soigneusement toute espèce de relations semblables, afin de ne pas affaiblir, chez les populations soumises à son joug, cette opinion si favorable à sa politique, que pas un prince au monde ne pouvait lutter de puissance ni traiter d'égal à égal avec l'empereur. Aussi a-t-elle fait tout son possible pour dissimuler le triomphe de la Grande-Bretagne aux yeux de ses sujets, et elle y est en partie parvenue, puisque, aujourd'hui même, à l'exception de ceux qui, parmi ces derniers, habitent les villes maritimes sur lesquelles a pesé le fléau de

la guerre, ils ont conservé la plus haute opinion de la grandeur de leur pays et le plus profond mépris pour les Européens.

Comment ne pas leur pardonner cette espèce d'aveuglement, quand on songe à l'isolement dans lequel, de temps immémorial, ils se sont tenus du reste du monde civilisé, et combien est remarquable la prospérité dont a joui presque constamment leur patrie depuis des siècles, principalement depuis le commencement de celui-ci ?

À cette époque, les tribus de Tartares Mantchous qui parcourent les vastes steppes bordant au nord la Grande muraille, celles-là même dont les innombrables cavaliers, les meilleurs de l'Asie, ont conquis deux fois la Chine, menaçaient constamment l'empire d'une nouvelle invasion, et portaient souvent le pillage et la dévastation jusqu'aux portes de la capitale : aujourd'hui elles sont soumises, en majeure partie, au joug ou à l'influence de la cour de Pékin ; leurs chefs, pa.244 désunis entre eux par des haines mutuelles, ou bien affaiblis par des guerres civiles presque interminables, sont devenus, pour la plupart, les premiers vassaux de l'empire ; suivant en cela l'exemple des princes mongols, dont les aïeux parcoururent autrefois l'Orient en vainqueurs à la tête d'armées innombrables, et qui, oubliant tout à fait d'anciennes animosités, paraissent subir avec empressement l'ascendant de la civilisation chinoise, contractent des alliances avec la famille impériale, et font élever leurs fils à Pékin. Il est vrai que, pour hâter encore davantage des changements aussi heureux pour sa puissance ou sa tranquillité, la cour céleste a complètement gagné à ses intérêts les grands prêtres de la religion lamiste qui règne despotiquement sur les deux Tartaries, et est parvenue, avec leur appui, à asservir non seulement toutes les tribus mongoles, mais encore les Coréens, lesquels, battus dans plusieurs rencontres et complètement subjugués, se montrent reconnaissants envers les vainqueurs, de ce que ceux-ci leur ont laissé leurs coutumes, leur religion, et leurs mêmes institutions sociales. C'est en se montrant non moins prudent, non moins généreux, non moins politique enfin, à l'égard de ses autres nomades et remuants voisins du Nord et de l'Ouest, que le gouvernement chinois est parvenu

à exercer sur les peuples de l'Asie septentrionale une influence presque sans bornes, employée par lui adroitement à l'extension des frontières de l'empire. Ainsi, par exemple, le Turkestan, dont les habitants ont été contraints par la force des armes, il <sup>pa.245</sup> y a peu d'années, à subir l'ascendant de leur puissante voisine, voit aujourd'hui ses fertiles plaines envahies de plus en plus chaque année par une multitude d'émigrants chinois, qui refoulant, bon gré, mal gré, les naturels vers les montagnes, s'emparent des plus belles terres, de tout le commerce, exercent toutes les professions industrielles, enfin dominant d'autant mieux dans le pays, qu'ils y sont fortement protégés par les représentants que la cour de Pékin entretient auprès des divers petits souverains indigènes.

Mais, en s'agrandissant ainsi vers le N. O., la Chine s'approche de plus en plus des frontières d'un antagoniste bien redoutable ; je veux parler de la Russie, qui, sans nul doute, a l'œil ouvert sur ses menées, et n'attend qu'une occasion favorable pour lui faire acheter à haut prix la neutralité qu'elle a observée jusqu'à ce jour dans les démêlés du céleste empire avec les tribus tartares mongols ou mantchous. En attendant que cette occasion se présente, le cabinet de Saint-Pétersbourg profite de la crainte que son intervention en semblables affaires inspirerait évidemment à la cour de Pékin, pour se faire concéder par celle-ci de nouveaux privilèges commerciaux. C'est ainsi que la Russie seule peut envoyer ses marchands, à travers les déserts glacés de la Sibérie, au grand marché de Kiakta, où se rendent les caravanes chinoises, et conserver à Pékin plusieurs agents diplomatiques, déguisés sous le nom d'élèves interprètes ou de négociants.

<sup>pa.246</sup> Pourvue de tant d'avantages dont les autres nations européennes en relation avec le céleste empire se trouvent privées, et qui sont en partie cause des notables progrès faits par son commerce dans cette partie du monde depuis quelques années, la Russie ne s'exposera certainement pas à les compromettre, en s'immisçant dans les affaires de la Chine avec les tribus tartares ; de sorte que, de ce côté non plus, celle-ci n'a rien à redouter. N'en est-il pas de même pour

ses limites vers le sud, le long desquelles s'étendent les vastes empires de Siam et du Pégu, dont les souverains reconnaissent depuis si longtemps la suprématie de l'empereur, sinon matériellement, du moins moralement, et ne montrent pas moins que lui beaucoup de défiance et d'éloignement pour les Anglais ?

Si nous disons, de plus, qu'à tous les éléments de prospérité dont nous venons de faire l'énumération, le céleste empire en joint un autre non moins important, celui que lui offre une foule de provinces riches, vastes, bien peuplées, situées sous des climats différents, et de plus soumises à un seul gouvernement, à une seule administration, dont les ordres sont exécutés aux extrémités de l'empire avec non moins d'empressement que dans la capitale elle-même, on sera étonné avec raison qu'un aussi puissant empire n'ait pas pu résister davantage aux attaques de la Grande-Bretagne. Mais malheureusement tous ces éléments de force sont paralysés, on peut le dire, par le mauvais état des finances publiques, qui est tel, que chaque année les dépenses pa.<sup>247</sup> dépassent de beaucoup les revenus, quoique l'armée soit mal payée, que tous les services publics restent en souffrance, même celui qui a pour objet la conservation des édifices d'utilité générale, comme canaux, digues et grandes routes ; toutes choses pourtant bien nécessaires dans un pays couvert d'habitants, essentiellement agricole, et que ses anciens souverains indigènes avaient doté en conséquence, avec une munificence tout à fait patriotique, d'une foule de superbes monuments hydrauliques, qui sont pour la plupart en ruine aujourd'hui.

Sans doute que la mauvaise administration, la dilapidation des deniers publics, et surtout le système de concussion suivi par les mandarins de tous les rangs, sont une des causes du mal ; mais la principale, et qui se trouve constatée dans les rapports de plusieurs grands mandarins à l'empereur, c'est le trafic de l'opium, par lequel le pays se trouve tellement appauvri de numéraire d'or ou d'argent, que les collecteurs ne reçoivent plus guère des contribuables que des espèces de cuivre, et ne peuvent en fournir d'un métal plus précieux, au trésor de l'État, qu'au prix d'un change extrêmement élevé.

D'autres causes majeures, dont les conséquences sont également funestes à la prospérité de l'empire, contribuent encore à le faire tomber sous l'influence des Anglais, et mettent ceux-ci à même d'arracher à la cour de Pékin des concessions qu'en d'autres circonstances ils n'auraient jamais obtenues. L'empereur est vieux et d'une santé délabrée ; son caractère paraît doux et <sup>pa.248</sup> facile ; il aime le peuple et en est aimé, malgré les fléaux nombreux qui ont malheureusement tourmenté les populations pendant son règne ; il connaît le triste état dans lequel sont les finances, et en gémit ; mais il n'a pas la force de volonté nécessaire pour y remédier. De plus, la cour est depuis longtemps en proie aux intrigues, aux dissensions, voire même aux conspirations, que fomentent, qu'ourdissent sans cesse, chacun de leur côté, deux partis qui attendent avec impatience la mort du souverain, pour s'emparer du pouvoir. L'un de ces deux partis est conduit par les frères du prince régnant, qui prétendent avoir des droits à la couronne, ou du moins à la régence pendant la minorité de l'héritier du trône, enfant à peine âgé de quelques années. À la tête de l'autre se trouve l'impératrice elle-même, femme ambitieuse, jeune encore, d'un caractère énergique, qui exerce une très grande influence sur l'esprit de son époux, et veut s'assurer à tout prix le pouvoir pour l'époque où gouvernera son fils. Déjà même, à ce qu'il paraît, plusieurs seigneurs du sang royal ont payé de la vie leur opposition à ses projets.

Comment la Chine, se trouvant ainsi aux prises avec tant d'embarras politiques et financiers, aurait-elle pu résister victorieusement aux attaques d'une ennemie puissante, active, entreprenante, et qu'aucune considération n'est capable d'arrêter dans l'exécution de ses projets, quand il s'agit des intérêts de son commerce et de ses manufactures ?

Mais si cet empire eut été gouverné par un chef <sup>pa.250</sup> habile, énergique, qui fut capable de comprendre qu'au moyen d'un impôt mis sur les propriétés territoriales, en réprimant avec sévérité les concussions des mandarins, et surtout en encourageant par des institutions libérales l'industrielle activité de ses sujets, il pouvait

rétablir promptement ses finances délabrées ; qui, de plus, suivant l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, se montrât passionné pour la grandeur de son pays ; cet empire, dis-je, aurait bravé sans peine non pas seulement les efforts de l'Angleterre, mais ceux de toutes les puissances maritimes du monde réunies.

Or, cette ère de gloire et de prospérité pour la Chine n'est peut-être pas éloignée ; un nouveau règne se prépare, et il commencera sous des auspices bien favorables au développement de tous les éléments de splendeur que possède le pays. La dernière guerre a suffisamment démontré à la cour de Pékin combien ses troupes étaient inférieures à celles des nations européennes, sous le double rapport de la discipline et de l'armement ; combien aussi sa marine militaire offrait peu de garantie de succès pour la guerre : et maintenant que plusieurs grandes cités maritimes sont ouvertes aux étrangers, les Chinois, appréciant chaque année davantage jusqu'à quel point nous leur sommes supérieurs dans les sciences, dans tous les arts, chercheront à nous imiter, en attendant qu'ils parviennent à surpasser leurs modèles. Déjà, paraissant oublier leurs antiques préjugés contre tout ce qui est étranger, et sortant de l'espèce de torpeur dans laquelle ils étaient pa.250 plongés depuis tant de siècles, on les voit changer la forme de leurs vaisseaux, établir, non sans succès, de nombreuses fonderies de canons et des manufactures d'armes à feu ; fortifier, suivant nos meilleurs systèmes de défense, leurs principales villes maritimes ; modifier considérablement les produits de leurs fabriques, suivant le goût des consommateurs ; enfin, former des relations de commerce directes avec les négociants de nos grandes cités d'Occident.

Pour qui connaît le caractère vain et orgueilleux des Chinois, jusqu'à quel point ils se croient supérieurs à nous, il n'est pas douteux que, sous la condescendance que montrent les mandarins pour les exigences de la Grande-Bretagne, ne se cachent une haine implacable contre les Anglais et un vif désir de vengeance, qui n'attendent qu'une bonne occasion pour éclater. Alors la lutte recommencera entre les deux nations, et elle ne sera peut-être pas aussi favorable que par le passé

aux maîtres du Bengale ; ceux-ci rencontreront cette fois sur les champs de bataille, non des soldats armés d'arcs et de flèches, ignorant presque entièrement l'usage de l'artillerie, et fuyant par milliers devant quelques bataillons d'infanterie, mais des armées innombrables munies d'une nombreuse artillerie, et disciplinées par des instructeurs européens. Car n'oublions pas que les maîtres de l'Indostan se retrouvent, à cette extrémité de l'Asie comme à l'autre, aux prises avec l'influence si redoutable pour eux de la Russie, qui ne leur cède ni en ambition ni en persévérance dans ses desseins. Ajoutons que les pa.251 Américains du Nord, ces rivaux implacables de l'Angleterre, et bien plus dangereux encore pour sa prospérité que les sujets du czar, prendront inmanquablement parti, dans cette circonstance, pour la cour de Pékin, laquelle, dans la prévision sans doute de cet événement, se montre aujourd'hui parfaitement disposée en leur faveur, comme, du reste, elle le fait à l'égard des autres nations chez qui elle espère trouver des auxiliaires au moment du danger.

Quelle garantie les négociateurs britanniques se sont-ils assurée, par le dernier traité de paix, contre un aussi menaçant avenir ? Aucune, à mon avis ; car toutes les concessions arrachées au gouvernement chinois sont purement commerciales, et peuvent être annulées sur-le-champ, presque sans coup férir. Les Anglais ont bien en leur pouvoir Hong-Kong, ce point qu'ils se sont fait céder dès le commencement de la guerre, et dont alors ils ont tant vanté l'importance sous le rapport militaire et commercial ; mais rien jusqu'à présent n'a justifié, comme ils le reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui, l'opinion favorable qu'ils en avaient conçue d'abord.

Cette île, il est vrai, possède un port magnifique ; sa position à l'embouchure du Tigre semble lui destiner un rôle important sous le rapport militaire ; mais ses rades ne sont point à l'abri des ty-fongs, ces tyrans de la mer de Chine. Elle est extrêmement malsaine ; et son sol, montagneux dans l'intérieur, escarpé sur la côte, se montre presque partout abrupte et stérile ; de sorte que les habitants sont pa.252 contraints de tirer leur subsistance du continent voisin.

## **La Chine**

Malgré ces inconvénients, Hong-Kong n'en parut pas moins aux vainqueurs du céleste empire destiné à devenir, entre leurs mains, l'entrepôt du commerce du monde entier avec la Chine. En effet, les débuts du nouvel établissement furent, sous ce rapport, extrêmement brillants. À peine eut-il arboré les couleurs britanniques, que les navires marchands, auxquels la guerre fermait l'abord de Wampoa et des autres mouillages situés en dedans de Bocca de Tigris, vinrent en foule y chercher un abri, où ils pussent à la fois braver les mauvais temps, trouver des vivres frais, et déposer leurs cargaisons. À leur suite arrivèrent bientôt les négociants contraints d'abandonner les factoreries, et une multitude de Chinois attirés auprès d'eux par l'appât du gain. De belles habitations, de vastes magasins prirent la place de misérables cases de pêcheurs ; et le village, naguère encore chef-lieu de l'île, se trouva transformé comme par enchantement en une jolie ville, où l'on comptait, dès 1841, plus de douze mille habitants, et dont le port était constamment rempli de bâtiments marchands venus de toutes les parties du monde, ainsi que de bateaux indigènes employés, soit au cabotage, soit à la contrebande de l'opium.

Mais cette splendeur s'éclipsa peu à peu lorsque, la paix étant faite, la plupart des marchands étrangers retournèrent avec empressement à Canton, ou bien prirent la route de quelque'une des grandes villes maritimes dont l'entrée venait d'être ouverte au <sup>pa.253</sup> commerce européen, dégoûtés qu'ils étaient du séjour de leur nouvelle résidence par l'insalubrité du climat, la cherté excessive de la vie, et, plus que tout cela peut-être, par le contact d'une population indigène, composée presque entièrement de gens sans aveu, chassés des villes environnantes par la misère ou par la crainte de la justice, et tellement dépravés, que, malgré l'active surveillance des autorités locales et la présence d'une forte garnison, les incendies, les vols et les meurtres se renouvelaient chaque jour. D'un autre côté, quand les choses furent rentrées, par la cessation des hostilités, dans leur état normal, on s'aperçut que l'établissement anglais se trouvant à la fois en dehors de la route que suivent les jonques ainsi que les navigateurs étrangers

pour entrer dans le Tigre, et loin des lieux de production, ne deviendrait pas, aussi aisément qu'on l'avait pensé d'abord, un entrepôt considérable de marchandises exotiques et de denrées du pays.

Dès ce moment il fut donc prouvé, pour les personnes sans prévention, que Hong-Kong serait ramené tôt ou tard à son véritable rôle, celui de port militaire, où la Grande-Bretagne, si elle recommençait la lutte avec l'empire céleste, trouverait un abri pour ses troupes et ses vaisseaux.

Les autorités de Hong-Kong elles-mêmes semblent partager cette opinion, à en juger du moins par les soins qu'elles mettent en ce moment, tout en exécutant de grands travaux pour assainir et fortifier Victoria, chef-lieu de la nouvelle colonie, à embellir <sup>pa.254</sup> la factorerie britannique à Canton, où un consul vient d'être magnifiquement installé, pour jouer, suivant toute apparence, le rôle qu'y remplissait autrefois avec tant de splendeur le représentant de la Compagnie des Indes. Elles ont compris que, malgré leurs efforts pour l'empêcher, la masse des productions fournies par les provinces environnantes, ou apportées du nord de l'empire par les caboteurs, arriveront, bien longtemps encore, sinon toujours, sur le marché de Canton, en raison d'anciennes habitudes et de liaisons de négoce, qu'il sera d'autant plus difficile de changer que les populations de cette partie de l'empire, sur laquelle ont principalement pesé les malheurs de la guerre dernière, portent une haine profonde aux Anglais. Toutefois, il faut en convenir, leurs relations avec les Européens ne sont pas moins actives qu'avant 1840 ; et même les préjugés si contraires chez eux au rapprochement des deux races, se modifient peu à peu chaque jour. Ainsi, par exemple, les étrangers qui résident aux factoreries peuvent aujourd'hui, non seulement conserver leurs femmes et leurs enfants auprès d'eux, ce qui était sévèrement défendu autrefois, mais, plus encore, jouissent de la faculté de se promener dans les campagnes environnantes, sans craindre de mauvais traitements. Ils ont obtenu également plusieurs autres privilèges, qui jusqu'alors avaient été

refusés avec obstination, tels que celui de pouvoir louer dans la ville des magasins pour y déposer leurs marchandises.

Voilà, selon les gens sans prévention et versés <sup>pa.255</sup> dans les affaires de Chine, le plus clair des profits que nos voisins ont retirés de leur dispendieuse levée de boucliers contre le céleste empire. Cette manière de voir me paraît la plus juste, quoique peu conforme à celle qu'ont manifestée sur ce sujet, tant chez nous que sur la rive opposée de la Manche, les journaux, ainsi que plusieurs écrivains qui ont cédé à cet amour du merveilleux, duquel les hommes même les plus sages ont peine à se défendre quand il est question de ces contrées, objet depuis si longtemps de la curiosité des Européens. À ce sentiment sont venus se joindre à la fois en Angleterre, d'une part, l'orgueil national, exalté par des triomphes brillants, quoique faciles, obtenus sur une puissante nation, et, de l'autre, la soif du gain, qu'excitait chez les classes commerçantes l'espérance d'avoir conquis un nouvel Eldorado. Que n'a-t-on pas écrit à Londres sur l'extension énorme qu'a prise l'exportation des produits manufacturés depuis la cessation des hostilités avec le céleste empire, et touchant la nouvelle ère de prospérité que l'occupation d'Hong-Kong, et le libre accès des marchands étrangers à cinq des plus puissantes villes maritimes de la Chine, allaient ouvrir au commerce et aux manufactures britanniques, sans compter ce que l'avenir semblait réserver d'avantages aux maîtres de l'Indostan dans cette partie de l'Asie ! Cependant, je le répète, les personnes désintéressées dans la question, et qui l'ont étudiée sur les lieux, ne considèrent généralement ces espérances que comme des illusions. À leurs yeux, le <sup>pa.256</sup> commerce anglais en Chine n'a pas augmenté réellement : elles disent avec raison que cette masse énorme de marchandises sorties des trois royaumes à la destination du céleste empire, et dont les ouvrages périodiques ont fait si pompeusement l'énumération de l'autre côté de la Manche, reste en majeure partie, faute d'acquéreurs, dans les magasins de Singapour, d'Hong-Kong et de Canton, ou bien a été livrée à bas prix, tandis que les produits indigènes ont haussé considérablement de valeur : tant est ardente,

aveugle, la concurrence que se font entre eux les armateurs étrangers dans l'échange de leurs cargaisons contre les denrées du pays !

Le droit de trafiquer librement dans plusieurs ports de l'empire, que ceux-ci ont obtenu par le dernier traité de paix, n'a pas non plus réalisé tous les rêves dorés qu'il avait fait premièrement éclore. Ces ports, ainsi que les provinces qui les entourent, se trouvant, si je puis m'exprimer ainsi, dans la sphère d'activité commerciale de Canton, et leurs habitants recevant de temps immémorial, des négociants de cette riche cité, les articles exotiques dont ils ont besoin, à la faveur d'un cabotage extrêmement actif, on peut supposer, sans crainte de beaucoup se tromper, que la consommation des marchandises d'Europe, principalement des lainages, était parvenue dès longtemps à son apogée chez les populations de cette partie de l'empire, qui, manufacturières elles-mêmes, et vivant sous un climat très doux, n'en ont que moyennement besoin.

pa.257 Les contrées septentrionales de l'empire auraient offert des profits beaucoup plus grands sous ce rapport ; mais la cour de Pékin, se gardant bien d'ouvrir l'accès des possessions voisines de la capitale aux étrangers, ne leur a cédé la jouissance que de celles qu'ils fréquentaient encore librement il y a moins de cent années, et dont ils furent expulsés à cause des inquiétudes que leur conduite imprudente inspirait aux autorités locales pour la tranquillité du pays.

Il n'est pas douteux qu'une partie des marchandises britanniques ou autres, importées dans le sud de la Chine, ne parviennent, soit par terre, soit par mer, jusqu'aux provinces du Nord ; toutefois, il paraît certain que beaucoup des articles d'Europe qui sont consommés dans ces provinces viennent de Russie par Kiakta, où se vendent annuellement, pour cette destination, une quantité énorme et toujours croissante d'étoffes de laine, si nécessaires aux populations de ces régions froides de l'Asie. Or, comme ce côté de l'empire, quoique peut-être moins peuplé, moins civilisé que celui qui regarde le sud, doit offrir, en raison de la sévérité du climat et du peu d'industrie des indigènes, un large débouché pour les productions de notre continent, il

est clair que les sujets du czar exploitent presque à eux seuls une notable partie du commerce européen avec la Chine.

Cette source de richesses pour la Russie semble lui être d'autant plus assurée, que les relations entre les deux peuples, ayant lieu à l'extrême frontière de <sup>pa.258</sup> l'empire céleste, ne peuvent par conséquent inspirer de défiance à la cour de Pékin, envers laquelle, du reste, celle de St.-Pétersbourg fait preuve d'autant de modération que le gouvernement britannique montre d'exigence à son égard. Aussi les sujets du czar n'ont-ils avec les Chinois que de bonnes relations, tandis que ces derniers, qui ont conservé et garderont probablement longtemps encore le souvenir des défaites et des malheurs que leur ont fait éprouver les Anglais, semblent animés d'un surcroît d'animosité bien contraire à l'affaiblissement des barrières morales qui séparent depuis tant de siècles les deux races.

Ainsi donc nos voisins, je le répète, peuvent s'enorgueillir des quelques concessions d'étiquette arrachées aux mandarins en faveur de leurs diplomates ou de leurs consuls, et même considérer ces concessions comme des triomphes ; mais par le fait ils n'ont recueilli aucun avantage positif, en dédommagement des immenses sacrifices que la guerre contre la Chine a coûtés à l'Angleterre : de plus, celle-ci a compromis gravement l'avenir de son commerce et de sa politique dans cette partie de l'Asie, en y introduisant, à la suite de ses marchands, ceux de toutes les autres nations maritimes du globe, parmi lesquelles se trouvent ses plus dangereuses rivales ; et, ce qui n'est pas moins imprudent, en montrant à l'empereur et à ses nombreux sujets tout ce qu'ils ont à redouter, tant au présent que pour l'avenir, des dominateurs de la presqu'île indienne.

On a dit que les résultats de cette guerre auraient <sup>pa.259</sup> des conséquences incalculables, et cela est vrai ; mais ces conséquences seront, suivant toute apparence, favorables principalement à la Chine, que sa lutte contre la Grande-Bretagne a fait entrer matériellement et moralement dans la voie du progrès, sous tous les rapports. La cour de Pékin, éclairée enfin par ses derniers malheurs, cherche déjà à mettre

## **La Chine**

ses armées et sa marine sur un tout autre pied ; et, comprenant que des étrangers peuvent seuls la guider dans de semblables innovations, elle demande des instructeurs aux Européens, et même aux Américains du Nord, avec la certitude d'en obtenir ; car, chez presque toutes les nations civilisées, elle trouve une vive sympathie en faveur des efforts qu'elle tente pour régénérer son pays.

D'un autre côté, la population, si nombreuse, si industrielle, si intelligente à la fois, profitant des bonnes intentions du gouvernement, semble vouloir abandonner les vieilles routines qu'elle a suivies jusqu'ici. Les manufacturiers, plus à même de connaître les procédés mécaniques que nous devons aux sciences et aux arts, se lancent peu à peu dans la voie des innovations ; tandis que les habitants des côtes s'empressent d'échanger leurs jonques informes contre des navires construits d'après les meilleurs modèles européens. De sorte qu'il est permis de prévoir l'époque où des bâtiments chinois, dont les capitaines et les équipages auront bientôt acquis la hardiesse et l'expérience nécessaires pour accomplir les plus longues traversées, pourvoient abondamment nos places des <sup>pa.260</sup> marchandises que les armateurs y apportent aujourd'hui de Canton.

Ces diverses prédictions ne peuvent être considérées comme des rêves irréalisables, puisque, chaque année écoulée depuis le retour de la paix, on a vu la cour de Pékin, aussi bien que ses sujets, chercher de plus en plus à sortir de l'espèce de torpeur dans laquelle ils sont plongés depuis si longtemps. Le gouvernement paraît même vouloir entrer franchement dans la voie du progrès en fait de libéralisme et d'économie politique ; et, au lieu de défendre pied à pied, comme ses antécédents devaient le faire craindre, les diverses concessions arrachées à sa faiblesse par le dernier traité de paix en faveur des étrangers, il semble plutôt disposé à leur donner une plus grande extension. Mais ajoutons que la plupart de ces mêmes concessions sont marquées au coin de la prudence la plus consommée, et font honneur, à ce titre, aux négociateurs chinois. Qu'importe, en effet, à l'empereur que, dans l'état où se trouvent aujourd'hui les choses, ses mandarins

montrent un peu plus d'égards que par le passé pour les diplomates étrangers envoyés auprès d'eux par leurs souverains ? Que lui importe que les marchands anglais ou américains jouissent à présent de la faveur, si longtemps refusée, de se promener dans les environs de la ville, de conserver leurs familles auprès d'eux, et de pouvoir louer fort cher des boutiques ou des magasins aux alentours des factoreries, puisque tout cela se passe à une extrémité de l'empire, dans <sup>pa.261</sup> les villes maritimes seulement, et par conséquent loin des regards des populations de l'intérieur ? Enfin, qu'importe également à ce prince que Hong-Kong appartienne à l'Angleterre, puisque, malgré un semblable voisinage, les revenus des douanes de Canton ont plutôt augmenté que diminué ? Ajoutons que cet établissement est à peu près abandonné aujourd'hui pour les factoreries par la plupart des fortes maisons de commerce qui s'y étaient primitivement fixées, et se montre tellement insalubre, que, malgré les dépenses énormes faites par ses maîtres actuels pour l'assainir, il peut être considéré comme le tombeau de ses habitants étrangers, ainsi que de la garnison chargée de le garder.

Macao elle-même, qui, pendant la durée de la guerre, avait joué un rôle si brillant, et vu réunies dans son port des centaines de navires européens, alors que les Anglais, contraints d'abandonner les factoreries, s'efforçaient de la transformer en un entrepôt de leur commerce ; Macao, dis-je, retombée dans son obscurité, et expiant ainsi non moins les fautes des autorités portugaises que les torts des événements, est redevenue un port de relâche pour les caboteurs indigènes ou pour les bâtiments maltraités par les ty-fongs ; ce qu'elle était, du reste, quand j'y ramenai *l'Artémise* en quittant Lintin, où m'avait rapporté de Canton un joli yacht que le capitaine Elliot mit de la manière la plus gracieuse à ma disposition.

Ce petit voyage, accompli sur un navire aussi rapide que commodément arrangé, me parut d'autant <sup>pa.262</sup> plus agréable, qu'en me rendant précédemment du comptoir portugais aux factoreries, j'avais passé par les canaux de l'intérieur, au lieu que cette fois je parcourais des parages curieux visités par moi, huit années

auparavant ; je revoyais ces belles rives du Tigre, ces vastes fortifications qui en défendent l'abord, et qui devaient bientôt crouler sous le feu de l'artillerie des vaisseaux de la Grande-Bretagne. Je retrouvai avec plaisir, comme une ancienne connaissance, cette magnifique rade de Wampoa : elle était, comme en 1830, couverte de beaux navires étrangers, et surtout anglais, parmi lesquels je reconnus plusieurs de ceux où j'avais reçu autrefois une si bonne et si franche hospitalité. Quoiqu'ils n'appartinssent plus à la Compagnie des Indes, et fussent devenus la propriété de simples armateurs, ils me parurent aussi bien tenus, aussi bien armés que par le passé ; leurs capitaines se faisaient toujours distinguer par leurs talents comme marins, non moins que par leur urbanité, et la manière cordiale dont ils recevaient à bord leurs connaissances venues pour les visiter.

Aussi la rade de Wampoa était-elle, de même qu'à l'époque de mon voyage sur *la Favorite*, le séjour de prédilection des négociants étrangers résidant à Canton. Ils y venaient chercher à la fois la santé, un bon air, un peu de liberté, et surtout des distractions ; toutes choses si précieuses dont ces pauvres exilés sont complètement privés aux factoreries, où, contraints de vivre au milieu de la populace chinoise, espionnés, harcelés par elle, ils pouvaient à peine, si pa.263 je puis m'exprimer ainsi, respirer moralement et physiquement. Mais comme, par malheur, les visiteurs mettent en première ligne, parmi ces distractions, les plaisirs de la table, on les voit souvent retourner à leur résidence plus souffrants encore qu'ils n'en étaient sortis.

Si j'avais aperçu nos couleurs nationales flottant au milieu de tous ces pavillons rouges écartelés du yacht britannique, ou des étoiles de l'Union, tandis que notre maître d'hôtel était à terre, achetant des provisions, je serais allé demander avec empressement l'hospitalité, pour quelques heures, à bord du navire qui les eût portées : mais pas un bâtiment français ne se trouvait sur la rade ; nous étions, mes compagnons et moi, tout à fait isolés au milieu de cette foule de marins étrangers. J'en éprouvai du dépit, je l'avoue ; et d'autant plus vif que, sur tous les autres mouillages du Tigre, et même à celui de Macao,

j'eusse éprouvé une pareille déception. Pourtant nous étions à l'époque où le commerce européen en Chine est le plus animé, et chaque jour je voyais arriver de beaux trois-mâts venus de Hollande, d'Espagne, ou bien des bords de la Baltique : tous hissaient leur pavillon à notre passage, comme pour nous montrer que la France était la seule puissance maritime d'Europe qui ne fût pas représentée dans cette nombreuse réunion.

Au fait, qu'y seraient venus faire nos armateurs ? Quelles chances favorables de gain pourraient-ils espérer dans un pays dont les principales productions, <sup>pa.264</sup> le thé et la soie, trouvent peu d'acheteurs chez nous, et où les populations montrent peu de goût pour les produits de nos manufactures et de notre sol ? Répéterai-je ici ce que j'ai dit, dans la relation du voyage de *la Favorite*, touchant cette espèce d'exclusion, et des causes qui l'ont amenée ? Non : il me répugne trop de revenir sur des réflexions si pénibles à entendre pour ceux de mes compatriotes qui trafiquent au-delà des mers ; je me contenterai seulement d'ajouter que depuis 1830, époque de mon premier voyage à Canton, aucun changement avantageux ne s'était manifesté dans les relations commerciales de la France avec la Chine, et que si nos armateurs continuent à suivre les mêmes errements, ces relations diminueront probablement encore, au lieu d'augmenter.

La clarté nouvelle qu'ont jetée sur ce sujet les dissertations auxquelles a donné lieu le traité de commerce conclu dernièrement par la France avec le céleste empire, n'a malheureusement prouvé que trop la vérité de cette assertion, en montrant la mauvaise position de nos armateurs en Chine, où ils n'ont presque rien à prendre, et fort peu d'articles à porter. Un pareil état de choses est triste sans doute, et pourrait faire désespérer de l'avenir ; mais le lecteur qui aura lu avec attention le chapitre précédent partagera mon espérance que notre rôle n'est pas fini dans l'Indo-Chine, et que notre gouvernement trouvera moyen d'obvier au mal, si, comme on ne peut en douter, il cherche à faire participer la France aux avantages que le mouvement politique, commercial et civilisateur en <sup>pa.265</sup> même temps, qui s'opère en ce

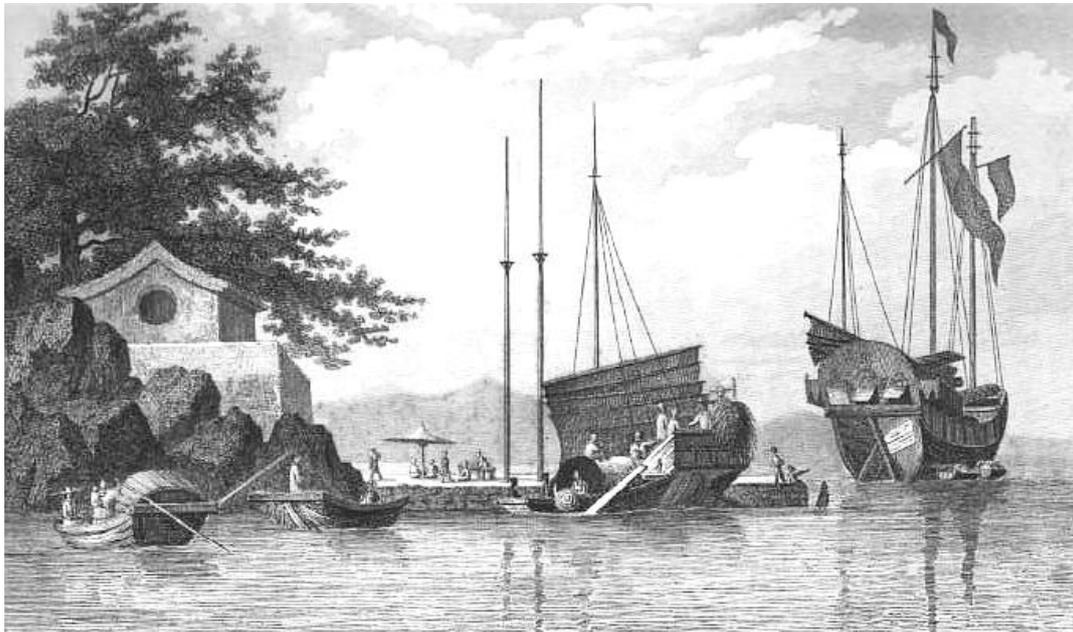
moment dans les contrées orientales de l'Asie, offrira aux puissances maritimes assez habiles pour en profiter.

Pendant que, appuyé sur la lice de notre petit cutter, je m'abandonnais à ces pensées, si tristes pour mon amour-propre national, notre pourvoyeur avait terminé ses affaires : alors nous remîmes sous voiles pour Bocca de Tigris, où, comme la journée était déjà fort avancée, notre bateau n'arriva qu'à la nuit close, quoiqu'il eût pour lui la brise et la marée. L'approche des batteries qui garnissent plutôt qu'elles ne défendent cette entrée du fleuve, nous fut annoncée par le bruit retentissant des gongs, donnant sans doute le signal de la retraite aux nombreuses troupes casernées dans les forts. Au jour, nous aperçûmes Lintin, puis bientôt après *l'Artémise*, qui appareilla pour Macao dès que j'eus mis le pied sur son bord.

J'y trouvai tout le monde en bonne santé, et satisfait de la relâche. Il est vrai qu'une eau salubre et des vivres frais en abondance, de fréquentes promenades à terre, ainsi que le voisinage de Macao, où bon nombre de personnes, officiers et matelots, purent aller faire leurs petites acquisitions de chinoiseries ; enfin, les plaisirs de la chasse ou de la pêche, n'avaient pas faiblement contribué à hâter la marche du temps pour tout le personnel de la frégate, y compris même les membres de l'état-major, que je m'étais trouvé dans l'impossibilité de faire venir, comme leurs camarades, auprès de moi à Canton.

pa.266 D'autres distractions encore attendaient ceux-ci au comptoir portugais, où nous fûmes accueillis, les uns et les autres, comme d'anciennes connaissances, par le superintendant, les supérieurs des missions catholiques françaises, et par la plupart des négociants européens, au nombre desquels s'en trouvaient plusieurs avec qui j'avais contracté, à mon précédent voyage en Chine, des liens d'hospitalité. Je ne pouvais que gagner beaucoup en semblable compagnie sous tous les rapports, et principalement sous celui de mon instruction. Aussi est-ce auprès des personnes distinguées par leur rang et par leurs connaissances dans les affaires du pays, que je me suis mis complètement au courant, non seulement des grandes questions dont

je viens d'entretenir successivement mes lecteurs, mais encore de l'histoire de Macao durant les dernières années, et de ses progrès dans la voie de prospérité que les événements qui se passaient à cette époque semblaient ouvrir à son gouvernement.



**Jonques chinoises à Macao.**

J'ai montré, dans le précédent volume de cette relation, à propos de Goa et de Diu, jusqu'à quel point d'abandon étaient tombés les établissements portugais en Orient. Le tableau que je vais tracer de Macao ne sera pas moins triste, quoique, pendant les huit années de paix qui s'étaient écoulées depuis le passage de *la Favorite* dans ces contrées, les événements eussent offert aux autorités de ce comptoir bien des chances de le faire sortir de l'obscurité où il est tombé. Je retrouvais Macao non moins pauvre, non moins courbé qu'en 1830 sous l'influence morale et <sup>pa.267</sup> matérielle des mandarins chinois, sans revenus, sans commerce et presque sans garnison, ne comptant qu'un petit nombre de Portugais venus d'Europe, et pourtant en proie aux mêmes convulsions politiques qui agitaient alors sa métropole.

Sur ce petit coin de terre, où leur présence était à peine tolérée par les Chinois, les partisans du pouvoir absolu, et ceux d'une liberté plus ou moins raisonnable, s'arrachaient mutuellement l'autorité, suivant

que le gouverneur, envoyé de Goa ou de Lisbonne, tenait pour don Miguel ou pour dona Maria.

Celui qui dirigeait alors les affaires de la colonie était arrivé dernièrement, avec une centaine de soldats blancs, sur une corvette dont l'équipage devait assurer l'exécution des mesures qu'il jugerait nécessaire de prendre pour ramener la tranquillité parmi ses administrés. Ainsi soutenue, la nouvelle autorité s'était empressée de soumettre le sénat à une réélection ; de rétablir dans leurs places les magistrats ou les administrateurs éliminés, à tort ou à raison, par le pouvoir précédent ; enfin, de remettre les choses à peu près sur l'ancien pied.

De pareils changements ne s'accomplissaient pas, comme on pense bien, sans une forte agitation morale, laquelle probablement aurait causé quelque nouvelle révolution, si la crainte, commune aux deux partis, d'être chassés de la ville par les Chinois pendant la lutte, ne les eût empêchés d'en venir aux mains ; mais ils s'en dédommageaient en disant chaque jour mille horreurs l'un de l'autre, et en <sup>pa.268</sup> s'accusant mutuellement de toutes sortes d'iniquités ; en sorte que la société se trouvait plus que jamais, quoique les résidents étrangers ne prissent que très peu de part à ces dissensions intestines, en proie aux plus mauvaises passions.

Elle s'était pourtant recrutée, durant les dernières années, d'un bon nombre de négociants anglais, que les mesures acerbes du vice-roi contre les trafiquants d'opium avaient contraints de quitter Canton, et auxquels venaient fréquemment se joindre les personnes attachées au superintendant, ainsi que ce dernier lui-même, quand, pour cause de débats trop vifs avec les mandarins, il jugeait à propos d'amener les couleurs britanniques de dessus les factoreries. La ville avait dû se ressentir nécessairement de ce surcroît de notables habitants ; le quartier qui donne sur la mer s'était accru de beaucoup de jolies habitations, devant lesquelles régnait un nouveau quai, qu'abordait sans cesse la foule de ces rapides embarcations qui servent à la navigation du Tigre. Les rues me parurent moins sales, moins raboteuses que huit années auparavant ; et les maisons qui les

bordent, celles du moins que je visitai, y compris même les demeures des fonctionnaires portugais, me causèrent un agréable étonnement par leur bonne distribution intérieure et le confortable de l'ameublement. Mais là se borne la liste des améliorations que je pus constater dans l'état matériel ou social de Macao. Sous les autres rapports, il était peu changé. Ainsi, par exemple, les dames indigènes, qui sont, sans presque aucune <sup>pa.269</sup> exception, de sang mêlé, ne m'inspirèrent pas une plus haute idée qu'autrefois de leurs grâces et de leur beauté, quoique, par une chance qui rendait la comparaison moins dangereuse pour leurs charmes, leurs rivales européennes fussent alors en petit nombre au comptoir portugais, et presque toutes trop fatiguées par le climat, ou d'une trop mauvaise santé, pour soutenir avec succès la réputation de beauté dont jouit à si juste titre le beau sexe de Hollande ou d'Albion.

À quoi faut-il attribuer le fâcheux état de santé dans lequel se trouvaient à Macao, presque sans aucune exception, les dames étrangères ? Ce ne peut être à l'insalubrité de l'atmosphère, puisque les riches employés de la Compagnie viennent en foule, sur ce point des rivages du Tigre, chercher le rétablissement de leur constitution, épuisée par l'air enflammé qu'on respire dans l'Indostan. L'eau y est excellente, les provisions de toutes sortes s'y trouvent en abondance ; enfin, on y jouit d'une température modérée durant les deux saisons opposées de l'année. La cause réelle de ces fréquentes indispositions, de ces langueurs que les femmes de la haute société éprouvent généralement au comptoir portugais, c'est la vie vraiment claustrale qu'elles mènent constamment. Jamais, ou presque jamais, ces pauvres exilées ne sortent de leurs appartements que pour faire des visites ou assister à de nombreuses assemblées, et toujours en grande cérémonie ; car les réunions intimes, celles d'où l'étiquette est bannie, leur sont à peu près inconnues, et le seront <sup>pa.270</sup> encore longtemps, à moins qu'il ne s'accomplisse un bien notable changement moral et matériel dans les mœurs des classes élevées de la population.

J'ai montré plus haut le gouvernement portugais et ses administrés livrés aux haines et aux divisions ; j'ajouterai ici qu'ils ne témoignent pas moins les uns que les autres de défiance pour les étrangers. Ceux-ci, de leur côté, voués, pour la plupart, aux affaires commerciales, et ne rencontrant, chez presque tous leurs collègues, que des concurrents, vivent rarement en bonne intelligence, et se fréquentent par conséquent fort peu. Enfin, si j'ajoute que les mandarins chinois, dont, malgré les bonnes occasions que la dernière guerre leur a offertes, les autorités de Macao n'ont pas osé secouer complètement le joug, les mandarins, dis-je, continuent à vexer les étrangers par tous les moyens à leur disposition, on comprendra sans peine que cette ville puisse paraître un séjour très peu amusant.

Cependant tout semblait, dès cette époque, engager le gouvernement de Macao à sortir du rôle passif, honteux même qu'il joue depuis si longtemps, en montrant à la fois plus de libéralisme envers les étrangers et moins de soumission aux exigences des mandarins chinois, lesquels, en raison du droit qu'ils se sont arrogé de partager les revenus des douanes de l'établissement, tiennent la population sous un joug aussi dur qu'humiliant. Il n'avait rien fait, il n'a même presque rien tenté pour s'en affranchir plus tard, alors que les défaites éprouvées par les troupes du <sup>pa.271</sup> céleste empire aux portes mêmes de Macao lui offraient une si belle chance de rendre à l'établissement son ancienne indépendance, son ancien éclat. Probablement il a attendu inutilement, pour agir, les instructions et les secours que la cour de Lisbonne aurait dû lui envoyer ; mais celle-ci est trop peu soucieuse des intérêts du pays, trop peu instruite en économie politique, et peut-être aussi trop agitée, pour comprendre que le moment opportun de relever sa puissance sur les bords du Tigre était venu. Et pourtant, si on en juge par l'éclair de prospérité dont a joui Macao durant le blocus de Canton, malgré un système absurde de droits d'importation ou d'exportation, malgré les vexations sans nombre que les autorités locales chinoises exercent sur la population, ce comptoir serait parvenu à un brillant degré de splendeur, s'il eut été

déclaré port franc en temps opportun, c'est-à-dire, au moment où les négociants étrangers se trouvaient contraints d'abandonner les factoreries, au moment que l'embouchure du Tigre était encombrée de navires chargés de riches cargaisons, et que Hong-Kong n'avait pas encore arboré les couleurs britanniques. On dit que, mieux éclairé sur ses véritables intérêts, le gouvernement portugais a diminué dernièrement les droits qui éloignaient les armateurs de ses possessions sur les côtes de Chine. Une semblable mesure parle en faveur des progrès qu'il a faits dans la bonne voie ; mais il est trop tard pour que cette mesure puisse donner de bons résultats, et, suivant<sup>pa.272</sup> toute apparence, Macao est retombé pour toujours dans l'obscurité dont il aurait été si aisé de le tirer en 1840.

Néanmoins, hâtons-nous d'ajouter, pour diminuer le blâme qu'un pareil état de choses semble jeter sur les premiers fonctionnaires du comptoir portugais, que, ne recevant aucun secours, ni de la métropole, ni de l'administration de Goa, de laquelle ils dépendent, et les revenus de la colonie devenant chaque année plus insuffisants pour l'entretien de la garnison et des employés civils de l'État, il leur est bien difficile de tenter aucune amélioration un peu notable, sans compromettre leurs dernières ressources ; de sorte qu'on peut prévoir l'époque où Macao, abandonné par le commerce et par ses principaux habitants, n'ayant plus de soldats pour garder ses fortifications en ruine, redeviendra tout à fait chinois, et ne figurera plus que sur nos cartes comme établissement européen.

Le présent et l'avenir de cette plus ancienne colonie européenne, sur les rivages du céleste empire, sont donc également tristes : aussi m'inspiraient-ils un pénible sentiment : toutefois, j'avouerai que je n'en profitai pas moins avec empressement des distractions agréables que j'y rencontrai. Je formai de nouvelles relations d'amitié, je ravivai les anciennes ; et, voulant récolter de doux souvenirs jusqu'au dernier moment de la relâche, j'invitai à déjeuner pour le jour même du départ toutes mes plus intimes connaissances, parmi lesquelles figuraient le capitaine Elliot et les <sup>pa.273</sup> supérieurs des deux missions catholiques

françaises en Chine, qui tous passèrent une grande partie de la journée à bord, et ne voulurent absolument quitter la frégate qu'au moment où, ayant mis sous voiles, elle mouilla, après un assez long louvoyage, en dehors des bancs dont la rade est parsemée. Alors ils me firent leurs adieux, puis retournèrent au rivage dans le yacht du superintendant ; et le lendemain, le vent ainsi que la marée étant favorables, *l'Artémise* ouvrit ses voiles à la mousson N.-E., et quitta rapidement les rivages de la Chine, se dirigeant vers Java, où je comptais relâcher.

@

## NOTES

@

(1) M. Eydoux, chirurgien major de *la Favorite*, s'est occupé d'une manière spéciale, pendant son séjour à Canton et à Macao, de recueillir sur le thé tous les renseignements que pouvaient lui procurer les nombreux négociants européens avec lesquels nous étions liés ; et comme je ne doute pas que M. Eydoux n'ait choisi, au milieu de tant d'opinions différentes sur la préparation de cette substance, celle qui est le plus généralement admise, je joins ici la note qu'il a bien voulu extraire de son journal et me communiquer.

### NOTE SUR LE THÉ

Il est une chose digne de remarque et de fixer surtout l'attention du voyageur philosophe et observateur : c'est le soin avec lequel chaque peuple a cherché dans le règne végétal une substance qui, mêlée à l'eau et convertie en boisson, pût flatter son palais et devenir bientôt, par son emploi journalier, un nouveau besoin. C'est ainsi que les Orientaux ont recours au fruit du cafier ; les Chinois, les Japonais et, par suite de leurs relations commerciales avec ces deux peuples, les habitants du Nord de l'Europe et de l'Amérique, aux feuilles du thé ; les peuplades sauvages de l'Océanie, à la racine du cava ; les habitants de l'Amérique du Sud, aux feuilles du mathé, etc. etc. Enfin il n'est aucun peuple, on peut l'avancer hardiment, qui n'ait payé et ne paye cette sorte de tribut au règne végétal. Ce simple usage d'une boisson, devenu par l'habitude une nécessité, pourrait offrir aux yeux du philosophe un vaste champ d'observations. Il serait, en effet tout à la fois curieux et intéressant de remonter à la cause de ces usages ; au but que chaque peuple s'est proposé en les adoptant ; d'étudier leur effet sur l'organisation, tant sous le rapport médical que sous le point de vue moral, et leur influence sur la société. Qui sait même, à une époque où le besoin de classifications en tout genre se fait sentir d'une manière si impérieuse, qui sait, dis-je, si un observateur habile ne parviendrait pas à s'en servir avantageusement pour établir la base d'une classification nouvelle des peuples ?...

De toutes les substances consacrées ainsi au goût souvent bizarre des hommes, celle du thé, sans contredit, est une des plus généralement employées. L'arbrisseau qui la fournit, classé par Linné dans la polyandrie monogynie, vient naturellement en Chine et au Japon, où l'on donne cependant de grands soins à sa culture. Il croît lentement et n'atteint son développement qu'au bout de six ou huit ans ; à cette époque, son élévation

est ordinairement de trois, quatre, ou cinq pieds au plus. Il est toujours vert et se plaît dans les plaines basses, sur les collines et les revers de montagnes qui jouissent d'une température douce, quoiqu'on le cultive dans certaines provinces de la Chine où le froid se fait sentir d'une manière assez vive.

Je ne parlerai point ici des caractères botaniques de l'arbrisseau à thé, ni de la manière dont on le cultive et dont on le récolte, que les ouvrages de Kæmpfer ont déjà suffisamment fait connaître ; mais comme il existe encore, même parmi les Européens qui résident à Canton, une grande divergence d'opinions sur l'origine des deux espèces de thé, le vert et le noir, je rapporterai seulement ce qui m'a été dit à ce sujet par des personnes dignes de foi, et qu'un long séjour en Chine a mises à même de recueillir des renseignements certains sur tout ce qui concerne l'histoire du thé.

Les thés noir et vert sont fournis par le même arbrisseau. Le mode seul de dessiccation apporte les différences que l'on remarque entre ces deux espèces. Pour obtenir la première, on expose quelque temps à l'humidité les feuilles qu'on a cueillies ; bientôt elles entrent en fermentation et perdent leur belle couleur verte pour revêtir celle d'un brun noirâtre ; puis on les fait sécher sur une grande plaque de fer, légèrement chauffée par du feu qui est entretenu au-dessous. Pour la préparation du thé vert, au contraire, les feuilles sont séchées presque immédiatement après avoir été cueillies ; mais alors, au lieu de se servir d'une plaque de fer, on fait usage d'une plaque de cuivre.

Je ne sais jusqu'à quel point la nature de la plaque métallique peut influencer sur la coloration de ces feuilles, ainsi qu'on le prétend dans le pays : une action chimique qui se passerait sur la surface du métal pourrait seule en rendre compte ; mais je pense que le thé noir ne doit son changement de couleur qu'à l'espèce de fermentation qu'on lui fait subir préalablement ; et d'ailleurs, ne voit-on pas le même phénomène avoir lieu sur toutes les feuilles soumises à cette opération ?

La différence entre ces deux espèces de thé ne consiste donc point, comme on l'a cru longtemps, et comme beaucoup de personnes le croient encore, dans l'existence de deux arbrisseaux différents, mais bien dans la fermentation que l'on fait subir au thé noir, et peut-être aussi dans l'emploi divers de la plaque de métal dont on se sert pour opérer la dessiccation.

Dans l'une et l'autre de ces deux espèces de thé, il est une foule de qualités qui varient à l'infini, et à chacune desquelles les hanistes ont affecté un nom. Ces variétés proviennent de la nature du terrain ou de son exposition ; de la

partie de la plante où les feuilles sont cueillies (celles de la sommité de l'arbrisseau donnent les meilleures) ; enfin elles résultent principalement de l'époque à laquelle on a fait la récolte : ainsi, lorsqu'on recueille les feuilles au moment où le bourgeon d'où elles naissent vient de s'épanouir, on obtient un thé de première qualité ; et plus on laisse ces feuilles grandir et atteindre, pour ainsi dire, leur maturité, moins le thé qu'on en retire est bon.

(2) Non seulement le capitaine, mais les officiers mêmes de chaque vaisseau de la compagnie, ont le droit d'embarquer à bord une certaine quantité de marchandises ; ceux d'entre eux qui préfèrent un profit certain aux chances hasardeuses du commerce, cèdent à des négociants d'Angleterre ce port permis pour une forte somme d'argent ; les autres tentent la fortune et font parfois d'assez grands bénéfices. Mais on m'a assuré que depuis quelques années la compagnie, forcée d'apporter de l'économie dans toutes ses dépenses, a diminué ces privilèges, et que les places de capitaine et d'officier de ses bâtiments sont beaucoup moins lucratives qu'autrefois.

Cependant telle était encore en 1829 la quantité de marchandises embarquées ainsi à bord de ces navires, qu'à l'époque où les démêlés entre les Chinois et les Anglais forcèrent la flotte de ces derniers de rester à l'embouchure du Tigre, les pacotilleurs furent obligés, pour ne pas être entièrement ruinés par ce retard, de fréter un *country-ship* de trois cents tonneaux qu'ils chargèrent entièrement de leurs marchandises et expédièrent pour Canton. Nous avons vu qu'ils n'en portèrent pas moins de très vives réclamations auprès de la cour des directeurs à Londres.

Il est vrai qu'une autre source de profits à laquelle puisaient les capitaines de la compagnie a également beaucoup diminué ; je veux parler des nombreux passagers qui trouvaient à bord de ces navires toutes les recherches du luxe et du confortable, et les payaient exorbitamment cher ; mais depuis 1814, les prix des passages ayant considérablement baissé, à cause de l'économie à laquelle nos rivaux, moins heureux que par le passé dans leurs opérations commerciales, sont forcés de s'accoutumer maintenant, le luxe de table et des appartements a également diminué à bord des vaisseaux de la compagnie, qui du reste jouissent toujours, et à juste titre, de la réputation d'être bien manœuvrés, parfaitement tenus, et de pouvoir servir de modèles aux bâtiments marchands pour la décence et le bon ton, qui sont sévèrement maintenus à leur bord parmi les passagers.

(3) Ces nids précieux, dont la forme ovale a beaucoup de ressemblance avec celle d'une écaille d'huître un peu profonde, se trouvent principalement sur les côtes de la Cochinchine et des îles du grand archipel d'Asie. L'oiseau qui les construit, espèce d'hirondelle de mer au plumage noir, à l'air sauvage, au vol rapide et saccadé, fréquente les lieux isolés et situés près de la mer ; et comme s'il cherchait à se mettre encore plus à l'abri des poursuites de l'homme, il se retire sur les rochers les plus hauts et les plus escarpés, contre lesquels il colle pour ainsi dire, par un point de la circonférence, son nid, dont il a choisi, dit-on, les matériaux au milieu de l'écume de la mer. Mais que peuvent les précautions du pauvre oiseau contre l'audace d'un ennemi que l'espoir de s'emparer d'une proie qu'il vend au poids de l'or décide à confier sa vie à une corde dont l'appui incertain lui fait braver les plus effrayants précipices ! Alors le propriétaire dépossédé s'enfuit, mais revient bientôt se rebâtir une nouvelle demeure qui, l'année suivante, lui sera sans doute enlevée de nouveau , pour aller satisfaire la gourmandise de quelque riche Chinois.

Cette substance si recherchée doit subir bien des préparations avant de pouvoir être employée dans les festins, dont elle forme un des principaux mets et en même temps un des plus dispendieux. Dans son état primitif, elle est couverte d'un enduit noirâtre, grossier, qu'un long séjour dans l'eau tiède peut seul détacher de la partie blanche et transparente, laquelle ne devient telle qu'après avoir été épluchée avec un soin minutieux : alors on la divise sans peine en filaments très minces, qui sont vendus au poids et à un prix exorbitant. La manière de les employer dans la cuisine est cependant peu variée, car on les fait bouillir tout simplement dans une espèce de consommé, qui prend alors une grande ressemblance avec notre potage au vermicelle, sans pouvoir lui être comparé pour le goût, du moins suivant l'avis de la plupart des Européens. Mais je serais porté à croire que les qualités aphrodisiaques dont les Chinois prétendent que ces nids sont doués, en font tout le prix à leurs yeux.

(4) Je donne ici la traduction de la réponse du vice-roi de Canton à la lettre que je lui avais adressée, pour mettre les lecteurs à même de juger du style diplomatique des mandarins chinois. Cette traduction, bien plus complète que celle qui avait été faite par le révérend père Amyot, ancien missionnaire jésuite à la cour de Pékin et résidant aujourd'hui à Macao, est l'ouvrage du savant orientaliste M. Klaproth.

« Le cinquième des ministres d'État, président du département de la guerre et gouverneur général des deux Kouang (c'est-à-dire des provinces de Kouangtong et de Kouangsi), adresse cet ordre aux

## La Chine

marchands hanistes, etc., pour leur faire savoir qu'il lui a été présenté le vingt-sixième jour de la dixième lune de la dixième année de Tao-Kouang, un placet de *Tchi-na-eul* (Gernaert), consul de France, dans lequel il expose que l'année dernière le brigand Ou-Kuen et autres ont tué plusieurs hommes de son pays. Après avoir scrupuleusement examiné cette affaire, le gouverneur général a ordonné de saisir les criminels et de les faire juger selon les lois.

Comme les lois et les institutions du céleste empire sont sublimes et claires, elles ne permettent pas que des brigands et des vagabonds échappent au châtement : le gouverneur général a agi selon son devoir et d'après les règles de la saine raison. Il n'y avait donc aucune nécessité que ledit royaume en remerciât comme d'un bienfait, et que son roi envoyât un bâtiment à Canton pour rendre des actions de grâces. Au reste, on s'aperçoit, par cette circonstance, qu'on reconnaît avec respect la vertu et la bienveillance du grand et auguste empereur. Une telle démarche indique beaucoup d'intelligence. Du reste, *La pa-sse*, capitaine de ce vaisseau étranger, n'avait qu'à annoncer ce motif : il n'était pas nécessaire qu'il vînt à Canton pour témoigner sa reconnaissance en personne.

Quant aux vaisseaux marchands de son pays qui entrent dans la baie de Canton, il demande qu'ils payent les droits de tonnage de la même manière que les vaisseaux anglais, hollandais et américains de la même dimension. Il demande en outre qu'on traite ces bâtiments de même que tous les autres qui entrent dans ce port, pour ce qui concerne les droits d'amarrage et autres. À ce sujet, le gouverneur général déclare qu'il a été statué par les ordonnances impériales que les bâtiments de toute les nations doivent être partagés en trois catégories, et payer les droits en conséquence : ainsi les vaisseaux de chaque royaume doivent payer les mêmes sommes que les vaisseaux anglais de la même grandeur. Ceci sera aussi le cas pour ce qui regarde les droits des *compradors* et ce qu'on paye pour les droits du port. Le soin de tout cela regarde le *hoppo* de Canton.

Cette ordonnance doit être transmise aux marchands hanistes pour qu'ils la communiquent aux étrangers en question. Qu'on la respecte et qu'on ne s'avise pas de l'enfreindre.

Tao-kouang, 10<sup>e</sup> année, 10<sup>e</sup> lune, 27<sup>e</sup> jour.

(5) J'ai dépeint le luxe et la grandeur au milieu desquels vivent les chefs et même les agents de la compagnie, qui représentent à la Chine le gouvernement et le commerce de la Grande-Bretagne. Nous avons vu que les États-Unis disputent dans ces contrées, à l'Angleterre, le premier rang en richesses et en activité, mais non en splendeur et en représentation ; et si cependant cette république parcimonieuse n'a pas une factorerie aussi magnifique que celle de ses rivaux, elle n'en accorde pas moins à son consul des émoluments qui lui permettent de soutenir une représentation convenable et absolument nécessaire pour inspirer du respect aux Chinois.

Mais c'est principalement dans la manière généreuse avec laquelle l'économiste Hollande traite son représentant à Canton, que l'on trouve une bien forte preuve de l'importance que devrait avoir cette dernière considération aux yeux des gouvernements dont les sujets trafiquent avec la Chine ; car cette nation, qui n'envoie qu'un nombre très borné de bâtiments dans le Tigre, donne quarante mille francs d'appointements à son consul, auquel d'autres avantages permettent de doubler cette somme chaque année. Si une petite puissance a jugé devoir agir ainsi par orgueil national et dans l'intérêt de ses marchands, que n'aurait-on pas à attendre de la France, si grande, si riche, et qui devrait employer tous les moyens pour faire revivre son commerce dans les pays où il fut si respecté autrefois ? Elle n'a rien fait, et son consul en Chine ne reçoit annuellement que douze mille francs, somme à peine suffisante pour lui assurer un abri à Macao. Répéterai-je encore que cet esprit de parcimonie, qui fait attaquer chaque jour l'existence des employés du gouvernement ; qui étend ses funestes effets jusque sur les armées de terre et de mer, et diminue sans cesse le prix des services présents ainsi que la récompense des services passés, est encore bien plus fatal à l'honneur et aux intérêts de notre patrie dans les contrées lointaines, dont les habitants, beaucoup moins avancés en civilisation que les Européens, ne comprennent pas les principes qui nous régissent maintenant, et ne peuvent séparer la richesse de la considération ? Pour eux une nation n'est grande qu'autant qu'elle est représentée avec grandeur, et nous avons vu que toutes les puissances maritimes se sont soumises à cette manière de voir : la France seule croit, malheureusement pour ses marchands, pouvoir la braver, et, méconnaissant même tout à fait les véritables intérêts de son commerce, elle adopte aveuglément, comme moins dispendieux, l'usage suivi par ses voisins, de prendre pour consuls de simples négociants ; mais ceux-ci, toujours choisis par la Grande-Bretagne parmi les riches Anglais, sont entourés et soutenus par leurs compatriotes, et présentent

ainsi à leur gouvernement comme aux étrangers une honorable garantie. Peut-il en être de même de ces chargés de consulats de France, qui le plus souvent ne sollicitent ce titre que comme un moyen de gagner de l'argent ou de rétablir de mauvaises affaires, et qui, étant presque toujours les seuls commerçants français dans les pays où ils résident, manquent également d'appui et de considération ?

Plus un commerce est faible, plus il a besoin d'être protégé matériellement et surtout moralement : que le nôtre trouve dans toutes les parties du monde des bâtiments de guerre pour le défendre et le soutenir ; que des consuls bien choisis, noblement rétribués, lui assurent dans les pays les plus éloignés l'appui de la considération dont ils auront su s'entourer par leur conduite et principalement par une digne représentation, et bientôt les chambres de commerce de nos ports remercieront les représentants de la nation des légers sacrifices qu'un objet aussi important aura demandés.

\*

(6) Parmi les divers extraits que j'ai sous les yeux, j'en choisis un qui, par son originalité et les détails qu'il contient touchant le régime intérieur des familles chinoises, m'a semblé mériter d'être mis sous les yeux des lecteurs.

Je le transcris donc ici, en faisant toutefois observer que, traduit d'une langue difficile et complètement différente de tous nos idiomes européens, d'abord en anglais, puis en français, cet extrait n'aura pas toute la clarté et l'élégance de style que j'aurais désirées. Faute de pouvoir faire mieux, je le donne tel qu'il est.

D'abord on voit clairement, d'après l'ouvrage dont il est question ici, que dès leur naissance les femmes chinoises sont condamnées à vivre, à l'égard de l'autre sexe, dans une sorte d'abaissement moral, de dépendance complète qui ne finit qu'avec leur vie ; elles ne jouissent jamais de leur libre arbitre, et à peine si on semble leur accorder assez de moyens pour apprécier la différence morale qui existe entre le bien et le mal.

Celles qui ont échappé à la destruction qui est le funeste partage d'une si grande quantité de nouveau-nés de leur sexe, ne reçoivent, durant leur enfance, presque aucun des soins dont les garçons sont entourés : devenues jeunes filles, elles sont vendues comme esclaves ; mariées, elles ont mille devoirs pénibles à remplir, et doivent obéissance non seulement à leur mari, mais encore aux parents de celui-ci ; veuves, elles ne font que changer de maîtres, car alors elles

se trouvent entièrement dans la dépendance de leur fils aîné, bienheureuses encore d'avoir des enfants mâles, car autrement ces malheureuses tombent, quand la vieillesse est arrivée, dans le plus cruel abandon.

L'énumération des divers degrés de mérite ou de blâme dont le législateur a frappé, comme récompense ou punition, les procédés bons ou mauvais des maris envers leurs compagnes, montrera jusqu'à quel point les femmes chinoises sont traitées sévèrement, et fera faire, j'en suis convaincu, de singuliers rapprochements aux personnes qui auront la patience de lire jusqu'au bout l'espèce de code pénal que je transcris ici.

Après avoir minutieusement assigné aux époux la manière dont ils doivent se conduire envers leurs femmes pour conserver une autorité incontestée dans l'intérieur de leur maison, le moraliste chinois entre dans certains détails dont j'extraits les suivants, en faisant la remarque que l'auteur se posant en maître qui régente ses écoliers, donne aux maris de bons ou mauvais points, suivant qu'ils ont bien ou mal rempli leurs devoirs.

Ainsi il accorde :

- 1 point de satisfaction au mari qui est parvenu à faire rester ses femmes une grande partie du jour dans leur appartement.
- 1 point, [à celui] qui leur a montré à conserver toujours un air doux et bienveillant, et a contenu pendant dix jours leur penchant naturel au mal.
- 1 (pour un mois), [à celui] qui les a empêchées, soit de manquer de respect à leurs parents, soit de se quereller entre elles, soit enfin de se livrer à des criaileries.
- 1 (pour chaque jour), [à celui] qui a obtenu d'elles de se montrer soigneuses et propres dans la préparation des aliments.
- 1 (pour chaque jour), [à celui] qui les fait s'occuper des travaux d'intérieur, de la fabrication de la toile, de la couture, etc.
- 1 (pour chaque jour), [à celui] qui les empêche de se débarrasser de l'ouvrage, en le donnant à faire à leurs compagnes.
- 1 (pour chaque fois), [à celui] qui les empêche de courir aux fenêtres pour voir ce qui se passe dans la rue.
- 20, [à celui] qui leur montre à être bonnes et humaines pour les esclaves.

50, [à celui] qui leur enseigne à respecter leur beau-père et leur belle-mère.

50, [à celui] qui les fait vivre en bonne intelligence entre elles.

50, [à celui] qui obtient des concubines qu'elles ne soient pas jalouses les unes des autres.

100, [à celui] qui les rend bonnes et vertueuses.

Maintenant passons à la nomenclature des divers degrés de blâme que, suivant le même auteur, méritent les maris qui, dans telle ou telle circonstance, se montrent faibles ou négligents dans l'exercice de leurs fonctions comme chefs de famille.

Ainsi, il impose :

1 point de blâme (pour chaque jour) au mari qui ne tient pas ses femmes enfermées dans les appartements.

1 (pour chaque jour), [à celui] qui souffre qu'elles soient trop tard au lit, se montrant paresseuses ou nonchalantes.

1 (pour chaque jour), [à celui] qui souffre qu'une femme batte l'enfant d'une autre.

1 (pour chaque jour), [à celui] qui les laisse faire la cuisine malproprement.

1 (pour chaque fois), [à celui] qui tolère qu'elles suivent les mauvais exemples des concubines.

2 (pour chaque jour), [à celui] qui ne réprime pas leur aversion pour le travail, et les dispositions qu'elles montrent à charger les autres de leur ouvrage.

5 (pour chaque jour), [à celui] qui souffre leurs criaileries.

5 (pour chaque fois), [à celui] qui ne les empêche pas d'opprimer et même de battre les femmes ou les concubines.

10 (pour chaque fois), [à celui] qui leur accorde la permission de fréquenter les temples sous prétexte de religion, ou bien de courir les spectacles.

10 (pour chaque fois), [à celui] qui ne les empêche pas de maltraiter les esclaves, et de se montrer exigeantes envers celles-ci.

50, [à celui] qui emploie à l'égard des femmes des punitions inhumaines, telles que les battre, leur arracher les cheveux ou brûler leurs chairs.

100, [à celui] qui souffre qu'elles négligent leurs devoirs envers leurs beaux-pères et belles-mères.

100 (pour chaque fois), [à celui] qui les laisse se quereller entre elles.

100 (pour chaque fois), [à celui] qui montre de la partialité dans sa conduite et dans ses affections envers ses femmes.

100, [à celui] qui dépouille une de ses femmes de ses bijoux, quoiqu'il soit riche et l'ait épousée pauvre.

100 (pour chaque fois), [à celui] qui se laisse gouverner par une femme, et se soumet à sa volonté ou à ses caprices.

Là finissent les citations, et je les termine avec d'autant moins de regret, que je crains d'avoir abusé de l'attention des lecteurs, tout en désirant les intéresser. En effet, cette traduction doit leur paraître avec raison bien imparfaite, et très peu susceptible de rendre le texte de l'original : toutefois, comme ils y trouveront quelques renseignements curieux sur les mœurs privées des Chinois, j'espère que ma note trouvera grâce devant eux.

(7) Parmi les ouvrages périodiques qui ont traité un peu longuement des affaires de Chine, je citerai de préférence la *Revue des deux Mondes*, qui, en 1842, offrit à ses lecteurs une série d'articles écrits avec non moins de clarté et d'élégance que de concision et de vérité, par M. Adolphe Barrot, consul général de France à Manille, que ses fonctions avaient conduit plusieurs fois à Canton vers cette époque intéressante.

Je n'ai pas encore lu un ouvrage qui donnât une plus juste idée de la question de Chine, et qui la développât mieux sous le double rapport du présent et de l'avenir. Aussi j'engagerai les personnes qui trouveront beaucoup trop restreint, comme j'ai lieu de le craindre, le cadre dans lequel j'ai dû faire entrer tant d'observations et le récit de tant d'événements importants, de vouloir bien aller puiser de plus grands renseignements à la source que je viens d'indiquer.

@